LA RUSSIE

SOUS

L'EMPEREUR ALEXANDRE II

LA SOCIÉTÉ ET LE GOUVERNEMENT RUSSES DEPUIS L'INSURRECTION POLONAISE.

Une logique singulière conduit les affaires du monde. Parce qu'il y a deux ans, au nord de l'Europe, un peuple qui s'était raidi dans une convulsion d'héroïsme, dans un effort désespéré pour son indépendance, est retombé foudroyé et palpitant sur le sol, on a pu croire, on a pu dire que ce n'était qu'une insurrection de plus abattue et domptée, une crise semblable à tant d'autres crises circonscrites et dominées par la force, un épisode de répression passagère dans le vaste mouvement où se débat la Russie depuis la mort de l'empereur Nicolas. L'insurrection polonaise, cette insurrection qui n'est plus que de l'histoire, a eu dans sa défaite un bien autre caractère et de bien autres résultats. Par sa nature, elle dépassait les limites du champ de bataille où elle s'est agitée; morte, elle se survit par l'ébranlement qu'elle a imprimé, par les suites qu'elle a encore aujourd'hui. Elle est devenue le point de départ de tout un ordre de phénomènes moraux et politiques pour l'Europe et pour la Russie elle-même : pour l'Europe, qu'elle a laissée dans cet état de malaise et d'embarras, fruit d'une intervention diplomatique mal conçue allant aboutir à un aveu d'impuissance collective; pour la Russie, dont elle a surexcité et troublé les instincts en venant la surprendre dans les perplexités d'une laborieuse transformation intérieure.

Au premier aspect, il est vrai, rien ne semble changé ni dans les institutions ni dans les hommes; la politique officielle est aujourd'hui ce qu'elle était hier. Le mouvement de réformes par lequel s'est inauguré le règne de l'empereur Alexandre II ne s'est point interrompu; il s'est ralenti tout au plus un instant pour reprendre bientôt son cours, s'étendant à tout, à l'administration et à l'économie sociale, au régime de la presse et à l'organisation de la justice, à l'ordre civil et à la constitution militaire. Rien n'est changé, si l'on veut, rien, si ce n'est les conditions morales dans lesquelles se déroule ce mouvement, et le souffle qui l'anime, et l'esprit qui le dirige. Au fond, l'insurrection polonaise a eu cet étrange effet d'atteindre l'autocratie dans son essence en paraissant la fortifier dans son action extérieure, d'intervertir complétement le rôle et les rapports des partis, de créer cette situation où les velléités libérales se perdent dans les plus audacieuses négations du droit, où s'agitent des courans d'opinion qui ont l'air d'expirer aux pieds du gouvernement et qui en réalité le dominent, où sous une apparente unanimité se cache une violente et redoutable incohérence. Depuis deux ans, c'est l'obsession du *polonisme*, comme on dit à Pétersbourg et à Moscou, c'est cette obsession qui se mêle à tout, qui réagit sur tout, qui alimente toutes les polémiques avant de devenir une doctrine d'état; c'est elle qui prenait possession de la politique russe dès 1863, et c'est elle qui tout récemment encore inspirait une de ces mesures d'expropriation qui ne sont plus qu'une conception révolutionnaire autocratiquement réalisée, le dernier mot d'un système acharné à vaincre même quand il n'y a plus de combattans, une de ces mesures à travers lesquelles se laisse entrevoir tout à coup le déplacement moral qui s'est fait dans une société et dans un gouvernement.

Situation étrange assurément, pleine de contradictions et d'énigmes, qui par ses racines plonge au plus profond de la vie russe et qui en définitive n'est qu'un prolongement, une phase plus saisissante de l'histoire contemporaine de ce vaste empire, à peine arraché d'hier à son immobilité, lancé aujourd'hui à la recherche d'un nouvel équilibre intérieur; situation qui, en dehors même de la lutte polonaise, a ses origines, ses caractères, ses personnages, ses organes multiples, ses conflits intimes et ses péripéties. Je voudrais ressaisir le sens et la physionomie de cette histoire de deux années, qui se résume, à vrai dire, dans trois ordres de faits, — une violente agitation d'opinion, une crise morale de gouvernement, un ensemble de réformes où se reflète ce travail confus de passions et d'idées.

Et avant tout il y a deux traits essentiels, dominans, qui expli-

quent bien des choses en Russie. Le premier est une disproportion immense, un criant désaccord entre tous les élémens constitutifs du monde russe, entre la réalité obscure, opaque, lente à se mouvoir, et tout ce qui s'agite à la surface. C'est la conséquence inévitable de cet état de société où à côté d'une population de soixante-dix millions d'hommes murés jusqu'ici dans l'ignorance, vivant en quelque sorte de la vie organique, la population supérieure de mœurs, de goût et d'esprit compte tout au plus peut-être sept ou huit cent mille personnes. Dans cette masse puissante par le poids, il y a comme des intervalles monstrueux et des lacunes profondes qu'une transformation graduelle arrivera sans doute à combler, mais qui subsistent. Les distances morales entre les classes sont plus grandes encore que les distances matérielles entre les diverses régions de cet empire mal lié. En haut, des polémiques audacieuses ou subtiles, des raffinemens d'intelligence, des assemblées dont les discussions égalent presque les débats des parlemens occidentaux; — en bas, les incendies se répandant partout de Saint-Pétersbourg à Simbirsk, devenant une sorte d'épidémie et détruisant la sécurité la plus élémentaire : — de là ce qu'il y a de factice dans certains phénomènes, dans certaines combinaisons de partis, dans la manière d'appliquer ou même de comprendre certaines réformes tombant tout à coup sur un terrain mal préparé. Figurez-vous deux négocians, l'un jeune, l'autre vieux, sortant il y a quelques mois d'une séance de la cour martiale de Moscou et échangeant leurs impressions sur la prochaine réforme judiciaire. — Qu'est-ce que le jury? demande le vieillard; est-ce le jury que nous venons de voir? — Non, répond le jeune négociant, nous ne l'avons pas encore. Cette institution des « jurés » s'appelle ainsi parce que tous les magistrats seront obligés de jurer qu'ils ne recevront pas d'argent de ceux qu'ils jugeront. — Alors pourquoi ne l'établit-on pas tout de suite? — Ah! c'est qu'on a pitié de la position des magistrats, dont le traitement est peu élevé. Quand on pourra augmenter leur traitement, on exigera d'eux le serment, et nous aurons le jury. — Et au fait ce Russe a raison : pour lui, le progrès réel, c'est l'absence de vénalité; le reste est un mirage.

Un autre trait caractéristique qui se combine avec le premier, qui le complète, c'est que les habitudes de discipline et d'obéissance sont tellement enracinées, si bien passées dans l'organisme moral, qu'elles se retrouvent là même où tout est affaire de persuasion et de spontanéité, dans les évolutions d'opinion. A défaut d'une pression du gouvernement, il suffit d'une initiative hardie donnant un signal et frappant fort sur les esprits. De là ces apparences d'unanimité qui éclatent parfois en Russie, à peu d'intervalle et dans les sens

les plus contraires. Il y a des modes d'idées et d'opinions comme il y a des modes de costumes. Un jour tout le monde veut être libéral ou révolutionnaire; un autre jour tout le monde passe à la réaction avec le même entrain. Hier M. Hertzen régnait, aujourd'hui c'est M. Katkof, le grand Russe de ces derniers temps, le fougueux et redoutable rédacteur de la *Gazette de Moscou*. Une fois l'impulsion donnée, tout suit; résister est un acte de courage assez rare et d'ailleurs inutile. Je ne veux pas dire que ces changemens de front ne répondent à rien de réel; seulement ils gardent toujours ce double caractère d'une vie à la fois factice et disciplinée, qui est le phénomène le plus sensible de ce qu'on pourrait appeler l'anarchie russe, — anarchie d'où sortira probablement une puissance nouvelle, mais qui en attendant s'aggrave, se prolonge dans des conditions chaque jour plus complexes, et reste un des plus saisissans épisodes de l'histoire contemporaine.

I.

Qu'on se rappelle un instant où en était la Russie il y a quelques années (1). Une fermentation universelle travaillait l'empire. A tous les degrés, dans toutes les sphères, même dans l'armée, à plus forte raison dans la jeunesse, dans les universités, soufflait l'esprit de fronde et de mécontentement, fruit de la lassitude du pesant régime de l'empereur Nicolas. Idées libérales, idées démocratiques et même socialistes, aspirations indéfinies, tout se mêlait. C'était l'époque où les assemblées nobiliaires votaient des adresses pour demander une constitution, où les journaux, échappant à toutes les répressions d'une censure multiple, commençaient à parler, et où du fond de l'exil M. Hertzen, par les divulgations audacieuses de *la Cloche*, par une propagande dont tout le monde était plus ou moins complice, exerçait un ascendant étrange, quoique clandestin, si étrange qu'on ne jurait en Russie que par le nom de l'émigré agitateur. Le gouvernement lui-même, moitié entraîné, moitié alarmé, hésitait, ne sachant plus que faire, flottant entre des tendances qu'il avait le premier favorisées par l'émancipation des paysans et la politique de réaction, qui lui soufflait ses conseils, — entre le sentiment vague d'une œuvre de réforme à poursuivre et la crainte effarée des symptômes qui se multipliaient autour de lui. Gouvernement et société en étaient arrivés rapidement à ce point extrême où le désordre des idées peut d'un instant à l'autre passer dans les faits, et où de l'incertitude naît le péril, lorsque deux in-

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier et du 15 juin 1862.

cidens venaient tout à coup éclairer et modifier singulièrement cette situation : c'étaient les troubles des universités de Moscou et de Saint-Pétersbourg, puis les incendies, — les incendies qui se sont bien autrement étendus et multipliés depuis, mais qui commençaient dès lors à se produire avec une menaçante intensité. Tous ces accidens imprévus, quoique si faciles à prévoir, et les manifestes révolutionnaires qui s'y mêlaient ou qui les suivaient, comme pour leur donner un caractère plus redoutable, laissaient une impression profonde, contagieuse. Je ne dis pas encore qui contribuait avec le plus de hardiesse et de décision en ce moment à rallier les esprits ébranlés, à fonder toute une politique sur ce vague sentiment d'anxiété. Toujours est-il qu'une partie du public russe s'arrêtait effrayée, et que le gouvernement à son tour, fort de l'appui de cette partie de l'opinion, se rejetait plus que jamais dans la réaction, redoublant de dureté contre les auteurs présumés ou avérés des manifestes révolutionnaires. De cette époque datent les premières poursuites contre le poète Michaïlof, mort depuis en Sibérie, contre le journaliste Tchernychevski, condamné plus tard, après deux ans de forteresse, aux travaux forcés et à la déportation, contre le malheureux Martianof, ancien serf, littérateur, dont le crime était de rêver à sa manière un tsar national et démocratique, contre des officiers enfin suspects de connivence avec les agitateurs et immédiatement fusillés. De cette époque aussi date la première apparition, au moins sous sa forme nouvelle, de ce parti altier, violent, moitié réactionnaire, moitié national, qui commençait sa campagne et disait : « Vous voulez le signalement des incendiaires; ce sont ceux qui ne croient pas à Dieu, qui ne respectent pas les autorités établies, qui prêchent les principes des révolutionnaires de l'Occident, etc. »

C'est dans cette situation, c'est sur cet amas d'élémens incohérens, de craintes, de sentimens refoulés, de conflits intimes, que tombait l'insurrection polonaise de 1863. Au premier abord, on pourrait croire qu'il devait y avoir une certaine solidarité entre cette revendication populaire et les tendances rénovatrices qui remuaient la Russie depuis quelques années, que l'insurrection polonaise devait trouver un appui, tout au moins une condition plus favorable, dans cette agitation russe. Les chefs du mouvement polonais l'avaient espéré peut-être; le gouvernement de Pétersbourg lui-même le craignait un moment: on se souvient de l'appel inquiet, presque fiévreux, que le tsar adressait à la garde impériale dans une revue. Ce qu'on peut dire aujourd'hui, c'est que c'était là aussi un mirage qui s'évanouit au premier choc de la réalité, au premier signal de guerre. Pour le gouvernement, c'était une grande

diversion, redoutée sans doute, mais en même temps provoquée comme un suprême expédient pour surmonter une situation inextricable; pour la société russe, c'était une issue par où elle échappait un instant au sentiment oppressif de ses propres désordres intérieurs pour retrouver une certaine unité violente devant la menace d'un démembrement d'abord, devant l'Europe ensuite. Alors en effet commence pour la Russie quelque chose d'entièrement nouveau, une explosion artificielle assurément sous quelques rapports, réelle et redoutable par d'autres côtés. Dans le premier moment, il est vrai, c'est le gouvernement qui se charge d'aiguillonner et de discipliner le patriotisme, qui envoie partout le modèle des adresses destinées à revenir au tsar, qui autorise et provoque les manifestations, qui combine tout cet appareil de démonstrations où chacun a son rôle, depuis la noblesse jusqu'aux paysans; mais bientôt c'est la société russe elle-même qui, avec un mélange de calcul et de spontanéité, se met à l'œuvre et se pique à ce jeu sanglant, qui se jette à corps perdu dans le courant de la résistance et s'encourage à tout oser, à tout dire, à tout faire, à mesure que se prolonge cette lutte irritante, à mesure surtout que s'évanouissent par degrés les chances d'une intervention européenne sérieuse et efficace. C'est la société tout entière qui prend parti, débordant de tous côtés le gouvernement, le noyant dans le flot de ses manifestations, le devançant dans la voie répressive, et désormais c'est le règne de cet esprit, patriotique si l'on veut, ultra-national, ultra-moscovite comme on l'a nommé, qui dans tous les cas a fait à un certain moment de la Russie, selon le mot de M. Hertzen, un « vaste club politique, » un club toléré ou encouragé. Depuis deux ans, la Russie est un pays condamné au patriotisme forcé et à outrance.

Il faut sonder la nature intime et complexe de cette agitation extraordinaire d'où est sortie toute une situation. Elle réunissait assurément des opinions, des nuances, des groupes bien différens, constitutionnels, radicaux, absolutistes tsariens, slavophiles, orthodoxes, dissidens, socialistes, qui sur toutes les questions intérieures se faisaient une guerre ouverte. Ce qui les rapprochait, c'est le fantôme du *polonisme*, mot nouveau né de la circonstance et terriblement exploité depuis. Cette malheureuse Pologne avait la triste fortune de devenir comme un terrain neutre où pour un instant, sauf à reprendre leur combat ensuite, se retrouvaient les passions dont l'équivoque assemblage donnait à cette fermentation russe tous les dehors d'une manifestation nationale. Au fond, la Pologne était l'ennemie, non-seulement par sa prise d'armes, mais encore par son organisation sociale, par sa religion, par ses mœurs, par son esprit, par ses affinités morales avec l'Europe, par sa civilisation

tout entière. Dès lors la guerre à l'insurrection répondait invinciblement à une multitude d'instincts en Russie, — au sentiment conservateur des classes supérieures et nobiliaires, qui par habitude tenaient à garder la tête du mouvement, à ne pas se laisser devancer ou dépasser dans une question de grandeur pour l'empire, de souveraineté pour le tsar, — au sentiment patriotique, facilement ému de l'apparence ou de la menace d'une intervention européenne, — au fanatisme autochthone et orthodoxe des slavophiles, ces séides passionnés d'une civilisation russe primitive, qui ne voyaient en Pologne que le *latinisme* occidental sous les armes. La guerre répondait enfin et surtout à ces instincts de démocratie radicale, égalitaire, à demi communiste, qui sont beaucoup plus répandus qu'on ne croit en Russie, qui ont pris un étrange développement depuis quelques années et qui sont peut-être en définitive l'élément le plus vivace, le plus fondamental de la nature moscovite, en restant d'ailleurs parfaitement compatibles avec l'autocratie. Pour les uns, c'était donc une révolte à dompter, pour les autres une immixtion étrangère à repousser, pour ceux-ci une religion, le catholicisme, à faire plier devant l'orthodoxie, pour ceux-là un ordre social à déraciner par la guerre à la propriété, à l'aristocratie terrienne. Les mobiles étaient différens, le résultat était le même, et c'est ainsi que par la solidarité d'une haine commune, par le lien d'une animosité croissante, se formait ce faisceau sur lequel repose encore une situation qui, à l'origine, allait se résumer dans la dictature du général Michel Mouraviev à Wilna et dans les dépêches savamment altières par lesquelles le prince Gortchakof, en diplomate mondain et homme d'esprit, évinçait cavalièrement l'Europe.

Chose étrange, la veille encore il était de mode dans les cercles russes de témoigner de la sympathie pour la Pologne; il y avait un an tout au plus que Mouraviev était tombé du ministère des domaines, qu'il occupait, conspué et délaissé par tout le monde. Le lendemain, quelques mois après, avec cette promptitude d'évolution et ce fanatisme d'unanimité dont je parlais, c'était à qui paraîtrait le plus violent. Il n'y avait plus une réunion, — fût-ce l'institution du recteur de l'université de Moscou, — où l'on ne portât des toasts à la gloire de tout ce qui combattait pour la Russie. Les démonstrations prenaient la voie du télégraphe et se multipliaient sous mille formes. Le tout-puissant *pacificateur* de la Lithuanie recevait une image en or de l'archange Michel avec une adresse au bas de laquelle se lisaient les plus grands noms, — même des noms de femmes, — les Bloudof, les Strogonof, les Mestcherskoï, les Karamsine, les Boutourline, les Dolgoroukof, etc. Et si dans l'entraînement universel un petit groupe plus modéré, très-peu nom-

breux d'ailleurs, — les anciens amis du grand-duc Constantin, le ministre de l'instruction publique, M. Golovnine, le ministre de l'intérieur, M. Valouief, le ministre des finances, M. Reutern, le prince Suvarof, gouverneur de Pétersbourg, — si ce petit groupe refusait, non sans un certain courage, de signer l'adresse au dictateur de Wilna, si le prince Suvarof notamment, assez grand personnage pour prendre quelque liberté sans être suspect, se permettait de troubler l'apothéose de Mouraviev d'une épithète sanglante, ces quelques dissidens du modérantisme étaient publiquement signalés et gourmandés. Un poète qu'on appelait tout à coup le « Juvénal moscovite, » M. Tuschef, adressait au prince Suvarof des vers où il lui rappelait le sac du faubourg de Praga à Varsovie par son aïeul. « Petit-fils sensible d'un belliqueux grand-père, pardonnez-nous, prince sympathique, d'honorer l'*anthropophage* russe, nous qui sommes Russes, sans consulter l'Europe... Si nous devons être déshonorés en lui écrivant notre lettre, nous y consentons, prince; mais... votre valeureux grand-père l'aurait signée!... »

Cette période, d'où date en quelque sorte une histoire nouvelle pour la Russie, cette période a donc eu ses héros : le premier était Mouraviev, le second a été, au moins un moment, le prince Gortchakof. Il y en a un troisième, et ce n'est pas celui qui a eu le moins d'influence. C'est un écrivain, un journaliste, l'expression la plus caractéristique, la plus saillante du rôle de la presse dans ces récentes agitations du monde moscovite. Je ne veux pas être injuste pour la presse russe. Elle a vécu longtemps, on le sait, dans des conditions où tout était soumis à la censure, tout, la musique comme la littérature, les cartes de visite, les billets d'enterrement et de mariage, et même les simples transparens dont on se sert pour écrire, — en des conditions où un écrivain ne pouvait se permettre dans un roman de plaisanter sur l'ornementation des bancs du jardin de Tsarkoe-Selo sans qu'un censeur biffât cela sous prétexte que « le dessin de ces bancs avait été honoré de l'approbation suprême. » Ce n'est que depuis peu que la presse est arrivée en Russie à être placée sous un régime pseudo-légal, je veux dire un régime semi-légal, semi-discrétionnaire. Elle est aujourd'hui sous l'empire d'une loi promulguée le 6 avril 1865, appliquée réellement au mois de septembre dernier, et qui n'est en définitive qu'une imitation de la loi française, sauf quelques différences qui ne sont même pas toutes au désavantage du régime russe. Ainsi pour la première fois l'expression de la pensée ne relève dans une certaine mesure que des tribunaux. Dans cet enchevêtrement de pénalités judiciaires et administratives suspendues à la fois sur les

feuilles périodiques, la suppression après trois avertissemens ne peut être prononcée que par le sénat, qui est la cour supérieure de justice de l'empire. Enfin les journaux sont maîtres de choisir entre la censure préventive, qui les dégage de toute responsabilité vis-à-vis de l'administration, et la liberté, — toujours bien entendu sous le bénéfice de la « dualité des juridictions, » comme on disait récemment en France; la plupart ont opté naturellement pour cette liberté relative et intermittente, qui est encore quelque chose surtout comparativement au temps où l'on ne pouvait même faire la plus timide allusion aux sévérités de la censure.

Ce ne sont pas du reste les journaux qui ont manqué en Russie depuis le commencement du règne actuel avec ou sans la censure. Ils se sont multipliés et ont pris une importance toute nouvelle. Quelques-uns, déjà anciens, sont la propriété d'une institution qui les afferme et ont des priviléges d'annonces qui aident à leur succès matériel. La *Gazette de Moscou* appartient à l'université de cette ville, la *Gazette russe de Saint-Pétersbourg* à l'académie des sciences, *l'Invalide russe* au ministère de la guerre ou du moins aux invalides militaires. Les autres sont des propriétés particulières. Les principaux de ceux-ci sont le *Goloss* (*la Voix*), qui a pour éditeur M. Kraievski et qui passe pour être l'organe du ministre de l'instruction publique, M. Golovnine, et de ses amis, — le *Dien* (*le Jour*). Il a paru plus récemment une autre feuille périodique, la *Wiest* (*la Nouvelle*), dont le rédacteur est M. Skariatine et qui a été fondée pour défendre les idées de conservation sociale; elle est patronnée par de grands propriétaires, le comte Bobrinski, le comte Orlof-Davidof. Tous ces journaux, sans parler des recueils comme *le Contemporain, la Parole russe*, représentent toutes les nuances d'idées, depuis l'opinion conservatrice jusqu'au socialisme le plus fougueux, et contribuent à former ce tapage lointain de polémiques dont la note criarde et dominante est toujours la guerre à la Pologne. C'est néanmoins la *Gazette de Moscou* qui a eu l'action la plus décisive, la plus retentissante surtout, et c'est le rédacteur de la *Gazette*, M. Michel Nikiforovitch Katkof, qui est la personnification vivante de cette action, si bien que l'histoire de son influence serait presque l'histoire de la Russie de ces derniers temps.

Depuis deux ans, M. Katkof est vraiment le *leader* de l'empire, le chef dans la presse, j'allais dire le créateur du parti ultra-national. Ce n'est plus un homme tout à fait nouveau, il a aujourd'hui quarante-cinq ans; il est d'une famille de petite noblesse de Moscou, ce foyer concentré et préféré de la vie russe. Son éducation s'est faite dans les universités allemandes, à Kœnigsberg, à Berlin, où il a été élève de Schelling, et de cette éducation première il a

gardé, avec des connaissances classiques assez étendues, une aptitude véritable à manier les problèmes philosophiques, à tout transformer en système, même les passions les plus violentes. Ce n'est que vers 1862 qu'il a commencé à prendre une importance réelle. Jusque-là il avait été successivement professeur de philosophie avant la suppression des chaires par l'empereur Nicolas, rédacteur de la *Gazette de Moscou* une première fois, puis, au commencement du règne d'Alexandre II, fondateur d'un recueil périodique, *le Messager russe*, qui avait plus de notoriété que de popularité. Dans ce premier essor de la presse russe, M. Katkof s'était révélé comme un vigoureux dialecticien, comme un habile interprète des idées et des institutions de l'Occident, particulièrement des théories anglaises, car c'est par cette porte du libéralisme occidental et surtout anglais qu'il entrait dans la politique. Malgré ce libéralisme de doctrines et le talent évident de l'écrivain, M. Katkof était isolé, persiflé pour son anglomanie, harcelé sans cesse par *le Contemporain*, cet autre recueil aux libres et vives allures, aux tendances toutes socialistes. Ce fut une inspiration hardie qui le fit monter tout à coup au rang où il aspirait, et ce furent les incendies de cette époque qui lui offrirent l'occasion d'une initiative foudroyante. Avec une merveilleuse sagacité d'instinct, il sentit l'ébranlement qui se faisait autour de lui à la lueur des incendies de Pétersbourg et des provinces, et d'une main redoutable de polémiste il frappait un grand coup, non plus sur les incendiaires, qu'il traitait comme de misérables instrumens, mais sur tous les révolutionnaires sans distinction, sur M. Hertzen, l'influence dominante du moment. C'était une criante injustice; — c'était aussi, dans un pays comme la Russie, un acte de courage qui eut un long et immense retentissement. D'un seul coup, tous les esprits flottans ou peureux se sentaient attirés vers ce vigoureux jouteur, le gouvernement se réjouissait de trouver un auxiliaire inattendu, d'autant plus efficace qu'il se présentait en volontaire, et M. Katkof devenait un personnage, l'organe d'une situation. C'est alors ou peu après qu'il reprenait la *Gazette de Moscou* pour en faire une puissance, le *moniteur* irrité d'une campagne qui dure encore.

La force de M. Katkof à un moment donné a été de savoir ce qu'il voulait, de payer d'audace, d'arriver tout prêt, tout armé, tout excité par la lutte et par un commencement de victoire, à cette insurrection polonaise qui offrait à ses facultés comme à ses passions une grande et douloureuse proie. Ce jour-là il avait trouvé son terrain et son but. Lorsque le gouvernement en était encore à balbutier des explications banales sur le recrutement, dont il reconnaissait l'illégalité, sur le caractère révolutionnaire de l'insurrection,

c'est lui qui, écartant tous ces subterfuges, soutenait la légalité du recrutement et de tout ce qu'on ferait, qui prêchait la guerre *sainte*, non plus une guerre de principes politiques, une guerre de nation à nation, où l'une des deux devait rester. Lorsque le monde russe en était à hésiter sur le nom de Mouraviev, qui n'était la veille que le nom d'un ancien ministre décrié, c'est lui qui le poussait, le popularisait et faisait du dictateur de Wilna un héros, un saint, un homme d'état dont la Russie se souviendrait éternellement. C'est lui enfin qui déroulait chaque jour tout un plan de *mesures énergiques, pacificatrices*, comme la meilleure réponse à l'Europe en travail d'une intervention diplomatique. Une fois dans cette voie, il ne s'est plus arrêté; il y a porté un talent supérieur sans doute, fortement nourri, mais inégal, prolixe, verbeux dans l'invective, dénué de tout scrupule, un tempérament violent sous des dehors presque doux et effacés. C'est en effet un des traits de cette figure de publiciste russe : avec une apparence terne, des cheveux d'un blond clair, des yeux bleus presque blancs, un extérieur modeste et pensif, M. Katkof a des passions implacables, une nature très absolue et très soupçonneuse, une opiniâtreté que la contradiction irrite et met hors d'elle-même, des haines qui ne reculent devant rien, pas même devant la délation, quand il s'agit d'atteindre ses adversaires. Et qu'on le remarque bien, c'est moins par ses qualités que par ses emportemens et ses excès que M. Katkof a conquis son pouvoir comme écrivain dans cette période nouvelle qui date de l'insurrection polonaise.

Ce pouvoir a été réellement immense. Il s'est exercé sur les autres journaux, qui ont été obligés de suivre l'impulsion, au moins dans les affaires de Pologne, — sur l'opinion, que le rédacteur de la *Gazette de Moscou* passionnait par ses polémiques, — sur le gouvernement, qu'il a embarrassé quelquefois et plus souvent entraîné. Il y a eu un moment où M. Katkof a été l'oracle russe, où il a eu, lui aussi, sa part de toasts patriotiques, d'ovations. Lorsque la noblesse de Moscou se réunissait l'an dernier, son premier acte était une souscription en l'honneur du publiciste, du *grand citoyen*. « M. Katkof, disait un des principaux membres, a rendu deux services qui resteront toujours dans notre mémoire : il a écrasé la tête du serpent qui empoisonnait le cœur de notre jeunesse, il a brisé l'autorité d'Hertzen, et vous savez que c'est là pour nous un service inappréciable, surtout pour nos plus jeunes camarades qui ne s'occupaient que trop des publications de Londres. Le second service que M. Katkof continue à rendre jusqu'à présent, ce sont ses efforts pour fortifier l'unité de la Russie. La mémoire de cet homme doit rester impérissable... » Par le fait, dans ces luttes si étranges et si nouvelles

pour la Russie, M. Katkof a été un jour assez fort pour harceler d'une guerre à peine voilée et acharnée le grand-duc Constantin lui-même, qu'il accusait de tendances polonaises, presque de trahison; il a été assez fort pour tenir tête, même sous la censure, à quelques-uns des ministres qu'il appelle des *pédagogues pétersbourgeois* et qu'il représente encore comme des ennemis de la Russie dans l'intérieur du gouvernement. Que dis-je? Il a été assez fort pour faire acte d'opposition ou de bouderie contre une parole impériale et d'une façon singulière. L'empereur Alexandre II, le souverain aux volontés intermittentes, avait adressé à une députation polonaise une allocution qui choquait toutes les idées du publiciste sur l'assimilation complète de la Pologne. Le rédacteur de la *Gazette de Moscou* se tut quelques jours, puis il lança une note brève, foudroyante d'irritation dans sa sécheresse, où il disait que son silence n'était motivé ni par la censure ni par un accident quelconque, et qu'il se tairait pour quelque temps. C'était sa manière de protester.

Le malheur de M. Katkof, outre l'injustice et la violence de ses polémiques, c'est de s'être tellement grisé des passions qu'il a soulevées et du bruit de sa parole qu'il en est venu à être une sorte de derviche hurleur du patriotisme, à faire d'une hallucination, où la vanité a sa part, un système permanent et obligatoire. Hors de son idée fixe, il ne connaît plus rien; l'Occident n'existe plus que comme le foyer d'une dangereuse contagion. Il n'y a pour lui qu'une civilisation, — la civilisation russe, qui se suffit à elle-même et n'a rien à envier aux autres; il n'y a qu'une politique, — la russification de tout ce qui appartient à l'empire, la russification à la Mouraviev : ainsi unité de l'empire par la fusion de tous les élémens hétérogènes dans le creuset russe, point d'autonomies distinctes, pas plus en Finlande que dans le royaume de Pologne, mêmes formes administratives, mêmes lois, même société, prédominance de la langue russe dans les tribunaux, dans l'enseignement, jusque dans les livres de prières catholiques, protestans ou israélites, propagation de l'orthodoxie et dépendance des autres religions. M. Katkof, sans doute par une réminiscence de ses anciens goûts de libéralisme constitutionnel, voulut un jour parler de la liberté de conscience; il fut rudement ramené au droit chemin par un autre russophile, M. Pogodine, le même qui, en exprimant les craintes que lui inspiraient la présence d'un nonce du pape à Pétersbourg et le danger des conversions au catholicisme, surtout parmi les femmes, écrivait : « Oh! avec quelle rage je me serais rué sur une Mme Vorontsof ou une Mme Boutourline et je leur aurais arraché les cheveux quand je les ai rencontrées un livre d'heures à la main près de la *Piazza di*

Spagna! » Le rédacteur de la *Gazette de Moscou* s'est tenu pour averti par ce vaillant champion de l'orthodoxie et n'a plus laissé reparaître la liberté de conscience dans son programme. Joignez à ce système les entraînemens d'une nature irritable et soupçonneuse : M. Katkof en vient tout simplement à chercher et à voir partout une conspiration universelle, une immense intrigue contre l'unité et la grandeur de la Russie, l'œuvre du grand ennemi, le séparatisme.

Les incendies ont été particulièrement pour lui un inépuisable thème. Était-ce donc là un fléau exceptionnel et inconnu? C'est au contraire un fait presque national en Russie, tant il est de toutes les époques. Il est vrai que les incendies ont pris dans les dernières années d'étranges proportions; ils se sont répandus comme une traînée sinistre de la Lithuanie à Simbirsk, à Orenbourg et tout le long du Volga, dans les provinces occidentales et dans les hameaux les plus reculés du gouvernement de Vologda. En 1864, il y a eu plus de treize mille incendies; le chiffre a certainement augmenté en 1865; depuis vingt ans enfin, il y a une progression effrayante et presque régulière. A quoi tient cet accroissement singulier? Vraisemblablement à une multitude de circonstances : à l'excitation des esprits, à l'émancipation des paysans, qui a jeté dans une liberté précaire toute cette classe de serfs, — *dvorovie*, — dits serfs de domesticité personnelle; il s'explique par les mêmes causes qui font que l'ivrognerie s'est développée avec une sorte de fureur, que dans la seule province de Tver le nombre des débits d'eau-de-vie a sextuplé en deux ans et la mortalité pour abus de liqueurs alcooliques s'est accrue de 82 pour 100; il tient à la nature des constructions, qui sont presque toutes en bois, à l'incurie passablement fataliste des habitans, sans doute aussi à des spéculations audacieuses sur les assurances, peut-être enfin, si l'on veut, dans des cas isolés, à des passions d'un ordre un peu plus politique. Ce qui est certain, c'est que depuis 1862 des enquêtes sont ouvertes, et qu'on n'a pu trouver rien de précis. N'importe, M. Katkof sait tout, il a vu aussitôt et il voit chaque jour encore dans les incendies le résultat d'une vaste et mystérieuse organisation s'étendant partout, jusqu'aux Cosaques du Don, ayant son centre à Londres, à Paris ou à Genève, embrassant dans une même œuvre de destruction M. Hertzen et ses « vauriens, » les émigrés polonais, cela va sans dire, qui sait? peut-être même le comité franco-polonais créé à Paris, et où figuraient des incendiaires comme le duc d'Harcourt et M. Saint-Marc Girardin!

Que d'un autre côté une émeute éclate à Tiflis, comme on l'a vu en 1865, à la suite de l'établissement d'une taxe nouvelle, cela ne peut être évidemment qu'une machination de la grande intrigue

qui poursuit le démembrement de la Russie. Que de jeunes Arméniens soient surpris dans les écoles ayant des chansons patriotiques de leur pays, le rédacteur de la *Gazette de Moscou* est aussitôt en campagne, il trouve des correspondans qui entrent dans sa pensée, et il découvre... quoi donc? chose pleine de mystères : que Napoléon III est fort populaire dans les contrées arméniennes, que les habitans donnent volontiers le nom de Napoléon à leurs enfans! Et voilà le fantôme d'une *jeune Arménie* qui se lève après le fantôme d'une *jeune Géorgie!* Le côté le plus curieux et peut-être aussi le plus grave, le plus dangereux de ces polémiques, c'est la guerre que M. Katkof en est venu à ouvrir contre les provinces baltiques, — Courlande, Livonie, Esthonie, — en attendant que la Finlande elle-même soit serrée de plus près; polémique dangereuse, dis-je : les Allemands en effet jouent depuis longtemps un assez grand rôle en Russie, et les provinces baltiques n'ont pas montré un esprit bien subversif, tout en tenant d'ailleurs à une certaine autonomie. C'est encore trop, M. Katkof s'est mis à réclamer avec acrimonie la russification des provinces baltiques, l'introduction de la langue et des lois russes, et s'est constitué le protecteur de la population *lette* opprimée par les Allemands, menacée d'une *germanisation* complète. Une question nouvelle est née dans l'empire, la question lette! Bref, M. Katkof a fini par ne pas échapper au ridicule, et un journal satirique de Pétersbourg, la *Iskra* (*l'Étincelle*), le parodiait récemment dans une caricature où il était représenté sous la forme d'un monstre moitié homme, moitié oiseau, la tête ornée d'une toque écossaise, et étudiant au jardin zoologique de Moscou la vie intime d'un couple de tourtereaux, — pour voir s'il ne découvrirait pas chez eux des tendances séparatistes! Mais le ridicule ne tue pas en Russie, pas plus qu'ailleurs peut-être, et le rédacteur de la *Gazette de Moscou* a résisté à de bien autres assauts. Ainsi une profonde crise intérieure compliquée, à une heure donnée, d'une surexcitation d'orgueil national, une insurrection d'indépendance s'élevant comme une menace, une démonstration de l'Europe acceptée comme un défi, un homme soufflant à propos le feu de sa passion et de son esprit sur tous ces élémens, c'est là ce qui a suscité et formé ce parti étroit, exclusif, qui a cru donner à la Russie un idéal nouveau, et qui n'est en définitive qu'un violent déchaînement d'opinion transformé en système.

II.

Tel qu'il est, ce déchaînement organisé a eu déjà des conséquences frappantes qui ne sont peut-être elles-mêmes que le point

de départ d'une situation assez nouvelle. Il a laissé des marques profondes, indélébiles, dans la vie morale comme dans la vie politique de la Russie; il a mis en relief des côtés étranges de la nature russe. Je ne veux pas nier la part qu'a pu avoir à l'origine de cette agitation un certain instinct patriotique; mais ce qu'il y a eu bien plus encore, c'est un sentiment tout négatif, une haine, et cette haine a été en vérité la source de curieuses altérations du sens moral dans certaines classes.

On a vu certes des sociétés, saisies tout à coup d'une généreuse émulation de dévouement, être d'âme et de cœur avec leur gouvernement dans une lutte, soutenir de leurs sympathies ceux qui les défendaient par les armes. Le monde de Moscou et de Pétersbourg est allé plus loin, et une feuille russe, le *Dien*, écrivait un jour, non sans une révolte de pudeur : « Jamais la police de l'empire n'a rencontré dans la société plus de sympathie qu'aujourd'hui. Si, du temps de Griboïedof, Famousof (1) a dit des dames « qu'elles accordaient une préférence marquée aux gens de guerre et faisaient ainsi preuve de patriotisme, » un Famousof qui vivrait maintenant pourrait répéter la même chose en remplaçant les mots « gens de guerre » par les mots *gens de police*... On ne peut supposer que la société ait pris goût à ce fonctionnement anormal de l'organisme politique; mais on ne peut non plus s'empêcher de la mettre en garde contre le danger de certains penchans qui ont germé dans son sein... » Et en effet ces penchans ont germé un instant au sein du monde russe. Il y a eu jusqu'à des officiers de la garde qui prenaient du service en volontaires dans ce *fonctionnement* dont parle l'écrivain. Il y a eu des dames du meilleur monde qui brodaient des tapis pour les « gens de police, » et leur expédiaient par le télégraphe le témoignage de leur admiration, — toujours selon le témoignage du *Dien* et des autres journaux. Il s'est même formé toute une littérature composée de récits de police et avidement recherchée. Certes on a vu aussi des sociétés céder à l'entraînement d'un duel de nation à nation et s'aguerrir par une nécessité momentanée aux spectacles sanglans, aux atrocités du combat; elles gardaient du moins le dernier sentiment qui relève et ennoblit la guerre, le respect des vaincus. Il s'est trouvé un instant où tout cela a été changé en Russie, et la *Gazette de Moscou* écrivait au mois de juillet 1864, sur la foi d'un de ses correspondans : « Varsovie est maintenant en pleine vie; elle a le théâtre français, une troupe d'excellens acrobates dans la Vallée-Suisse, la musique dans le Jardin de Saxe et

(1) Griboïedof est un écrivain dramatique russe fort connu, et Famousof est un personnage d'une de ses œuvres.

dans le parc de Lazienki. Partout le public afflue, mais plus qu'ailleurs il accourt en foule, une fois par semaine, à la gare du chemin de fer. A cette *promenade à la mode* s'assemblent de quatre à cinq mille personnes. Là aussi il y a une musique, mais d'une espèce particulière : des pleurs, des sanglots, des cris! Cette promenade, cette jouissance, ce divertissement, appelez-le comme vous voudrez, n'est autre chose que la scène d'adieux aux condamnés politiques qu'on déporte...» Une autre fois les lieux publics sont vides, c'est que la *promenade* se dirige vers les glacis de la citadelle de Varsovie où il y a aussi une espèce particulière de *divertissement!* Le fait est que cette malheureuse insurrection polonaise a produit sur la Russie l'effet d'un cauchemar, et qu'elle a développé dans les imaginations des habitudes malsaines, le goût dépravé de jouer avec tous ces spectacles de déportations, de condamnations et de supplices qui ont été pendant longtemps, même après la lutte, la monotone et révoltante pâture des journaux. Faire de la police une poésie et se plaire à épier la pâleur des condamnés ou à jeter le fiel sur la blessure des vaincus, c'est là ce que j'appelle véritablement l'altération du sens moral dans la société russe.

Les conséquences en politique ont été bien autres et se manifestent dans tout un ensemble de faits ou de symptômes qui caractérisent d'une façon particulière la situation actuelle de l'empire. Les derniers événemens, en réalité, ont changé à peu près complétement les conditions de la politique de la Russie, à commencer par le gouvernement, atteint le premier dans son essence et dans ses directions, sinon dans ses formes matérielles. Et ici il faut se rendre compte de ce qu'était ce gouvernement encore sous Nicolas : au sommet, l'empereur dans la plénitude de son omnipotence olympienne; au-dessous, une hiérarchie aux mailles serrées, aux traditions et aux dehors restés allemands, exécutant sans bruit la volonté impériale; — tout au bas, une masse compacte et muette pressurée par la légion des fonctionnaires, mais toujours attachée au tsar, au *père*, et disciplinée en son nom. Ce que l'empereur Nicolas n'eût admis jamais surtout, c'est qu'il pût y avoir dans l'empire une influence qui n'émanât pas de lui, une initiative se substituant à sa propre initiative. Au fond, je le crois bien, l'empereur Nicolas a été le premier tsar russe selon l'idéal nouveau; mais il l'était à sa manière, en homme qui se croyait le porte-glaive de l'ordre conservateur, et qui avait mérité que le marquis Wielopolski lui fît le compliment qu'il n'aurait point recours aux jacqueries. En un mot, il avait les excès, les faiblesses, comme aussi la grandeur, je dirai presque les avantages de son état. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Ce n'est plus d'en haut que vient l'initiative; ce n'est

pas de la noblesse, ruinée dans sa fortune matérielle et même dans son influence; ce n'est pas non plus de la bureaucratie, pour le moment à demi ébranlée et en voie de renouvellement; c'est encore moins de la masse trop récemment jetée dans la vie publique pour avoir un rôle distinct. L'initiative vient de cette opinion prétendue nationale, qui recrute des adhérens un peu partout, et qui tend à transformer l'autocratie elle-même en la pénétrant de son souffle, en lui imposant ses vues, ses passions, ses hommes. On pourrait dire aujourd'hui que l'autocratie en vient graduellement à exister moins par elle-même que comme la raison sociale de tous ces instincts qui se cachent sous le nom du parti ultra-russe, qui aspirent à se fixer dans une politique. Et qu'on remarque bien le progrès de cette évolution. Autrefois, sous Nicolas, on ne parlait guère que de la force et du million de baïonnettes dont on disposait. Au commencement du règne d'Alexandre II, dans ce premier essor de bonne volonté réformatrice, on parlait de libéralisme; les Russes qui secondaient ce travail cherchaient leurs modèles dans l'Occident, et ne craignaient pas d'avouer leur infériorité. Aujourd'hui ce n'est plus seulement la force et ce n'est pas du tout l'Occident. L'Europe est vieille et en décomposition, c'est la Russie qui est la jeunesse et l'avenir. La Russie est la puissance émancipatrice appelée à délivrer les nationalités autochthones opprimées par les Polonais et les Allemands. Hier encore un journal russse, — et notez que c'est un des plus modérés, le *Goloss*, — disait sans plus de façon : « La Russie a deux grandes missions en Europe; par son esprit d'égalité univérselle des citoyens devant l'état, et par son exemple de donation par l'état des terres aux travailleurs agricoles, elle est destinée à contribuer à la régénération de l'organisme social de l'Europe féodale, aristocratique et industrielle. C'est la mission humanitaire de la Russie... » Et ce jargon passe quelquefois jusque dans les actes officiels, jusque dans les allocutions des agens impériaux.

Est-ce donc que cette étrange transformation s'accomplisse sans résistance et que le parti ultra-moscovite règne sans contestation? Bien évidemment d'autres influences s'agitent, cherchent à se faire jour, et c'est là même ce qui fait de la vie de la Russie depuis deux ans une sorte de drame à peine saisissable, quoique réel. Oui, en effet, il y a des hommes d'une certaine modération d'esprit, relativement libéraux, entrés comme tels au gouvernement il y a quelques années, et qui n'ont pas craint de temps à autre de se mettre en lutte avec leurs terribles adversaires du camp ultra-russe; ce sont ceux qui refusaient de sanctionner de leur nom les ovations décernées à Mouraviev : M. Golovnine, M. Valouief, le prince Suvarof, les uns et les autres amis du grand-duc Constantin et

restés les serviteurs du tsar. Tant que l'insurrection polonaise n'avait pas dit son dernier mot, ils ne pouvaient que se taire : c'était le moment où le grand-duc Constantin, littéralement dénoncé chaque jour par M. Katkof, était obligé de quitter Pologne et Russie et d'aller porter en Allemagne une amertume qu'il ne cachait pas plus au reste que sa désapprobation du système qu'on suivait. Bientôt cependant, quand l'insurrection n'est plus qu'un feu éteint et que du côté de l'Europe rien n'est plus à craindre depuis longtemps, une pensée de modération semble se relever vaguement, et alors s'ouvre une série de tentatives, — qui vont, il est vrai, aboutir périodiquement à des défaites.

Une première fois, c'est au mois de mai 1864. On commence à respirer et à se demander s'il n'est pas temps de s'arrêter, si la conciliation n'est pas le meilleur moyen d'achever la victoire; on ne craint plus d'élever des doutes sur l'efficacité d'une politique violente survivant à la lutte, — si bien qu'un jour Mouraviev est mandé tout à coup à Pétersbourg. Pourquoi? Il y avait eu un léger ébranlement. Le parti ultra-russe sentit le danger et mit tout en œuvre pour le détourner par ses manifestations. Le voyage de Mouraviev, au lieu d'être le commencement d'une disgrâce, devint un triomphe pour lui; à chaque station, des troupes et des députations de paysans étaient apostées pour le saluer. A la gare de Pétersbourg, il était attendu par une multitude de personnages, ceux des ministres qui étaient ses amis, des généraux, des officiers des régimens de Preobrazenski, d'Ismaïlov et de Gatchina, des employés de ministères, même des dames. Tous voulaient voir Michel Nicolaievitch, comme on disait familièrement. Mouraviev était malade, on se précipita vers son wagon. Assis dans un fauteuil sur le perron, il harangua la foule d'une voix faible, puis on le prit et on le porta jusqu'à sa voiture au milieu de cris enthousiastes. Au seuil de sa maison l'attendaient le poète Tuschef, le général Potapof et bien d'autres; quelques instans après, la comtesse Bloudof arrivait, lui portant le pain et le sel. Bref, outre la scène de mœurs, c'était un coup bien monté et qui réussit en ce sens qu'il impressionna suffisamment l'empereur.

Nouvelle tentative vers le mois de juillet 1864. Cette fois c'est sur l'opinion qu'on essaie d'agir par une brochure, — *Que fera-t-on de la Pologne?* — publiée à Bruxelles sous le nom de Schedo Ferroti, et qui a été tout un événement en Russie. Sous ce pseudonyme de Schedo Ferroti se déguisait sans se cacher un Courlandais d'origine, c'est-à-dire un sujet russe, représentant du ministre des finances de Pétersbourg à Bruxelles, le baron von Firks. Cette brochure, calculée avec soin, mesurée d'esprit et de forme,

appuyée de documens nombreux, était en définitive une charge à fond contre le parti ultra-moscovite et son principal représentant dans la presse, M. Katkof. D'où venait-elle? à quoi se rattachait-elle? Ce qui est certain, c'est qu'elle résumait plus ou moins les opinions des modérés russes sur la seule solution possible de la question de Pologne par le maintien de l'autonomie dans le royaume, par le retour à un gouvernement libéral; ce qui est certain aussi, c'est qu'à peine arrivée à Pétersbourg, cette brochure était envoyée par M. Golovnine aux diverses institutions scientifiques, aux universités, par le ministre de l'intérieur, M. Valouief, aux établissemens administratifs. M. Katkof poussa un rugissement de colère contre un livre « signé d'un nom italien, comme il disait, écrit par un Allemand, » et qui avait la prétention d'enseigner à la Russie ce qu'elle devait faire. Depuis, Schedo Ferroti est resté pour le rédacteur de la *Gazette de Moscou* une sorte de bouc émissaire universel, tout au moins un émule ou un allié d'Hertzen, de Mazzini et des incendiaires. Aux excitations de M. Katkof, les ardens du parti ressentirent aussi l'injure; l'université de Moscou renvoya sans l'ouvrir l'exemplaire qui lui avait été adressé, et à sa suite, comme toujours, les autres universités renvoyèrent les exemplaires qu'elles avaient reçus de M. Golovnine. Ce n'est pas tout : rendant guerre pour guerre, M. Katkof engageait la lutte, par-dessus la tête de Schedo Ferroti, contre ceux qu'il accusait de l'avoir inspiré, qui s'étaient faits les patrons de son livre. Ce fut pendant quelque temps un spectacle curieux. On était encore sous la censure, — et la censure commença bientôt à s'émouvoir des attaques dirigées contre les ministres; elle biffait les articles, M. Katkof rétablissait les passages supprimés. Là-dessus amendes sur amendes accablaient le journal. A la fin, exaspéré, M. Katkof éclata, publiant le chiffre des amendes qui pesaient sur lui et menaçant de quitter la rédaction de la *Gazette de Moscou*, à moins qu'il ne fût exempté de la censure. L'émotion fut extrême, et une question de presse devenait une affaire de gouvernement soumise au comité des ministres. M. Katkof se rendit lui-même à Pétersbourg; il avait dans le ministère des amis et des alliés. M. Valouief aussi avait ses amis, et il croyait pouvoir compter sur l'appui de quelques-uns de ses collègues. Il arriva au conseil avec le dossier complet des infractions commises par la *Gazette de Moscou*. Que se passa-t-il? M. Valouief parla; le ministre de la guerre, le général Milutine, parla, mais pour s'élever contre les tracasseries qu'on suscitait à M. Katkof; le prince Gortchakof parla, mais pour se ranger à l'avis du général Milutine; les autres ne dirent rien, mais ils se tournèrent du côté de ceux qui parlaient le plus haut. La conclusion fut qu'au

lieu d'un blâme M. Katkof recevrait une marque nouvelle de l'estime du gouvernement avec la promesse que la censure de Moscou adoucirait pour lui ses rigueurs en attendant la loi sur la presse. Et voilà comment tournait cette campagne!

Les modérés russes ne se sont pas découragés. Un instant, au commencement de 1865, la rentrée du grand-duc Constantin, placé comme président à la tête du conseil de l'empire, parut être un retour de fortune, une victoire, un encouragement pour eux. C'eût été en effet une victoire, si cette nomination avait eu vraiment un caractère politique. Au fond, le grand-duc Constantin cédait plutôt à l'ennui du repos forcé, de l'isolement où il vivait depuis plus d'un an, et il rentrait dans le conseil de l'empire, comme on pouvait s'en apercevoir bientôt, moins pour y exercer un ascendant réel, moins pour attester un changement de politique, que pour se voir systématiquement neutralisé, diminué, presque humilié par des rapprochemens ou des réconciliations qui coûtent peut-être à son orgueil. On dit même que dans une circonstance le grand-duc Constantin aurait fait demander la paix à M. Katkof par un intermédiaire, et que l'irascible journaliste se serait borné à répondre à l'intermédiaire que si le prince en personne voulait l'entretenir, il était tout prêt à l'écouter. — Eh quoi donc! pourra-t-on dire, ce grand-duc n'est-il pas le frère de l'empereur? Ces hommes qui passent pour représenter le parti de la modération, qui luttent contre un courant de politique, ne sont-ils pas des ministres du tsar aujourd'hui encore comme hier? Comment expliquer qu'ils restent au gouvernement ou qu'ils aient si peu d'action? Cela tient sans doute aux circonstances, à l'organisation politique de la Russie, qui n'admet point nécessairement l'homogénéité du conseil, qui ne laisse officiellement aux ministres qu'une position tout individuelle, définie et spéciale (1); cela tient aussi, en grande partie, au caractère passif et difficile à fixer de l'empereur Alexandre II lui-même.

Je ne sais si jamais prince s'est trouvé jeté dans des circonstances plus redoutables avec une nature moins faite, par ses qualités mêmes si l'on veut, pour les affronter et pour porter de tels fardeaux. Placé entre des influences contraires, l'empereur Alexandre II voudrait, sans exclure les unes, ne pas rompre avec les autres. N'ayant ni la volonté du mal accompli en son nom depuis deux ans ni la volonté qui contient les violences et les passions, il se sauve

(1) Sous ce titre, — *Organisation sociale de la Russie*, — un jeune diplomate, M. Alfred de Courtois, a publié, il y a deux ans, un livre fait avec soin et scrupule, qui décrit minutieusement la structure sociale et politique de la Russie, mais qui se ressent évidemment d'un certain respect de profession pour les apparences officielles, tout en indiquant néanmoins avec discrétion les points faibles.

en ignorant ou en feignant d'ignorer beaucoup de choses, en quoi il est merveilleusement servi par son entourage, et en laissant tout marcher. Il lui est arrivé plus d'une fois de se dire que c'en était assez, d'être importuné des exagérations ultra-russes; plus d'une fois aussi il lui est arrivé de s'émouvoir de ce qu'on pensait en Europe, même de la simple insertion au *Moniteur* français d'un de ces actes par lesquels s'est signalée la politique de son gouvernement et qui parlent tout seuls sans avoir besoin de commentaires: seulement ces susceptibilités ou ces inquiétudes ne vont pas au-delà d'une impression passagère. Par une tradition d'autocratie, il n'est pas insensible aux empiétemens trop visibles sur son autorité, à tout ce qui tend à l'effacer, lui ou quelqu'un de sa famille, et dans ces momens-là il se révolte à demi, il saisit les occasions de témoigner publiquement son affection pour le grand-duc Constantin. Il replace son frère à la tête du conseil de l'empire; mais presque aussitôt, comme pour ôter toute signification à cet acte, il fait des nominations dans un esprit tout opposé, il donne plus que jamais des gages aux ultra-moscovites. En refusant d'éloigner de lui M. Golovnine, M. Valouief et les autres, il donne en même temps raison à leurs adversaires. Il a cru triompher un jour en intervenant personnellement pour amener le prince Suvarof et Mouraviev à se tendre la main : les deux hommes se tendaient la main et n'étaient pas plus réconciliés, et les deux partis l'étaient encore moins.

Rien ne peint mieux le caractère et la situation du tsar actuel que la manière dont a fini la dictature de Mouraviev au printemps de 1865, à la suite d'une péripétie nouvelle de cette lutte qui se poursuit sans cesse : ce n'était plus visiblement cette fois comme à l'époque du voyage de 1864, où Mouraviev avait puisé assez de force pour prolonger d'un an son proconsulat de Lithuanie. Il est possible que l'empereur fût dans une de ces heures où il se sentait pour un instant excédé de violences; il est possible aussi que Mouraviev eût éveillé des ombrages dans l'esprit d'Alexandre II par ses affectations d'omnipotence, par ses façons d'organiser des manifestations de milliers de paysans qui venaient, disaient-ils, saluer en lui leur *père*, leur *libérateur*, — comme s'il y avait un autre *père* que le tsar. Il se peut enfin qu'il y eût des plaintes graves et nombreuses; on raconte notamment qu'un personnage, Polonais de naissance il est vrai, mais aide-de-camp de l'empereur et propriétaire en Lithuanie, s'était vu presque de préférence frappé de toute sorte de contributions et de réquisitions dans ses domaines. Alexandre II hésitait encore cependant à dire le dernier mot, même après l'arrivée de Mouraviev à Pétersbourg, lorsqu'un événement douloureux venait faire diversion : c'était la mort du grand-duc

héritier à Nice, au mois d'avril 1865. Telle est l'atmosphère de dissimulation où vit l'empereur, qu'il ne savait rien de l'état désespéré du tsarevitch. La dépêche qui le lui apprit subitement le frappa d'un tel coup qu'il tomba à la renverse, et pendant toute la nuit il promena sa douleur dans les appartemens du palais. C'était un trop légitime motif d'ajournement venant en aide à l'indécision naturelle du tsar. Ce ne fut que loin de Pétersbourg, à Nice, qu'Alexandre II se décida à signer le rescrit qui exonérait pompeusement Mouraviev de la dictature en le couronnant du titre de comte. Au fond, c'était une disgrâce. Nul ne pouvait moins s'en étonner et moins s'y tromper que Mouraviev, lui qui n'avait pas même été appelé au palais avant le départ d'Alexandre, et qui disait, non sans amertume : « J'ai demandé à l'empereur de vouloir bien me donner mon congé, et je tiens à ce que mes ennemis sachent que sa majesté n'a fait aucune insistance auprès de moi pour conserver mes services. » La disgrâce d'un homme, oui, — un changement de politique, non. L'homme tombait, sa politique lui survivait encore, si bien que son successeur en Lithuanie, le général Kauffmann, n'a eu d'autre préoccupation que de suivre ses traces et même de le dépasser, comme pour faire oublier son origine allemande, — de telle sorte que chacune de ces tentatives, chacune de ces victoires apparentes de l'esprit de modération est suivie d'une recrudescence de l'esprit de haine, et c'est ainsi que l'idée ultra-russe s'étend, règne et gouverne, enveloppant les pouvoirs publics et s'imposant au tsar lui-même.

Mais enfin ce parti ultra-russe dont je décris l'origine, le développement et les luttes, dont le trait distinctif, au point de vue extérieur, est la haine de l'Occident, qui triomphe, je le veux bien, — quelle est son idée dominante, quelle est sa signification au point de vue intérieur? Voilà justement ce qu'il y a de nouveau, de caractéristique et de saisissant dans cette situation de la Russie. Je m'explique. Lorsque l'insurrection polonaise, violemment comprimée en Lithuanie, épuisée et vaincue dans le royaume, achevait d'expirer, une question suprême s'élevait, celle que posait précisément l'auteur de la brochure de Bruxelles : *Que fera-t-on de la Pologne?* Après l'œuvre de la force, si tant est que la force suffît encore une fois, il y avait à choisir entre deux systèmes : l'un conduisant à un apaisement aussi vrai que possible par un grand effort d'équité supérieure, de large et souveraine conciliation, qui eût été tout au moins l'honneur du gouvernement russe ; l'autre conduisant à un autre genre de paix par des « moyens administratifs et de haute politique, » comme disait M. Katkof, ou par des « transformations radicales, » selon le langage officiel, c'est-à-dire, en d'autres termes,

par une assimilation méthodiquement implacable de la Pologne à la Russie. C'est le dernier système, on le sait, qui a triomphé sous le feu des excitations du parti ultra-russe, et qui a été appliqué dans le royaume comme en Lithuanie avec quelques nuances légères, assez illusoires qui tiennent à la différence des situations. C'est le système qui s'est condensé dans une série de mesures en effet « radicales, » et dont les plus saillantes sont l'oukase du 2 mars 1864, qui change les bases et les conditions de la propriété, l'oukase du 11 septembre, qui a la prétention de reconstituer l'enseignement, enfin un décret postérieur et assez récent qui modifie complétement la condition du catholicisme en Pologne par la suppression de la plus grande partie des maisons religieuses, par la mainmise sur les propriétés ecclésiastiques, par l'asservissement de l'église à l'état.

La pensée de toutes ces mesures était évidente. C'était toute une révolution sociale pour atteindre l'esprit de nationalité dans ce que j'appellerai ses forteresses jusqu'ici inexpugnables, — la propriété, la civilisation intellectuelle, la croyance religieuse; mais, pour faire une révolution sociale, il ne fallait pas songer à employer des Polonais, et en Russie le cadre des fonctionnaires devenait insuffisant : on était dès lors conduit à recruter tout ce qu'on trouvait, aspirans aux emplois, jeunes officiers impatiens de fortune, militaires en retraite, nobles ruinés, étudians, fils de popes, classe nombreuse, remuante et bigarrée, travaillée depuis longtemps par toutes les idées de démocratie outrée, de radicalisme égalitaire ou de patriotisme slavophile. — La Pologne a été livrée comme un champ d'expérimentation à cette légion de nouveaux *tchinovniks* qui sont arrivés dans le pays en se disant qu'ils étaient des *missionnaires*, et qui ont agi en effet comme des hommes qui ont le fanatisme d'une idée en même temps que le sans-façon de conquérans sans scrupules. C'est là l'origine de ce phénomène devenu prédominant, — l'alliance de tous les élémens révolutionnaires et slavophiles avec l'impérialisme. C'est la raison génératrice de cette situation nouvelle que M. Katkof a contribué à créer, qu'il soutient de sa passion, où bien d'autres ont eu un rôle, mais qui en réalité est venue se résumer dans un personnage que je n'ai point nommé encore, M. Nicolas Milutine, le conseiller aujourd'hui le plus écouté du tsar, l'homme qui représente la politique actuelle mieux que tout autre, mieux que Mouraviev, mieux que le prince Gortchakof, parce que chez lui cette politique s'élève à la hauteur d'une conception systématique et coordonnée.

M. Milutine n'est point un inconnu en France, où on l'a vu, il y a quelques années, passer dans les sociétés d'économie politique, qu'il

séduisait par ses explications sur l'affranchissement des serfs, auquel il a concouru. C'est un homme de cinquante ans à peine, d'une physionomie jeune sous une chevelure prématurément blanchie, ayant le visage grave, calme et doux d'un ministre protestant, les manières courtoises, la parole facile et insinuante, très russe au fond, nourri tout à la fois des traditions de Pierre le Grand et de l'histoire de la révolution française, qu'il combine d'une façon bizarre. Avec de la capacité et de l'instruction, il réunit la souplesse et l'opiniâtreté, la passion d'un sectaire et la sagacité pratique de l'homme d'action. Né d'une famille de marchands, il a la haine de la noblesse, des classes supérieures, et cette haine, il l'a montrée dans le comité d'émancipation des paysans, dont il faisait partie, au point de se signaler comme un homme dangereux probablement, mais destiné à jouer un rôle, si les circonstances s'y prêtaient. Il était en France lorsque l'insurrection polonaise éclata, et il ne fut rappelé en Russie qu'à ce moment où il s'agissait de s'arrêter à un système. Le choix même de M. Milutine était tout un programme.

A dater de cette heure, c'est lui qui a été le promoteur, l'inspirateur de toutes ces mesures d'assimilation méthodique et violente dont je parlais, et il a trouvé sans peine des collaborateurs ou des complices qui sont devenus des instrumens passionnés pour la réalisation de son œuvre : — M. Soloviev, le prince Tcherkaskoï, d'origine tartare, transformé en ministre de l'intérieur du royaume, et qui serait homme à passer douze heures au travail pour trouver un moyen de contraindre les marchands polonais de Varsovie à mettre une enseigne russe sur leur boutique. C'est M. Milutine qui est le général de cette armée de *tchinovniks missionnaires* qu'il a jetés sur la Pologne, et qu'il manœuvre, qu'il discipline au surplus en chef expérimenté pour le plus grand bien de l'autocratie. Les premiers momens passés, M. Milutine est rentré à Saint-Pétersbourg, ou, pour mieux dire, il s'est partagé entre les deux villes, Pétersbourg et Varsovie, restant toujours l'âme du comité des affaires de Pologne, mais en même temps devenant membre du conseil de l'empire et prenant une influence qui n'a cessé de grandir depuis deux ans. Appuyé sur son frère, qui est ministre de la guerre, M. Milutine exerce aujourd'hui un singulier ascendant. Il n'est pas ministre et il est plus que les ministres : il est le conseiller universel. Il a auprès du tsar le crédit d'un homme qui a pour lui une apparence de succès en Pologne, qui est toujours prêt en toute affaire, qui a des idées fixes et qui sait habilement se servir des défiances d'Alexandre II contre les velléités constitutionnelles et parlementaires de la noblesse. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'entre

M. Katkof, l'écrivain qui a servi le plus à pousser la Russie dans cette voie, et M. Milutine, il n'y a aucun rapport d'opinions et de tendances sur les questions intérieures. M. Katkof est partisan de la noblesse, de la grande propriété, du *self-government*, de certains droits constitutionnels; les opinions de M. Milutine, et il ne les cache pas, tendent uniquement et absolument à faire de la Russie une vaste démocratie avec le tsar au sommet, — de telle façon qu'en haine de la Pologne M. Katkof se trouve jeté à l'avant-garde dans une guerre dont M. Milutine reste aujourd'hui le vrai chef, et qui par son caractère réagit sur la marche de l'empire tout entier.

De cette impulsion donnée aux événemens, il est en effet résulté dans la vie politique et sociale de la Russie deux choses également graves : l'esprit de radicalisme et de démocratie s'est introduit dans l'administration russe, a pénétré cette vaste bureaucratie au point de ne plus craindre de s'attester. Et ce n'est pas moi qui le dis, c'est un membre de l'assemblée de la noblesse de Moscou qui se plaignait l'an dernier avec amertume. « Nous devons, dans nos assemblées, disait-il, prêter attention aux on-dit qui expriment l'opinion publique. Un bruit remarquable témoigne journellement et catégoriquement qu'il existe dans quelques administrations des intentions hostiles à la noblesse, que des démocrates, des radicaux, des socialistes et autres gens de même espèce se sont glissés dans la sphère administrative et même aux postes importans. Rappelons-nous les clameurs de la presse provoquées par ces influences et prêchant l'abolition, même le suicide de la noblesse. Rappelons-nous les intrigues des hommes introduits par ces mêmes influences au sein de nos propres assemblées; rappelons-nous que ces dissertations ont troublé l'opinion publique... »

Chose bien plus grave encore, par cette issue ouverte sur un point à des passions en apparence politiques et patriotiques auxquelles on a livré tout à coup les institutions, la religion, la vie sociale et morale d'un peuple, par cette issue se sont précipités avec un redoublement d'ardeur des instincts d'esprit et d'imagination qui fermentent depuis longtemps, il est vrai, mais qui ont reçu des derniers événemens une impulsion toute nouvelle. Ces années récentes ont vu se développer en Russie de la façon la plus singulière les doctrines du matérialisme le plus grossier, de l'athéisme le plus cru, le *nihilisme*, qui, après avoir été à l'état sporadique dans la société russe, est devenu tout à fait une épidémie et pénètre sans difficulté dans une multitude de familles de la classe moyenne. Autrefois on s'inspirait volontiers en Russie des publicistes les plus éminens de l'Europe et de leurs théories élevées; maintenant les livres de Büchner, de Carl Vogt, de Max Stirner, sont l'évan-

gile de la génération nouvelle, et par une combinaison bizarre M. Hertzen, que M. Katkof faisait reculer il y a quelques années, dont il « brisait l'autorité, » comme on le disait, — M. Hertzen a reculé sans doute et a perdu de son influence, mais il a été dépassé par de jeunes adeptes pour qui il n'est plus qu'un retardataire imbu de vieux préjugés occidentaux. Les doctrines matérialistes et brutalement athées envahissent les mœurs comme la littérature, et il est fort de mode aujourd'hui de traiter sans façon tout ce qui est devoir, vieilles notions morales, même convenances sociales ou beaux-arts, comme des inventions aristocratiques ou des raffinemens de civilisations décrépites. Figurez-vous bien qu'il y a un an ces mots *de père en fils*, introduits dans une adresse pour exprimer une pensée de transmission héréditaire, étaient relevés dans une réunion publique comme « peu conformes aux idées modernes. » Les avertissemens que l'administration s'est crue récemment obligée d'infliger à deux des recueils les plus répandus, *le Contemporain* et *la Parole russe*, sont sous ce rapport un symptôme significatif (1). Ils se fondent sur des attaques contre l'organisation de la famille, contre la propriété, sur des excitations à la mise en pratique du communisme, et le premier procès de presse a été fait à un livre d'*Études critiques*, d'un ancien colonel Bibikof, contre le mariage. Il est vrai que pour rétablir sans doute l'équilibre, et sous l'influence de M. Milutine, le gouvernement s'est hâté d'autre part de frapper d'un avertissement le journal conservateur la *Wiest*. — De là le caractère étrange de ce mouvement qui est né de l'insurrection polonaise, mais qui lui survit, et dont les complications redoutables dissimulent à peine la lutte de deux esprits, de deux tendances qui se disputent l'avenir de l'empire.

III.

Au fond, c'est là ce qui caractérise la situation de la Russie : confusion véritable sous cette tapageuse unanimité d'un patriotisme

(1) Comme symptôme de l'esprit dont il est ici question, on ne peut mieux faire que de citer le considérant de l'un de ces avertissemens : « considérant que *la Parole russe*, dans l'article intitulé *un nouveau Type*, combat l'idée du mariage et trace la théorie du communisme et du socialisme, et dans l'article sur *le Capital* oppose d'une manière hostile la classe des propriétaires à celle des prolétaires et des travailleurs, que les nouvelles *les Trois familles* et *une Année d'existence* contiennent sur les sentimens de l'honneur et sur la morale en général des assertions pénétrées du cynisme le plus extrême... » — *La Parole russe* vient d'être suspendue pour cinq mois à la suite d'un troisième avertissement, toujours fondé sur le même ordre de considérans, notamment sur ce que l'article *les Voleurs honnêtes* « donne au vol la signification du *travail* et l'apprécie comme une des conséquences inévitables des conditions actuelles de la vie sociale. » Je ne veux, bien entendu, ni défendre ni discuter la formule de ces avertissemens et encore moins le système; je cite uniquement le fait comme indice.

ultra-moscovite, progrès des instincts démocratiques et même socialistes dans l'ébranlement d'une société, lutte intime et passionnée qui se reflète dans les rares manifestations saisissables de la vie russe aussi bien que dans les réformes qui s'accomplissent.

Que dans ce vaste et énigmatique travail la noblesse en particulier ait le sentiment de la terrible partie qui se joue, c'est assez simple : c'est elle qui est la première au feu, en ce sens que c'est le problème de sa destinée qui s'agite sous toutes les formes. Chaque progrès de l'esprit démocratique dans l'opinion ou dans la direction du gouvernement est une menace pour sa puissance ou plutôt pour son existence tout entière. La noblesse russe, il faut en convenir, est dans les conditions les plus délicates et les plus critiques : elle est, selon le mot de l'un de ses principaux représentans, sous « deux *jougs*, le *joug* des dispositions administratives et le *joug* de l'attente, » — c'est-à-dire qu'elle a deux ennemies, la bureaucratie qui règne et l'incertitude qui l'étouffe. Par l'abolition du servage, qui a donné le branle à toutes les autres réformes, — remaniement du système judiciaire, organisation des assemblées territoriales, — elle n'a pas été frappée seulement dans sa fortune matérielle, dans un droit de propriété, qui était le principe fondamental de sa prépondérance; elle a été atteinte ou menacée dans tous ses priviléges, dans le droit de servir ou de ne pas servir, dans le droit de ne subir que le jugement de ses pairs. Sa charte s'en va par lambeaux. C'est le sentiment de cette situation qui la conduisait, il y a quelques années, à chercher dans des conditions nouvelles de vie publique des garanties pour ce qui lui restait, à se jeter par ses manifestations dans une sorte d'agitation libérale et constitutionnelle. Au moment de l'insurrection de Pologne, elle en était là. A quel mobile obéissait la noblesse russe en prenant les devans dans le déchaînement ultra-moscovite provoqué par l'insurrection polonaise? Au patriotisme, — soit; à une passion sincère, quoique aveugle d'orgueil national blessé, — soit encore; il y avait aussi, et M. Katkof, avec bien d'autres, croyait peut-être cela d'une forte politique, il y avait chez elle un calcul, qui était de répondre à ses adversaires par un acte éclatant de vitalité, de chercher dans l'ardeur de ses démonstrations une popularité nouvelle, une garantie contre les périls dont elle se sentait menacée, un titre de plus pour ses prétentions à un rôle nouveau. Une fois l'insurrection réduite, elle a cru pouvoir renouer la tradition, un moment interrompue, de ses revendications constitutionnelles. C'est là justement ce qui éclatait dans l'assemblée de la noblesse de Moscou réunie le 3 janvier 1865, et c'est ce qui a fait de cette session de quelques jours un événement en Russie; mais là était l'erreur de la noblesse. La noblesse russe n'a point vu qu'elle venait de travailler à un mouve-

ment d'opinion où c'était une tout autre chose qui triomphait. Il s'en est suivi une première déception qui a été le commencement de bien d'autres, — l'échec humiliant de l'assemblée de Moscou.

Manifestation curieuse d'ailleurs! c'est une vraie session parlementaire par le tour des discussions, par le talent des orateurs. Rien n'y manque, ni le discours d'ouverture, — que le gouverneur de Moscou, le général Afrosimof, avait demandé, dit-on, à M. Katkof, — ni la stratégie, ni les motions, ni l'éloquence, ni même les interruptions et les applaudissemens. On en a la sténographie complète (1), et il n'est point douteux que le jour où la Russie aurait un parlement, elle trouverait des hommes singulièrement rompus aux tactiques des discussions, comme elle a déjà une presse où ce n'est point le talent qui manque. De quoi s'agissait-il au fond? C'était évidemment une grande, presque une suprême tentative pour reconquérir une influence bien amoindrie. La vraie pensée, après s'être essayée en quelque sorte dans un projet de banque foncière générale de la classe noble,—ce qui était un commencement de constitution de la noblesse sous la forme d'une puissance financière (2), — la vraie pensée, dis-je, se révélait tout entière dans la motion d'une adresse à l'empereur fondée sur « la méfiance générale envers l'administration, » sur la crise universelle où était l'empire, et sur la nécessité d'une représentation publique et indépendante, organe des sentimens du pays auprès du trône; mais ici commençaient les divisions. Les uns, comme M. Bezobrasof, un des plus persévérans et des plus habiles défenseurs de sa caste, parlaient uniquement de la classe nobiliaire, des droits nobiliaires, toujours la charte de la noblesse à la main. Les autres, comme M. Samarine, — c'est, je crois, un ami de M. Milutine, — soutenaient, non sans un certain embarras, d'abord que la noblesse ne pouvait se séparer des autres classes du pays, auxquelles elle était déjà suspecte, et puis en définitive qu'une pétition dans ce sens serait inopportune. Au milieu de toutes ces divergences s'élevait un orateur jeune encore, — il a moins de vingt-cinq ans, — homme d'avenir sans doute, M. Golokhvastof, qui se prononçait avec une vigoureuse éloquence pour une adresse demandant une représentation de tout le pays. Sous la forme du dévouement le plus absolu à l'empereur, M. Go-

(1) Le compte-rendu de cette curieuse session vient d'être publié sous ce titre : *Le vote de la noblesse de Moscou, — débats d'une adresse à l'empereur Alexandre*, avec une introduction.

(2) Je ferai remarquer ici que chaque assemblée de noblesse a le droit légalement reconnu et sans autorisation de créer une banque pour l'usage des propriétaires de la province. Ce qu'il y avait de nouveau dans le projet émis à Moscou, c'était d'établir une entente entre toutes les assemblées de noblesse de l'empire pour arriver à la création d'une banque générale servant de lien, de moyen d'action, et constituant une force collective spéciale à la noblesse. C'est là qu'était la vraie difficulté.

lokhvastof déchirait tous les voiles et exhalait ce que la noblesse avait sur le cœur :

« Je voudrais, disait-il, que la Russie s'ouvrît à l'empereur, et nous ne sommes pas les seuls à en sentir la nécessité. Le droit de propriété est attaqué dans sa racine; or sans le droit de propriété la société entière ne peut exister. Nous avons des lois, et de bonnes lois; mais j'aimerais mieux les savoir médiocres et pouvoir compter sur leur stabilité, car chez nous le bon plaisir d'un personnage administratif révoque des lois entières... Les réformes se succèdent, mais elles portent toutes l'empreinte de ce cachet que leur apposent les bureaux des ministères pétersbourgeois... L'empereur nous donne des réformes magnifiques dignes de son nom glorieux; mais la réalisation n'en est pas telle qu'il l'aurait désirée... Il faut lui dire : « Tout ce que vous avez entrepris, sire, est resté lettre morte; tout est entravé par la *camarilla* qui dénature vos paroles et les lois. » Il faut prier l'empereur d'écarter la *camarilla* et de se mettre face à face avec son peuple. C'est le peuple qui connaît les besoins du pays, non pas les bureaux des ministères. L'empereur doit savoir nos besoins, et il n'y a que le peuple qui les lui apprendra... Il faut que les paroles de l'empereur puissent arriver jusqu'à nous, et que nos paroles puissent monter jusqu'à lui. Cela fera disparaître le mal, et la loi retrouvera sa force. La réalisation pratique de ce désir serait la convocation des élus du pays. Voilà le moyen qu'il faut employer pour guérir nos maux... »

Et en effet la conclusion fut le vote d'une adresse qui, après un acte de foi ultra-russe à l'unification de l'empire par l'abolition de toutes les autonomies, après une offre de concours à l'œuvre de régénération entreprise par l'empereur, disait : « Couronnez, sire, l'édifice politique dont vous avez posé la base en convoquant une assemblée générale des élus du pays russe pour délibérer sur les besoins communs de l'empire; ordonnez à votre fidèle noblesse de choisir pour le même objet, dans ses rangs, les hommes les meilleurs... Par cette voie, sire, vous connaîtrez les besoins de notre patrie, vous rétablirez la confiance dans les autorités exécutives..., les ennemis extérieurs et intérieurs seront réduits au silence alors que le peuple, dans la personne de ses réprésentans, entourera le trône avec amour, et veillera à ce que la *trahison* n'arrive jusqu'à lui d'aucun côté... » Malheureuse adresse! malheureuse campagne, qui avait le tort de réveiller tous les ombrages de l'empereur contre les prétentions parlementaires de la noblesse, et de s'attaquer, surtout par ce mot de *trahison*, à des influences qu'elle fortifiait plus qu'elle ne les ébranlait! La réponse fut prompte, et d'abord on commença par destituer le gouverneur de Moscou, le général Afrosimof, qui s'était conduit en bonhomme et sans malice dans cette affaire; puis, sous prétexte d'un vice de forme, on annulait tout ce qu'avait fait l'assemblée, et enfin l'empereur Alexandre II

adressait au ministre de l'intérieur une lettre où, en constatant « les réformes heureusement accomplies pendant les dix années de son règne, » il ajoutait : « Le droit d'initiative dans les diverses parties de cette œuvre de perfectionnement graduel n'appartient qu'à moi, et ce droit est indissolublement lié au pouvoir autocratique qui m'est confié par Dieu... Aucune classe n'a légalement le droit de parler au nom des autres classes, personne n'a mission d'intercéder auprès de moi en faveur des intérêts généraux et des besoins de l'état. De pareilles déviations de l'ordre établi ne peuvent qu'entraver les plans que je me suis tracés... » Ce qu'il y avait de plus triste pour la noblesse, c'est que l'opinion se mettait du côté de ceux qui la frappaient. Vainement elle s'efforçait de montrer qu'elle avait revendiqué les droits de tous, on ne voyait dans cette entreprise qu'une conspiration de caste, une représaille obstinée contre l'émancipation des paysans. La noblesse n'a plus recommencé depuis, elle est restée sous le coup de cette défaite qui devenait un succès pour le gouvernement, un succès surtout pour M. Milutine et pour cette politique d'impérialisme démocratique qu'il représente, qui se retrouve un peu partout aujourd'hui.

Qu'on observe notamment ces deux grandes questions qui s'engendrent et en contiennent bien d'autres : l'affranchissement des serfs et l'organisation des assemblées territoriales. Il y a deux choses également vraies dont il faut convenir toutes les fois qu'il s'agit de l'émancipation des paysans en Russie, c'est que cette libération de vingt-trois millions d'hommes courbés sous la servitude est assurément l'honneur d'un règne, et de plus qu'elle offrait d'immenses difficultés d'exécution. Cela dit, quel est l'esprit prédominant dans ce tissu de « modifications, additions, circulaires, interprétations promulguées ou secrètes, » que M. Golokhvastof signalait à l'assemblée de Moscou comme étant venues se superposer au décret primitif d'émancipation du 19 février 1861? Ces modifications étaient peut-être inévitables; elles se sont pliées nécessairement aux fluctuations de la politique et elles portent l'empreinte de cet esprit qui tend à enlacer une vaste démocratie rurale à une autocratie rajeunie. Je ne veux pas dire que le gouvernement se soit proposé avec préméditation d'égorger tout doucement les propriétaires au profit des paysans par un acte radical dans son principe et entouré dans sa forme de précautions aussi ingénieuses que multipliées; ce serait puéril. La mesure a eu cet effet tout naturellement, par la force des choses autant que par la volonté des hommes, et elle a eu cet effet d'autant plus sûrement qu'elle surprenait les propriétaires dans des conditions d'incurie traditionnelle, engourdis dans la sécurité corruptrice de leur monopole, sous le poids d'une dette hypothécaire immense contractée aux anciennes banques fon-

cières de la couronne pour suffire à une vie de faste, de jeu, de voyages.

Je rappelle seulement les traits saillans de cette grande métamorphose sociale. L'ancien état offrait deux caractères : c'était tout à la fois une tutelle seigneuriale absorbant la personnalité civile du serf et un monopole du travail servile constitué sur cette base d'une redevance, argent ou corvée, en échange de lots de terre affectés en propre aux paysans sur les domaines seigneuriaux. Le décret du 19 février 1861 avait un double but : au point de vue de la tutelle seigneuriale, prononcer immédiatement la libération personnelle et civile du serf; — au point de vue de la propriété, saisir en quelque sorte la situation au point où elle était et l'immobiliser, en ce sens que les paysans restaient désormais possesseurs sous forme d'usufruit perpétuel des terres qu'ils cultivaient et que les propriétaires restaient avec leurs droits aux redevances, corvées ou argent, qui leur étaient attribuées. Dans cette situation ainsi immobilisée, on devait négocier entre paysans et seigneurs pour arriver par des chartes réglementaires à l'émancipation graduelle et définitive. Seulement tout avait singulièrement changé. Les paysans, remués par ce souffle libérateur qui allait jusqu'à eux, ne voyaient qu'une chose : pour eux, la liberté, c'était le droit absolu à la terre qu'ils cultivaient, et, qu'on le remarque bien, cette idée n'est qu'une vague réminiscence des temps primitifs, antérieurs à l'établissement du servage. Avec cette idée fixe, les paysans étaient fort peu portés à négocier avec le maître pour une propriété qu'ils considéraient comme à eux et que le tsar devait leur assurer infailliblement; ils étaient même fort peu portés à travailler. Les propriétaires, de leur côté, se trouvaient dans les conditions les plus critiques, n'ayant plus que des points de contact irritans avec leurs anciens serfs. S'ils maintenaient la corvée, ils n'avaient plus les moyens d'autrefois pour la rendre efficace et fructueuse, fût-ce par des abus d'autorité; s'ils transformaient la corvée en redevance pécuniaire, ils étaient exposés à n'avoir ni argent ni ouvriers pour cultiver la portion de domaine qui leur restait. Pour tout dire, c'était entre seigneurs et paysans un antagonisme organisé, plein de luttes, de misères et de catastrophes toujours menaçantes.

Alors, pour en finir, est survenue une combinaison nouvelle qui, en paraissant favoriser encore le propriétaire, a définitivement achevé de le ruiner : c'est ce qu'on a nommé le *rachat obligatoire*. Cela veut dire que le propriétaire, poussé à bout et ne sachant plus que faire, peut obliger le paysan à racheter définitivement la terre qui forme sa dotation; mais voilà justement la difficulté. Comment obliger des hommes incultes, formés à la méfiance, qui sont persuadés qu'ils ne doivent rien? A part même ces dispositions dou-

teuses, le plus souvent récalcitrantes, il resterait toujours pour les affranchis d'hier une question de ressources pécuniaires. Ici le gouvernement intervient avec une *banque de rachat* destinée à fournir à titre d'avance aux paysans l'argent qu'ils n'ont pas. Seulement, avec la prévoyance d'un habile prêteur, le gouvernement s'arrange pour n'être responsable vis-à-vis du propriétaire que des quatre cinquièmes de la valeur du bien racheté, pour garder une hypothèque sur la terre et pour faire payer au paysan pendant quarante-neuf ans une redevance de 6 0/0 représentant les intérêts et l'amortissement de la valeur totale de la propriété. Il résulte de ces combinaisons quelque chose d'extrêmement curieux, qui n'a pu être tout à fait imprévu, et que je voudrais rendre saisissable.

Voici un propriétaire réduit par sa position à exiger le *rachat obligatoire;* si le paysan a la bonne volonté et les ressources, rien de mieux. Si le paysan ne veut pas, — et pourquoi voudrait-il? — c'est alors que les déboires commencent pour le malheureux propriétaire. D'abord il perd le cinquième, qui reste à la charge directe de l'acheteur, et que celui-ci ne paie pas. Ceci réglé, le gouvernement arrive et lui dit : « Vous avez contracté autrefois une dette hypothécaire aux banques de la couronne aujourd'hui en liquidation. Cette dette a été contractée, il est vrai, dans certaines conditions, pour un délai de trente-trois ans; mais nous allons l'éteindre dès ce moment par une réduction sur les quatre cinquièmes du prix de votre bien, dont je suis garant auprès de vous : c'est autant de moins que je vous dois. » Voici donc un nouveau décompte. Et le reste, comment est-il acquitté? Au moyen de certificats portant intérêts, mais difficilement transmissibles, et qui ont perdu immédiatement 20 0/0. La combinaison peut être ingénieuse, elle a été ruineuse pour ceux à qui elle a été offerte comme un secours. Les propriétaires ne s'en sont plus relevés. Beaucoup ont pris le parti de quitter le pays, et plus d'un journal a signalé le progrès de l'absentéisme; les autres sont restés avec des domaines diminués qu'ils ne peuvent ni vendre ni cultiver; ils se sont trouvés sans main-d'œuvre, sans capitaux et sans moyens réguliers de crédit. L'usure est survenue et a exercé d'effroyables ravages. Dans cette situation, il est des propriétaires qui en sont arrivés à n'être plus que de simples administrateurs pour le compte d'usuriers qui leur paient des appointemens mensuels. D'autres sont réduits à négocier à vil prix comme dernière ressource les certificats qui leur ont été remis et qui subissent par cela même une dépréciation continue. Les paysans s'en trouvent-ils mieux du moins? Oui et non: — oui, sans doute, puisque leur condition s'améliore forcément par une logique invincible de leur situation nouvelle; non, parce qu'ils n'ont fait en définitive que changer de

maître. Ils étaient hier la chose du seigneur, du propriétaire; ils sont aujourd'hui la chose du gouvernement, auquel ils sont liés par une dette à long terme, de la police, qui se substitue sous bien des rapports aux droits seigneuriaux, — et c'est là que se révèle cette politique qui fait au nom du tsar un mélange de démocratie et de bureaucratie.

J'en dirai autant des institutions territoriales ou assemblées de provinces et de districts qui constituent ce qu'on est convenu en Russie d'appeler le *self-government*, — un *self-government* tout local et administratif, bien entendu. Ces institutions ont été créées par un oukase du 1er janvier 1864, elles ont été mises en pratique dans le courant de 1865. Par leur appareil extérieur, par le jeu et les limites de leurs attributions, elles répondent assez aux conseils-généraux et aux conseils d'arrondissement de France; elles sont élues pour trois ans, elles ont des sessions périodiques de dix jours, elles ont dans leur sphère les questions économiques et administratives intéressant la province ou le district. Sur un point, elles se rapprochent des institutions provinciales de la Belgique : elles ont une sorte de députation permanente, un comité exécutif élu pour trois ans par les assemblées elles-mêmes, fonctionnant dans l'intervalle de leurs sessions et pouvant être indéfiniment renouvelé. Le comité exécutif, c'est le représentant de l'assemblée auprès du gouvernement. Certes, à ne considérer que le fait en lui-même, c'est une chose nouvelle. Pour la première fois en Russie, les populations ont été appelées, sans distinction de classes, à choisir des représentans; pour la première fois, ces représentans se sont réunis pour délibérer en commun sur des intérêts, si restreints qu'ils soient, pour agiter certaines questions. C'est un progrès qui vaut mieux que de chercher un remède aux abus et aux embarras de la centralisation en nommant des commissions « pour diminuer les écritures officielles, » comme on le faisait il n'y a pas longtemps encore. Ici pourtant, comme dans le reste, tout dépend de la signification réelle de ces institutions. Je ne veux m'arrêter qu'à deux points caractéristiques de cette tentative d'acclimatation du *self-government* en Russie.

Il y a un homme qui ne s'y est point trompé, et quel est cet homme? C'est M. Katkof lui-même, qui a des momens de vigoureuse lucidité, quand il n'est pas offusqué par le fantôme du *polonisme*. M. Katkof a vu bien vite, il a dit sans détour que la condition première du *self-government*, c'est la gratuité des fonctions électives. Ce comité exécutif qui a l'air d'une garantie, qui a une couleur de libéralisme, ce comité élu, il est vrai, mais largement rétribué, qu'est-ce autre chose qu'un rouage adminis-

tratif de plus, une bureaucratie nouvelle, élective, ajoutée à l'autre bureaucratie? On a commencé par voter des appointemens. Il y a telle province, à Samara, où l'entretien des comités coûte 100,000 roubles; à Saint-Pétersbourg, il coûte 71,000 roubles sur 74,000, dont dispose annuellement l'assemblée. « C'est une bonne occasion, s'écriait M. Katkof avec une amertume ironique, c'est une bonne occasion que trouve l'honorable noblesse russe d'améliorer ses finances délabrées! Il est vraiment réjouissant de penser que lorsque tout le pays va être couvert d'assemblées de gouvernemens et de districts, de comités permanens de toute sorte, nos provinces, dans l'attente de ponts et de meilleurs chemins, auront à supporter un nouvel impôt de 4 millions de roubles et peut-être même plus! » Mais ce n'est pas là encore le point le plus important. Ce qu'il y a de vraiment original et sans doute de calculé dans les institutions nouvelles, c'est la manière de distribuer et de grouper les électeurs. Il y a trois catégories, trois groupes d'électeurs votant séparément pour la formation de la même assemblée : les propriétaires fonciers, sans distinction de caste, possédant à titre personnel, — la population urbaine et les communes. La commune russe, on le sait, est un être collectif, possédant en commun, purement agricole ou populaire et ayant son droit de représentation. Or voici le côté réellement curieux et caractéristique. — Il se peut qu'un paysan ait le droit de double et même de triple suffrage, qu'il vote comme membre de la commune, comme propriétaire foncier à titre personnel, et même comme propriétaire urbain. Chose plus bizarre encore, toute distinction de classe est abolie dans l'exercice du droit électoral, les paysans seuls sont constitués en classe privilégiée, par cela même que seuls ils votent à la commune et nomment leurs députés, dont le nombre est égal, si ce n'est supérieur, à celui des députés des propriétaires fonciers. Il en résulte qu'une prépondérance véritable est assurée à la classe rurale, et c'est ce que montrait avec âpreté M. Katkof lorsqu'il disait : « Laissons de côté les bucoliques et regardons en face la réalité... Dès que les meneurs des paysans comprendront l'avantage de la situation faite à cette classe, ils ne manqueront pas d'en profiter; l'instruction publique va dépendre d'hommes illettrés, la santé publique d'hommes haïssant l'hôpital, les médecins, et croyant uniquement aux sorciers. En un mot, toutes les affaires importantes des gouvernemens et des districts seront entre les mains d'hommes ignorans et de leurs meneurs... »

On n'en est point encore à ces conséquences extrêmes. Il ne s'est formé une majorité de paysans que dans certaines provinces. En général, la noblesse, quoique très froide pour les assemblées, a gardé un certain ascendant; mais il est facile de voir où va le courant.

Toujours est-il que dès la première réunion des assemblées il s'est élevé, notamment à Pétersbourg, des plaintes, des critiques nombreuses, dont M. Platonof et M. Kruse, un ancien censeur libéral de Moscou, se sont faits les organes. Ces plaintes ont porté principalement sur les comités exécutifs, sur les attributions restreintes, mal définies, des nouveaux conseils, et comme il y a une logique dans les situations on est arrivé tout de suite au vif; on en est venu, non plus à demander une représentation politique, comme dans l'assemblée de Moscou, — on ne l'aurait plus osé, — mais à indiquer avec timidité l'établissement d'une « assemblée économique centrale » comme le couronnement nécessaire des institutions récemment créées, et le comte Schouvalof lui-même se prononçait dans ce sens. « J'avoue, disait-il, que je regarde comme tout à fait inadmissible que les assemblées provinciales particulières soient comme autant d'oasis, de cercles magiques dans lesquels fleuriraient la vérité, la liberté de la parole, l'indépendance et l'ordre dans les affaires, tandis que tout autour continuerait à régner notre vieil ennemi l'arbitraire administratif. » Il se peut que des modifications surviennent, et on en a même attribué déjà la pensée à M. Milutine; mais elles tendraient plutôt à limiter encore l'influence de la grande propriété en fortifiant l'élément rural et démocratique.

Réunissez ce redoutable penchant à jouer autocratiquement avec tout ce qui est propriété et ce patriotisme exclusif, haineux, où l'esprit de domination éclipse toute idée de droit, vous aurez le dernier mot, le mot le plus récent de cette politique, qui a son principal théâtre dans les provinces polonaises : c'est cet oukase du 22 décembre 1865 qui met le droit de propriété en interdit dans les neuf gouvernemens occidentaux, en Lithuanie et en Ruthénie. « Maintenant ou jamais! » s'est écrié le parti ultra-moscovite. — Maintenant ou jamais il faut en finir pour que cela ne recommence plus. Si la Russie ne profite pas des circonstances actuelles, elle n'a plus qu'à s'avouer définitivement vaincue. Puisque les répressions à main armée ne peuvent étouffer le polonisme dans le sang et que les confiscations elles-mêmes sont un expédient inefficace, il n'y a qu'un moyen : si les Polonais ne veulent pas devenir Russes, qu'ils s'en aillent! — C'est la thèse développée depuis plus de six mois par le parti ultra-moscovite, comme pour préparer le terrain. « Songez-y, messieurs, ne cessait de dire le successeur de Mouraviev en Lithuanie, le général Kauffmann, aux gentilshommes polonais; rappelez-vous bien que, si vous ne devenez pas Russes de pensées et de sentimens, vous ne serez que des étrangers dans ce pays *qu'il vous faudra quitter à la fin.* » Et M. Katkof à son tour, amplifiant selon son habitude, dépassant tout le monde, élevait cette dangereuse suggestion à la hauteur d'une théorie fondée sur l'intérêt na-

tional, religieux, politique de la Russie, même sur l'intérêt de l'humanité. « Puisque le gouvernement, disait-il, a le droit d'expropriation pour cause d'utilité publique, ce droit ne saurait être limité aux seuls cas où il s'agirait d'une ligne de chemin de fer, d'un canal ou d'une forteresse; il doit nécessairement s'étendre aux mesures à adopter pour la pacification du pays... » Comme toujours, le gouvernement n'est pas allé jusqu'au bout, jusqu'à l'expropriation sommaire et universelle; par une dernière considération de diplomatie peut-être, il a évité surtout de parler du royaume de Pologne; comme toujours aussi, il a suivi l'impulsion dans une certaine mesure, et il a suspendu le droit de propriété. Nul Polonais ne peut acquérir de biens dans les provinces occidentales. Les enfans toutefois peuvent encore hériter de leurs parens. Les déportés ou internés dont les domaines sont sous le séquestre sont autorisés à les vendre dans un délai de deux ans, et si au bout de deux ans la vente n'est pas faite, le gouvernement prendra les biens en payant un intérêt. Aucune propriété d'ailleurs ne peut être aliénée désormais qu'au profit de Russes de la foi orthodoxe. C'est là l'oukase du 22 décembre, et ici surviennent les instructions à demi confidentielles qui ajoutent aux dispositions publiques en faisant disparaître complétement ce qui restait de vagues réserves en faveur du droit de propriété. Par le fait, le général Kauffmann s'est empressé d'*inviter* tous les Polonais, à peu près sans distinction, à se défaire de leurs biens au profit des Russes (1).

C'est, à tout prendre, un acte purement socialiste dans la plus dangereuse acception du mot, ce qui n'a pas empêché, il y a quelques jours, le digne cardinal de Bonnechose d'imposer une limite aux témoignages de sympathie du clergé français pour les Polonais, sous prétexte que ceux-ci sont devenus des révolutionnaires. Ils ont quelquefois d'étonnans à-propos en politique, ces vénérables chefs du clergé! Je ne rechercherai point ce qu'une telle mesure offre de difficultés dans un pays où il y a vingt-cinq mille propriétaires polonais pour un millier de propriétaires russes, ce que cette expropriation ingénieuse peut trouver d'obstacles dans la nature des choses. Il faudra donc exiger avant tout de l'acquéreur l'attestation authentique de sa nationalité et de son orthodoxie? La valeur d'un acte civil reposera donc sur une question d'origine et de confession religieuse? Comment distinguera-t-on un Lithuanien d'un Polonais? Où seront de plus ces acheteurs russes pour les provinces occiden-

(1) Une circulaire du général Kauffmann aux autorités locales prescrit la mise en vente immédiate de tous les biens-fonds dont les propriétaires seraient endettés soit vis-à-vis du trésor, soit vis-à-vis de simples particuliers, ce qui est malheureusement le cas de tous les propriétaires. Il en résulte que les biens séquestrés qui ont un délai de deux ans sont encore favorisés.

tales lorsque dans l'empire même tant de propriétaires exténués veulent vendre leurs biens sans y réussir? Sera-ce le gouvernement qui fournira ces avances d'argent? Il l'a déjà essayé et il n'a trouvé pour complices que des spéculateurs véreux qui l'ont audacieusement exploité sans faire un achat sérieux. Mais il y a bien autre chose dans l'oukase du 22 décembre, la pensée elle-même, et cette pensée, jetée au milieu d'intérêts ébranlés par les polémiques ultra-russes, est devenue un nouveau signal d'émotion et d'inquiétude à Pétersbourg; elle n'a pas passé sans rencontrer une vive et sérieuse opposition, même dans le conseil de l'empire. Les Allemands, qui ont eu depuis quelque temps à essuyer les assauts du parti ultra-russe, se sont dit naturellement qu'après les Polonais viendrait leur tour. Les grands propriétaires russes eux-mêmes se sont dit qu'après les Polonais et les Allemands on arriverait à eux. Ils commencent à soupçonner que la Dwina et le Dniéper ne sont pas assez larges pour qu'un principe posé dans les provinces polonaises ne puisse passer en Russie, et le journal conservateur la *Wiest* s'est élevé très fermement contre une si flagrante atteinte portée au droit de propriété. Les modérés du gouvernement, ramenés à la lutte, M. Valouief en tête, les hommes d'état du temps de Nicolas, accoutumés à plus de méthode, ont combattu la mesure pour ce qu'elle a de violent et d'impraticable. De là une crise où M. Valouief a failli disparaître comme ministre, sans doute pour laisser la place libre à M. Milutine, qui triomphe aujourd'hui. Réduire à la vente forcée des gens qui n'ont pas d'acheteurs et qui n'en peuvent avoir, c'est décidément peu pratique, et il allait plus droit au fait, ce *tchinovnik* qui, au dire d'un journal russe, résumait ainsi la situation : « Il y a chez nous en Lithuanie quatre catégories de biens, les confisqués, les séquestrés, les ruinés et les dérangés. Si j'étais Kauffmann, voici ce que je ferais : je distribuerais aux *tchinovniks* russes les biens confisqués, je confisquerais les biens séquestrés, je séquestrerais les biens ruinés et je ruinerais les biens dérangés. » C'est le commentaire de l'oukase du 22 décembre.

Le résultat le plus clair, le plus palpable de cette politique, c'est d'agiter tous les intérêts, d'ébranler toutes les situations, de peser sur tous les élémens naturels de travail et de richesse, et de se traduire en un appauvrissement universel dont l'état est le premier à se ressentir dans ses finances, dans ses ressources frappées de stérilité, dans ses revenus ordinaires, qui diminuent au lieu d'être en progrès. Je ne parle plus même de cette masse de papier-monnaie et de dette flottante sous laquelle fléchit depuis longtemps la situation financière de la Russie. Qu'on prenne simplement les budgets des trois ou quatre dernières années : le fait normal, toujours prévu, est un déficit irrémédiable : 1863, déficit de 15,700,000 rou-

bles; 1864, déficit de 46,500,000 roubles; 1865, 22,400,000 roubles; 1866, 21,583,000 roubles : en d'autres termes, de 80 à 150 millions de francs. Et comme ce sont justement des années où la diminution des recettes se combine avec l'augmentation des dépenses, il s'ensuit que les déficits réels dépassent de beaucoup les prévisions des budgets (1). Comment sortir de là? Il y a des personnes, il est vrai, qui ne reculeraient pas devant une bonne petite liquidation par voie sommaire, en réduisant par exemple la valeur du papier-monnaie en circulation; mais ce sont les personnes que le mot de banqueroute n'effraie pas, qui traitent les finances à la Pierre le Grand. En dehors de ces procédés, que les financiers réguliers n'admettent pas, le gouvernement aura-t-il recours à des emprunts intérieurs? Il l'a essayé l'an dernier, en 1865; il a ouvert un emprunt-loterie de 100,000,000 de roubles, auquel il a attaché toute sorte d'avantages, primes, tirages, amortissement. Il semblait au premier abord que l'argent allât affluer au trésor, que l'emprunt dût être couvert trois et quatre fois. Quel a été le résultat? La souscription publique dépassait de 15 millions à peine la somme demandée. La Russie s'adressera-t-elle aux capitaux de l'Occident? Mais ici c'est sa politique qui se relève contre ses combinaisons financières. Elle ne peut songer sérieusement à demander à l'Europe les moyens de suivre un système qui s'inspire d'un sentiment d'antagonisme vis-à-vis de l'Occident. Les capitaux n'ont point d'opinions sans doute, ils ne sont ni absolutistes, ni libéraux, ni partisans des nationalités, ni partisans de ceux qui les oppriment; ils ont cependant une certaine susceptibilité, ils ont besoin d'appui moral, ils ne vont guère contre un courant d'opinion, et ce serait assurément un phénomène étrange autant que nouveau de voir les capitaux européens aider la Russie à suivre une voie où la diplomatie de l'Occident a vainement essayé de l'arrêter. Les Russes de bon sens et de prévoyance ne s'y méprennent nullement; par malheur, ils ont aujourd'hui peu d'ascendant. On a voulu nommer récemment, on a nommé peut-être une commission pour examiner cette situation financière, et qui songeait-on à placer dans cette commission? Mouraviev lui-même, comme si l'idée ultra-russe était un remède à tout, même au déficit!

Elle n'est un remède à rien, elle aggrave et complique tout, et elle ne fait que créer à la surface de la Russie une agitation artificiellement entretenue où disparaît la réalité des choses. Ce qui est vrai, c'est que la Russie est dans un violent état de transition dont le dénoûment est à la merci de cette lutte incessante entre l'esprit de modération et le déchaînement d'instincts prétendus nationaux.

(1) Le gouvernement russe publie les budgets préventifs, mais le difficile est de connaître les comptes de liquidation de chaque exercice.

Ce qui est vrai, — à côté de réformes dont je ne veux dissimuler ni la valeur ni les conséquences dans un temps donné, — ce qui est vrai, dis-je, c'est ce résumé concentré et significatif tracé par une main russe qui ne paraît certes pas, à bien d'autres détails, être la main d'un « ennemi de l'intérieur, » comme dirait M. Katkof : « La Russie actuelle est loin de jouir de la somme de prospérité désirée. Au lieu de l'instruction, c'est l'usage immodéré de l'eau-de-vie qui se répand de plus en plus dans le peuple, prenant des proportions qui font frémir ceux qui comprennent le danger de l'abaissement de la morale publique; les voies de communication brillent par leur absence : sur un terrain neuf fois plus grand que la France, il y a trente-neuf fois moins de routes praticables que n'en possède cette dernière. Quant aux chemins de fer, les projets de construction s'évanouissent en fumée; la production diminue, puisqu'elle ne couvre plus ses frais... Le commerce intérieur est à moitié mort, le commerce extérieur plongé dans le marasme; le nombre des crimes augmente, et la police est impuissante à les prévenir; la propriété n'a aucune garantie solide. Les paysans ne se trouvent guère dans une situation meilleure : dans les régions manufacturières, ils manquent de travail; dans les provinces agricoles, le travail ne produit pas ce qu'il devrait produire, de sorte que le revenu de leurs lots de terre suffit à peine au paiement des impôts (1)... »

La Russie a un malheur dont elle souffre cruellement aujourd'hui dans ses affaires matérielles autant que dans ses affaires morales. Elle compte des hommes qui sont libéraux, qui croient l'être, qui le disent et qui ne savent pas être justes. Elle traîne après elle une chaîne à laquelle sa politique est si fortement rivée qu'elle ne peut se mouvoir sans en être blessée. Si on réclame des franchises de droit commun, on craint aussitôt qu'elles ne profitent à l'esprit de nationalité dans les provinces polonaises; si on procède révolutionnairement en Pologne, on n'est plus rassuré dans l'empire. Tout s'enchaîne : l'assimilation violente crée autant d'embarras que le droit commun, et c'est ainsi que l'esprit de domination trouve son châtiment en lui-même, dans son impuissance ou dans les périls nouveaux qu'il provoque. Il y a un proverbe russe qui dit : « Nous avons quitté notre rive sans parvenir à l'autre. » La Russie en est là : elle a quitté la vieille rive, elle n'a pas touché la nouvelle, et ce qui résulte de plus clair de cette expérience de deux années, c'est qu'on ne comble pas l'intervalle d'une rive à l'autre avec les dépouilles d'un peuple.

CH. DE MAZADE.

(1) Voyez la brochure *le Vote de la noblesse de Moscou.*

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XXIX.

LES PLONGEURS ET LA VIE SOUS L'EAU.

LA DIVING-BELL, LE DIVING-APPARATUS ET LE VILLAGE DE WHITSTABLE.

De tout temps, le rêve de l'homme a été de pénétrer au fond de la mer, soit pour en sonder les mystères, soit pour en recueillir les trésors, et pourtant jusqu'ici on ne connaissait guère que la surface de ce grand désert d'eau qui couvre les trois quarts de notre globe. L'imagination des poètes avait, il est vrai, bâti sous les vagues des palais imaginaires, élevé des grottes de corail et pavé de nacre le lit de l'océan; mais l'œil de quelque hardi plongeur avait à peine entrevu la sombre réalité de l'abîme. Et comment en eût-il été autrement? Que pouvait l'homme réduit à ses propres forces contre la masse irritée des ondes sous-marines? L'art de plonger à nu sous l'eau se trouve limité par notre constitution; aussi n'a-t-il fait aucun progrès (1). L'expérience démontre bien qu'on peut prolonger par

(1) Les voyageurs anglais racontent que les naturels des îles appartenant à la Mer du Sud nagent et plongent comme des poissons. Vient-on à jeter devant eux un clou ou tout autre objet dans les flots, ils sautent aussitôt à la poursuite de ce mince trophée qu'ils rapportent du fond du gouffre avec un air de triomphe. Ils paraissent jouir sous l'eau de leur présence d'esprit tout aussi bien que s'ils étaient à terre. Un jour une enclume était tombée d'un navire; les habitans des îles trouvèrent ce bloc trop lourd

l'habitude la suspension des fonctions respiratoires, mais jusqu'à quel degré et pendant combien de temps? Il n'y a point d'exemple authentique de plongeur qui soit resté au fond de la mer plus de deux minutes. Cette pratique, abandonnée aux seules forces de la nature, peut être un exercice curieux, un glorieux moyen de sauvetage ou même, dans certains cas, un métier utile; elle ne saurait jamais exercer une grande influence sur les entreprises industrielles ni sur la science du génie maritime. Aussi le vœu de tous les siècles a-t-il été d'inventer des appareils propres à seconder sous l'eau les courageux efforts de l'homme.

Ces appareils en usage sont maintenant la cloche à plongeur (*diving-bell*) et le scaphandre (*diving-apparatus*). Les Anglais ne sont pas les seuls qui se servent de tels instrumens; mais comme la Grande-Bretagne est en Europe le pays le plus entouré de mers, comme le nombre de ses vaisseaux et la conformation de ses côtes l'exposent plus que tout autre aux naufrages, il est bien naturel que nos voisins aient dirigé depuis longtemps leur attention vers les moyens artificiels de travail sous-marin pour fortifier leurs ports ou pour recouvrer les trésors engloutis au fond de l'océan. Dès 1663, un Anglais nommé William Phipps, fils d'un forgeron, avait conçu un système pour recueillir dans le sable de la mer les épaves d'un navire espagnol qui avait sombré sur la côte d'Hispaniola. Charles II lui prêta un vaisseau et tout ce qui était nécessaire à son entreprise; mais l'affaire ne réussit point, et William Phipps tomba dans la plus grande pauvreté. Rien ne put néanmoins décourager son ardeur, et pour se remettre à flot il ouvrit en Angleterre une souscription à laquelle contribua le duc d'Albemarle. En 1667, Phipps s'embarqua dans un navire de deux cents tonneaux, s'engageant d'avance à partager les profits entre les vingt actions qui représentaient le fonds social. D'abord ses recherches furent infructueuses, et il commençait à désespérer quand il finit par tomber sur une veine d'or. L'heureux plongeur revint en Angleterre avec 200,000 livres sterling; sur cette somme, il en garda 20,000 pour lui-même, tan-

pour le soulever vers la surface des lames. Que firent-ils? Quelques-uns d'entre eux descendirent à plusieurs reprises au fond de la mer, et à force de rouler l'enclume sur elle-même ils finirent par l'amener jusqu'au rivage. Parmi les plongeurs de l'Orient, les plus célèbres sont encore ceux de Ceylan, qui vont chercher sous les vagues l'huître à perles. Accoutumés depuis l'enfance à jouer avec les profondeurs de la mer, on les a vus descendre jusqu'à quarante et cinquante fois dans un jour sous les vagues. Ce travail est d'ailleurs si pénible qu'en revenant à la surface ils rendent par la bouche, par le nez et par les oreilles de l'eau souvent mêlée de sang. Le plongeur indien est exposé à plus d'un danger, mais celui qu'il redoute le plus est la rencontre du requin. On se rappelle à ce propos un émouvant récit publié par M. Gabriel Ferry dans la *Revue* du 15 avril 1846.

dis que 90,000 revinrent au duc d'Albemarle. Phipps fut nommé chevalier par le roi et fonda la famille noble de Mulgrave, qui a joué un assez grand rôle dans le royaume-uni.

De semblables recherches, facilitées par des moyens mécaniques d'une bien autre puissance, s'étendent aujourd'hui non-seulement le long des côtes de l'Angleterre, mais dans toutes les eaux sur lesquelles flotte le pavillon britannique. Il n'y a presque plus un seul port du royaume qui n'ait son plongeur et ses appareils de *descente subaquatique*. Les services rendus par ces nouvelles machines à la navigation, à l'architecture maritime et à la fortune publique sont vraiment incalculables, on va en juger par quelques études sur le passé comparées à des souvenirs du présent. Il faut commencer par la cloche (*diving-bell*), la première en date dans l'histoire des inventions sous-marines.

I.

Il existe à Londres une institution polytechnique (*polytechnic institution*) qui se propose de rendre la science amusante. Là, dans une longue salle où figurent plusieurs modèles de machines et de découvertes utiles, s'étend un grand bassin de zinc rempli d'eau claire. Vers le milieu, ce bassin s'ouvre et se creuse en un puits profond dont l'embouchure est marquée à la surface par un cercle bleuâtre. A l'une des colonnes de fer qui soutiennent une galerie horizontale est suspendue par une grue et une chaîne une cloche à plongeur. C'est à l'extérieur une ruche de fonte, qui pèse, dit-on, trois tonnes; elle est percée à l'extrémité supérieure d'ouvertures en verre solidement attachées. Les curieux qui ne craignent point certaines sensations désagréables sont admis à tenter l'expérience de la descente. On pénètre dans l'intérieur de la cloche par un escalier de quelques marches sombre et étroit. A l'aide d'une corde pendante, on se hisse vers un banc de bois qui règne tout autour de cette cage circulaire. Je me trouvais de la sorte avec trois compagnons assis dans un espace où l'on ne pouvait guère respirer librement. Dieu merci, la cloche ne tarda point à se mouvoir: portée par la grue, elle décrivit un demi-cercle et vint se poser juste au-dessus du puits où l'eau était bleue. En même temps nous entendîmes au-dessus de nos têtes le souffle haletant de la pompe à air qui nous envoyait des bouffées intermittentes. On abaissa les chaînes, et la cloche descendit lentement. Jusqu'ici on n'éprouve rien d'extraordinaire; mais au moment où la *diving-bell* entr'ouvrait la surface de l'eau, je sentis un fort bourdonnement dans les oreilles. C'est un effet de la pression de l'air condensé dans l'inté-

rieur de la cloche (1); nous étions en ce moment à demi submergés. Ce qu'il y a de vraiment beau dans cette invention est de sentir l'eau fuir sous les pieds avec une sorte de respect. Grâce à un appareil si simple, l'homme fait le vide devant sa volonté au sein de l'élément liquide. Il dit à l'onde : Va-t'en, et elle se retire. Est-il en effet nécessaire de rappeler que la cloche est toute grande ouverte à l'extrémité inférieure, et que c'est la seule force de l'air qui refoule la masse des vagues? La lumière qui descend à travers les vitres de cette chambre est assez vive pour éclairer tous les objets; à mesure pourtant qu'on s'enfonce sous l'eau, elle prend une teinte glauque et fantastique. Je me sentais glisser dans une atmosphère toute nouvelle pour moi, et qui avait les couleurs du rêve. Notre lourde machine avait absolument disparu dans la cavité du réservoir. Me croyant déjà tout au fond de la mer, j'attendais que quelque poisson vînt nous regarder par la fenêtre; mais je ne découvris la trace d'aucun être vivant. Toutes mes impressions de voyage dans ce liquide calme et d'apparence huileuse se bornèrent à quelques singuliers effets d'acoustique. Mes compagnons cherchaient à causer; seulement, par suite de la compression de l'air, leurs voix n'arrivaient qu'avec peine jusqu'à mon oreille; je ne m'entendais presque pas moi-même. La cloche remonta, comme elle était descendue, avec une lenteur solennelle. Par cette expérience, j'avais voulu faire l'essai de mes forces, mais je me disais intérieurement que l'étang de l'institution polytechnique n'est point la mer, et je me promettais bien de recommencer sur un autre théâtre.

Il y a deux ans, je me trouvais à Plymouth, quand j'appris que quatre ou cinq cloches à plongeur fonctionnaient tous les jours dans les eaux du *sound* (détroit), tout près du brise-lame, où quelques ouvriers sous-marins continuaient cet ouvrage de titans. L'occasion était belle pour faire connaissance avec le lit de la mer, et je pris des arrangemens en conséquence. Le lendemain matin, je me rendis vers le vieux port, où l'on déchargeait des poissons sur le quai, et je frétai une barque. Le nautonnier était un enfant de la ville, mais qui avait trempé sa rame dans plus d'une eau salée. Il me dit avoir exercé pendant quelques années le même métier en Italie, et me sembla tout d'abord un homme de grande expérience. Je lui confiai mon projet, dont il ne jugea point l'exécution impossible. Ce vieux marin était en même temps un infatigable cicerone. Chemin faisant, il me fit remarquer sur une hauteur abrupte et dénudée une tour ronde qu'il disait avoir été élevée par Cromwell, la

(1) Ce phénomène bien connu agit d'une manière très différente selon la nature des personnes. Il y en a qui se plaignent d'un grand malaise, comme si leur tête était enfermée et serrée dans un cercle de fer.

citadelle de Plymouth, d'où sortait en ce moment-là un bruit de fanfares, — puis de nouvelles fortifications et grand nombre de batteries circulaires qu'on construisait de distance en distance soit à fleur d'eau, soit sur les collines sablonneuses qui dominent le détroit. Son orgueil national était surtout flatté par le grand nombre de navires étrangers, — russes, suédois, norvégiens, hollandais, — qui s'étaient donné rendez-vous depuis quelques jours dans le *sound*. La barque à laquelle il venait d'attacher la voile glissait comme un oiseau à la surface des vagues mollement soulevées. Il ne manquait, disait-il, qu'un ciel plus clair pour rappeler la baie de Gênes, et encore le soleil faisait de son mieux ce jour-là pour animer la scène. Chaque vague portait à sa cime une lumière blanchâtre dans laquelle jouaient des étincelles. C'était un temps des plus favorables pour descendre au fond du détroit. La ligne de terre ondulait avec grâce sur la droite, laissant apercevoir distinctement la charmante promenade du Hoe, l'établissement des bains et la colline boisée d'Edgcumbe. Cependant nous approchions du *Breakwater*, cette chaussée des géans, à côté de laquelle nous découvrîmes un vieux bâtiment démâté. Dans ce vaisseau de rude apparence et recouvert d'une espèce de toit vivent, comme dans une maison flottante, les ouvriers qui travaillent encore au brise-lame. Ils passent alternativement un mois à bord et l'autre mois à terre. Un de leurs petits profits consiste dans la vente d'objets de fantaisie qu'ils offrent aux visiteurs et qu'ils disent tailler eux-mêmes avec la lame d'un couteau dans les roches qu'ils font sauter du fond de la mer. Bientôt j'entendis la forte pulsation de machines ronflant et soufflant comme autant de monstres marins : c'était le bruit asthmatique des pompes à air qui alimentent les cloches ensevelies sous l'eau. J'étais en effet arrivé au terme de mon voyage : là, selon l'expression du nautonnier, je devais aller rendre visite aux congres du détroit.

Malheureusement il existait beaucoup d'obstacles que je n'avais point prévus. Le surveillant des travaux ne se croyait point autorisé à prendre sur lui une responsabilité aussi grave. On n'avait jamais entendu parler « d'un amateur » voulant descendre dans ces machines qui demandent des constitutions à l'épreuve de certains accidens physiques. A peine se souvenait-on d'un ou deux cas où des savans avaient tenté ce voyage sous-marin, et le sang leur était monté violemment à la tête. L'un d'eux était même resté assourdi durant quelques jours. Un autre argument me convainquit davantage : ces sortes de descente coûtent à la compagnie une douzaine de livres sterling (250 francs); il faut interrompre les travaux et détourner les pompes à air du but pratique auquel naturellement

elles sont destinées. Tout ce que je pus obtenir de l'obligeance des employés, — et c'était déjà une assez grande faveur, — fut d'assister à l'ensemble des manœuvres. C'était un ordre de faits, ajoutèrent-ils, que je n'aurais pu surveiller en descendant moi-même dans la cloche. Les ouvriers étaient sous l'eau depuis près de cinq heures, et si j'attendais jusqu'à midi, je les verrais remonter. L'endroit où ils étaient ensevelis était marqué à la surface par un léger bouillonnement. Cette agitation de l'onde accompagnée d'un faible murmure est produite par le surplus de l'air engouffré dans l'intérieur de la cloche et qui s'échappe de temps en temps à travers l'embouchure toujours béante. Le moment était arrivé de relever les hommes de leur faction sous-marine.

Le contre-maître dirigea mon attention vers un massif échafaudage qui s'élevait assez haut au-dessus de nos têtes et s'appuyait de chaque côté à deux énormes poutres dont l'extrémité inférieure plongeait dans les vagues. Le cabestan transversal qui surmontait cet ouvrage en bois était parcouru dans toute sa longueur par un petit chariot engrené, sorte de poulie mobile à laquelle pendaient des chaînes de fer. Ce sont ces chaînes qui, solidement accrochées aux crampons de la cloche, servent à la déplacer. Le signal avait été donné de remonter : *pull up !* Cet ordre fut aussitôt suivi d'un mouvement de la machine; mais il s'en fallait de beaucoup que le travail fût rapide. On sentait bien à certains soulèvemens de l'eau et au bruit des chaînes enroulées qu'il se passait quelque chose de particulier; toutefois la surface agitée ne trahissait encore la présence d'aucune forme visible. Enfin je distinguai dans le clair-obscur des vagues un objet qui ne devait point tarder à paraître, et en effet la cloche souleva peu à peu sa tête convexe au-dessus des eaux troublées. Elle émergea lentement, et avant de quitter l'élément liquide sembla imprimer de ses larges lèvres un baiser à la surface des flots. Les plongeurs eux-mêmes ne parlent-ils point des amours de la cloche et de l'océan? Elle montait avec une sorte de gravité triste, quand, parvenue à environ trois pieds de la surface, elle s'arrêta en l'air immobile et ruisselante. Je m'aperçus alors qu'un petit bateau gouverné par un marin qui tenait les rames s'était glissé jusque sous l'embouchure de la cloche. De cette cavité je vis sortir de grosses bottes molles qui montaient jusqu'au dessus des genoux, et qui, suivies d'autres grosses bottes, me firent comprendre que deux hommes venaient de sauter dans la nacelle. En effet le bateau lui-même ne tarda pas à se dégager du dôme sous lequel il avait un instant disparu à moitié, et je le vis revenir chargé de deux ouvriers mouillés jusqu'à la ceinture et couverts de boue. Ils venaient de faire une demi-journée sous l'eau et ils paraissaient

fatigués. Leur teint basané se colorait aux joues et autour du front d'un vif éclat sanguin. On ne changea rien à la position de la cloche, comme si l'on eût voulu lui donner le temps de se sécher et de respirer à l'air libre. C'était l'heure du dîner pour les hommes employés aux travaux. Je venais d'assister au spectacle de la cloche remontant à la surface, il me restait maintenant à la voir redescendre au fond de la mer.

La même barque qui avait amené les deux ouvriers vers la grande maison de bois flottante les reconduisit, après une heure de repos, du côté de la *diving-bell*, qui, suspendue entre ciel et eau, avait la forme d'un immense coffre de fer ouvert par le fond (1). Les préparatifs de la descente ont quelque chose d'imposant qui, pour une imagination effrayée, rappellerait assez bien les apprêts d'une condamnation à mort. Rien n'y manque, ni l'échafaud, ni la chambre secrète, ni le gouffre des vagues menaçantes. Les plongeurs, Dieu merci, ne considèrent point ainsi leur situation, et semblent au contraire fiers de toucher à pied sec le fond de cette mer où tant d'autres ont trouvé leur tombeau. Quoi qu'il en soit, la barque vint se placer sous la cloche, élevée de trois ou quatre pieds au-dessus de la surface. Les deux hommes montèrent l'un après l'autre dans l'intérieur, s'aidant pour cela d'un anneau de fer suspendu au plafond de la voûte, et qu'ils saisissaient habilement avec les mains. Là ils prirent place sur deux bancs de bois huchés à une certaine hauteur dans la cavité de la cloche. Quelquefois quatre et même six ouvriers trouvent à s'asseoir dans ce curieux véhicule. Ceci fait, le bateau se retire. Un moment de plus, et la voix du contre-maître commande de lâcher les chaînes : *lower away!* C'est alors que la cloche, animée d'un mouvement perpendiculaire et presque insensible, descend vers la mer. Peu à peu les vagues vinrent lécher les bords inférieurs de la machine, qui s'abaissait. Il est essentiel que les quatre coins de cette masse plus ou moins carrée touchent d'aplomb et simultanément la surface des lames, car autrement les eaux s'introduiraient dans l'intérieur de la *diving-bell*. Il faut aussi que la chute soit lente et graduée sous peine de causer instantanément la mort. Pourtant la cloche avait entr'ouvert la superficie des flots, où elle s'enfonçait par son propre poids, étant construite en fonte et dès lors assez lourde, quoique ballonnée d'air, pour déplacer le liquide. La calotte de fer s'éleva encore quelque temps au-dessus des vagues, puis je la vis décroître et disparaître. A peine la cloche eut-elle sombré que je pus en quelque sorte la

(1) Cette forme varie beaucoup suivant l'âge de la construction. On fit d'abord toutes ces machines coniques, et c'est sans doute à cette circonstance qu'elles doivent le nom de cloches. Depuis, on a préféré la figure d'un parallélipipède ou d'un parallélogramme.

suivre au fond de la mer, grâce aux explications que me donnèrent les plongeurs demeurés à bord.

Comment ces hommes respirent-ils sous l'eau? Telle est la première question qu'il est naturel de s'adresser. Au centre du plafond de la cloche s'ouvre un trou par lequel arrive la provision d'air. Le fluide respirable est fourni par un tuyau de cuir dont l'extrémité s'attache à une pompe à air que quatre hommes mettent en mouvement. Cette pompe fonctionne sur l'échafaudage qui domine la mer, et le tuyau de cuir qui s'allonge successivement ressemble à un *boa constrictor* dénouant ses anneaux. La soupape placée à l'intérieur de la cloche, étant un des organes essentiels de la machine, a été protégée avec soin contre toutes les chances d'accidens. Le contre-maître m'assura que l'air ne manquait pas aux plongeurs, non plus que la lumière. Une douzaine de lentilles convexes, ayant chacune huit ou neuf pouces de diamètre et solidement insérées dans des cercles de cuivre, reçoivent les rayons du soleil engloutis sous l'eau. Dans certains cas, ces espèces d'œils-de-bœuf sont défendus extérieurement par un treillis de fer contre les chocs qui pourraient résulter dans la mer de la rencontre avec les rochers ou avec d'autres corps solides. La lumière qui descend ainsi dans l'intérieur de la cloche varie d'ailleurs beaucoup de couleur et d'intensité suivant les profondeurs et suivant l'état de l'océan. Dans les endroits où l'eau est troublée par le sable, le plongeur traverse quelquefois une sorte de crépuscule ou de brouillard sous-marin, qui le force d'allumer sa lampe. Le plus souvent au contraire cette clarté est assez vive pour qu'on puisse lire un journal imprimé en petit texte. On cite même l'histoire d'une lady qui écrivit une lettre et la data ainsi : « 16 juin 18.., du fond de la mer. » Son courage lui valut parmi les plongeurs le surnom de *Diving-belle* (1).

Je voulus aussi me rassurer sur le sort des pauvres ouvriers que j'avais vus descendre dans la cloche, et le contre-maître soutint qu'ils y jouissaient de toute sorte de bien-être, *they enjoy every comfort*. N'ont-ils pas des siéges pour se reposer, un rebord en bois pour appuyer leurs pieds, un assortiment d'outils et d'ustensiles suspendus à une corde ou accrochés aux gros murs en fonte de cette hutte aussi bien pourvue que celle de Robinson Crusoé? De tout cela je dus conclure que si ce surveillant n'y mettait point un peu d'ironie, les plongeurs dans la *diving-bell* sont bien chez eux. Le fait est qu'ils y passent une grande partie de leur existence. Ils souffrent presque tous dans les premiers temps d'une forte douleur qu'ils définissent

(1) Il est aisé de saisir le sens de ce jeu de mots : *la belle plongeuse*, au lieu de *la cloche à plongeur*.

eux-mêmes « un mal de dent passé dans les oreilles, » leur tête bourdonne quelquefois « comme si l'on y avait lâché un essaim d'abeilles; » mais ces symptômes fâcheux s'évanouissent après la seconde ou la troisième descente. Leur confiance dans cette chambre sèche au milieu de toutes les cataractes de l'océan tient quelquefois de la témérité. En 1820, le docteur Colladon, de Genève, étant descendu dans une cloche à plongeur sur les côtes de l'Irlande, songea en lui-même qu'à la profondeur où il se trouvait il eût suffi d'une pierre ou de toute autre cause venant à obstruer l'action de la soupape pour que la cellule fût à l'instant même envahie par les eaux. Il confia cette réflexion peu rassurante à l'un des plongeurs qui l'accompagnaient, et qui pour toute réponse lui désigna du doigt en souriant un des verres qui se trouvaient au-dessus de leur tête. Le docteur l'examina avec attention et reconnut en effet que la glace était assez fêlée pour laisser échapper des bulles d'air. C'était bien un autre sujet d'inquiétude que l'accident assez improbable de l'obstruction de la soupape; le plongeur le savait et ne s'en émouvait nullement.

Le surveillant des travaux m'avertit que la cloche venait de toucher le fond de la mer. Les plongeurs étaient maintenant séparés du reste du monde par le Grand-Océan roulant au-dessus de leurs têtes, et pourtant ils communiquaient avec la surface et leurs semblables au moyen de signaux. Ils se servent en ce cas d'un marteau le plus souvent suspendu par une corde au dôme de la cloche et qui joue un grand rôle dans le langage mystérieux des rapports sous-marins. Aucun bruit n'arrive de la surface aux oreilles des plongeurs; mais les sons montent au contraire distinctement du fond de la *diving-bell* jusqu'à ceux qui sont chargés de les recueillir à l'air libre. Un sens particulier s'attache au nombre de coups portés par le marteau contre les parois retentissantes de la cloche (1). Pour celui qui n'y est point accoutumé, cet ébranlement communiqué à un aussi frêle rempart contre une aussi grande ennemie que la mer a quelque chose d'alarmant; mais les plongeurs ne s'inquiètent guère pour si peu, les nerfs de ces hommes forts ne tremblent point dans leur maison tremblante. On se sert encore d'autres signaux, par exemple de petites bouées qu'on envoie à la surface.

(1) Un seul coup veut dire : « Plus d'air ! » ou « Pompez plus fort; » deux coups signifient : « Tenez ferme ; » trois coups : « Hissez; » quatre coups : « Abaissez, » etc. Qui ne reconnaît qu'un système a présidé à la formation de cette langue télégraphique? Les ordres qu'on a besoin de renouveler le plus souvent sont ceux qui se transmettent par un moindre nombre de coups. N'en est-il pas ainsi dans les idiomes parlés, où généralement on désigne les objets de première nécessité par un monosyllabe : pain, eau, air, etc.?

Dans certains cas, on échange même des messages au moyen d'une corde qui communique par un bout dans l'intérieur de la cloche et de l'autre à la surface. Les ouvriers écrivent ce qu'ils désirent soit avec la plume sur un morceau de papier, soit avec la craie sur une planche, et dépêchent cet avis à la surface. Leurs ordres sont aussitôt exécutés ou dans le cas contraire on leur fait savoir que la chose n'est point praticable (1). Ce système de signaux exerce une heureuse influence non-seulement sur l'exécution des travaux sous-marins, mais encore sur le moral des plongeurs. Ensevelis dans le silence des eaux profondes, c'est le seul lien qui les rattache du sein de l'abîme au monde des vivans.

« Ils commencent à travailler, » me dit bientôt le contre-maître, qui suivait sous les vagues tous les mouvemens de ses ouvriers. La nature de leurs fonctions varie naturellement beaucoup selon le caractère des entreprises. Les deux plongeurs qui venaient de descendre avaient pour tâche de déblayer dans cet endroit-là les abords du brise-lame. A peine arrivés au fond, ils sautent à bas de leur siége et, armés d'un pic, fouillent le sable humide pour en extraire les pierres. Il arrive quelquefois que le mouvement de la marée ou toute autre cause trouble la base rocheuse du *Breakwater*. Les ouvriers ont alors beaucoup de peine à y voir et se plaignent de ce que « la lumière est bourbeuse. » En général pourtant, l'eau se montre si transparente qu'on aperçoit du fond de la mer un nuage passant dans le ciel. Aussi les ouvriers travaillent-ils avec presque autant d'aise et autant d'ardeur que s'ils étaient à terre. Le mouvement qu'ils se donnent, joint au milieu dans lequel ils se trouvent, fait de temps en temps monter devant leurs yeux comme une épaisse vapeur qui leur dérobe les objets; ils en sont quittes pour demander « un bain d'air. » La pompe redouble alors d'activité et leur souffle par le tuyau un courant qui dissipe le brouillard. Je ne tardai point à juger par moi-même de leur industrie : des sacs qu'ils avaient remplis de sable boueux et des seaux, *buckets*, qu'ils avaient chargés de pierres remontaient de moment en moment à la surface, attirés par des cordes. On eût dit l'embouchure d'une mine vers laquelle des bras invisibles envoient incessamment des débris de roche; seulement la mine ici était la mer. La nature de ces fouilles ne permet point de travailler toujours à la même place. Déjà les plongeurs avaient demandé par un signal qu'on changeât leur position au fond du lit du détroit.

(1) Cette correspondance prend quelquefois un ton enjoué. « Nos complimens à nos amis d'au-dessus de l'eau, » tel était le texte d'un de ces messages, auquel il fut répondu en moins de trois minutes : « Santé et prospérité aux *gentlemen* habitant la région des poissons! »

Comment s'y prendrait-on pour leur obéir? En fait d'air et de locomotion, les hommes enfermés dans la cloche dépendent entièrement des appareils qui fonctionnent à la surface. L'organe principal du mouvement est une sorte de petit chariot porté sur quatre roues et glissant sur deux chemins de fer qui lui permettent d'aller et de venir dans toutes les directions. A peine le signal est-il donné d'en bas que la cloche se trouve soulevée du fond de la mer comme un lourd ballon. Cette manœuvre s'exécute naturellement au moyen de chaînes, et la *diving-bell* reste un instant immobile entre deux eaux ainsi que le pendule d'une horloge arrêtée. Cependant le chariot se met en marche, et comme il fait en même temps l'office de grue, la poulie à la surface et la cloche dans l'océan se déplacent à la fois. Les plongeurs appellent cela voyager. Ils vont ainsi du nord au sud, de l'est à l'ouest, en avant et en arrière. Chemin faisant, ont-ils découvert un quartier de roche qui gêne le lit du détroit, ils donnent le signal d'arrêter, et la *diving-bell* s'arrête, puis redescend lentement vers le bloc de pierre. Ont-ils été emportés trop loin et sentent-ils le besoin de revenir sur leurs pas, ils en avertissent de nouveau les ouvriers qui travaillent à la surface, et la machine complaisante les ramène vers le point désiré. Cette entente cordiale entre ce qui se passe au fond de la mer et ce qui a lieu dans la région où l'on respire est la base de toutes les opérations des plongeurs. C'est ainsi que l'homme a pu renouer des communications avec un élément dont la nature semblait lui avoir fermé l'accès; c'est ainsi que la ligne des eaux profondes n'est plus aujourd'hui un obstacle aux entreprises des ingénieurs.

Qui a inventé la *diving-bell?* Les ouvriers ne sont point des savans; je trouvai pourtant qu'ils connaissaient assez bien l'histoire de cette découverte. Selon eux, il y a lieu de s'étonner que la méthode ne soit pas plus ancienne, tant elle repose sur une théorie très simple. Qu'on plonge un verre à boire dans un volume d'eau en le présentant par l'ouverture, et l'air contenu dans ce vase chassera devant lui le liquide. Le contre-maître, qui est un homme instruit, fait remonter l'origine de la cloche au docteur Halley (1). Sa machine était construite en bois et recouverte de plomb. L'air vicié par la respiration s'échappait de la chambre à travers un robinet, tandis que l'air pur y était fourni par des barils qui descendaient et remontaient alternativement aux deux côtés de la cloche comme

(1) Les érudits poursuivent beaucoup plus loin la trace de cette invention à travers les âges. En 1538, deux Grecs descendirent dans un appareil au fond de la mer, en présence de Charles-Quint. C'est pourtant bien à Halley, le célèbre astronome de l'observatoire de Greenwich, qu'appartient l'honneur d'avoir inventé une machine selon les principes de la science.

deux seaux dans un puits. Ces barils, doublés de plomb et contenant environ trente-six *gallons* d'air condensé, étaient en quelque sorte les deux poumons latéraux de la *diving-bell*, à laquelle ils communiquaient par un tuyau de cuir. A mesure qu'un des tonneaux à air était vide, on en descendait un autre. Halley raconte lui-même que grâce à cet engin il put descendre en 1721 avec quatre autres personnes dans neuf ou dix toises d'eau (*fathoms*) et y rester une heure et demie. De temps en temps, l'eau entrait et faisait mine d'envahir l'intérieur de la cloche; il repoussait alors l'ennemi « en lui versant sur la tête » trois ou quatre barils d'air. Arrivé au fond, il ouvrait le robinet par lequel devait sortir le fluide déjà respiré, et cet air impur s'échappait avec tant de violence qu'il faisait bouillonner la surface de la mer et la couvrait d'écume.

La gloire d'avoir appliqué la *diving-bell* aux travaux d'architecture sous-marine appartient toutefois au grand ingénieur Smeaton, dont le nom éveille tant d'échos dans le détroit de Plymouth. N'est-ce point lui qui a dressé sur un roc solitaire, à 14 ou 15 milles du *sound*, le phare d'Eddystone? En 1779, Smeaton se servit de la cloche à plongeur pour réparer vers le nord de l'Angleterre les piles du pont de Hexham, dont les fondemens avaient été minés par la violence du courant. Il introduisit aussi diverses modifications dans la forme et dans les organes de l'appareil. Le premier il fit construire vers 1788 une *diving-bell* en fonte; mais le caractère particulier de sa machine était l'application de la pompe à air, qui respirait en quelque sorte au profit des plongeurs sans qu'ils eussent besoin de pourvoir par eux-mêmes à leur provision de fluide vital. Cette cloche perfectionnée fut dès lors employée par tous les ingénieurs maritimes. Vers 1813, elle joua un grand rôle dans les travaux qui transformèrent le port de Ramsgate. Le célèbre Rennie, qui présidait à cette entreprise gigantesque, fit un usage constant de la *diving-bell* pour poser les fondemens de la jetée orientale et la défendre dans certains endroits par un tablier de solide maçonnerie contre les attaques de la mer. Cette même machine a d'ailleurs contribué puissamment en Écosse à développer le mouvement de la navigation entre Glasgow et Greenock, car elle a permis de déblayer le lit de la rivière Clyde et d'en retirer des quartiers de roche qu'on n'aurait guère pu atteindre ni enlever par un autre moyen. Aujourd'hui même elle est en pleine activité sur la côte du sud de l'Angleterre, où elle aide à construire dans les eaux tempêtueuses de la Manche un brise-lame, comparé à un bras de pierre, qui déjà s'étend à plus d'un demi-mille entre la ville de Douvres et les côtes de France. L'ouvrage, il est vrai, avance lentement à cause de mille obstacles, parmi lesquels il faut tenir compte

de la couleur laiteuse des vagues profondes qui, roulant sur un lit de craie, troublent la vue des plongeurs; mais aussi quelle entreprise herculéenne!

Qu'avais-je d'ailleurs besoin de chercher au loin l'utilité de cette invention, dont autour de moi tout proclamait les services? A Plymouth, la cloche a nettoyé l'embouchure des ports, arraché les ancres du fond de la mer, jeté les fondemens d'édifices amphibies qui reposent moitié sur la terre, moitié dans l'eau. L'un de ces édifices est le *Royal William victualling house*, vaste dépôt de la marine anglaise, près duquel il a fallu construire une digue, *sea wall*, qui permet aux plus lourds navires de charger et de décharger les marchandises sur des quais pavés de granit. Pour tous ces travaux d'architecture, on a eu recours à la *diving-bell*. Les pierres qui doivent être jointes ensemble au fond de la mer sont taillées, préparées et numérotées d'avance sur le rivage. On les descend ensuite au moyen d'un cabestan dans des précipices de trente à soixante pieds d'eau, où des ouvriers, travaillant sous la cloche, les reçoivent, les ajustent et font, assure-t-on, presque autant de besogne que les maçons qui bâtissent en plein air. Ainsi s'élèvent et se cimentent au sein même de l'océan les remparts destinés à briser ses fureurs.

La cloche a encore rendu plus d'un service aux ingénieurs en les mettant à même de reconnaître la nature de certaines avaries qui menacent trop souvent d'une grande ruine les ouvrages sous-marins. Lorsque Brunel était en train de construire le fameux pont sous la Tamise et que le courant du fleuve eut percé la voûte du tunnel, il descendit dans une *diving-bell* afin de s'assurer par lui-même de l'étendue du désastre. La machine s'enfonça sous l'eau à près de trente pieds et arriva jusqu'à l'ouverture béante creusée dans la maçonnerie. Cette déchirure était néanmoins trop étroite pour que la cloche pût y entrer. Il fallait donc, ou qu'il renonçât à poursuivre ses observations, ou qu'il recourût à un autre moyen pour atteindre le théâtre des travaux, situé huit ou dix pieds plus bas. Brunel n'hésita point; s'emparant du bout d'une corde, il plongea lui-même dans la brèche. Là il demeura sous l'eau durant deux minutes. Ses compagnons commençaient à s'alarmer, ils donnèrent le signal pour qu'il remontât. Lui cependant, tout occupé de recherches importantes, avait quitté la corde et eut à peine le temps de la ressaisir au moment où s'éloignait cet unique moyen de salut. Revenu dans l'intérieur de la cloche, il s'étonna du temps qu'il avait passé sous la rivière et qui dépassait de beaucoup la moyenne des forces humaines. Cette circonstance valait bien la peine qu'on en cherchât la cause. Il ne faut point perdre de vue que l'atmo-

sphère de la cloche, à forme de cône tronqué, étant condensée par une colonne d'eau de trente pieds de hauteur, contenait près de deux fois la quantité d'air que renfermerait tout autre vaisseau du même volume. Les poumons du plongeur, véritables éponges à air, étaient dès lors saturés de fluide respirable au moment où il avait quitté la machine : ne devaient-ils pas mettre plus de temps à épuiser leur double provision? D'un autre côté, la cloche serait-elle appelée à jeter quelque nouvelle lumière sur la physiologie d'une des principales fonctions de la vie animale? Un tel fait du moins semblerait l'indiquer.

De toutes les entreprises poursuivies dans le lit des fleuves et de l'océan, une de celles qui demandent le plus d'audace et à laquelle s'appliqua souvent la *diving-bell*, c'est la destruction des rochers sous-marins. Plymouth étant une ville particulièrement favorable aux grands travaux d'architecture, je ne crois pas qu'il y ait un endroit au monde où l'homme fasse à la pierre une guerre plus acharnée. Je me souviens d'une masse de calcaire grossier qui fait face à la mer, et qui, minée par la base, éventrée de bas en haut, présente aujourd'hui l'aspect d'une carrière en pleine activité. Ce rocher en lambeaux est couronné d'un groupe de pauvres maisons où demeurent les familles des carriers, et qui s'obstinent à rester debout sur une base chancelante. A chaque instant, la mine éclate; des explosions de poudre à canon rongent les flancs de la masse ébranlée; des éclats de roche volent jusqu'aux cottages et brisent les carreaux des fenêtres. On ne s'inquiète guère de tels accidens : ces maisons offrent tant d'autres avantages! Les locataires ne paient que dix-huit deniers de loyer par semaine; ils reçoivent pour rien de l'eau pure et excellente, et puis la vue sur la mer est si belle! Il est curieux de voir ces ouvriers ruinant ainsi de jour en jour les fondemens de leur habitation, d'où ils craignent tant d'être chassés. Non content d'attaquer la pierre à la surface du sol, on la poursuit jusque dans la mer. Pour cela, il faut naturellement employer des plongeurs. La cloche descend chargée de trois hommes, dont l'un tient à la main la sonde destinée à perforer les roches, tandis que les deux autres sont armés d'un marteau. Lorsque le premier de ces plongeurs a percé un trou dans le rocher à la profondeur voulue, il y introduit une cartouche en fer-blanc remplie de poudre et ayant deux pouces de diamètre sur un pied de long, puis il la recouvre de sable. Au bout de cette cartouche est soudé un tuyau également en fer-blanc et muni d'un écrou de cuivre à l'extrémité. La cloche remonte lentement; l'ouvrier ajoute successivement d'autres morceaux de tube qu'il visse l'un après l'autre jusqu'à ce que l'ensemble s'élève à environ deux pieds au-dessus de la surface de l'eau.

L'homme qui doit mettre le feu à la charge se tient alors tout près dans une barque, où se trouve un réchaud chargé de morceaux de fer rouge. Il se dirige vers la partie saillante du tube, et, saisissant avec une paire de pinces un des brins de fer rouge, il le précipite dans l'intérieur. Ceci met naturellement le feu à la poudre et fait aussitôt sauter la roche. Une partie du tuyau se brise près de la cartouche, mais le reste (qu'on repêche au moyen d'une corde que l'allumeur, le *lighter*, a eu soin d'attacher d'avance) pourra servir une autre fois. Au moment de l'explosion, ceux qui se trouvent dans le bateau n'éprouvent aucun choc; seulement l'eau monte avec violence vers la surface en bouillonnant. Les personnes qui se trouvent à terre ou sur les pointes de rochers ayant à la base quelque communication avec celui qu'on vient de faire sauter sentent au contraire une forte commotion, semblable à la secousse d'un tremblement de terre. Pour que de tels travaux puissent se pratiquer en toute sûreté, il faut nécessairement que les eaux aient une certaine profondeur, — au moins une douzaine de pieds; — mais en général on opère dans des abîmes bien autrement considérables. On a souvent recours à ces sapes et à ces mines ingénieuses pour débarrasser les eaux des rochers ou des récifs qui entravent la navigation. Dans le Menai-Strait (défilé de Menai), entre Holyhead et l'île d'Anglesey s'élevaient jusqu'à ces derniers temps deux écueils menaçans, dont l'un était connu sous le nom de la Vache (*Cow*) et l'autre s'appelait le Veau (*Calf*). Ces masses rocheuses soulevant leur tête au-dessus des vagues étaient un danger pour les navires. En 1863, M. W.-B. Hicks, de Falmouth, accompagné d'autres plongeurs, se mit en devoir de faire sauter cet obstacle. L'ouvrage est sans doute aujourd'hui terminé; les deux rochers ont disparu de la surface de la mer; encore quelques années, et leur nom même sera peut-être effacé de la mémoire des navigateurs.

La cloche à plongeur est la contre-partie du ballon. Tandis que les aéronautes montent pour explorer les champs de l'air, le *diver*, lui, s'enfonce dans une autre atmosphère liquide ayant aussi ses lois, ses courans, ses climats, ses couches concentriques et soumises à différens degrés de température. L'invention de la *diving-bell*, cet aérostat des mers, a-t-elle vraiment profité à la science? Jusqu'ici, la cloche n'a donné lieu, j'ai pu m'en convaincre, qu'à très peu d'observations précises. On a bien constaté l'état du pouls chez quelques-unes des personnes qui descendaient dans cet appareil; mais la température de l'eau à la surface et aux diverses profondeurs, celle de l'air à l'intérieur de la chambre, mille autres remarques sur le fond de la mer n'ont été encore que très vaguement indiquées. Il y a là une lacune qu'il est peut-être bon de si-

gnaler aux savans de l'Angleterre. La cloche à plongeur attend encore son Glaisher, cet intrépide aéronaute qui, par d'utiles ascensions et au moyen d'instrumens délicats, cherche à dérober certains secrets aux hauteurs glacées de notre atmosphère.

Dans les descentes subaquatiques, la *diving-bell* semble exposée à beaucoup de dangers, et pourtant, Dieu merci, les accidens sont rares. Il n'est pas de plongeurs qui ne sachent très bien que si la chaîne qui les suspend dans l'eau venait à se rompre, tout serait perdu. La machine est beaucoup trop lourde pour qu'ils puissent entretenir un instant l'espoir de la soulever, et ce dôme de plomb deviendrait en pareil cas le couvercle de leur tombeau. Ce malheur n'est pas le seul qu'ils aient à redouter. Il se peut que certains mouvemens de la mer ou certaines fausses manœuvres dérangent l'équilibre de la cloche, et alors les plongeurs courent le plus grand risque d'être noyés. A Blackwall, près de Londres, un de ces appareils chargé de trois hommes commençait à s'emplir d'eau. Heureusement l'un des *divers*, doué d'une rare présence d'esprit, plongea sous l'ouverture de la cloche, revint à la surface, où il donna l'alarme, et sauva ainsi ses compagnons. A Plymouth, où cet instrument s'aventure sans relâche depuis plus de quarante années dans toutes les eaux du détroit et à diverses profondeurs, il n'y a guère eu d'accidens sérieux à déplorer (1).

Les plongeurs que j'avais autour de moi, près du brise-lame de Plymouth, forment une race de maçons amphibies, qui travaillent moitié sous l'eau, moitié sur la grande chaussée qu'ils ont construite eux-mêmes. A voir les dangers qu'ils affrontent, on croirait volontiers qu'ils sont attirés au fond de l'abîme par l'appât d'un gain considérable. Il n'en est rien pourtant; leurs salaires ne s'élèvent guère au-dessus du tarif des ouvriers ordinaires. Ils sont payés soit à la pièce, soit à la journée; mais dans tous les cas ils gagnent rarement plus de 20 à 25 shillings par semaine (25 francs 30 centimes et 31 francs 62 cent.). Encore ont-ils des mortes-saisons; lorsque la houle est très violente, ils ne peuvent descendre dans la cloche. Il arrive même quelquefois que la surface soit calme et que le fond soit agité par ce que les Anglais appellent *ground-swell*, sorte de

(1) Voulant néanmoins conjurer les chances si formidables de cette lutte avec le plus perfide des élémens, on inventa, il y a quelques années, en Angleterre une nouvelle machine, le *Nautile*, que j'avais vue moi-même à Londres, en 1857, dans les Victoria-Docks. Le trait particulier de cette invention était ce que les Anglais appellent *self-government*. Les mouvemens de cette chambre à air dépendaient entièrement de la volonté de ceux qui l'occupaient, au lieu de dépendre, comme dans les anciennes *diving-bells*, d'un secours étranger. Le tube qui communiquait de haut en bas avec un réservoir de fluide respirable fût-il venu à se briser, les hommes pouvaient, à l'aide de l'air condensé dans la machine, refouler une partie des eaux et remonter à la surface.

tremblement de mer qui gêne considérablement les travaux. L'été, ils restent assez généralement sous l'eau de sept heures du matin jusqu'à midi, et d'une heure jusqu'à six heures du soir. Leur santé ne paraît guère altérée par ce long séjour dans l'atmosphère de la cloche. Le temps, assurent-ils, ne leur paraît pas long au fond de la mer, et ils y acquièrent un appétit formidable. Comme ils travaillent les pieds dans l'eau ou dans le sable humide, quelques-uns contractent pourtant certaines infirmités. Par raison d'hygiène, la plupart d'entre eux jugent à propos de prendre un verre de liqueur forte en revenant à la surface. La température au fond de la mer est à peu près la même durant toutes les saisons de l'année; mais l'hiver, quand ils remontent tout échauffés par l'exercice des bras, ils trouvent l'air extérieur extrêmement froid. L'habitude les a depuis longtemps aguerris contre les maux de tête, qui n'attaquent que les novices, et contre les bourdonnemens d'oreilles. Aucun d'eux n'a rien perdu de la délicatesse de l'ouïe, et ils prétendent même que l'air condensé dans l'appareil est un excellent remède contre la surdité. Les ouvriers citent aussi l'exemple d'un phthisique qui fut entièrement guéri par l'exercice de la cloche à plongeur. Tout le temps qu'ils demeurent dans le bateau et même à terre, leurs habitudes ne diffèrent pas sensiblement de la vie des autres marins.

Quoique cette industrie ne soit point ancienne, elle a pourtant sa légende. C'est, comme les ouvriers l'appellent eux-mêmes, un conte de nourrice (*nursery tale*) qu'ils redisent le soir à leurs enfans. Jack (tel est le nom d'un plongeur qui vivait à la fin du dernier siècle) avait été occupé depuis quelques semaines à recueillir les débris d'un naufrage, quand un jour il vit apparaître à l'une des fenêtres de la cloche une figure pâle avec de longs cheveux entremêlés d'algues marines. Il avait bien entendu parler de la beauté des sirènes (*mermaids*), qui sont, comme tout le monde le sait, les plus ravissantes des femmes; mais Jack n'aurait jamais cru qu'il pût exister de créature aussi parfaite. D'une voix plus douce que le gazouillement des vagues sous une fraîche brise, elle lui dit : « Je suis un des esprits de la mer : à cause de ton bon naturel, je t'ai distingué d'entre tes autres compagnons et je te protégerai, mais à une condition, c'est que tu sauras me reconnaître sous toutes les formes dans lesquelles il me plaira de m'envelopper. » La vision disparut, et Jack demeura fort surpris, avec une grande joie au fond du cœur. A partir de ce moment, tout lui réussit : où les autres plongeurs ramassaient un écu, il en trouvait trois. Se souvenant de ce que lui avait dit la sirène, il eut grand soin de traiter en ami tous les habitans de la mer. Au moment où la cloche descendait dans l'eau

comme une colonne creuse, il voyait distinctement sous ses pieds à quelque distance des poissons et d'autres animaux marins; mais il avait grand soin de ne pas les effrayer. Plus d'une fois, lorsque la cloche remontait à la surface et qu'une légère vapeur tiède couvrait d'un nuage les verres de sa prison, il cherchait du regard la *belle dame de la mer*, car il aurait bien voulu la revoir. Elle ne se remontra jamais. Cependant tout continuait à prospérer; sa femme et ses enfans commençaient à croire qu'il avait de la peau de phoque séchée sous ses vêtemens et que cela lui portait bonheur. Il n'avait pas en effet osé leur parler de cette maîtresse aux yeux vert-de-mer qui veillait sur lui. Un jour pourtant, il travailla plusieurs heures de suite sans rien trouver; une houle profonde troublait la lumière dans l'intérieur de la cloche, et l'empêchait de distinguer les objets. Comme il revenait chez lui de mauvaise humeur, il rencontra un affreux polype que le mouvement du reflux venait de laisser sur le sable. Jack l'écrasa du pied et s'en alla manger sa soupe. Le lendemain, pendant qu'il était redescendu au fond de la mer, quelle fut sa terreur en apercevant à travers les parois de la cloche, non plus l'attrayante figure de la sirène, mais un monstrueux requin! L'animal s'approcha jusqu'au-dessus de la tête du plongeur et lui dit: « Tu m'as désobéi, donc tu mourras. » En effet, quelques jours après, un accident survint dans la machine, et Jack fut noyé.

Quoique la *diving-bell* rende encore de grands services, elle a été détrônée dans ces dernières années par une autre invention. On ne l'emploie plus guère aujourd'hui que dans les travaux sédentaires. Pour ceux qui demandent au contraire de la part des ouvriers du mouvement et de la liberté d'action, on lui préfère de beaucoup le *diving-apparatus*. J'appris alors qu'il existait à Whitstable, sur les bords de la Tamise, une colonie de plongeurs qui opéraient selon la nouvelle méthode. Aussi, dès que j'eus pris congé des ouvriers du *Break-water* à Plymouth, je me promis bien de visiter, l'occasion aidant, un tout autre chantier de travaux sous-marins.

II.

L'année dernière (1865), je me rendis de Canterbury à Whitstable par un petit chemin de fer à une seule paire de rails sur lesquels court clopin-clopant une vieille locomotive boiteuse et poussive. Le village de Whitstable n'a par lui-même rien de très curieux. Le grand événement était ce jour-là un orgue de Barbarie et un tambour qui parcouraient les rues avec un singe. En amont de ce village de brique s'étend vers la Tamise un village de bois qui porte

le même nom, et qui a beaucoup plus de caractère. Là s'élèvent sur la grève des cabanes construites en planches et recouvertes d'un enduit de poix. Ces huttes noires sont occupées soit par des magasins où l'on dépose les voiles et les cordages, soit par des bureaux maritimes, ou même dans certains cas par des familles de pêcheurs. Après avoir traversé des rues ou des allées qui s'entre-croisent, on arrive ainsi jusqu'au bord de l'eau. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus beau que l'estuaire de la Tamise. Ni rivière ni mer, la Tamise a ici le charme et la majesté tout à la fois. La ligne du rivage opposé se dessine vaguement à l'horizon comme un nuage. Une pointe de terre, l'extrémité de l'île de Sheppey, s'avance au contraire fermement dans les eaux, qu'elle divise. La marée arrive avec un mouvement doux, calme et sûr, emplissant peu à peu comme une coupe de sable la vaste embouchure du fleuve dont les bords se relèvent à des hauteurs inégales. Whitstable pourrait être une ville de bains, une *watering place;* mais il a mieux à faire que de se livrer aux plaisirs : c'est le quartier-général de la pêche aux huîtres.

A cinq heures du matin, un homme armé d'une cloche, le *bellman*, parcourt les rues et réveille les dragueurs. Ces derniers se rendent aussitôt vers la grève, où ils s'embarquent trois par trois dans des *smacks* ou bateaux de pêche. Les bancs d'huîtres s'étendent à environ un mille du rivage. Ce sont autant de pépinières bien gardées et indiquées à la surface de l'estuaire par des balises. La semence des jeunes huîtres qu'on fait souvent venir de très loin et qu'on achète à des prix fabuleux est déposée dans des eaux peu profondes, où ces mollusques doivent croître et engraisser. Les jeudi, mardi et samedi, les hommes s'occupent à cultiver ces bancs, c'est ce qu'on appelle *dredging for planting* (draguer pour planter). Leur tâche consiste à examiner les huîtres l'une après l'autre et à les débarrasser des ennemis qui pourraient leur nuire. Les trois autres jours de la semaine, ils soulèvent du fond de l'eau dans des filets ou dragues les huîtres *adultes*, c'est-à-dire ayant trois ou quatre ans, et les envoient ensuite au marché de Billinsgate. C'est là aussi que des agens les avertissent par le télégraphe du nombre de boisseaux de coquillages qui auraient chance de se vendre tel jour à un bon prix, et l'ensemble de la demande se répartit également entre tous les membres de la *fraternité*. Ils forment en effet depuis longtemps une véritable association. Une cour d'eau (*water-court*) ou parlement des dragueurs se tient une fois par an, réforme, s'il y a lieu, les règlemens, confère certaines fonctions et nomme un jury de douze personnes. Chaque dragueur a le droit d'y voter par la voie du scrutin. On était alors en août, et la saison des huîtres ve-

nait de s'ouvrir. Cet événement a donné lieu en Angleterre à une singulière coutume : des enfans construisent au coin des rues, avec des écailles d'huîtres, une espèce de grotte dans laquelle on place une chandelle au tomber de la nuit. Comme c'est un principe anglais que tout travail mérite salaire, les jeunes architectes demandent aux passans la récompense de leurs peines. Les voilà donc qui courent de l'un à l'autre, présentant une coquille d'huître en guise de sébile et répétant cette formule invariable : *remember the grotto* (souvenez-vous de la grotte). Si le passant hésite à acquitter la taxe, on cherche à vaincre sa mauvaise volonté par un argument irrésistible : *only once a year* (la chose n'arrive qu'une fois par an).

Je n'étais pas venu à Whitstable pour des huîtres, quoiqu'on en offre à tous les étrangers et qu'on les leur vende deux fois plus cher qu'à Londres, sous prétexte que c'est un fruit local de la mer. On m'avait dit de demander John Gann le plongeur. Tout le monde le connaissait dans l'endroit, et je n'eus guère de peine à trouver sa maison; mais il n'était point chez lui, et comme je le cherchais d'un quartier à l'autre, j'eus le loisir d'examiner les faubourgs de cette petite ville, qui s'étendent sur une espèce de dune. Dans un des jardins attenant à d'humbles cottages, je vis un objet qui attira ma curiosité. On eût dit de loin un homme attaché à un instrument de torture, les pieds écartés en l'air par deux pieux et les bras tendus en croix par un autre morceau de bois transversal. Il me semblait avoir vu ce genre de supplice dans des gravures chinoises; mais, en y regardant de près, je reconnus que cet homme était tout simplement un habit de plongeur, *diving-dress*, que l'on faisait sécher au soleil. Cependant on avait trouvé John Gann. Une jeune fille cachée dans un long mouchoir de couleur qui lui recouvrait la tête et les épaules comme une cagoule de moine vint m'avertir qu'il arrivait à ma rencontre. C'était un gros homme d'une cinquantaine d'années, à la figure ronde, pleine et rouge, où tout respirait la bienveillance. Il était vêtu en dessous d'une veste bleue de marin sur laquelle s'étalait un beau paletot de drap noir. Nous entrâmes pour causer dans une petite taverne, et là John le *diver* s'aperçut bientôt de son erreur. Ayant entendu dire que quelqu'un le demandait, il avait cru qu'il s'agissait d'un navire ayant fait naufrage et dont on voulait recouvrer les richesses. Je fus obligé de lui avouer que mon vaisseau était tout à fait à l'abri des tempêtes. Il comprit enfin l'objet de mes recherches et s'empressa de m'être utile.

Depuis quelques années, John Gann ne descend plus lui-même au fond de la mer, quoique dans sa jeunesse il ait été un des premiers qui ait fait usage du scaphandre (*diving-apparatus.*) Aujour-

d'hui il est à la tête de dix à douze plongeurs dont il dirige les travaux. Après ces grands coups de vent qui désolent fréquemment les côtes de l'Angleterre durant la saison des tempêtes, il reçoit souvent par le télégraphe l'ordre d'envoyer ses hommes sur le théâtre d'un des naufrages. Ce sont de braves et vigoureux compagnons que je n'aurais point distingués à première vue des autres marins. Ils commencent d'ordinaire le métier à vingt ans, encore faut-il qu'ils soient d'une forte et saine constitution; quelques-uns continuent ensuite leur état jusqu'à soixante ans et même au-delà (1). L'abus des liqueurs spiritueuses leur serait fatal; aussi se recommandent-ils en général par des habitudes sobres et réglées. Ces plongeurs travaillent généralement à tant pour cent (*percentage*) ou à la semaine, selon la nature de la cargaison submergée. Dans le premier cas, ils ont un droit fixé d'avance sur tout ce qu'ils trouvent; dans le second, ils reçoivent 5 livres par semaine (125 fr.) pour eux-mêmes et pour l'homme qui les accompagne; on leur paie en outre les frais de voyage. Ils restent trois ou quatre heures de suite sous les eaux tranquilles, puis ils remontent à la surface, où ils se reposent durant une heure pour renouveler leurs forces. Quelques-unes de ces entreprises de recouvrement sont des plus fructueuses : John Gann et ses plongeurs ont retiré 100,000 livres sterling (2,500,000 fr.) des ruines de *Lady-Charlotte*, un navire qui avait disparu au fond de la mer. Les *divers* de Whitstable travaillèrent aussi durant quelque temps sur les côtes de l'Irlande, dans un endroit où avait sombré un vaisseau espagnol et où ils découvrirent un amas de dollars. Ces dollars avaient été primitivement enfermés dans un baril, mais le bois s'était pourri au fond de la mer et les douves s'étaient dispersées; il ne restait plus que les pièces d'argent dont l'ensemble avait néanmoins conservé la forme du tonneau. Avec cet argent, on a construit à Whitstable une rangée de maisons que j'ai vue et qui porte encore le nom de *Dollar-Row*.

John Gann voulut me conduire à son *store-house* (dépôt), afin de me montrer ses instrumens de plongeur. C'était une de ces cabanes peintes en noir que j'avais déjà remarquées sur la grève. Après avoir escaladé une charrette qui formait dans ce moment-là l'escalier extérieur de la porte d'entrée, nous nous trouvâmes dans une grande chambre en bois tout encombrée d'appareils dont John m'expliqua l'usage. Ce que je compris alors de plus clair fut la différence entre la cloche et le scaphandre. Dans le premier cas, le

(1) Je connais un plongeur qui a près de soixante-dix ans, et qui, jusqu'à ces derniers temps, a passé près d'un quart de sa vie sous les eaux. « Vous voyez, dit-il en riant, que le métier ne fait point mourir. »

plongeur à la cloche (*bell-diver*) est gêné par une prison de fonte et de verre; dans le second cas au contraire, le scaphandrier (*diver with the diving-apparatus*) fraie lui-même son chemin au fond de la mer.

L'histoire de cette dernière invention est très obscure (1); aussi je me hâte d'arriver aux temps modernes. Dans la cloche construite par Halley se trouvait déjà un appareil qui permettait au plongeur de s'aventurer à quelque distance et de rester un certain temps au fond de l'océan. Cet appareil consistait en une calotte de plomb avec des œillets de verre (*eyelets*), laquelle couvrait entièrement la tête et recevait l'air de l'intérieur de la cloche au moyen d'un tube flexible. Qui ne reconnaît ici le lien entre les deux systèmes? Ne suffisait-il point de séparer ces deux branches pour que l'une d'entre elles se développât en une invention distincte? En effet, vers 1798, un certain Kleingart de Breslau imagina un appareil qui, au lieu d'être enté sur la cloche, laissait au plongeur la liberté de ses mouvemens. Ce dernier portait sur le dos un vaisseau d'air, par exemple un sac en peau de chèvre gonflée de vent comme les outres d'Éole, et qui communiquait au masque par un tube. Cet instrument toutefois était encore trop grossier pour rendre de grands services. Il faut arriver au XIXe siècle, si l'on veut trouver une méthode qui ait enfin conquis un rang dans la science. En 1829, M. Siebe, ingénieur sous-marin, inventa, d'accord avec Charles et John Deans, le premier équipement de plongeur, *diving dress equipment*, où l'homme enseveli sous l'eau reçut de la surface sa provision d'air au moyen d'un tube et d'une pompe. Gann avait acheté le second de ces instrumens qui eût alors été construit (2).

Tout cela sans doute était fort intéressant; mais je fis observer à John Gann que je comprendrais beaucoup mieux la nature de ces appareils, si je les voyais en action. Je le priai donc de m'indiquer l'endroit où travaillaient alors ses hommes. Quelques-uns d'entre

(1) Vers 1721, un certain John Lethbridge avait construit un appareil en forme de tonneau avec deux trous pour passer les bras et un verre pour voir ce qui se passait dans la mer. Le plongeur avait besoin, pour travailler, de se coucher sur la poitrine et d'être souvent ramené à la surface pour respirer l'air frais. Les curieux trouveront de plus amples renseignemens sur cette machine dans le *Gentleman's Magazine*, octobre 1749. Est-ce d'ailleurs bien là le germe des découvertes modernes? Dans cet engin, comme dans plusieurs de ceux qui l'ont ou précédé ou suivi, on n'avait nullement pourvu au renouvellement de l'air.

(2) Cette invention s'est perfectionnée successivement. J'ai vu depuis lors chez M. Siebe, à Londres, 5, Denmark street, une série très curieuse de divers instrumens indiquant le progrès de cet art depuis le premier casque à plongeur qui ait été fabriqué jusqu'au présent appareil, qui venait d'obtenir une médaille à l'exposition de Dublin. C'est aussi un devoir pour moi de témoigner ma reconnaissance à cet excellent ingénieur pour les notes et les renseignemens qu'il a bien voulu mettre à ma disposition.

eux, me dit-il, étaient occupés depuis deux ou trois jours dans les eaux de Douvres. Après avoir serré cette main qui avait tant de fois cherché fortune au fond de la mer, je quittai le maître plongeur de Whitstable, et je me dirigeai vers la ville aux blanches falaises de craie.

Grâce aux renseignemens des gardes-côtes, qui, après les *policemen* de Londres, sont peut-être les hommes les plus civils et les plus obligeans de l'Angleterre, je n'eus point de peine à découvrir où étaient les *divers*. Ils travaillaient beaucoup plus haut sur la côte, dans des eaux peu profondes mais perfides, où une embarcation s'était naguère ensablée. Leur ayant fait donner rendez-vous vers le soir dans un petit *public-house* où se réunissent les marins, je leur expliquai l'objet de ma visite, qui les étonna beaucoup. Il fut convenu que je partirais le lendemain dans une barque et que j'irais rejoindre en mer le bateau sur lequel ils travaillaient. Ce bateau, fortement amarré, était en quelque sorte la base des opérations. C'est là que se tiennent les plongeurs avant de descendre dans l'eau ou quand ils remontent du fond de la mer; c'est là aussi, sur cette plate-forme, que se fixent les pompes à air et les hommes chargés de les manœuvrer. Ces pompes à air sont à l'extérieur de simples boîtes ayant la forme d'une grosse valise, mais contenant à l'intérieur des cylindres d'acier et tout un ingénieux mécanisme. S'agit-il d'imprimer le mouvement à ces organes, on ajoute aux parois de la boîte une roue volante et deux manivelles que deux (1) ouvriers font tourner en même temps par la force des bras. Un jet d'air s'échappe aussitôt avec une grande puissance par une issue ouverte dans la partie inférieure de la caisse.

Au moment où je débarquai, les plongeurs étaient à bord et prenaient une heure de repos. Comme je tenais à me rendre bien compte de la nature et de l'usage de leur équipement, je leur demandai à m'habiller moi-même en *diver;* ils y consentirent. Cette toilette, dont toutes les pièces font partie d'un système, ne saurait être étrangère à l'histoire moderne des inventions sous-marines. Les plongeurs de profession sont entièrement vêtus de laine, et, quand ils doivent descendre dans des eaux très profondes, ils protégent en outre certaines parties du corps par une ceinture en osier recouverte d'une flanelle verte. Ce premier accoutrement n'est d'ailleurs qu'une mesure d'hygiène. On m'apporta bientôt le véritable *diving-dress* (habit de plongeur) ; c'est un grand vêtement gris tout d'une pièce, en gomme élastique (*indian-rubber*) et à l'épreuve de l'eau, dans lequel on entre par en haut comme dans un

(1) Dans les eaux très profondes, on emploie volontiers quatre hommes.

sac, et qui se termine aux deux extrémités par un pantalon à pied ainsi que par une paire de manches. La partie supérieure de cet habillement me fut alors étroitement attachée autour du cou par un mouchoir, et autour des deux poignets on me plaça un anneau en gomme élastique de manière à coller sur la chair l'extrémité des manches, déjà très serrées. Je n'eus point de peine à comprendre que cette dernière précaution était destinée à empêcher l'eau de s'introduire. On me fit ensuite chausser une grosse paire de souliers à semelle de plomb pesant chacun dix livres. Après m'avoir mis sur la tête un bonnet de laine, on me chargea les épaules de la pèlerine métallique (*collar of the helmet*), sorte de collerette en étain poli comme de l'acier avec une bordure de cuivre. Au moyen de trous percés dans cette bordure et de vis qui s'y adaptaient à merveille, on fixa hermétiquement l'extrémité inférieure de la pèlerine à un bourrelet de cuir qui courait sur l'habit tout autour de la poitrine et du dos. J'étais ainsi encaissé, quand une main me posa sur la tête un casque de forme sphérique avec un gros œil en verre de chaque côté, et une seule ouverture vis-à-vis de la bouche; c'est par là que je respirais, et encore assez mal. Ma position me faisait songer à celle du masque de fer, surtout quand on riva solidement le casque dans la pèlerine métallique dont j'ai parlé. Pour ajouter à mon armement, on me passa autour des reins une ceinture à laquelle était attaché un couteau-poignard dont la formidable lame se trouvait enfermée dans un fourreau de cuivre, seul moyen de la défendre du contact avec les eaux. Le couteau-poignard était destiné à trancher les nœuds gordiens que je pourrais rencontrer sur ma route aquatique et à combattre les monstres marins. Il ne me manquait plus qu'une hache à la main pour ressembler à un véritable plongeur autant qu'une caricature est capable de ressembler à un portrait. Je me trompe : les hommes me firent observer que j'étais encore beaucoup trop léger, et que je ne descendrais jamais ainsi au fond de la mer. En conséquence on m'attacha sur le devant de la poitrine et derrière le dos deux morceaux de plomb pesant chacun quarante livres. Pour le coup, ma toilette était complète. Je regardai alors l'ombre que je découpais à la surface du bateau, et je ne pus m'empêcher de rire. En quel animal fabuleux avais-je été changé?

Ce n'était pas seulement mon ombre qui m'étonnait. Chaque fois que j'essayais de parler, ma voix résonnait creuse et sourde dans la cavité du casque. Je demandai cependant aux plongeurs si, étant déjà en si bon chemin, je n'essaierais point de descendre tout de bon au fond du détroit de la Manche. Ils ouvrirent de grands yeux dans lesquels je crus lire un sentiment de doute et d'inquiétude.

« Après tout, dit l'un d'eux, on peut ce qu'on veut. » Et le même plongeur se chargea de me donner les instructions nécessaires. Il m'enseigna la manière de me débarrasser en un tour de main des deux poids de plomb qui étaient plaqués sur la poitrine et sur le dos, m'assurant que dans ce cas-là je remonterais immédiatement à la surface. « Je ne donnerais point ce conseil, ajouta-t-il, à un homme du métier, car pour nous laisser ses plombs au fond de la mer est une disgrâce. Nous avons d'autres moyens d'appeler à notre secours en cas de danger ou d'accident. Le plongeur communique avec la surface par le tuyau à air (*air pipe*) et par une corde que nous appelons corde de vie (*life line*). L'un et l'autre ont un langage; ils parlent. De tous ces signaux, il n'en est qu'un qui vous intéresse; voulez-vous remonter, vous tirez quatre fois le tuyau à air, et cela veut dire *haul up* (hissez-moi à la surface!) : votre désir est aussitôt compris et satisfait. Tout le temps que le plongeur reste sous l'eau, il a en effet à bord deux hommes de confiance que nous appelons *attendants*, et qui veillent sur lui comme une nourrice attentive sur les mouvemens de l'enfant qui marche avec des lisières. Ces trois hommes n'en font qu'un, et sur ce parfait accord est fondée toute la science du *diving* (la science du plongeur). Nos règlemens défendent aux deux *attendants* de causer entre eux ni avec d'autres personnes durant l'exercice de leurs fonctions. Cela pourrait les distraire, et n'ont-ils pas besoin de toute leur attention pour saisir le sens des moindres signaux? Ne répondent-ils point de la vie de l'homme qui est au fond de la mer? Voyez maintenant si le cœur vous en dit et si vous voulez passer agréablement votre temps (*to enjoy your time*) dans la compagnie des vagues... Ah! j'oubliais une recommandation importante : il arrive quelquefois que le plongeur perde son chemin dans la mer et ne sache plus retrouver l'échelle par laquelle il est descendu. Nous nous servons, pour nous diriger dans ce labyrinthe (*maze*), d'une corde enroulée autour du poignet et que nous déroulons successivement; s'il advient toutefois que par une cause ou une autre ce moyen de repère lui manque, le plongeur en est quitte pour faire le signal de détresse, *haul up!* Et on le tire à l'instant même d'embarras en le ramenant à la surface. » J'assurai le *diver* que ce dernier conseil pouvait être très bon, mais qu'en ce qui me concernait il était parfaitement inutile, car je n'avais nulle envie de m'aventurer au loin dans une région tout à fait inconnue. « Je m'en doutais, » reprit-il en souriant.

Le casque qui me couvrait la tête et la figure avait par derrière deux bouts de tuyau en métal : l'un, défendu contre l'intrusion des eaux par une forte soupape ou valvule, était destiné à l'échappe-

ment de l'air vicié par la respiration (*foul air valve*); l'autre, appelé *pipe holder*, devait s'attacher au tube à air. Je vis en effet sur le pont du bateau un long tuyau de gomme élastique replié plusieurs fois sur lui-même comme un serpent. Un des marins prit en quelque sorte la tête de ce long reptile et la vissa dans la pompe à air, tandis qu'il écroua l'autre bout, la queue, si l'on veut l'appeler ainsi, dans le *pipe holder* ou tuyau métallique de mon casque. Je compris alors que toute la théorie de cet art était fondée, comme on pouvait s'y attendre, sur la constitution physique de l'homme. Les appareils du plongeur ne font que doubler et prolonger ses organes; la pompe à air est pour lui un poumon extérieur, tandis que le tube est une trachée-artère flottante. Cependant on ferma la seule ouverture par laquelle je communiquais encore avec le monde extérieur, en vissant à l'endroit de la bouche une troisième glace ovale et protégée, comme les deux autres, au dehors par un léger treillis de cuivre. Il ne faut pas perdre de vue qu'entre le plongeur et l'océan, entre la vie et la mort, il n'y a que l'épaisseur d'un verre. Si quelque obstacle externe, quelque pointe de fer venait à briser cette frêle cloison, il aurait aussitôt à compter avec toutes les eaux de l'abîme. A peine avait-on fixé cette glace sur le devant du casque, *front glass*, que les pompes commencèrent à jouer et à m'envoyer de l'air; autrement j'aurais été étouffé. Je n'avais plus en effet que les mains qui fussent en contact avec l'atmosphère, et ce n'est point par là que j'aurais su respirer. Cette fonction dépendait entièrement du tube à air; mais si ce tube était venu à se rompre? On m'avait expliqué que dans ce cas-là une soupape se fermerait d'elle-même pour arrêter l'invasion des eaux, et qu'il me resterait encore assez d'air dans mes habits de plongeur pour vivre quelques instans, juste le temps d'être secouru. C'était du moins une consolation. Je ne pouvais plus ni parler ni entendre; mais je pouvais encore très bien voir : n'avais-je point trois yeux de verre? On me fit signe de me diriger vers une échelle qui descendait du bateau dans la mer. La difficulté était de me mouvoir. Il me semblait être soudé à la planche par mes semelles de plomb; les poids me chargeaient le dos et la poitrine; je me sentais d'ailleurs raide et gêné dans ma robe de gomme élastique comme si j'avais été cousu dans la peau de quelque monstre marin. Je fis pourtant de mon mieux et j'atteignis enfin le premier degré de l'échelle de corde qui, tendue à l'extrémité inférieure par un poids considérable, contournait d'abord à l'air nu les flancs du bateau, puis disparaissait entièrement sous les vagues.

Les braves marins aidaient et dirigeaient d'ailleurs tous mes mouvemens; ils m'apprirent à passer le tube à air sous le bras gauche,

tandis que la corde d'appel, *signal line*, liée autour du corps, filait le long de l'épaule droite. Ce tube et cette corde étaient tenus à l'extrémité supérieure par deux hommes qui étaient dès lors mes deux *attendants*, sans compter un troisième qui m'accompagnait en me frayant la route. L'échelle me parut bien longue, quoiqu'il y eût à peine huit ou dix pieds entre le bord du bateau et la mer; mais le moment terrible est celui où l'on touche la surface des vagues: quoique l'océan fût calme ce jour-là comme un lac, je me sentis battu et soulevé, malgré mes poids de plomb, par le mouvement naturel des eaux roulant les unes sur les autres. Ce fut bien pis lorsque j'eus la tête sous les lames et que je les vis danser au-dessus du casque. Avais-je trop d'air dans l'appareil ou n'en avais-je point assez? Il me serait bien difficile de le dire : le fait est que je suffoquais. En même temps je sentis comme une tempête dans mes oreilles, et mes deux tempes semblaient serrées dans les vis d'un étau. J'avais en vérité la plus grande envie de remonter, mais la honte fut plus forte que la peur, et je descendis lentement, trop lentement à mon gré, cet escalier de l'abîme qui me semblait bien ne devoir finir jamais: il n'y avait pourtant que trente ou trente-deux pieds d'eau dans cet endroit-là. A peine avais-je assez de présence d'esprit pour observer autour de moi les dégradations de la lumière : c'était une clarté douteuse et livide qui me parut beaucoup ressembler à celle du ciel de Londres par les brouillards de novembre. Je crus voir flotter çà et là quelques formes vivantes sans pouvoir dire exactement ce qu'elles étaient; enfin, après quelques minutes qui me parurent un siècle d'efforts et de tourmens, je sentis mes pieds reposer sur une surface à peu près solide. Si je m'exprime ainsi, c'est que le fond de la mer lui-même n'est pas une base très rassurante, on se sent à chaque instant soulevé par la masse d'eau, et pour ne point être renversé je fus obligé de saisir l'échelle avec les mains. Il me manquait d'ailleurs un instrument essentiel : les plongeurs, pour assurer leur marche dans l'océan, se servent volontiers d'un levier, *crowbar*, sur lequel ils s'appuient comme sur une canne; mais n'étais-je point assez encombré déjà sans cette barre de fer, qui ne m'eût d'ailleurs été d'aucune utilité? Mon intention n'était nullement de me promener, j'étais bien trop consterné par l'effrayant silence et la morne solitude de ces eaux où je me trouvais comme perdu. La lumière me parut d'ailleurs beaucoup plus vive qu'au milieu des vagues, et mes douleurs de tête cessèrent comme par enchantement. Voulant rapporter une preuve et un souvenir de mon excursion, je me baissai pour ramasser un caillou au fond de la mer. J'allais le mettre dans la poche de mon habit, quand je m'aperçus que je n'avais point de poche et qu'il me fallait le serrer dans ma ceinture. Ceci fait, je donnai le signal pour qu'on me hissât à la surface.

Avec quel sentiment de bonheur je rentrai dans mon élément! Il me fallut pourtant encore regagner et remonter le haut de l'échelle. Une fois dans le bateau, on m'enleva d'abord la visière, puis le casque tout entier, puis enfin mon équipement de plongeur. Je m'aperçus seulement qu'il était plus facile d'entrer dans cet habit que d'en sortir; l'extrémité des manches était si étroitement collée sur la peau qu'il fallut faire usage d'un instrument, *cuff expanders* (dilatateur des poignets), pour distendre l'étoffe. Mes vêtemens de dessous n'étaient nullement mouillés, et je dus reconnaître que la toile du *diving-dress* (habit de plongeur) méritait bien le titre de *waterproof* qui lui est donné par les inventeurs. Les bons marins me félicitèrent de mon retour à la vie, tout en riant de mon équipée. Selon eux, j'avais été faire un plongeon de canard au fond de la mer; en vérité, ma courte descente n'avait guère été autre chose, et pourtant mon but ne se trouvait-il point atteint? Je connaissais maintenant les méthodes essentielles des plongeurs, et surtout j'avais pu admirer de près le courage, la nature particulière de ces hommes qui, non contens de séjourner quelques minutes sous l'eau, s'y montrent capables d'exécuter pendant des heures entières toute sorte de travaux pénibles.

Le scaphandre, *diving-apparatus*, se prête encore mieux que la cloche à certains ouvrages d'architecture sous-marine. On s'en est servi dans ces derniers temps pour poser les fondemens des jetées, des digues et des brise-lames. Le nouveau pont de Westminster à Londres, — *New Westminster Bridge*, — a été construit par des ouvriers revêtus de cet appareil (1). Il était curieux, pendant tout le temps que durèrent les travaux, de les voir descendre par une échelle le long des monstrueux échafaudages et disparaître dans l'eau avec leur casque. Ils eurent d'abord à extraire du fond de la Tamise les assises du vieux pont. De moment en moment, de formidables grues ramenaient à la surface d'énormes blocs de pierre de Portland que les plongeurs disjoignaient et soulevaient du fond de l'eau à l'aide du levier. Il leur fallut ensuite jeter les fondemens du nouveau pont. On travaillait ainsi jour et nuit; mais où était la différence après tout? Même quand la lumière brillait sur l'horizon, les eaux de la Tamise étaient si épaisses et si chargées de matières bourbeuses que les plongeurs pouvaient à peine voir à une distance de dix-huit pouces ou de deux pieds. Ce crépuscule suffisait aux ingénieurs pour examiner l'état des travaux, mais les ouvriers reliaient les blocs de granit presque entièrement à la clarté de la

(1) On avait adopté celui de M. Heinke, *Heinkes' diving-apparatus*, qui se distingue par quelques traits particuliers. Une double soupape fixée sur le devant de la pèlerine met le plongeur à même de descendre et de remonter à volonté.

lampe. Cet ouvrage se poursuivit l'hiver comme l'été durant quatre années et demie. Les ouvriers, étant vêtus de laine, ne sentaient guère le froid sous leurs habits de plongeur; mais leurs mains, exposées au contact de l'eau, étaient quelquefois si engourdies qu'ils les frappaient avec le marteau sans même s'en apercevoir, et ne constataient la meurtrissure qu'après être remontés à la surface. Ce système de travaux par le scaphandre a été reconnu beaucoup plus économique et plus expéditif que l'ancienne méthode de la cloche.

Le *diving-apparatus* rend encore tous les jours de grands services à la navigation. Un vaisseau de guerre, le *Howe*, avait perdu son ancre et son câble; un plongeur revêtu de l'appareil de M. Siebe descendit au fond de la mer, et au moyen d'une chaîne qu'il fixa à cette masse de fer, on put ramener l'ancre et le câble à bord. N'arrive-t-il pas aussi trop souvent que la coque d'un navire éprouve en mer des avaries sérieuses? Grâce au scaphandre, un homme peut maintenant réparer sous l'eau les parties endommagées. C'est ainsi que le *Great Eastern* fut sauvé en revenant d'Amérique et put enfin atteindre le port de Liverpool. Lors du siége de Sébastopol, un bâtiment de guerre anglais, l'*Agamemnon*, qui se trouvait sous le feu des forts, fut frappé par une roquette au-dessous de la ligne d'eau, *water- line*. C'en était probablement fait du navire, quand le charpentier, recouvert de son armure de plongeur, alla reconnaître l'étendue du désastre, ferma la blessure et revint annoncer que tout était maintenant pour le mieux, *all is right*. Aussi les soldats de la marine britannique s'exercent-ils aujourd'hui à se servir du *diving-apparatus*.

Le scaphandre n'a point été appliqué avec succès qu'à la réparation des navires, il tient aussi un certain rang dans l'entretien des mines. Un accident était arrivé, il y a quelques années, aux houillères de Dearnley, près de Rochdale. La pompe s'était brisée, et l'eau avait envahi l'intérieur de la fosse à une hauteur considérable. Quand on croyait avoir porté remède au mal, on s'aperçut de nouveau que la machine fonctionnait avec peine. Il y avait évidemment, comme disent les Anglais, un écrou relâché quelque part, *a screw loose somewhere;* la question était de savoir où. Sur ces entrefaites, la pompe se refusa entièrement à soulever les eaux vers la surface. L'ingénieur eut alors l'idée d'introduire une cloche à plongeur dans l'embouchure du puits. On envoya un émissaire à Liverpool, où se trouvait alors Ellis Javons, un *diver* qui s'était rendu célèbre en retrouvant les trésors d'un vaisseau naufragé. Il vint à Dearnley avec un autre camarade qui devait le seconder dans son entreprise. Ellis Javons n'était point un plongeur à la cloche, c'était un scaphandrier. Aussi est-ce équipé de l'habit imperméable et

du casque qu'il descendit dans la bouche de la mine inondée. Au bout d'une demi-heure, il reparut portant à la main des ressorts brisés. Il avait découvert la cause qui paralysait l'action de la pompe; le liquide s'échappait par une ouverture des tuyaux avec une telle violence qu'il avait été lui-même jeté contre les murs du puits. Il redescendit une seconde, puis une troisième fois, armé d'instrumens de travail, et réussit complétement à arrêter la fuite d'eau (1).

Le principal objet du scaphandrier est néanmoins d'aider les plongeurs à ressaisir les richesses englouties par la mer. En 1844, une troupe de *divers* fut employée à retrouver les restes du *Royal-George*, vaisseau de 104 canons qui avait fait naufrage en 1782 à Spithead dans quatre-vingt-dix pieds d'eau. Les manœuvres étaient commandées par le général Pasley. Deux soldats de l'armée qui avaient échangé pendant ce temps-là l'habit militaire contre le casque et l'uniforme de plongeur se prirent de querelle au fond de l'océan à propos d'une question de propriété. Comme ils travaillaient tous les deux sur le même débris de naufrage, ce fut à qui resterait maître du terrain et s'emparerait des dépouilles. Il s'ensuivit un combat durant lequel l'un des plongeurs donna un coup de poing à son adversaire sur la visière du casque et brisa ainsi la glace. On fut dès lors obligé de le remonter à la surface, tandis que l'autre fit main basse sur le butin. Quand les recherches furent épuisées et qu'on voulut activer le travail de dépècement, on plaça dans les parties massives du navire des charges de poudre auxquelles on mettait le feu par le moyen d'une batterie voltaïque. Chaque fois qu'on faisait sauter la mine, l'eau se soulevait en une sorte de plein-cintre qui se brisait ensuite par le milieu. Ceux qui ont assisté à ces travaux assurent que c'était une des scènes les plus émouvantes qu'on puisse voir. A la suite de chacune de ces explosions, des poissons, des morceaux de bois, des algues de toutes les nuances flottaient à la surface de la mer. Quoique mille personnes eussent péri dans ce naufrage et que le vaisseau fût très chargé, on y trouva fort peu d'argent; mais on retira d'entre les ruines vingt-trois pièces d'artillerie. Le bois de la carcasse fut vendu selon l'usage pour tourner des tabatières et toute sorte d'ornemens recherchés des curieux (2).

(1) M. Tilley, ingénieur de Londres, entretient un plongeur pour descendre au besoin dans les puits très profonds. Il y a peu de temps, cet ouvrier rapporta les cylindres d'une pompe qu'il avait été chercher dans quatre-vingts pieds d'eau et à deux cent quarante pieds de la surface.

(2) J'ai vu chez M. Siebe de sombres et intéressantes reliques arrachées dans cette occasion au lit de la mer : le tibia d'un marin, un moulin à café, une tasse, une cuiller d'argent, un foulard, une vieille pipe, une bouteille de vin à laquelle s'étaient incrus-

Il est naturel de se demander comment sont généralement conduites en Angleterre ces entreprises où l'on se propose de reconquérir des richesses perdues. Quand un navire a été submergé, une des grandes sociétés d'assurances maritimes, par exemple la *Lloyd's Society*, fait explorer pour son propre compte le théâtre du sinistre et retirer par deux ou trois plongeurs du fond de la mer le plus gros du butin. Le champ du naufrage, *pool*, est ensuite vendu à une compagnie qui glane à ses risques et périls dans cette moisson des tempêtes. C'est ainsi que la partie des eaux dans laquelle le *Royal-Charter* avait sombré fut vendue, il y a quelques années, en 1863, pour une somme de 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.). La spéculation fut excellente; les ouvriers recouvrèrent à plusieurs reprises des sommes considérables, une barre d'or pur pesant neuf livres et demie, et enfin un jour (heureux jour !) un coffre contenant à lui seul 3,000 liv. sterl. (75,000 fr.). Ce chantier de travail sous-marin est une sorte de loterie où chacun des plongeurs cherche à gagner le gros lingot d'or. Lorsque le navire s'est englouti dans un lit sablonneux, il peut se conserver plus ou moins intact pendant quelque temps. La lumière dépend beaucoup de la profondeur et de la nature des eaux, mais en général cette clarté crépusculaire suffit bien à diriger les mouvemens des plongeurs autour du bâtiment coulé à fond. Il n'en est plus du tout de même lorsque, montés sur le pont, ces intrépides chercheurs veulent se frayer un chemin vers les principales cabines; là tout est noir, horrible, désolé : il leur faut marcher à tâtons, comme des aveugles. Dans les grands vaisseaux où les escaliers sont raides et profonds, où les cabines s'étendent dans de longs corridors sombres, le danger est que le plongeur n'entortille son tube à air autour de quelque objet malencontreux et ne suspende ainsi pour lui-même la source de la vie. Comment surtout retrouver son chemin dans cette nuit pour revenir sans encombre à la lumière? Il se peut que le plongeur ait saisi dans un coin mystérieux la précieuse cassette, il la tient tout triomphant dans ses bras; mais à quoi bon, s'il n'est point à même de découvrir l'escalier par lequel il est descendu? Des masses froides, informes, ténébreuses, flottent autour de son casque; ce sont les cadavres des noyés. Est-il assez heureux pour se dégager de ces obstacles et pour reconnaître sa route, il envoie à la surface le trésor qu'il vient de trouver, puis retourne chercher fortune dans les flancs caverneux du navire. Le

tées des écailles d'huîtres, etc.; mais ce qui me frappa le plus, c'est une crosse de mousquet rongée par les vagues. Voilà ce que fait la mer des armes sur lesquelles l'homme compte pour sa défense! Cette collection de curiosités doit être envoyée incessamment au Kensington-Museum.

courage de ces hommes n'a d'égal au monde que leur persévérance. Je demandais à l'un d'eux s'il ne craignait pas de s'embarrasser dans les tas de câbles au fond de ces noirs labyrinthes; il me répondit : « Quand on craint, on ne se fait point plongeur. » Il s'en trouve dans le nombre qui possèdent une sorte de seconde vue pour aller droit au trésor caché : on appelle cela « avoir du flair au bout des mains. » Tous ne sont pas également heureux, mais tous disputent bravement aux flots ces richesses sur lesquelles plane l'image hideuse de la mort.

Des différens travailleurs qui sont en commerce avec la mer, le plongeur est peut-être celui qui assiste aux scènes les plus mélancoliques. Un *diver* qui avait exploré en 1865 les débris d'un vaisseau naufragé près des côtes de l'Écosse, le *Dalhousie*, racontait un sombre épisode de l'histoire de l'abîme. Chaque fois qu'il descendait dans la grande cabine, il trouvait une mère à genoux dans l'attitude de la prière et serrant ses deux enfans entre ses bras, tandis que d'autres cadavres étaient restés accrochés avec les ongles aux poutres du plafond. Ces tristes spectacles ne sont pas rares dans la vie du plongeur. Un autre de ces ouvriers sous-marins qui avait été occupé à fouiller un navire échoué sur les côtes de l'Irlande disait à M. Siebe qu'il entrait souvent dans une cabine et s'arrêtait à regarder dans une des cases, *berths*, une jeune femme aux longs cheveux dénoués que le mouvement de l'eau faisait flotter comme des algues. « Je me serais bien gardé, ajoutait-il, de la troubler dans son sommeil ni de la déranger de sa couche; où aurait-elle pu trouver une plus paisible tombe (1)? »

Les sommes d'argent retirées à plusieurs reprises du fond de la mer s'élèvent en Angleterre à un chiffre énorme. Lorsque lord Elgin se rendait aux Indes, le bateau à vapeur *Colombia* fit naufrage vers 1850 contre la pointe de Galles. On envoya sur les lieux des plongeurs anglais qui, à l'aide de l'appareil de M. Siebe, recouvrèrent non-seulement l'argent, mais encore les papiers et les dépêches de sa seigneurie. Un autre *steamer*, construit pour braver le blocus américain et fourni d'un mécanisme très-coûteux, avait sombré au printemps de 1865, près de l'île Lundy. Un ingénieur, M. Mc Duff, de Portsmouth, descendit revêtu du scaphandre au fond de l'océan,

(1) On me parlait aussi dernièrement d'un jeune militaire dont la fiancée avait pér dans un naufrage en revenant d'Australie. Ayant entendu dire que des plongeurs occupés à rechercher les restes du navire y avaient trouvé une jeune personne morte, il se familiarisa lui-même avec leurs pratiques et descendit au fond de la mer. Là, dans une cabine, il découvrit en effet une jeune morte embaumée par l'eau de mer qui laissait pendre de sa case une main à laquelle brillait l'anneau de fiancée. C'était bien *elle*, et il eut du moins la consolation de la revoir une dernière fois.

démonta pièce à pièce toutes les machines et les renvoya à la surface. Il travaillait de la sorte six heures par jour avec autant de sang-froid que s'il eût été dans son atelier : il se trouvait pourtant sous quarante-deux pieds d'eau, et en outre le fond de la mer était souvent troublé par des oscillations qui venaient du détroit. Un bâtiment appartenant à l'une des plus riches sociétés maritimes de l'univers, *Peninsular and oriental steam company*, le *Malabar*, ayant échoué en 1860, reposait depuis plusieurs mois au fond de l'abîme, quand des plongeurs équipés du casque et de l'appareil de M. Heinke retrouvèrent la somme entière que portait ce navire, 280,000 liv. sterl. (7 millions de francs). Il y a tout lieu de croire que la mer est encore plus riche que la terre après les millions de naufrages qui ont englouti des fortunes royales. Le mirage de cet or dormant au fond des eaux a troublé le sommeil de plus d'un plongeur. Des trésors sont sans doute enfouis dans les sables caressés par les vagues, mais où les chercher? comment trouver la clé de ces coffres-forts de l'océan? Passe encore quand on connaît à peu près le site du naufrage; mais qui dira dans quelles eaux ont échoué les vaisseaux de l'Armada? Le désir d'explorer ces régions inconnues a plus d'une fois suggéré l'idée d'un bateau sous-marin. Vers 1857, un ingénieur de Londres, M. W.-E. Newton, inventa un appareil en fer d'une forme ovale qui contenait assez d'air pour suffire à la respiration de plusieurs personnes tout le temps qu'elles étaient sous l'eau. Ce bateau, qui avait des fenêtres pour recevoir la lumière et qui éclairait d'ailleurs sa marche au moyen d'une lampe allumée, pouvait descendre, naviguer sous la masse des lames et remonter ensuite à la surface. Il était surtout destiné à conduire les plongeurs d'un endroit à l'autre. Si l'homme arrive jamais à reconnaître de distance en distance ces profondeurs où sommeillent les restes des anciens naufrages, ce sera par quelque invention semblable. On s'est aussi beaucoup préoccupé dans ces derniers temps en Angleterre de nouvelles méthodes pour relever les navires récemment submergés. Un tel ordre de travaux ne rentre guère dans le sujet de nos études, et pourtant il exige de même le concours des plongeurs. Il leur faut souvent creuser à plat ventre dans la nuit, — quelquefois à travers la roche sous-marine, — des galeries et des passages obscurs avant d'attaquer en dessous le géant échoué et de le couvrir de chaînes qui doivent le ramener à la surface (1).

(1) Un célèbre ingénieur civil, M. Page, est l'auteur d'un procédé ingénieux dont on peut lire la description dans le *Times* du 21 septembre 1864. J'ai vu aussi à Londres un ingénieur prusso-américain, M. Euber, inventeur d'un bateau sous-marin, le *Narval*, qui va chercher les navires au fond du gouffre et les ramène à fleur d'eau. La grandeur, la hardiesse et le succès de ses entreprises méritent bien d'appeler l'attention.

Dans mes conversations avec les plongeurs, je cherchais surtout à savoir d'eux ce qu'ils voient de la nature au fond de la mer; mais c'est le sujet sur lequel il est le plus difficile de les faire parler. Après tout, ces ouvriers de l'océan ne sont pas des artistes, ils se montrent beaucoup moins préoccupés des traits extérieurs du milieu où ils descendent que soucieux de remplir leur tâche avec honneur. A force de recueillir et de comparer leurs renseignemens, je crois pourtant être à même de donner quelque idée de la physionomie des lieux où ils passent une grande partie de leur existence. Il est aujourd'hui bien reconnu que le lit de la mer n'est qu'un prolongement des côtes; les mêmes rochers, les mêmes terrains géologiques se continuent sous l'eau en s'abaissant et en formant des angles, des zigzags ou des ondulations parallèles. Ce grand abîme peut bien être une cicatrice creusée entre les continens; ce n'est point du tout une lacune. La masse des eaux constitue de son côté une autre atmosphère, de même que la nôtre, l'air, est un océan sans rivage. Elle a ses saisons, ses aurores boréales produites par des millions d'étincelles vivantes, sa flore et sa faune particulières. Il existe de véritables paysages sous-marins. La surface du lit de l'océan est presque aussi inégale que la terre; elle forme des collines, des vallées, des plateaux, et d'immenses plaines de sable. La végétation y est abondante, et la vie y pullule. Les plongeurs de Whitstable se plaignent amèrement du temps qu'ils passent à couper les grands roseaux avec la hache et à nettoyer d'herbes aquatiques le champ du naufrage avant de commencer les travaux. Sous ces touffes de plantes, ils rencontrent quelquefois de monstrueuses anguilles de mer. Un *diver* comparait le lit de l'océan à un jardin de sable planté d'arbrisseaux dont les poissons venaient cueillir avec la bouche l'extrémité des branches. Ce sont les oiseaux de ces bosquets silencieux. Dans nos climats, de tels arbustes sont généralement d'une très petite taille, mais on assure qu'il existe dans le golfe du Mexique de hautes forêts sous-marines. La couleur du feuillage varie aussi beaucoup selon les latitudes; ainsi que les plantes terrestres, celles qui vivent sous l'eau empruntent tout leur éclat à la puissance radieuse du soleil. Dans les mers tropicales, les plongeurs anglais ont trouvé de larges feuilles d'une teinte écarlate qui n'avaient rien à envier aux plus belles familles végétales des forêts vierges. Sur les côtes mêmes de la Grande-Bretagne, plus d'un *diver* déclare que, quand il travaille dans une eau salée bien claire par un beau jour d'été, un spectacle tout à fait imposant se déroule pour lui au fond de l'océan. Les divers roseaux qui croissent sur les rochers ont des formes charmantes, et quand il lève les yeux vers la surface, il aperçoit au-dessus de sa tête le bateau flottant d'où descend le tube à air qui semble lui envoyer des nouvelles du monde extérieur. Il

n'est d'ailleurs presque jamais seul, car les eaux sont encore plus peuplées que la terre. Il existe au fond comme à la surface de la mer un horizon dans lequel se trouve circonscrit le rayon visuel; seulement l'horizon sous-marin est naturellement beaucoup plus étroit que l'autre. Dans ce cercle borné qu'embrasse la vue apparaissent de moment en moment, comme des navires à la voile, toute sorte de formes animées. Le plus souvent c'est une troupe de petits poissons effrayés et poursuivis qui fuient devant un des ogres de la mer. Quand tout est calme, ces poissons, attirés sans doute par l'éclat métallique, viennent au contraire s'abattre comme une volée d'alouettes autour de la tête du plongeur et effleurent de la bouche la surface du casque. Il en est même qui prennent bien d'autres libertés. Un *diver* fut dernièrement mordu à l'épaule par un chien de mer, *dog-fish*. Comme les plongeurs anglais ont à peu près travaillé dans toutes les mers sans jamais avoir été attaqués par le requin, on en a conclu que ce féroce animal était effrayé par la vue d'un pareil triton à tête de cuivre étamé. N'ont-ils pas d'ailleurs leur couteau, arme beaucoup plus positive contre les voraces appétits du monstre? L'ingénieur prussien dont j'ai parlé, M. Euber, ne se montre guère convaincu cependant de l'efficacité de l'armure du plongeur pour intimider un tel ennemi. Il travaillait depuis une heure sur un débris de naufrage, quand à la lumière fantastique des eaux il crut apercevoir à quelque distance une embarcation échouée qu'il n'avait pas remarquée jusque-là. Il s'avançait pour reconnaître l'objet, qui glissa dans le liquide sans faire aucun mouvement visible, mais en jetant un regard affreux et une clarté livide. Pour le coup, c'était bien un requin. M. Euber alla chercher refuge avec un autre compagnon derrière la carcasse du vaisseau naufragé. La situation était critique : leurs amis, ne recevant plus de signaux, pouvaient d'un instant à l'autre les hisser à la surface, ce qui eût donné tout l'avantage au monstre; aussi se décidèrent-ils à couper la corde. L'animal vint les guetter quelque temps entre les ais disjoints du navire. On croyait lire sur sa physionomie féroce quelque étonnement; il n'avait jamais rencontré dans les eaux des êtres avec une pareille figure. Les deux plongeurs ne s'en préparaient pas moins à vendre chèrement leur vie, quand, après mûre délibération, le requin s'éloigna.

Jusqu'ici la mer n'a guère rendu à l'homme que ce qu'elle lui avait ravi. Le plongeur dispute aux vagues les restes de leur proie; il va chercher dans le gouffre les richesses que le gouffre a dévorées. Et pourtant les eaux sont un vaste champ de production. Les bancs de corail et d'huîtres perlières, ces richesses naturelles de certaines parties de l'Océan ou de la Méditerranée, méritent bien de tenter l'ambition des sociétés modernes. Jusqu'ici une telle mine

n'avait été exploitée que par des plongeurs à nu, qui, séjournant à peine une minute au fond de la mer, n'avaient guère le temps de choisir leur butin. En 1865, un plongeur revêtu du scaphandre a été employé pour la première fois dans les lacs de l'Écosse à recueillir des perles et des éponges. La moisson a été fructueuse, et il y a lieu de croire que le même système s'étendra plus tard aux mers du sud, vastes dépôts de nacre, de corail, de madrépores et de précieux coquillages.

« Qui pénétrera les mystères de l'océan? » a dit Salomon dans son livre de *la Sagesse*. Le plongeur a déjà soulevé quelques-uns des voiles qui cachaient aux anciens le fond de l'abîme. Et pourtant, à moins d'une révolution dans l'instrument du scaphandrier, il y a des profondeurs que l'œil et la main de l'homme n'atteindront jamais. Le *diver* qui a plongé le plus bas jusqu'ici est descendu à cent soixante-cinq pieds anglais dans la Méditerranée; encore fut-il obligé de charger sa ceinture de balles de plomb, et il ne resta sous l'eau que vingt-cinq minutes. Cent soixante-cinq pieds, c'est beaucoup sans doute; mais quand on parle de vingt-cinq mille pieds d'eau dans certains parages de l'Atlantique, il y a bien de quoi renoncer à la lutte. Après 40 ou 42 mètres, la lumière diminue sensiblement. Arrive-t-il un point où elle s'éteint? Il y a tout lieu de le croire. En même temps que les rayons du soleil cessent de pénétrer au fond de la mer, la végétation s'efface, car les plantes marines sont aussi bien que les plantes terrestres les créatures de l'astre nourricier. La vie végétale s'évanouit d'ailleurs dans ces abîmes beaucoup plus tôt que la vie animale. Des profondeurs où, selon les calculs de la science, règne une perpétuelle obscurité, la sonde a rapporté des infusoires et de petits mollusques à coquilles délicates qui s'effritent sous les doigts. Ce qui a le plus étonné en les examinant au microscope a été de leur trouver des yeux. De quel usage peuvent leur être ces organes dans des déserts sans lumière? Selon toute vraisemblance, ces animaux-là ne vivent point au fond de la mer; ils croissent et multiplient plus nombreux que les grains de sable dans les eaux qui avoisinent la surface. Ce n'est qu'après leur mort qu'ils descendent dans ces cimetières ténébreux où se conservent leurs parties charnues, car l'océan à de telles profondeurs paraît avoir la propriété d'embaumer ses morts. La surface de la mer représente l'inconstance; le fond est une image de l'immobilité. De toutes les choses créées, son lit est celle qui change le moins. La masse des eaux forme une sorte de coussin placé entre l'amosphère et les plaines sous-marines pour intercepter l'influence des causes érosives. Là tout au fond, dans ces régions sans soleil, règnent l'éternel silence, l'éternel repos et l'éternelle nuit. Là une température uniforme et, comme disent les naturalistes,

une sorte de base isotherme s'étend, on a lieu de le croire, de l'équateur aux pôles. Et pourtant ce lit de la mer, si bien défendu contre les agens extérieurs, qui altèrent tout le reste à la surface du globe, n'est point lui-même à l'abri de certaines modifications successives. La neige de dépouilles vivantes qui tombe sans cesse de la surface y forme lentement des couches nouvelles. Les mêmes actions géologiques qui pendant la nuit des âges ont amoncelé les bancs de coquilles, déposé les masses de craie et construit les îles de corail, se poursuivent au sein de ces mornes solitudes. Le lit des mers profondes continue à se couvrir d'un manteau d'organismes détruits. Telles sont les données certaines que la sonde, à défaut de l'œil du plongeur, a rapportées dans ces derniers temps des grands abîmes d'eau. Nos continens modernes ont été autrefois le lit de la mer; nos mers seront-elles un jour le sol des continens futurs? Plusieurs géologues anglais n'en doutent nullement; mais il aura suffi d'indiquer ici les faits positifs qui se rapportent à la géographie physique de l'océan. L'établissement des télégraphes électriques, en rendant nécessaires les vastes travaux d'exploration sous-marine, a beaucoup contribué à étendre sous ce rapport l'horizon des connaissances humaines (1).

Le besoin de savoir est le grand trait qui distingue les sociétés modernes. La mer n'a point d'abîmes, les rochers n'ont point de cavernes, les eaux n'ont point de ténèbres qui échappent aujourd'hui à l'intrépide curiosité de l'homme. Le plongeur tient un noble rang dans cette armée de chercheurs. La tête sous le casque, équipé de pied en cap contre les élémens, ce chevalier errant des mers ouvre à la science le chemin des aventures de l'esprit. Il est bien vrai que l'industrie et la cupidité, plus encore que le désir de s'instruire, l'attirent au fond de l'océan ; mais n'en a-t-il pas toujours été ainsi? Même en croyant n'obéir qu'à ses intérêts, l'homme poursuit encore l'inconnu. Les anciens baleiniers ne sont-ils point les premiers qui aient appelé l'attention des savans sur la géographie des pôles et des mers de glace? Et ces aventuriers qui à la suite de Colomb se sont élancés sur l'Atlantique ne voulaient-ils point aussi saisir l'ombre d'une proie dans les terres flottantes à la surface des vagues? Ils cherchaient de l'or, et ils trouvèrent un monde.

ALPHONSE ESQUIROS.

(1) C'est ainsi que vers 1850, lorsqu'il fut question de jeter un câble télégraphique entre Newfoundland et l'Irlande, les études préalables firent découvrir une ligne de cendres et de débris volcaniques s'étendant au fond de la mer sur une longueur de mille milles.

RIVALITÉ
DE CHARLES-QUINT
ET
DE FRANÇOIS Ier

MARCHE DU CONNÉTABLE DE BOURBON ET DE SON ARMÉE VERS L'ITALIE CENTRALE. — PRISE ET SAC DE ROME (1).

I.

Charles-Quint était très appliqué à ses affaires et les conduisait en politique attentif, quoique un peu lent. D'un esprit plus réfléchi que prompt, il méditait beaucoup avant de se décider pour longtemps. Moins fécond que ferme dans ses vues, il avait, bien jeune encore, cette puissance de volonté qui fait une grande partie de l'habileté humaine et décide si souvent de la fortune, de la fortune soumise aux persévérans encore plus qu'aux audacieux, car si les audacieux la surprennent quelquefois, les persévérans finissent presque toujours par la contraindre et lui commander. L'ambassadeur vénitien Gaspar Contarini, qui avait précédé en Espagne André Navagero, revenant d'auprès de Charles-Quint entre la bataille de Pavie et le traité de Madrid, le dépeint ainsi dans la relation de son ambassade qu'il adressa, le 16 novembre 1525, au sénat de Venise : « L'empereur accomplira sa vingt-sixième année le 24 du

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février et du 1er mars.

mois de février (1526), jour de saint Mathias, où il obtint la victoire sur l'armée française et où fut pris le roi très chrétien. Il est de stature ordinaire, ni grand ni petit; son teint est blanc, et plutôt pâle que coloré. Il a le nez un peu aquilin, les yeux gris, le menton trop avancé, l'aspect grave, sans être dur ni sévère. Son corps est bien proportionné, sa jambe très belle, son bras fort, et dans les joutes d'armes comme dans les courses de bagues il est aussi adroit que quelque cavalier de sa cour que ce soit (1). »

Après avoir dit que le jeune et grave empereur était d'une complexion et d'un caractère mélancoliques, très religieux, fort juste, étranger aux plaisirs qui entraînent les hommes de son âge se donnant quelquefois, mais rarement, la distraction de la chasse, peu affable, plutôt avare que libéral, ne parlant guère, ne s'exaltant pas dans la prospérité, ne se laissant point abattre par l'adversité et ressentant plus la tristesse que la joie, Contarini le montre sans cesse occupé du gouvernement de ses pays et de la conduite de ses affaires. « Il se plaît, dit-il, à négocier et à siéger dans ses conseils. Il y est fort assidu et il y passe une grande partie de son temps (2). »

C'est par cette application soutenue qu'il pourvut aux nécessités et qu'il surmonta les périls de sa situation en Italie. Mettant tous ses soins à s'y fortifier non moins qu'à y affaiblir ses adversaires, il n'oublia rien de ce qui pouvait préparer la défaite ou hâter la désunion de la sainte ligue. Il chercha tout à la fois à la vaincre par les armes, à la dissoudre par les négociations. Il équipa sur les côtes d'Espagne une flotte de quelques navires de guerre et de beaucoup de vaisseaux de transport, que montaient environ dix mille soldats espagnols et allemands (3) commandés par Lannoy et par Alarcon, dont il avait récompensé les précédens services en créant l'un prince de Sulmona et en nommant l'autre marquis de la Valle-Siciliana. Il ordonna de lever en Allemagne une troupe considérable de lansquenets, qu'il pressa son frère l'archiduc Ferdinand d'envoyer au plus tôt en Lombardie sous la conduite du vaillant et dévoué George Frondsberg. Il s'attacha, par des offres aussi habiles qu'opportunes, un souverain italien fort puissant, placé

(1) « ... Nelle armi in giostra, è a giochi di canne alla leggiera è così destro, quanto altro cavaliere che sia in sua corte. » *Relazione di Gasparo Contarini* ritornato ambasciatore da Carlo V, letta in senato a di 16 novembre 1525 dans *Relazioni degli ambasciatori veneti al senato* da Eugenio Alberi, ser. I, vol. II, p. 60.

(2) « Solo si diletta di negoziare, e stare nelli suoi consigli, nelle quali è molto assiduo, e gran parte del tempo in quelli dimora. » *Ibid.*, p. 62.

(3) « J'ai envoyé avec mon vice-roy de Naples environ X mille hommes tant d'Espaignolz que Allemans, entre lesquelx y a beaulcop de principaulx personnaiges et noblesse. » Lettre de l'empereur à l'archiduc Ferdinand, du 30 novembre 1526, dans Lanz, t. Ier, p. 225.

entre les possessions continentales de la république de Venise et les états du pape, et dont l'assistance ne serait pas d'une petite utilité pour ses généraux et pour ses troupes, qui recevraient de lui des conseils, des renforts et des approvisionnemens.

Alphonse d'Este, duc de Ferrare, était le plus changeant des princes, parce qu'il en était le plus intéressé. Il passait d'une alliance à l'autre sans scrupule comme sans hésitation, cherchant et trouvant des avantages dans ses diverses infidélités. En toute rencontre, il ne suivait que les conseils de ses craintes prévoyantes ou les calculs de son avidité ambitieuse. Feudataire du saint-siége, il s'était agrandi aux dépens de l'église romaine. Il avait pris récemment Rubiera et Reggio, et il convoitait Modène. Depuis quelque temps en négociation avec Clément VII et avec Charles-Quint, il se montrait disposé à embrasser le parti de celui qui lui accorderait le plus. Tandis qu'Alphonse demandait au pape la cession de Rubiera, de Reggio et de Modène, l'empereur lui en offrait l'investiture, lui donnait le comté confisqué de Carpi, lui conférait de plus le titre de son capitaine-général en Italie et lui proposait le mariage futur de sa fille naturelle Marguerite avec Hercule d'Este, né de l'union du duc avec Lucrèce Borgia, fille naturelle d'Alexandre VI (1). Clément VII hésitait, Charles-Quint pressait, le duc de Ferrare se décida : il se sépara de la cause italienne et il embrassa la cause impériale. Le pape s'étant, après un long retard, résigné à lui concéder ce qu'il demandait et ayant chargé son lieutenant Francesco Guicciardini d'aller conclure avec le duc à Ferrare, le duc fit dire au délégué pontifical, déjà parvenu de Parme à Cento, qu'il n'était plus temps, parce que son traité était déjà signé avec l'empereur (2).

Ne se bornant point à préparer des renforts considérables pour ses troupes, à gagner dans la Haute-Italie un auxiliaire aussi utile que le duc de Ferrare, Charles-Quint recevait un envoyé de la cour de France chargé de lui faire de pacifiques ouvertures. Il avait l'intention de rendre par là François Ier suspect à ses confédérés (3), et il donnait pour instruction à Lannoy de mettre tout en

(1) « ... Par l'investiture que luy avons donnée et l'hommage qu'il nous a fait fere par son ambassadeur, comme par le mariage de nostre bastarde que luy avons acordé et stipullé..., il fauldra de necessité qu'il se declare pour nous et qu'il se rende entierement suspect au pape. » Lettre de l'empereur au duc de Bourbon, de Grenade, le 8 octobre 1526. — Archives impériales et royales de Vienne.

(2) Guicciardini, *Istoria d'Italia*, lib. XVII.

(3) « De France ils envoient icy monsieur Danjay pour parler d'appointement. Je suis bien adverty que ce ne sont que belles paroles et je leur rendray le semblable. J'ay consenti que le sieur Danjay vienne vers moy, quand ce ne seroit synon pour, par cela, donner soupeçons aux Italiens, Pape et Venitiens, et leur bailler jalousie de se deslyer. » Lettre de l'empereur du 8 octobre 1526.

œuvre afin de détacher Clément VII de ce prince (1), comme il venait de séparer le duc de Ferrare de Clément VII.

L'attentif Charles-Quint s'empressait de faire connaître ses préparatifs et ses desseins au duc de Bourbon, qui réclamait sans cesse de l'argent et des soldats. Dans la lettre qu'il lui adressait le 8 octobre 1526, pour l'informer de tout ce qu'il voulait comme de tout ce qu'il faisait, il calmait d'abord les orgueilleuses défiances de son lieutenant au sujet de la capitainerie-générale promise au duc de Ferrare. L'ombrageux Bourbon croyait y voir une atteinte à son honneur, une diminution de son autorité. Charles-Quint le rassurait. « J'ai pensé, lui disait-il, que vous trouveriez bon de gagner le duc de Ferrare, quoi qu'il nous puisse coûter. Quant à moy, je n'ay jamais entendu que la chose vous tournât à déshonneur, car vous sçavez que j'ay toujours désiré et désire vous accroistre et non souffrir vous rabaisser. » Il lui envoyait en même temps le privilége de la capitainerie-générale, l'investiture de Reggio et de Modène, en lui disant d'en disposer, après avoir vu « que son honneur et son autorité étaient bien gardés, » et en ajoutant : « Vous adviserez de bien entretenir le duc de Ferrare en nostre service comme sçaurez faire par vostre grande prudence selon que le temps le requerra. » — « C'est, continuait-il, l'un des secours qui vous peult ayder en cette guerre; l'autre secours sera de l'armée que mayne nostre vice-roy de Naples; le troisième secours est de l'argent que j'appareille pour vous envoyer, et le quatrième est celuy d'Allemagne, pour lequel j'escrits à nostre frère l'archiduc (2). »

II.

Tout se passa comme l'empereur l'avait annoncé, non sans quelques retards, qui tenaient un peu à son caractère et beaucoup à sa situation. Il avait plus d'états que de ressources et moins d'argent que de puissance. Cependant la flotte, composée de nombreux navires, la plupart de transport, et montée par plus de 9,000 soldats destinés à la défense du royaume de Naples, fut enfin équipée, approvisionnée, réunie et prête à mettre à la voile le 24 octobre 1526. Ce jour-là, elle partit de Carthagène et se dirigea vers l'Italie. Entre la Corse et les côtes d'Italie, elle fut rencontrée par André Doria, qui l'assaillit avec ses galères mieux armées et lui fit essuyer quelques pertes. Une tempête qui survint sépara les combattans, et

(1) « J'ay donné pouvoir au vice-roy de Naples non seulement du secours de Naples, mais de fere paix avec Pape et Venitiens, s'ils vouloient venir à raison et qu'ils me promettent la ligue deffensive pour vous maintenir et deffendre en l'estat de Milan. » Lettre de l'empereur, etc.

(2) Même lettre du 8 octobre.

la flotte espagnole, un moment dispersée, alla relâcher au port de San-Stephano, en Toscane. Elle n'y resta pas longtemps de peur d'y être attaquée par le redoutable Génois, qui la suivait de près, et qui y arriva le lendemain du jour où elle en était partie. De San-Stephano le prudent Lannoy avait gagné en toute hâte le port de Gaëte, où le 1er décembre 1526 il débarqua, sans être inquiété, les troupes que l'empereur envoyait dans le royaume de Naples (1).

L'armée allemande qui devait venir renforcer les impériaux dans la Haute-Italie fut prête vers le même temps. Le duc de Bourbon, toujours enfermé dans Milan, d'où il demandait à être dégagé pour entrer en campagne, pressait vivement la venue de Frondsberg. Il écrivait à Charles-Quint avec sa jactance accoutumée : « Quand ce secours arrivera, j'espère, avec l'aide de Dieu, ôter à vos ennemis la fantaisie de faire la guerre à votre majesté et vous acquérir telle victoire que ce sera perpétuel establissement pour vos estats (2). » Aux 50,000 ducats (3) que l'empereur avait fait remettre par la voie de Flandre à Frondsberg, afin qu'il opérât au plus vite cette levée, Bourbon en avait ajouté 36,000 (4), qu'il avait dépêchés par les Alpes du Tyrol à ce chef de guerre heureux et renommé, sous lequel les Allemands s'enrôlaient avec confiance, mais non sans recevoir de l'argent. Bien que l'Allemagne fût exposée à une invasion des Turcs après la récente bataille de Mohacz, où le roi Louis de Hongrie avait été tué et où avait péri la fleur de ses troupes, Frondsberg eut bientôt sous ses enseignes de 12 à 13,000 vaillans lansquenets (5). Il se mit en marche vers la fin d'octobre et arriva dans les Alpes au commencement de novembre. Il trouva ces montagnes déjà couvertes de neige, s'y fraya un pénible passage, descendit par le Val-di-Sabbio, longea la partie occidentale du lac de Garda, et parvint dans les états du marquis de Mantoue, qui gardait la neutralité entre le saint-siége, dont il était le gonfalonier, et l'empire, dont il était le feudataire. Arrivé là le 20 novembre, il restait

(1) Mémoire de Lannoy à l'empereur sur ce qu'il a fait depuis son départ de Carthagène jusqu'après la prise de Rome, daté du 17 mai 1527. — Lanz, t. Ier, p. 693-706.

(2) Lettre du duc de Bourbon à l'empereur du 6 octobre 1526. — Archives impériales et royales de Vienne.

(3) Lettre de l'empereur au duc de Bourbon, du 8 octobre 1526. *Ibid.*

(4) « Messire George me faict entendre que, pour recouvrer le dit secours, il faut que j'envoye XXXVI mil escus du change qu'il a pleu à vre majesté de m'envoyer dernièrement, que m'est un gros fais. Toutesfois... pour vous acquérir honneur et empecher vos ennemys vous faire dommaige, j'ay envoyé au dict messire George la dite somme. » Charles de Bourbon à l'empereur, le 6 octobre 1526. — Archives impériales et royales de Vienne.

(5) « Presentement j'ay eu lettres de messire George par lesquelles il m'escrit qu'il m'ameyne douze ou treize mil lansquenez. » Lettre de Charles de Bourbon à l'empereur, du 29 octobre 1526. — Archives impériales et royales de Vienne.

encore séparé, par un long espace difficile à franchir et de nombreuses rivières peu commodes à traverser, du duc de Bourbon, auquel il avait l'ordre comme l'intention de se réunir.

Le duc d'Urbin, en apprenant que les lansquenets avaient passé les Alpes et qu'ils paraissaient en Italie, dut renoncer au plan qu'il avait conçu si inopportunément de bloquer et d'affamer les impériaux dans Milan. Il fallait maintenant renoncer à une offensive qui n'avait été ni hardie ni heureuse et se mettre sur une défensive que ce général sans résolution et prudent jusqu'à la timidité ne saurait pas mieux conduire. Avant tout, il s'agissait d'empêcher la jonction de Frondsberg et du duc de Bourbon, dont les troupes réunies formeraient une armée irrésistible par le nombre comme par la force, offrant la solide ordonnance des lansquenets organisés sur le modèle des Suisses, combattant à rangs profonds et avec de longues piques, flanquée de ces agiles et entreprenans bataillons d'arquebusiers espagnols qui avaient en grande partie décidé la victoire dans le parc de Pavie, soutenue par des hommes d'armes, éclairée par des chevau-légers et traînant après elle quelques pièces d'artillerie. Le duc d'Urbin semblait pouvoir s'opposer aisément à cette jonction, placé qu'il était avec tant de troupes entre les lansquenets et les Espagnols. Ayant abandonné le blocus de Milan vers la mi-novembre, il se porta avec toute l'armée à Vauri, sur l'Adda. Il y jeta un pont, et après avoir fortifié la position il y laissa le marquis de Saluces avec ses 4,000 fantassins, les Suisses, les Grisons et les hommes d'armes français; puis le 19 novembre, suivi de Jean de Médicis avec les 4,000 soldats des bandes noires, de 8 ou 9,000 piétons vénitiens, de 600 hommes d'armes et d'une nombreuse cavalerie légère, il alla au-devant des lansquenets. Il voulait les harceler sans les assaillir et les empêcher de faire des vivres. Il prétendait que c'était le seul moyen de vaincre des troupes qui s'avançaient dans un ordre aussi serré et qui ne pouvaient pas être battues ouvertement. La faute était considérable; en divisant l'armée de la ligue, il l'annulait. Ce qu'il en laissait à Vauri était inutile contre le duc de Bourbon, ce qu'il en menait avec lui n'était pas assez fort pour arrêter les lansquenets. S'il avait marché à leur rencontre avec toute son armée, deux fois supérieure à la leur, composée de Suisses aussi solides que les Allemands, d'arquebusiers, d'hommes d'armes, de chevau-légers que Frondsberg n'avait pas, il aurait pu, en disposant du passage des rivières, barrer le chemin aux lansquenets, les obliger à la retraite par force ou par lassitude, et venir ensuite facilement à bout des troupes peu nombreuses et découragées du duc de Bourbon; mais, général à précautions et non à entreprises, le duc d'Urbin savait à peine se défendre et n'osait jamais attaquer.

Il affaiblissait les confédérés en les séparant au moment même où les impériaux cherchaient à se fortifier en se concentrant.

Arrivé le 21 novembre à Sonzino sur l'Oglio, le duc d'Urbin s'avança vers les terres du Mantouan, où les bandes de Frondsberg se trouvaient déjà engagées. Les lansquenets, parvenus le 22 à Rivolta, près du Mincio, s'étaient dirigés du côté de Borgoforte pour se rapprocher du Pô. Ils étaient encore le 24 dans ce lieu, où ils reçurent par le fleuve quatre fauconneaux que le duc de Ferrare leur avait envoyés. Le duc d'Urbin joignit à Borgoforte la queue des lansquenets, dont la tête cheminait le long du Pô, et Jean de Médicis l'attaqua hardiment avec ses chevau-légers. Pendant cette escarmouche, un coup de fauconneau atteignit Jean de Médicis et lui cassa la jambe un peu au-dessus de la cheville. Il fut transporté à Mantoue, où la jambe lui fut coupée et où succomba bientôt cet intrépide capitaine, emportant les regrets de son pays, dont il était l'honneur et dont il avait l'admiration. Sa mort parut aux Italiens comme le signal de la ruine de l'Italie (1).

Dès ce moment, le prudent duc d'Urbin se retira à Mantoue, sous le prétexte d'aller y attendre les ordres du sénat de Venise, et il ne suivit même plus les lansquenets. Ceux-ci passèrent tranquillement le Pô à Ostia et se dirigèrent du côté de Plaisance. Sans rencontrer d'autre obstacle que des terrains montueux et des torrens grossis par les pluies, ils traversèrent l'Italie dans une partie de sa largeur, franchirent la Secchia, l'Enza, la Parma, le Taro, qui tombent dans le Pô, et vers la mi-décembre ils arrivèrent non loin de Plaisance, à Borgo-di-Sandonino, à Firenzuela et Castello-Arquia, où ils s'établirent.

Parvenu sans être inquiété dans le voisinage du Milanais, Frondsberg écrivit au duc de Bourbon de venir le joindre; mais le duc de Bourbon, qui attendait les lansquenets avec tant d'impatience et qui projetait en s'unissant à eux de soumettre l'Italie à l'empereur, ne pouvait pas se mouvoir faute d'argent. Les 200,000 ducats qu'il avait reçus de l'empereur n'avaient pas suffi à la solde fort arriérée des troupes et à leur entretien pendant cinq mois. Il ne restait pas un ducat au duc de Bourbon, et sa petite armée refusait d'entrer en campagne avant qu'on lui eût donné ce qui lui était dû. Elle en était arrivée à ce point d'indiscipline tout en conservant sa bravoure et de désobéissance tout en se maintenant dans sa fidélité, qu'il était impossible de lui commander sans la contenter et de la faire marcher sans la payer. Pour se procurer l'argent que l'empereur n'avait pas pu envoyer et que le pays épuisé ne semblait plus en

(1) « Si morì con gran dolore universale et grandissimo danno nostro. » Lettre du dataire Giberto au protonotaire Gambara, nonce du pape en Angleterre, du 7 déc. — *Lettere di principi*, t. II, p. 21 r°.

état de fournir, le duc de Bourbon tira, comme il le dit, *jusqu'au sang* (1) de la ville de Milan; il lui arracha 30,000 écus de plus. Il contraignit Morone, enfermé dans la forteresse de Trezzo, à payer 20,000 ducats (2) comme prix de son pardon, le menaçant, s'il n'acquittait pas cette taxe, de le faire décapiter. Morone souscrivit la somme afin d'échapper à la mort. Chancelier du duc Sforza, il devint pour surcroît d'infortune secrétaire du duc de Bourbon, et après avoir conspiré en faveur de l'indépendance italienne il se fit le conseiller de celui qui travaillait à mettre toute l'Italie sous le joug de l'empereur. L'argent ainsi obtenu ne suffisant pas à compter aux troupes les paies qu'elles exigeaient pour entrer en campagne, le duc de Bourbon, le marquis del Guasto, Antonio de Leyva et d'autres capitaines engagèrent leurs joyaux, leurs bagues, leurs chaînes d'or. « De cette manière, écrivit le duc à l'empereur, nous avons trouvé 20,000 écus, avec lesquels nous avons eu le supplément pour les deux paies (3). »

Il ne commença à sortir de Milan que le 2 janvier 1527. Il laissa le commandement de la ville à Antonio de Leyva, qui garda, pour la contenir et la défendre, Gaspard de Frondsberg, fils de George, avec 2,000 lansquenets, et le comte Ludovico de Belgiojoso, entré depuis peu au service de Charles-Quint, avec 1,500 Italiens. La jonction des Espagnols et des Allemands se fit avec beaucoup de lenteur. Le 9 février, le duc de Bourbon passa la Trebbia et se réunit ensuite à Frondsberg. Avant de mettre en mouvement ses bandes résolues et nécessiteuses, il écrivit à l'empereur pour l'instruire de leurs valeureuses dispositions en même temps que de leurs impérieux besoins. Il lui disait que les chevau-légers n'avaient reçu aucune paie, que les 13,000 lansquenets de Frondsberg n'en avaient touché qu'une seule, et qu'ils avaient à réclamer plus de 100,000 écus. Il le suppliait de fournir au plus tôt à l'armée maintenant en campagne ce qui lui était dû, parce qu'elle serait sans cela exposée à mourir de faim. « Nous autres, ajoutait-il, ne

(1) Charles de Bourbon à l'empereur, lettre du 8 février 1527. — Archives impériales et royales de Vienne.

(2) « E veggo non basta, lui écrivit Charles de Bourbon, la pregione in che voi sete, me risolvo advisarvi che sono senza danari e che se farete quello che il mio messo ve dirà, ve ne troverete bene, altrimente sara peggio per voi essendo pronto a farvi cose che vi dispiaceranno molto e a me anchora. » Et la lettre de Marcus de Buxeto dans laquelle il est dit : « Li giorni passati instarono il Morone che facesse la talia, e lui diceva non aver danari : li fu detto per il capitano di justitia che si dovesse confessare che li doveva esser taliato il capo... in quel punto fu addomandato il ceppo fosse portato... per evitare il ceppo fu conclusa la talia in 20 mila. » *Ricordi inedite di Girolamo Morone*, etc., publicati dal C. Tullio Dandolo, p. 205 et 208.

(3) Charles de Bourbon à l'empereur, lettre du 8 février 1527. — Archives impériales et royales de Vienne.

pouvons plus faire autre chose que mettre notre vie à votre service (1). » Ayant le dessein d'attaquer l'Italie centrale avec cette armée que rien ne pouvait arrêter désormais si ce n'est le défaut d'argent, il se mit en marche. Il avait donné la direction de l'avant-garde au prince d'Orange (2) avec le commandement des chevau-légers et des hommes d'armes. Le marquis del Guasto conduisait la vaillante infanterie espagnole, dont il était le capitaine-général; George de Frondsberg était à la tête de ses rudes lansquenets, et le jeune Ferdinand de Gonzague, qui devint plus tard un des grands généraux de Charles-Quint, avait sous ses ordres un corps de soldats italiens. Le duc de Bourbon s'achemina ainsi vers les états pontificaux sans être inquiété par les troupes divisées de la confédération. Le marquis de Saluces, toujours en avant, ne put que se jeter dans les villes de l'église qui se trouvaient menacées et préserver tour à tour Plaisance et Bologne. Le timide duc d'Urbin, toujours en arrière, surveilla de loin, avec les troupes vénitiennes, l'armée impériale, dont il ne s'approcha jamais. Lorsque le duc de Bourbon arriva à San-Giovanni, entre Bologne et Ferrare, le duc d'Urbin se posta à Casal-Maggiore, décidé à n'en pas bouger tant que le duc de Bourbon demeurerait à San-Giovanni. Le duc de Bourbon occupa la position de San-Giovanni, où il resta campé pendant quelque temps, afin de s'aboucher avec le duc Alphonse, qui devait lui donner des vivres, des munitions, des charrois, des pionniers, de l'argent, et qui l'engagea ou l'entretint dans le projet de se jeter sur Florence et sur Rome.

III.

Les affaires de la ligue étaient singulièrement exposées dans la péninsule. Le principal chef des confédérés italiens, Clément VII, devenait chancelant. Au moment où Lannoy avait pris pied dans le royaume de Naples avec une armée et où Frondsberg était arrivé dans la Haute-Italie avec ses lansquenets, le pape alarmé avait tremblé pour les possessions du saint-siége et pour l'état de Florence. Comme son esprit était aussi incertain que son caractère était timide, il retomba dans ses irrésolutions par ses craintes. Aussi allait-il, dès cet instant, flotter entre les confédérés et les impériaux, demander des secours aux uns, négocier avec les autres, ne rien faire qu'à demi et ne pas le faire longtemps, donner le triste spectacle de ses frayeurs et de ses tergiversations, se livrer à

(1) « Noi altri non possemo far altro, se no mettere la vita per li soi servitù. » Lettre du 8 février 1527. Archives de Vienne.

(2) Lettre du duc de Bourbon à l'empereur, du 6 février 1527. — Archives impériales et royales de Vienne.

ses haines sans énergie, montrer ses troubles sans retenue, passer des hostilités aux négociations, des trêves aux ruptures, des attaques aux traités, selon ses espérances ou ses terreurs. Il fit alors demander de nouveaux subsides à Henri VIII, qui l'avait excité à entrer dans la ligue, et il réclama de François Ier une assistance plus efficace, s'il tenait à ce qu'il n'en sortît point.

Le nonce Acciajuoli, pénétrant et habile politique qui représentait à la fois le saint-siége et la république de Florence auprès du roi très chrétien, adressa par écrit à François Ier une éloquente requête. « Si votre majesté, lui disait-il, ne tourne pas cette fois toute la puissance de la France au salut commun et n'y emploie pas son esprit et son courage, l'Italie sera en peu de temps assujétie à la domination de l'empereur, vos fils resteront en prison toute leur vie, ou, pour les recouvrer, il faudra donner une si grande somme d'argent que le royaume de France en sera appauvri pour de longues années. On a tenu trop peu de compte des forces de l'empereur et l'on s'est trop confié dans les nôtres; c'est la cause du mal et de la ruine. Aujourd'hui l'Italie est réduite à un tel état, qu'elle ne peut plus toute seule résister à une si grande attaque... La venue des lansquenets au-delà du Pô, la mort du seigneur Jean de Médicis, l'arrivée du vice-roi avec les Espagnols, sont des coups mortels pour le pape et les Florentins (1). » Il supplia le roi d'envoyer sur-le-champ un de ses gentilshommes pour annoncer à Clément VII l'intention de lui venir en aide, de mettre incessamment 100,000 écus à sa disposition, de faire lever tout de suite 8 ou 10,000 Suisses qui descendraient en Italie et que joindrait à Novare le comte de Guise ou le comte de Saint-Pol avec 400 lances, et, si la paix ne se concluait pas, de passer lui-même en Italie avec les forces dont il avait souvent parlé. « Le salut de l'Italie et du monde, ajoutait-il, est entre les mains de votre majesté. Si nous restons libres, l'honneur, la gloire et l'avantage en resteront à votre majesté. Sinon, nous plierons nos cols sous le joug de l'empereur, au grand déshonneur et au détriment de votre majesté (2). »

François Ier fit les plus grandes promesses; il jugeait fort bien sa situation et l'état de l'Italie. « Je sais, disait-il au nonce, qu'il m'importe plus qu'à qui que ce soit d'être victorieux dans cette guerre, parce que j'y ai un plus étroit intérêt et un plus cher gage que personne. Je reconnais que, si l'Italie succombe et reste assujétie, l'empereur ne se pourra plus supporter, et que je recouvrerai

(1) Robert Acciajuoli au roi très chrétien dans les *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, faisant partie de la grande collection de documens inédits publiés par le ministre de l'instruction publique, t. II, in-4°, p. 864.

(2) « ... Altrimenti sottometteranno il collo al giogo dell' imperatore, con gran disonore e grave danno della maestà vostra. » *Ibid.*, p. 866.

avec difficulté mes enfans. Si l'église apostolique se remettait à sa discrétion, ce serait un pire malheur. Mon devoir m'oblige à la soutenir et à faire toute la diligence nécessaire pour la conserver. Je ne veux pas y manquer, et je suis prêt à faire tout ce qu'il faut (1).» Il avait annoncé le prochain envoi de 30,000 écus des décimes, outre 60,000 écus que le pape recevrait de la main à la main, et 20,000 autres écus qui suivraient de près les 20,000 déjà transmis à Renzo da Ceri pour faire par les Abruzzes et conjointement avec la flotte, déjà prête à attaquer par les côtes le royaume de Naples, une entreprise sur ce royaume convenue avec Clément VII. François Ier assurait en même temps que l'ordre avait été donné de lever 10,000 Suisses dans les cantons, et que les gentilshommes de sa maison étaient déjà partis pour aller l'attendre à Lyon (2). Il faisait prévenir le pape que le roi d'Angleterre lui adresserait, s'il restait fidèle à la ligue, une forte somme d'argent par sir John Russell (3), et l'engageait à se montrer calme et à tenir ferme.

Ce prince spirituel parlait à merveille et agissait moins bien. Il avait un prompt coup d'œil, mais il manquait d'application. Il s'occupait un moment et avec beaucoup d'intelligence des plus importantes affaires, puis il se dérobait pendant huit jours pour aller s'amuser dans une de ses maisons de plaisance, ou prendre avec fureur son plaisir favori de la chasse. Il évitait la peine, recherchait les distractions, promettait beaucoup, tenait moins, exagérait avec vanité ses forces, multipliait sans hésitation ses engagemens, et semblait croire que tout ce qu'il avait dit était comme fait. « Les choses agréables, écrivait le nonce au dataire Giberto et à Jacobo Salviati, parent de Clément VII, effacent de son esprit les pensées plus graves, de sorte que le plus souvent les paroles restent à nous, et les effets vont aux plaisirs (4). »

A peine se terminaient ces entretiens sur les besoins de l'Italie et du pape, que François Ier allait chasser pendant quinze jours en Champagne, emmenant avec lui les principaux seigneurs de sa cour et de son conseil (5). Presque rien de ce qu'il annonçait ne s'exécutait. Clément VII, ne recevant pas les sommes qui avaient été promises et réduit à ses propres forces, tombait dans un extrême découragement. Il était très alarmé en apprenant que les lansquenets descendus en Lombardie n'avaient pas été arrêtés dans leur

(1) Lettre d'Acciajuoli du 22 janvier 1527, *Négociations*, etc., p. 892.

(2) Lettres d'Acciajuoli des 29 déc. 1526 et 5 janvier 1527, *ibid.*, p. 877 et 883-884.

(3) Lettre du même du 10 janvier 1527. *Ibid.*, p. 886-887.

(4) « E versa tutto in quelli piaceri più vicini e più facili a goderli... *Adeo* che il più delle volte le parole restono a noi e li effetti alli altri piaceri. » Lettre du 22 janvier 1527. *Ibid.*, p. 893.

(5) *Ibid.*, p. 893.

marche et qu'ils ne rencontraient aucun obstacle à leur jonction avec les Espagnols. Ses inquiétudes, fort grandes du côté de la Haute-Italie, n'étaient pas moins vives du côté de l'Italie inférieure. Les Colonna venaient de prendre Ceperano et Pontecorvo sur les terres méridionales de l'église, où le vice-roi de Naples avait pénétré à la tête d'une petite armée et assiégeait Frosinone. Clément VII, dont l'imagination effrayée grossissait ces périls, qui n'étaient encore ni rapprochés, ni redoutables, se hâta de traiter avec les envoyés de Charles-Quint.

Tout en faisant la guerre à l'empereur, il n'avait pas cessé, à l'exemple même de François Ier, d'être en négociation avec lui. Il avait envoyé en Espagne messer Paolo d'Arezzo, chargé d'y proposer un arrangement convenable des affaires d'Italie et d'y demander la délivrance des enfans de François Ier moyennant une rançon. L'empereur de son côté avait dépêché en Italie le général des franciscains et son grand-écuyer Cesare Feramosca pour négocier avec le pape et arriver à une commune pacification. Jusque-là rien n'avait pu se conclure, les vues étant de part et d'autre trop opposées; mais alors, dans la précipitation de son épouvante, Clément VII accéda à tout ce que voulait Charles-Quint. Par l'accord qui lui était imposé, les clauses du traité de Madrid restaient les mêmes, le rétablissement de Francesco Sforza n'était point exigé, et le pape, tenu avec les Florentins de donner 200,000 ducats pour renvoyer les lansquenets d'Italie, devait remettre comme gages de sa fidélité Parme, Plaisance et Civita-Vecchia (1). Le consistoire des cardinaux auxquels fut communiqué le projet de convention, que le péril était loin d'autoriser encore et que repoussait la dignité du saint-siége, se déclara contre l'adoption, et dit qu'il fallait vendre les vases des églises plutôt que de s'y soumettre (2). Malgré l'avis des cardinaux, Clément VII l'accepta et conclut le 31 janvier 1527 une trêve de huit jours pour présenter ce traité aux Vénitiens, qui le rejetèrent avec mépris et en envoyèrent aussitôt les articles à la cour de France.

En recevant le 15 février cette alarmante nouvelle, François Ier fut extrêmement irrité. Il assembla le lendemain 16 les seigneurs du conseil à Saint-Germain, où il fit venir le nonce Acciajuoli. — « Monsieur l'ambassadeur, lui dit-il, le pape a fait un accord avec

(1) Articles envoyés par le pape à Venise, et de Venise au roi de France. — Lettre d'Acciajuoli, du 17 fév. 1527. *Négociations entre la France et la Toscane*, t. II, p. 900. — § XIII du *Mémoire de Lannoy* à l'empereur, envoyé de Sienne le 17 mai 1527 par son secrétaire Durant. — Lanz, t. Ier, p. 696-697.

(2) Les cardinaux votèrent que le pape ne saurait accepter ces articles, et qu'il fallait « plustost vendre et engaiger croix, calices et reliquaires et jusques à vendre et engaiger leurs propres personnes que de consentir à telle iniquité. » Nic. Raince au roi. Lettre du 30 janvier 1527. Mss. Béthune, v. 8509, f° 131.

les impériaux à notre grand préjudice et à celui des autres confédérés. Nous en avons été très émerveillés. Nous nous attendions à toute autre chose et nous ne croyions pas être abandonnés par sa sainteté dans un moment où elle était pourvue d'argent et où nous avions donné ordre de lui en remettre de nouveau, étant à la veille de conclure un arrangement avec le roi d'Angleterre et de donner ensemble tant d'affaires à l'empereur, qu'on pût l'amener à des conditions honnêtes. Il est étrange que sa sainteté veuille se remettre à la discrétion de l'empereur (1), qui en fera un simple prêtre plutôt que de persister dans l'amitié de princes si puissans et tout disposés pour sa défense et pour la libération de l'Italie. Je vous ai fait appeler, continua-t-il, pour me plaindre de cette conduite de sa sainteté. Je pense agir de telle sorte que l'empereur ne réussisse pas dans son dessein de tout soumettre à sa tyrannie, et je laisserai en servitude ceux qui y seront tombés par bassesse et par peur. Le pape nous ayant abandonnés, nous resserrerons nos liens, le roi d'Angleterre, la seigneurie de Venise et moi; j'espère que Dieu nous aidera et que nous aurons assez de force pour venir à bout de l'empereur. »

Avant que Clément VII connût, par la dépêche du nonce Acciajuoli, cette véhémente sortie de François Ier contre l'acte auquel il avait eu la faiblesse de souscrire, il y avait déjà renoncé. Le jour même où il concluait cette trêve onéreuse et humiliante, les troupes pontificales remportaient une victoire marquée sur les troupes impériales dans le sud de l'Italie. Le général de l'église Vitelli et le cardinal-légat Trivulzi, à la tête d'une armée de 10,000 bons soldats, attaquaient devant Frosinone l'armée espagnole, qui en faisait le siége. Ils la battaient, la contraignaient d'évacuer les états de l'église et de rentrer assez en désordre dans le royaume de Naples. En apprenant ce succès, le pape enhardi rompait le traité du 31 janvier, auquel la peur seule l'avait disposé à consentir. Il prescrivait de continuer la guerre. Passant même d'un excès d'abandon à un excès d'entreprise, il voulait poursuivre la conquête du royaume de Naples, qu'il avait proposée par le sécrétaire Sanga à François Ier pour un des fils du roi, qui épouserait Catherine de Médicis, sa nièce.

IV.

La victoire de Frosinone, qu'il apprit presque aussitôt, causa autant de joie à François Ier que la trêve lui avait inspiré de mécontentement. Pensant bien que Clément VII rentrerait dans la

(1) « Che lo farà tornare un simplice prete. » Lettre d'Acciajuoli, du 17 février 1527. *Négociations*, etc., t. II, p. 62.

ligue, il dit au nonce Acciajuoli : « Je me persuade que le pape ne sera plus disposé à traiter avec nos ennemis (1). » Il l'instruisit en même temps de l'union plus étroite qui se négociait et de l'alliance de famille qui se préparait entre le roi d'Angleterre et lui, afin d'attaquer ensuite de concert l'ennemi commun. « Nous sommes décidés, le roi mon frère et moi, ajouta-t-il, à faire à l'empereur une guerre dont vous vous émerveillerez bientôt. C'est pourquoi écrivez à notre saint-père le pape que, pour l'amour de Dieu, il se remette l'esprit, ne délaisse pas cette compagnie et ne songe plus ni à des trêves ni à des négociations. Maintenant qu'il a pris le dessus et que l'armée de Lombardie est si incertaine qu'elle ne sait que faire, qu'il se rassure, afin que nous puissions affermir nos pas et tourner notre pensée à lui venir en aide. A dire le vrai, ses pratiques continuelles d'accord, ses peurs, ses desseins de fuir, nous ont tenu dans l'irrésolution et nous ont toujours fait craindre de perdre notre temps et notre argent. Aujourd'hui je veux aider sa sainteté de toute manière. Je dépêche Langey avec 20,000 écus que je n'entends pas être comptés au nombre de ceux que j'ai promis. J'ai ordonné d'en envoyer 20,000 au comte Pierre de Navarre, afin qu'il mette de 5,000 à 6,000 hommes de pied sur la flotte, qu'il aille à Civita-Vecchia et fasse tout ce que lui dira notre seigneur le pape. Je vous donnerai tout de suite à vous l'assignation des 50,000 écus des décimes qui reviennent à sa sainteté, afin qu'elle puisse s'en servir. Vous pourrez tirer cette somme sur qui vous voudrez. Soyez assuré que, le mariage fait avec la princesse d'Angleterre (2), le roi son père et moi nous entreprendrons la guerre de bonne sorte. Le roi d'Angleterre et le duc de Gueldre attaqueront la Flandre; moi, par le chemin de la Navarre, je passerai en Espagne avec 25,000 hommes de pied et 1,500 ou 2,000 lances, et, si le pape ne se trouble pas l'imagination, nous imposerons la paix à l'empereur comme nous le voudrons et nous le ferons le pape le plus glorieux qui ait jamais été (3). » Acceptant l'offre que le secrétaire Sanga était venu lui faire de la part de Clément VII, il ajouta : « J'ai donné à M. de Langey la commission de dire au pape que je suis content de faire l'entreprise de Naples pour un de mes fils et de prendre sa nièce. Aidé de sa sainteté, je ferai l'entreprise dans un tel esprit et de telle sorte que l'empereur ne récupérera jamais plus le royaume de Naples (4). »

(1) Lettre d'Acciajuoli, des 18 et 19 février 1527. *Négociations*, etc., p. 90.

(2) Ce mariage, qui se négociait alors, devait avoir lieu plus tard entre la jeune Marie et François Ier ou l'un de ses fils. François Ier dit au nonce qu'il cherche à gagner le printemps, « per fare a tempo nuovo quello sforzo di quà che io vi ho più volte detto, e per riddure a conclusione il mariaggio con Inghitterra. » Même lettre. *Ibid.*, p. 908.

(3) « E faremlo il più glorioso papa che fusse mai. » Même lettre. *Ibid.*, p. 908.

(4) Même lettre. *Ibid.*, p. 909.

Si François Ier avait exécuté tout ce qu'il annonçait, s'il avait surtout envoyé diligemment les sommes d'argent qu'il promettait au pape et dont le pape avait un pressant besoin pour tenir ses troupes sur pied, afin de lutter sans désavantage au sud contre le vice-roi et d'attendre sans trop de crainte au nord l'armée impériale que commandait le duc de Bourbon, les choses se seraient passées comme François Ier le demandait; mais ce prince, prodigue de paroles et d'assurances, voyait ce qu'il y avait à faire, et, soit légèreté, soit impuissance, il ne le faisait jamais à propos ou ne le faisait qu'imparfaitement. Ce qu'il concevait avec intelligence, il ne l'accomplissait pas avec exactitude. Très spirituel et fort pénétrant, il ne lui manquait pour être habile que de joindre l'application à la clairvoyance et d'adapter ses moyens à ses projets. Malheureusement les plaisirs qu'il aimait le détournaient sans cesse des affaires dans lesquelles il se jetait, et il promettait toujours au-delà de ce qu'il pouvait.

Ainsi François Ier ne fit point remettre à Clément VII les sommes dont il avait annoncé l'envoi au nonce Acciajuoli. Il n'expédia pas non plus assez vite sur ses gros navires les troupes de débarquement nécessaires à l'invasion du royaume de Naples. Cette invasion, qui rencontra fort peu de résistance de la part des Espagnols et beaucoup d'assentiment de la part des populations lassées de leur joug, aurait réussi, si elle avait été tentée avec un peu de vigueur et d'ensemble. Renzo da Ceri entra avec 6,000 hommes levés à la hâte dans les Abruzzes; secondé par les fils du comte de Montorio, il prit Aquila et se rendit maître des pays de Tagliacozzo, d'Alva et de Celano. La flotte sur laquelle était le comte de Vaudemont s'empara de Pouzzoles, de Mola-di-Gaëte, de Castellamare, de Sorrento et de la Torre-del-Greco; mais, soit du côté de la terre, soit du côté de la mer, les progrès de la conquête furent arrêtés par l'insuffisance des moyens fournis pour l'exécuter. Faute de troupes de débarquement, le comte de Vaudemont ne put pas prendre Naples; faute de ressources, Renzo da Ceri fut hors d'état de s'avancer jusqu'en Pouille; enfin, faute d'argent et de vivres, l'armée pontificale elle-même, peu de temps après l'avantage obtenu devant Frosinone, ne voulut pas rester sur pied et se débanda. Lannoy, reprenant l'offensive, franchit la frontière du royaume de Naples et se porta de nouveau dans les états du saint-siége. Il parvint, sans être arrêté, jusqu'à Piperno. D'autre part, le duc de Bourbon était prêt à quitter son camp de San-Giovanni et menaçait d'envahir avec ses terribles bandes l'Italie centrale.

Clément VII était aux abois. Il avait épuisé le trésor pontifical (1)

(1) Guicciardini, lib. XVIII.

et ne pouvait plus rien demander à la république de Florence, dont il avait tiré depuis le commencement de la guerre près de 800,000 ducats (1). Le roi de France lui annonçait sans cesse des sommes d'argent qui n'arrivaient que d'une manière tardive et insuffisante. Dans cet état de détresse, n'ayant plus le moyen d'entretenir les troupes qui défendaient les possessions de l'église vers le sud, nullement protégé vers le nord par l'armée des confédérés, trop timidement conduite pour s'opposer à la marche des Espagnols et des lansquenets campés sur les terres de l'église, il reprit ses terreurs et ses négociations. Afin d'éviter le danger imminent auquel il se croyait exposé, il entra derechef en pourparlers avec les impériaux.

Lannoy envoya à Rome l'écuyer de l'empereur Cesare Feramosca et son secrétaire Serenon. Les conditions qu'ils portaient étaient cette fois moins défavorables à Clément VII (2). Charles-Quint tenait par-dessus tout à s'accorder avec le pape. Il espérait par là rompre la ligue franco-italienne dont le pape était le lien, préserver le royaume de Naples d'une invasion, faire passer l'armée du duc de Bourbon sur les terres des Vénitiens pour y vivre à leurs dépens (3), et les contraindre à une paix qui laisserait l'Italie à sa merci et le roi de France dans l'isolement.

Feramosca arriva à Rome avec les propositions de Charles-Quint pour suspendre la guerre en même temps qu'y arrivait Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, avec les instances de François Ier pour la continuer (4). Guillaume du Bellay apportait à Clément VII très peu d'argent et beaucoup de promesses. Feramosca lui offrait une trêve moins inacceptable que la trêve précédente. Pendant quelques jours, Clément VII flotta entre ses animosités et ses frayeurs (5):

(1) « Li signori fiorentini, dal primo d'aprile 1526 fino al maggio che si partiron li Medici, hanno speso per la guerra fatta parte in Lombardia parte in Toscana otto cento Mila ducati. » — *Relatione di Firenze del Clarissimo Marco Foscari*, tornato ambasciatore da quella republica l'anno 1527. — Alberi, ser. I, vol. Ier, p. 33-34.

(2) Guicciardini, lib. XVIII. — Mémoire de Lannoy à l'empereur, §§ XXVI, XXVII, XXVIII, dans Lanz, t. Ier, p. 701.

(3) Il l'écrivait ainsi au duc de Bourbon dans une lettre datée du 12 mai 1527 de Valladolid, où il avait assemblé les cortès pour avoir de l'argent : « En cas que n'ayiez pas fait d'autre nouveau appointement avec le pape devant la réception de cette letire, qui soit meilleur que ladite tresve, vous observerez et garderez icelle selon sa forme et teneur pour avoir le pape pour nostre amy... » Il ajoutait : « Vous conduirez et mettrez vos gens en la terre des Vénitiens pour illec les entretenir et les contraindre à quelque bon appoinctement qui soit seheur (sûr). » — Archives impériales et royales de Vienne.

(4) Lettre du dataire Giberto au cardinal-légat Trivulzio, du 12 mars 1527. — *Lettere di Principi*, t. II, p. 59 v°.

(5) « Si Sforza mostrarsi più gagliardo che può. Et così tutti hieri et hoggi s'è stato hor col signor Cesare (Feramosca) hor con monsignor de Langes in continuo dibotto di concludere ò escludere quest'accordo. » *Ibid.*, p. 60 r°.

il avait le désir de demeurer fidèle à la ligue conclue pour procurer l'indépendance de l'Italie, et il sentait la nécessité de soustraire l'état pontifical et l'état florentin à l'attaque redoutée des impériaux. Dépourvu de ressources, n'ayant plus le moyen de solder et de retenir ses troupes, réduit aux timides assistances des Vénitiens et aux encouragemens inefficaces de François Ier, il céda de nouveau au sentiment de la crainte qui s'emparait si facilement de son âme, et il traita avec les envoyés de Charles-Quint. La trêve fut conclue le 15 mars 1527 (1). Au lieu de 200,000 ducats, il n'en était demandé que 60,000 à Clément VII, qui n'était plus contraint de remettre les citadelles d'Ostie et Civita-Vecchia comme gages de sa fidélité. La république de Venise et le roi de France pouvaient être compris dans cet arrangement. S'ils l'acceptaient, les lansquenets sortiraient de la Haute-Italie; s'ils n'y adhéraient pas, l'armée impériale, à laquelle seraient attribués les 60,000 ducats, se retirerait seulement des terres de l'église (2). En abandonnant la confédération, que devaient délaisser aussi les Florentins, le pape assurait la prépondérance en Italie à l'empereur, qui serait moins attaquable au sud comme roi de Naples et l'emporterait aisément dans le nord, où son lieutenant le duc de Bourbon s'affermirait comme duc de Milan.

Ce traité, dont la conclusion devait exciter le plus vif mécontentement et le plus grand trouble à Venise et en France, il fallait le faire accepter par une armée aussi indisciplinée qu'avide, depuis longtemps sans solde et à la disposition de laquelle était mise seulement la somme modique de 60,000 ducats. Cesare Feramosca, qui venait de le conclure à Rome, se rendit en toute hâte au camp impérial pour le signifier au duc de Bourbon et faire rétrograder ses troupes (3). L'armée était immobile entre San-Giovanni et Bologne. Elle y manquait de tout. Le duc de Bourbon, ayant épuisé les provisions qu'il avait tout d'abord reçues du duc de Ferrare, ne savait plus ni comment la faire vivre, ni comment la faire avancer. Il tombait des pluies torrentielles. Mal vêtus, peu nourris, sans souliers, sans argent, les Espagnols et les lansquenets, arrivés au comble de l'exaspération, s'étaient mutinés avec fureur, le 13 mars, l'avant-veille du jour où la trêve se signait à Rome. Les Espagnols avaient donné le signal du soulèvement. Ils s'é-

(1) « Si è pur nostro signore questa mattina risoluto di fermar l'accordo, il quale, a chi senza passione considerera le cose que hanno, non dico persuasa ma sfozzata sua santità farlo, non harà bisogne di giustificatione. » Le dataire Giberto au cardinal-légat Trivulzio, 15 mars 1527. — *Lettere di Principi*, t. II, p. 62 r°.

(2) Guicciard., lib. XVIII.

(3) Mémoire de Lannoy à l'empereur, § XXIX, dans Lanz, t. Ier, p. 701, et lettre de Feramosca à l'empereur, du 4 avril 1527. *Ibid.*, p. 231.

taient portés en tumulte devant la tente du duc de Bourbon, demandant leur solde, et ils auraient tué le duc, dont ils pillèrent la demeure, s'il ne s'était pas dérobé par la fuite à leurs violences (1). Il était allé chercher un asile dans le quartier des lansquenets, auprès de George Frondsberg; mais les Allemands eux-mêmes n'avaient pas tardé à suivre l'exemple des Espagnols, et ils s'étaient soulevés à leur tour en criant : *Lanz! lanz!* de l'argent! de l'argent! — George Frondsberg s'efforça en vain de les apaiser. Il les appela ses enfans, les supplia de continuer à servir l'empereur avec docilité et d'attendre patiemment que leur solde, qu'ils recevraient bientôt, pût être payée. Sa voix, jusque-là si obéie, ne fut pas écoutée, et le vieux capitaine, surpris de cette résistance inaccoutumée de ses fidèles lansquenets, fut frappé d'apoplexie en les haranguant. La parole lui manqua tout d'un coup, et il tomba affaissé sur un tambour (2). Ses Allemands consternés le transportèrent dans son logis, d'où il fut conduit à Ferrare afin d'y recevoir des soins qui ne le sauvèrent pas.

Pour apaiser cette sédition militaire, il fallut contenter les soldats et composer avec eux. A l'aide d'un petit emprunt fait au duc de Ferrare, il leur fut donné un ducat par homme, et le duc de Bourbon laissa espérer à l'armée le riche pillage de Florence et de Rome comme complément de solde (3). Le tumulte était à peine apaisé, Frondsberg était mort, et les bandes impériales, replacées sous les ordres du duc de Bourbon, mais suivant la direction de douze élus qu'elles avaient nommés pour veiller à leurs intérêts, étaient prêtes à se jeter sur l'Italie centrale, lorsque Feramosca arriva au milieu d'elles. Il apportait la trêve destinée à arrêter leur marche et l'annonce de 60,000 ducats qui ne pouvaient ni suffire à leurs besoins ni correspondre à leurs exigences. Aussi des murmures s'élevèrent tout d'abord contre lui dans le camp irrité (4). Le duc de Bourbon, à qui l'envoyé de Lannoy montra des

(1) « J'y fus et le trouvai au camp de Saint-Jean, où ils étoient restés quelques jours faute de vivres, de grandes pluyes et neiges qui étoient tombées, et à deffaut d'argent, à cause de quoi les gens s'étoient mutinés et avoient entouré la maison de Bourbon, lequel s'absentoit une nuit hors du camp. » Lettre de Feramosca à l'empereur, du 4 avril 1527. Lanz, t. Ier, p. 231. — « Essendo a questi di seguito in quel campo un'ammutinamento si grande che gli fu sacchagiato l'allogiamento da monsignor di Borbone et morto un suo gentilhuomo. » Lettre du 21 mars, du dataire Giberto au cardinal Trivulzio. *Lettere di Principi*, t. II, p. 66 r°.

(2) Adam Reissner, *Historie der Frundsberge*, bl. 98. — *George von Frundsberg oder das deutsche Kriegshandwert zur Zeit reformation*, par le Dr F. W. Barthold, in-8°, Hambourg, 1833, p. 411-415.

(3) « On composa en donnant un écu par homme et en leur promettant la loix de Mahomet. » Lettre de Feramosca du 4 avril. — Lanz, p. 231.

(4) « Comme j'arrivai avec la paix, ils parurent furieux comme des lions. » Même lettre, *ibid.*, p. 231.

lettres de l'empereur, qui prescrivait d'exécuter ce qui serait conclu entre le pape et le vice-roi de Naples conformément à ses intentions et pour le plus grand avantage de ses affaires, laissa voir son orgueilleux mécontentement. Il s'emporta, déclara qu'il renoncerait au commandement d'une armée qu'on entravait à ce point, menaça de ne plus servir l'empereur, prononça les plus étranges paroles, et finit par dire à Feramosca que, s'il voulait faire observer cet accord, il eût à persuader l'armée de la nécessité de s'y soumettre.

Feramosca l'essaya. Il parla à tous les capitaines réunis de l'utilité de la trêve qui venait d'être convenue; il les entretint des obstacles que rencontreraient les troupes, des dangers et des revers auxquels elles seraient exposées, si, sans vivres, sans argent, avec peu de canons, elles s'engageaient à travers des pays pauvres et âpres, et allaient se heurter contre des villes fermées et bien défendues. Il demanda qu'ils fissent accepter par leurs compagnies respectives une paix dont il leur expliqua les raisons et leur développa les avantages pour l'empereur, aux volontés duquel ils étaient d'ailleurs tenus d'obéir. Comme l'avait prévu le duc de Bourbon, l'armée ne se laissa pas gagner et ne souscrivit point à la paix. Elle voulait marcher, se battre, piller. Les soldats, furieux contre Feramosca, le cherchèrent pour le tuer, et si, averti à temps du péril, il ne s'était pas enfui sur un cheval que lui donna Ferdinand de Gonzague, il aurait péri sous leurs coups (1). Alors le duc de Bourbon, tenant moins de compte des desseins de l'empereur que des passions de l'armée, interrogea les Espagnols et les lansquenets sur ce qu'ils voulaient faire. « Nous désirons, répondirent-ils, aller en avant. — Et moi, ajouta-t-il, j'irai avec vous. » Il fut décidé que l'armée se mettrait en mouvement le lendemain. Le marquis del Guasto, qui avait tout tenté pour l'arrêter, se refusait à la suivre. Le duc de Bourbon le pressa vivement de rester à la tête des Espagnols, dont il était capitaine-général. « N'avez-vous pas, lui dit-il, ordre de l'empereur de faire ce que je prescrirai? Eh bien! je vous l'ordonnerai par écrit. — Il est vrai, répondit le marquis; mais, comme je sais que vous n'accomplissez pas ce que l'empereur vous ordonne, je ne dois pas non plus vous obéir contre ses ordres. » Il se démit de son commandement et se retira à Ferrare.

(1) « Ils me conseillèrent de sortir de San-Juan... Je pris un cheval de Fernando de Gonzaga et je partis d'abord; après mon départ, ils vinrent en troupe, me cherchant par toute la maison de Bourbon. » Lettre de Feramosca, du 4 avril, p. 232.

V.

Le 30 mars 1527, l'armée impériale, qui reçut du duc de Ferrare des munitions, des chariots, des pionniers et quelques vivres, se mit en route conduite par le duc de Bourbon, assisté des douze élus (1). Elle prit d'abord le chemin de la Romagne, fut arrêtée quelque temps par les rivières, que les pluies avaient grossies, parut sous Imola, où était allé de Bologne le vigilant marquis de Saluces avec les troupes soldées par la France, poussa jusqu'à Forli, ne parvint à entrer que dans des lieux ouverts, comme Lugo et Cotignola, et se dirigea, exposée aux plus dures souffrances et aux plus extrêmes privations, vers la partie la plus haute et la plus âpre des Apennins, d'où elle comptait descendre et se jeter sur la riche proie de Florence et de Rome. Le duc de Bourbon, qui la menait à ce grand pillage, semblait entraîné par elle et prétendait la suivre afin de la contenir (2). Il écrivait que, si le pape fournissait à l'armée assez d'argent pour la satisfaire, il la déciderait à rétrograder.

En apprenant que le duc de Bourbon n'avait pas accédé à la trêve sous le prétexte que la somme stipulée de 60,000 ducats n'était pas assez considérable, Clément VII, tout à la fois indigné et effrayé, avait sommé le vice-roi de Naples de faire accepter au plus tôt par l'armée impériale l'arrangement conclu avec l'empereur. Lannoy, qui était alors à Rome, où le pape l'avait appelé pour être encore plus rassuré par sa présence, ne refusa point de s'entremettre auprès du duc de Bourbon et de l'armée, mais en demandant que les 60,000 ducats fussent portés à 150,000 pour satisfaire aux désirs de l'un et arrêter les mouvemens de l'autre (3). Comme cette somme ne pouvait pas être trouvée tout de suite à Rome, Lannoy se rendit avec un maître d'hôtel du pape à Florence, intéressée au maintien d'un accord qui l'arracherait au péril dont elle était menacée. Le vice-roi assura qu'à ce prix il ferait rétrograder l'armée, et il s'engagea, si le duc de Bourbon ne s'y montrait point disposé, à détacher d'elle tout au moins les Espagnols et les hommes d'armes.

Pendant dix jours, il négocia la levée des 150,000 ducats avec les Florentins, qui promirent de les fournir et vendirent les vases de leurs églises pour les trouver. Cet accord nouveau eut l'assentiment de deux gentilshommes, La Motte et Montbardon, que le duc de Bourbon avait envoyés à Florence avec son aumônier Jean de

(1) « L'armée marche sans ordre et avec beaucoup d'ardeur vers la Romagne, accompagnée de ses douze élus. » Lettre du 4 avril, p. 233-234.

(2) C'est ce qu'il écrit au lieutenant du pape Fr. Guicciardini. — Guicciard., lib. VIII.

(3) Mémoire de Lannoy à l'empereur, §§ XXXI-XXXV. — Guicciard., lib. XVIII.

Languedoc, afin d'assurer qu'une somme plus forte lui permettrait de ramener en Lombardie l'armée qu'il avait désiré arrêter sans le pouvoir. Ses commissaires retournèrent auprès de lui pour le prévenir que les 150,000 ducats seraient comptés en deux fois aux soldats impériaux (1). Ils furent suivis de près par le vice-roi de Naples et le maître d'hôtel de Clément VII, qui allaient surveiller l'exécution de ce dernier arrangement, et par les délégués florentins, qui gravirent les pentes occidentales de l'Apennin, portant avec eux les 100,000 ducats du premier paiement. Tout semblait définitif, et Clément VII considéra comme certaine la retraite des troupes impériales. Après avoir conclu la trêve du 15 mars à Rome, il avait licencié la plus grande partie des troupes qui lui restaient encore et n'avait conservé que 2,000 hommes des bandes noires, 500 chevaux et un petit nombre de Suisses (2). En apprenant ce qui avait été convenu à Florence, pleinement rassuré, il renvoya le peu de soldats qu'il avait gardés, et demeura entièrement désarmé dans Rome.

C'était ce que voulait le duc de Bourbon. L'adhésion donnée en son nom au dernier arrangement était trompeuse. Elle n'avait d'autre objet que de faire tomber le pape dans une fausse sécurité, de maintenir ouverts les passages qui conduisaient en Toscane (3) et de laisser à la merci des impériaux Florence et Rome dépourvues de toute défense. Après avoir été retenu longtemps en Romagne par la nécessité de faire des vivres et par le débordement des rivières, le duc de Bourbon, laissant ses canons pour aller plus vite, s'était enfin dirigé vers le Val-di-Bagno, seule route qui ne lui fût pas fermée pour passer de l'état de l'église sur le territoire florentin. Il avait pris Meldola, que ses troupes avaient saccagée, et remontant, par Galeata, Santa-Sophia, San-Pietro-in-Bagno, les revers orientaux des Apennins, où ses soldats, au milieu des neiges amoncelées et des torrens grossis, avaient eu beaucoup de peine à ne pas mourir de faim et de froid, il touchait aux cimes les plus élevées des montagnes qu'il voulait franchir au moment où le vice-roi de Naples, le maître d'hôtel de Clément VII et les porteurs des ducats florentins s'avançaient par le revers opposé pour le joindre et l'arrêter.

(1) Mémoire de Lannoy à l'empereur, §§ XXXV et XXXVI. Lanz, p. 703-704.

(2) Guicciard., lib. XVIII.

(3) « Il duca penetrò nella valle di Bagno, e superati passi angustissimi e difficilissimi ebbe comodità d'innoltrarsi nelle terre de' Fiorentini. Che non fosse stata la fallace opinione che ad ogni modo si confermasse l'accordo, senza dubbio li imperiali erano rovinati, e Roma non saria stata distrutta. » Marco Foscari, dans Alberi, ser. II, vol. Ier, p. 15.

Continuant sa marche et ses tromperies, il donna rendez-vous au vice-roi sous l'Apennin, qu'il tenait avant tout à passer, et ne cessa d'écrire, soit à lui, soit au lieutenant du pape Francesco Guicciardini, qu'il était toujours dans les plus pacifiques dispositions (1). Arrivé au sommet de la montagne sans avoir rencontré d'obstacle, il descendit à la Pieve-San-Stephano, se jeta sur la droite dans les plaines d'Anghiari et d'Arezzo et se dirigea du côté de Florence par le val d'Arno. Le 21 avril, jour de Pâques, il vit à la Piena (2), entre Arezzo et Montevarchi, le vice-roi de Naples, qui à grand'peine venait d'échapper à la fureur des paysans soulevés, tandis que les délégués florentins avaient mis à couvert les 100,000 ducats qu'ils portaient à l'armée impériale (3), et que le duc de Bourbon ne s'était pas montré pressé de recevoir. Il demandait bien au-delà dans ce moment. Mettant à un prix plus élevé le maintien de l'accord et la retraite de l'armée, il déclarait insuffisans les 150,000 ducats acceptés en son nom à Florence, et il en réclamait 240,000 (4). Le vice-roi de Naples, soit qu'il devînt complice de la duplicité visible de Bourbon, soit qu'il tînt à ne pas repousser une proposition qui n'était ni sincère ni acceptable, fit connaître à Clément VII cette nouvelle exigence, à laquelle le pape n'avait pas la possibilité et avait encore moins la volonté de se soumettre. Après avoir passé plusieurs jours au camp impérial, sans signifier au duc de Bourbon les ordres formels de l'empereur son maître, sans chercher à inspirer plus de modération et d'obéissance à l'armée, le vice-roi se retira à Sienne, où il alla attendre la réponse facile à prévoir du souverain pontife. Le duc de Bourbon continua de suivre le val d'Arno, et le 26 avril il arriva avec ses soldats, pressés par le besoin et avides de pillage, à San-Giovanni-de-Toscane, qu'une distance de vingt milles séparait de Florence, très peu défendue du côté de l'est.

Heureusement pour cette grande et opulente cité, le même jour, l'armée française, conduite par le diligent marquis de Saluces, et l'armée vénitienne, commandée par le duc d'Urbin, cette fois moins tardif, arrivaient à quelques milles du côté du nord (5). En apprenant la marche menaçante du duc de Bourbon et ses demandes équivoques, en voyant le désaccord de ses actes hostiles et de ses paci-

(1) Guicciard., lib. XVIII.

(2) Mémoire de Lannoy à l'empereur, § XXXVI. — Lanz, t. Ier, p. 704.

(3) « Il commissario dei Fiorentini messe li denari in luego sicuro, e il vicere fu assalito dai Villani, dai quali con difficultà si libero e si salvo a camaldoli; dipoi andò el campo cesareo, e di là a Siena. » Marco Foscari, dans Alberi, ser. II, vol. Ier, p. 48.

(4) Mémoire de Lannoy à l'empereur, § XXXVI. — Lanz, p. 704.

(5) Marco Foscari, dans Alberi, ser. II, vol. Ier, p. 54.

fiques paroles, on ne s'était pas laissé prendre aux piéges de sa fourberie. Dès qu'il avait passé l'Apennin et campé à la Pieve-de-San-Stephano, les Florentins, alarmés de son approche et redoutant une attaque, avaient demandé la prompte assistance des troupes de la ligue. Bien que le pape se fût accordé avec l'empereur par un traité auquel il n'avait pas encore renoncé, il importait de ne pas laisser tomber Florence entre les mains d'un ennemi qui y trouverait de grandes ressources et y accroîtrait sa puissance. Le lieutenant du pape Francesco Guicciardini joignit ses instances à celles de l'ambassadeur vénitien Foscari auprès du duc d'Urbin et à celles de l'envoyé de François Ier, Guillaume du Bellay, auprès du marquis de Saluces, pour qu'ils accourussent au secours de Florence (1). Cédant à ces pressantes sollicitations, les deux généraux confédérés s'y acheminèrent sans retard par deux directions différentes. Ils parvinrent à la portée de la ville le 26 avril, en même temps que le duc de Bourbon pénétrait jusqu'à San-Giovanni avec l'armée impériale (2).

Ce jour même, le cardinal de Cortone, délégué de Clément VII, et Hippolyte de Médicis, neveu du pape, étant allés au-devant du duc d'Urbin, leur sortie fut considérée comme une fuite, et il éclata un mouvement populaire contre la famille qui gouvernait et épuisait la république. Les jeunes gens de la première noblesse, suivis d'une foule considérable, parurent en armes dans les rues, soulevèrent la ville aux cris de *popolo, popolo! liberta, liberta!* occupèrent le palais du gouvernement et s'y établirent. Ce soulèvement, prélude de la révolution qui renversa bientôt l'autorité des Médicis dans Florence et releva le régime républicain, n'eut pas alors de durée parce qu'il manquait d'à-propos. Le cardinal de Cortone rentra dans la ville avec les troupes confédérées; le duc d'Urbin, le marquis de Saluces, de concert avec Federigo da Bozzolo et F. Guicciardini, apaisèrent ce tumulte intempestif sans qu'il en coûtât rien à ceux qui l'avaient provoqué. On décida les chefs du soulèvement à évacuer de leur gré le palais public, qu'on ne leur eût arraché de force qu'au prix de beaucoup de sang, et ils rentrèrent tranquillement chez eux, soumis de nouveau à la domination qu'ils ne devaient pas tarder à abattre (3). Le lendemain de cette journée, Florence, secourue par les troupes confédérées, rompit l'accord dans lequel Clément VII l'avait comprise, et elle rentra

(1) Marco Foscari, dans Alberi, etc., p. 49-54. — Guicciard., lib. XVIII. — Mémoires de Martin du Bellay, frère de Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, p. 16 du t. XVIII de la collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, par Petitot.

(2) Marco Foscari, *ibid.*, p. 49.

(3) Guicciard., lib. XVIII. — Marco Foscari, *ibid.*, p. 50.

dans la ligue. Elle s'engagea, le 27 avril, à fournir à la confédération 300 lances, 500 chevau-légers et 5,000 hommes de pied qui, levés à ses frais et soldés par elle, serviraient partout où le demanderait l'intérêt commun (1).

VI.

Deux jours auparavant, le pape lui-même était revenu à la ligue qu'il avait tant de fois quittée et reprise. Dès qu'il avait connu les nouvelles prétentions du duc de Bourbon que lui avait transmises le vice-roi de Naples, il avait soupçonné ce qu'il y avait d'artificieux dans la conduite du général de Charles-Quint et de trompeur dans ses assurances. Le 25 avril, de nouveaux articles avaient été signés en son nom et en présence des ambassadeurs du roi d'Angleterre John Russell et Gregorio Casale. « Notre très saint seigneur, était-il dit dans le préambule de ce traité, conclu presque à la veille de la prise de Rome et de la captivité du pape, voyant les ennemis abuser de sa bonté, agir en tout avec fourberie, ne méditer autre chose que l'oppression de tout le monde, ce qui est rendu manifeste par leur marche en avant, de sorte qu'il ne lui reste pas d'autre espérance que dans les armes, a résolu de renouer l'alliance avec les princes confédérés (2). »

Le pape, qui pendant la durée de la guerre avait déboursé au-delà de 120,000 ducats par mois, exigeait une forte assistance en argent pour reprendre les hostilités et y persévérer. Il demandait que le roi de France entrât en Espagne avec une armée pour y opérer une diversion convenue depuis près d'un an sans avoir été effectuée, qu'il lui fût donné chaque mois 30,000 ducats de plus par le roi très chrétien et par la seigneurie de Venise, que le roi d'Angleterre mît à sa disposition 15,000 ducats et 3,500 hommes de pied qu'il lui avait fait offrir, que les troupes combinées de France et de Venise vinssent tout de suite le défendre dans Florence et dans Rome contre l'armée impériale, déjà parvenue sur le territoire toscan. De son côté, il devait excommunier l'empereur, délier ses sujets de leur serment de fidélité, le déclarer déchu de son droit sur Naples, dont la conquête serait entreprise par terre et par mer, et ne jamais plus traiter séparément de ses alliés. Il fit partir de Rome messer Lorenzo Toscano pour la France, sir John Russell pour l'Angleterre, avec le nouveau traité et une demande

(1) Marco Foscari, dans Alberi, etc., p. 54. — Guicciard., lib. XVIII.
(2) Vitellius, B. IX, et dans Mss. Bréquigny, vol. 92, f° 95.

de prompts secours qu'il adressa également aux Vénitiens (1). En attendant ce secours, qui ne pouvait être que tardif, il ne prit aucune mesure pour se défendre contre le danger qui le menaçait.

Le duc de Bourbon, n'ayant pu se jeter sur Florence, mise à couvert de son agression par l'approche des troupes confédérées, n'avait plus songé qu'à s'emparer de Rome. Quittant tout d'un coup sa position de San-Giovanni, il sortit du val d'Arno, prit à gauche par le val d'Ambra (2), se dirigea vers le territoire de Sienne, où des vivres avaient été offerts à l'armée impériale, et, suivant la route la plus directe, il s'avança à marches forcées du côté de la ville pontificale. Il compta sur la rapidité de ses mouvemens pour la surprendre et l'audace de son attaque pour l'enlever. Sa célérité fut extraordinaire. Le 1er mai, il passa de Ponte à Centino, confins du Siennois, sur les terres de l'église, et fit de quinze à vingt milles par jour. Aucune difficulté ne fut capable d'arrêter ce téméraire capitaine conduisant des soldats avides et infatigables. Arrivé sur les bords de la Paglia, il fallut passer à gué cette rivière, qui lui barrait le chemin, et qui, extrêmement grossie par les pluies, roulait des eaux rapides et hautes. Il en rompit le courant à l'aide de sa cavalerie et la fit traverser un peu plus bas à l'infanterie, rangée par files de 30 à 50 hommes de profondeur, tenant leurs bras entrelacés pour opposer une masse plus forte à l'impétuosité de la rivière et y mieux résister (3). Les gens de pied, ayant de l'eau jusqu'à la bouche et battus par le courant, qui en entraîna quelques-uns, passèrent ainsi sur l'autre bord. Laissant derrière lui Aquapendente, le duc de Bourbon parut sous Viterbe, saccagea Montefiascone et Ronciglione, qui lui avaient refusé le passage et des vivres (4), et le dimanche 5 mai il arriva sur le Monte-Mario, en face de Rome, qui se déployait aux yeux de son armée sur les deux rives du Tibre.

Clément VII était renfermé dans le palais du Vatican et avait très mal pourvu à la défense de la ville menacée. Après être rentré dans la ligue et s'être exposé aux inévitables attaques d'un ennemi sans scrupule et d'une armée sans frein, il n'avait pas repris avec résolution les armes qu'il avait déposées avec tant de promptitude. Quoiqu'il fût obéré, il lui eût été facile de lever et de payer des

(1) Lettre de John Russell à Henri VIII, écrite de Savone le 11 mai. — *State Papers*, t. VI, p. 577.

(2) « La quale confederatione (la rentrée de Florence dans la ligue) conclusa, venne nuova come il duca di Borbone aveva declinato il camino a man sinistra per la val d'Ambra, verso il senese; onde fu giudicato ch'egli andasse in diligenza verso Roma. » Marco Foscari, dans Alberi, p. 54-55.

(3) *Il sacco di Roma*, da Guicciardini, p. 153-154 de l'édition in-32, Parigi, M.D.CLXIV.

(4) *Ibid.*, p. 154.

troupes. On lui conseillait depuis longtemps de faire six cardinaux, dont la création lui eût rendu 240,000 écus; mais il s'y était jusqu'alors refusé avec une invincible honnêteté, et il disait qu'il se ferait plutôt couper la main droite que de nommer un cardinal pour de l'argent et de signer un acte si au déshonneur du saint-siége (1). Espérant sans doute que les impériaux seraient arrêtés par les confédérés, qui les empêcheraient non-seulement d'entrer dans Florence, mais de s'avancer vers Rome, il n'avait rien fait pour préserver cette dernière ville d'une agression imminente. Dans la témérité de sa confiance, qui ne fut égalée que par l'excès de son imprévoyance, il avait même interdit d'en sortir aux marchands étrangers et aux Romains, qui, craignant un siége suivi d'un sac, voulaient descendre le Tibre avec leurs richesses et leurs familles et se retirer à Civita-Vecchia (2). Il croyait l'armée impériale assez éloignée encore, lorsqu'il apprit le 2 mai qu'elle était à Aquapendente et que les chevau-légers de son avant-garde, conduits par Sciarra Colonna, s'étaient montrés à Viterbe demandant le passage et des vivres. Cette nouvelle le troubla au dernier point (3). Il se décida bien tard à faire lever des troupes par Renzo da Ceri, revenu de l'Abruzze, où il n'avait pas pu se soutenir, et qu'avait rendu célèbre la défense de Marseille contre Bourbon. Clément VII lui confia le commandement militaire et la défense de Rome. Comme il manquait d'argent, l'ambassadeur d'Angleterre, Gregorio Casale, témoin des anxiétés du pape, dont il s'efforça de remonter le courage (4), engageait le jour même sa vaisselle et ses joyaux pour fournir aux dépenses des premiers enrôlemens (5). Il le poussa à une création de cardinaux (6), qui, moins

(1) Lettre de John Russell à Henri VIII, écrite le 11 mai de Savone. — *State Papers*, t. VI, p. 577.

(2) Lettre de John Casale, ambassadeur de Henri VIII à Venise, du 16 mai, au cardinal Wolsey. — *State Papers*, t. VI, p. 578. — Lettre de Philippo Belluci à M. Fed. Clavario, commissario apostolico, du 4 mai. *Lettere di Principi*, t. II, p. 74 r°.

(3) « Ceste nuyt sont venues lettres par un villain à pied que le seigneur Scciara Colonne avec 60 chevaux-légiers vint jusqu'à la muraille de Viterbe à demander les seigneurs de la ville affin de leur donner vivres et passage, et le dict Scciara dist que le reste du camp estoit à Aquependente et Montflascon, laquelle chose a fort estonné la sainteté de nostre seigneur. » Lettre de Gregorio Casale, écrite de Rome le 2 mai 1527. Bib. Cott. Vitellius, B. IX, et dans Mss. Bréquigny, vol. 92, f° 105.

(4) « J'ay esté à ce matin à sa sainteté une bonne heure... C'est une chose quasi inexprimable de la peur que le pape avoit; mais je vous promets que j'ay faict ce qu'il a esté possible pour luy donner cueur. » *Ibid.*

(5) « Vollant le seigneur Rance envoyer à lever mil hommes de pied, il n'a esté possible de trover mil escuz pour lui donner... J'ay envoyé engager toute la vesselle, anaulx, joyaulx, bagues qui estoyent à la maison. » *Ibid.*

(6) « ... Me suys mys en tout effort à l'y persuader de faire des cardinaux, desquels sa sainteté estoit résolue qu'ils se feissent ce jourd'huy. » *Ibid.* — Ciaconi dit en effet

tardive, lui aurait procuré les sommes dont il avait un pressant besoin. Renzo da Ceri leva en toute hâte de 3 à 4,000 hommes, les uns pris parmi les soldats naguère licenciés, les autres tirés des boutiques de Rome et des écuries des cardinaux. La plupart étaient des artisans et des domestiques peu aguerris et nullement disciplinés. Ils étaient déjà cependant sur les murailles du Borgo et du Trastevere, que Renzo da Ceri avait fait remparer précipitamment sur quelques points où elles croulaient de vétusté, lorsque les impériaux descendirent le 5 mai, vers le soir, du Monte-Mario pour s'approcher, à travers les prairies, des collines du Vatican et du Janicule, où s'élevaient le Borgo et le quartier du Trastevere (1).

Rome n'était cependant pas d'un accès facile. Traversée par le Tibre du nord-est au sud-ouest, elle se composait de trois parties fort inégales et pour ainsi dire indépendantes entre elles. De la rive droite du fleuve jusqu'aux pentes extérieures du Vatican et du Janicule s'étendaient en face de l'armée impériale le Borgo et le Trastevere, formant comme deux cités séparées que protégeaient des enceintes continues dont il fallait forcer successivement les murailles. Le Borgo, qu'on nommait aussi la Cité Léonine, placé à la gauche des impériaux et dans lequel s'élevait le palais pontifical et la grande église apostolique de Saint-Pierre, était flanqué d'un côté par le château Saint-Ange et fermé de l'autre par les portes assez bien défendues de Torrione et de Santo-Spirito. L'enlever dans un assaut heureux ne suffisait pas. Il était nécessaire d'escalader ensuite les remparts du Trastevere, que les impériaux avaient à leur droite et dont ils ne pouvaient abattre sans canons les deux portes Settimiana et Saint-Pancrace, l'une tournée vers le Borgo et l'autre s'ouvrant sur la campagne. Enfin, le Borgo et le Trastevere pris, restait à pénétrer dans la vieille et vaste cité du Forum, du Capitole, du Palatin, du Quirinal, qui, entourée de remparts et de tours, s'étendait sur la rive gauche du Tibre, large et profond en cet endroit. On n'y arrivait du Borgo et du Trastevere que par trois ponts faciles à rompre ou à garder. Il y avait donc trois attaques

que Clément VII créa le 3 mai 1527 cinq cardinaux, à savoir : Benedict Accolti, évêque de Cadix; Aug. Spinola, évêque de Perugia; Nic. Gaddi, évêque de Ferino; Herc. Gonzaga, archevêque de Tarragone; Marin Grimaldi, patriarche d'Aquilée. — Ciaconius, *Vitæ et res gestæ Pontificum Romanorum*, etc., t. III, p. 477 à 486. Romæ, in-fol., 1677.

(1) « ... Le dimanche ve de may, Bourbon vint loger son camp devers la porte Saint-Pancrace, tyrant jusques au Bourg, en délibération de bailler l'assault incontinent sans bapterie et par eschielles... Toutefois feurent pour ce soir si bien servis de mener artillerie qu'ils n'approchèrent la muraille. » — Lettre olographe et inédite de Guillaume du Bellay, qui, revenu de Rome, dont il avait vu et cherché à empêcher la prise, l'écrivit le 8 juillet 1527 à l'amiral Chabot de Brion. — Dans les manuscrits Fontette, portefeuille XXIII, fo 37-38.

successives à livrer et comme trois siéges à faire pour s'emparer de Rome.

Le soir même du dimanche où il parut sous ses murs, l'impétueux duc de Bourbon voulait monter à l'assaut. Il réunit ses capitaines, et, leur rappelant la situation extrême où l'armée se trouvait réduite, sans vivres pour subsister deux jours, sans munitions même pour combattre longtemps, il leur dit qu'il ne restait qu'à enlever Rome par une agression hardie, qu'il ne fallait pas laisser au pape et au peuple romain le temps de se reconnaître et de faire échouer une entreprise qui avait besoin pour réussir d'être brusquée, qu'en attaquant la ville sans retard on l'emporterait sans peine, tandis que tout délai permettrait d'accroître les précautions, de remonter les courages, et pourrait rendre le succès incertain (1).

Il ne parvint pas cependant à les y décider tout de suite. Ses bandes fatiguées demandèrent un peu de repos. Elles dressèrent leur camp de la porte Saint-Pancrace à la porte Santo-Spirito, et l'escalade de Rome fut renvoyée au lendemain. On passa la nuit à préparer des échelles, à mettre les arquebuses en bon état, à disposer les piques et les glaives. Toute l'armée comprenait l'impérieuse nécessité où elle était de prendre Rome. Outre qu'elle y frapperait au cœur la puissance des ennemis de l'empereur, le duc de Bourbon lui avait dit qu'elle y trouverait le repos après ses longues fatigues, l'abondance pour se remettre de ses rudes privations, et bien au-delà de sa solde arriérée dans le pillage de la ville la plus opulente de l'univers, tandis qu'un échec l'exposerait à la honte, à la faim, à la ruine. Le général et l'armée de Charles-Quint étaient en effet perdus, s'ils ne forçaient pas Rome.

VII.

Le lundi de grand matin, tout étant prêt, les troupes se mirent en mouvement et se dirigèrent vers le Borgo (2), dont les remparts, placés sur les pentes du mont Vatican, étaient moins hauts et semblaient plus accessibles. C'était là que devait se porter le premier et le plus grand effort des lansquenets comme des Espagnols. Le duc de Bourbon à cheval, la mine altière, respirant l'audace et la communiquant, s'avançait à la tête de bandes qui le reconnaissaient à la casaque blanche jetée sur sa cuirasse et le suivaient

(1) *Il sacco di Roma*, da Guicciardini, p. 158-159.

(2) « Le lendemain matin avant jour tirèrent vers le Bourg. » Lettre de Guillaume du Bellay. — *Il sacco di Roma*, da Guicciardini, p. 177-178.

avec élan. Le feu s'ouvrit d'abord et continua pendant quelque temps entre les arquebusiers pontificaux, qui tiraient du haut des remparts contre les troupes impériales pour les en tenir éloignées, et les arquebusiers espagnols, qui dirigeaient leurs coups contre les défenseurs des murailles, afin de les en déloger et d'y appliquer plus aisément les échelles (1). L'artillerie du château Saint-Ange, qui s'élevait au-dessus du Borgo vers l'extrémité opposée à celle de l'attaque, mêlait ses détonations au bruit des arquebuses, et quelques boulets de canon venaient en plongeant percer de loin en loin les rangs impériaux (2). Bientôt le soleil souleva de la plaine humide un brouillard épais qui couvrit d'obscurité l'espace entre les assaillans et les défenseurs et les empêcha de se voir à peu de distance. Ce brouillard, favorable aux impériaux, leur permit d'approcher des remparts pour les escalader. Le duc de Bourbon, donnant l'exemple aux siens, descendit alors de cheval, mit pied à terre (3), prit une échelle, et, faisant signe aux Espagnols de le suivre, il s'avança hardiment vers la muraille occidentale du Borgo entre la porte Torrione et la porte Santo-Spirito. A peine s'en approchait-il selon les uns, l'avait-il escaladée selon les autres, qu'une balle d'arquebuse l'atteignit à l'aine droite et le renversa. A en croire une relation du temps, il ne fut pas tué du coup. Il recommanda de continuer l'attaque sans se décourager, et fut transporté dans une petite chapelle du voisinage, d'où plus tard, lorsque le Borgo fut pris, il fut conduit au Campo-Santo, y reçut le viatique pendant que ses troupes commençaient le sac de la ville pontificale, chargea son confesseur de ses recommandations pour Charles-Quint, demanda à être enterré à Milan, et expira en criant dans le délire de son agonie : *A Rome! à Rome* (4)!

(1) « Et dura la bapterie de harquebuses d'une part et d'aultre près d'une heure. » Lettre de Guill. du Bellay.

(2) « Le prince d'Orange et son cheval estourdis et abbatuz de la terre du bond d'ung boulet de canon. » Lettre de Guillaume du Bellay.

(3) « Cependant qu'ils dresserent leurs eschelles, à quoy leur ayda fort ung très grant brouillard qui se leva devant le jour et furent en grant bransle de n'en vouloir point taster; mais Bourbon saillit en pieds pour leur donner courage, lequel, avant qu'il arrivast à l'eschielle, eut ung coup de arquebuse au-dessus de l'aynne. » Lettre de Guillaume du Bellay.

(4) Dans une relation concernant la prise de Rome, écrite le 3 juin 1527 et déposée au Brit. Mus., Vitellius, B. IX, où elle a été copiée et insérée dans le 92e vol., Mss. de Bréquigny, fo 111, il est dit : « Estant encoires sur la muraille, mond. sr de Bourbon fust tellement blesché et constraint de l'ayder à descendre et feust porté à une chapelle estant assez près de la ville, où il fust regardé quelque espace de temps et jusques que la dite porte de Thurion fut gaignée et que les gens de guerre y peurent entrer, que lors ledit sr fust porté dedans l'église de Campo Saint... M. de Bourbon termina de vie par mort, mais avant icelle fist le debvoir de bon chrétien, car il se confessa et rechut son créateur, requist qu'il fusté port en Milan, et dit-on qu'il avoit en son entendement Rome, pour ce qu'il disoit toujours : A Rome! à Rome! » — Ce qui rend ce récit

Les bandes impériales, dont le prince d'Orange avait pris le commandement, étaient déjà entrées dans le Borgo; la blessure mortelle du duc de Bourbon, loin de les abattre, les avait excitées jusqu'à la fureur; elles avaient déjà perdu beaucoup de monde au pied des murailles, que les Espagnols surtout abordèrent avec une opiniâtre impétuosité. Les quatre premières enseignes qui parvinrent à les franchir furent prises par Renzo da Ceri (1); mais à la fin les agiles et intrépides assaillans s'y précipitèrent de tant de côtés que les défenseurs du Borgo ne purent et ne voulurent plus leur faire face. Débandés, tremblans, beaucoup d'entre eux furent égorgés pendant leur fuite, dans laquelle ils avaient entraîné Renzo de Ceri. Les impériaux, se répandant au cri de *España! España! amazza! amazza!* à travers le Borgo, rempli de tumulte, d'épouvante et de sang, les poursuivirent jusqu'au pied de la grande forteresse, dont on leur avait à peine fermé l'entrée en faisant tomber la herse (2).

Clément VII venait de s'y réfugier : il avait appris avec terreur dans le palais du Vatican que l'armée impériale tentait l'escalade du Borgo. Au plus fort de l'attaque, il s'était rendu dans la chapelle pontificale, et, prosterné au pied de l'autel, il avait prié Dieu de protéger la ville de Rome, à la défense de laquelle il n'avait pas su pourvoir lui-même. Lorsque les murailles avaient été franchies et que les impériaux s'étaient jetés dans le Borgo, le pape avait quitté précipitamment le palais, et il avait gagné le château Saint-Ange par une galerie extérieure. En traversant cette galerie, il entendait les cris féroces des vainqueurs acharnés à tuer, et voyait les malheureux fugitifs tomber sous les coups de pique ou de glaive. Il se plaignait d'être trahi et se lamentait. Le prélat Paul Jove le suivait, relevant la queue de son long vêtement pour qu'il marchât plus vite, et, lorsqu'il passa sur le pont découvert qui menait dans la forteresse, Paul Jove couvrit de son manteau violet la tête et les épaules de Clément VII, de peur que le rochet blanc du souverain pontife ne le rendît un point de mire et ne l'exposât à recevoir un coup d'arquebuse de quelque soldat luthérien (3).

vraisemblable, c'est ce qu'écrit en juin 1527 le confesseur du duc de Bourbon à l'empereur. « Mémoyre playse avoir vostre impériale majesté de se que vostre bon et fidelle serviteur feu mons^er le duc de Bourbon a commandé à son confesseur dire de par luy à voustre ditte majesté. » Archives impériales et royales de Vienne. — Charles-Quint, se rendant à l'un des désirs exprimés par le connétable mourant, donna des ordres au sujet de ses funérailles. « Quant à l'enterrement du duc de Bourbon, dès qu'ils l'auront transporté à Milan, on exécutera ponctuellement ce que votre majesté m'a ordonné. » Antonio de Leyva à l'empereur, de Milan, le IIIIe du mois d'août 1527. — Lanz, t. Ier, p. 243.

(1) « Leurs gens ne laissèrent de marcher et gagnèrent une brasche où entrèrent troys ou quatre enseignes, lorsque le seigneur Rence y survint qui les repoussa et gaigna les enseignes. » Lettre de Guillaume du Bellay.

(2) *Il sacco di Roma*, da Guicciardini, p. 188-189. — Lettre de Guillaume du Bellay.

(3) *La Vita di Pompeo Colonna cardinale*, di mons. Paolo Giovio, dans *le Vite di*

Ce fut dans la matinée que le Borgo fut pris et que le pape s'enferma au château Saint-Ange. De cette forteresse imprenable, où se réfugièrent avec lui la plupart des cardinaux, le comte de Carpi, ambassadeur de François Ier, le dataire Giberto, l'archevêque de Capoue Schomberg, beaucoup de prélats, et tous ceux qui dans ce moment de terreur y cherchèrent un asile, Clément VII, selon son habitude, voulait déjà traiter avec les vainqueurs (1). Le seigneur de Langey essaya de le détourner d'une négociation aussi prématurée en lui représentant que le duc de Bourbon était mort, et que les impériaux, restés sans chef, devenaient moins à craindre. Renzo da Ceri et Guillaume du Bellay, qui était à la tête d'une petite et vaillante troupe de gentilshommes français, crurent que, même après l'évacuation du Borgo, on pourrait empêcher les impériaux non-seulement de franchir la rive droite du Tibre, mais aussi de se rendre maîtres du Trastevere, et donner par une résistance prolongée à l'armée de la ligue, déjà en marche, le temps d'approcher.

Ils se rendirent au Capitole (2), où les Romains étaient assemblés. Comme capitaine-général, Renzo proposa aux Romains de mettre leur ville à l'abri d'une invasion en empêchant les Colonna, qui venaient du sud, d'y entrer par la porte de Saint-Jean-de-Latran, qu'il avait fait barricader, et en coupant les deux ponts Sixto et Capi, lorsqu'il défendrait lui-même le Trastevere avec les soldats qui restaient et qui, perdant tout moyen de fuir, ne trouveraient plus leur salut que dans une résistance désespérée et victorieuse; mais les Romains ne consentirent point à repousser les Colonna, qui, disaient-ils, étaient leurs concitoyens, et ils refusèrent de sacrifier leurs ponts, trop beaux, selon eux, pour être rompus (3). Seulement les milices urbaines, sous leurs *caporioni*, se joignirent, mais avec peu de confiance, aux débris des troupes sans ardeur de Renzo da Ceri dans le Trastevere menacé.

Le jour était assez avancé lorsque l'armée impériale (4), commandée par le prince d'Orange, l'investit et l'attaqua. Elle se posta sur les pentes du Janicule, plantées d'arbustes serrés et entrelacés

dicenove Huomini illustri, descrite da mons. Paolo Giovio in Venetia. M.D.LXI, in-4°.

(1) « Cependant le pape parlementoit de se rendre. » Lettre de Guillaume du Bellay.

(2) « Le seigneur Rence alla au Capitole, où s'assemble le conseil, et me mena avecques luy. » *Ibid.*

(3) « Il leur sembla trop gros dommage de rompre si beaux pons; de reffuser la porte aux Colonnois citadins romains ne leur sembla chose honneste. » Lettre de Guillaume du Bellay.

(4) « Cum non amplius quam duæ diei horæ superessent, ancipitem oppugnationem instituunt. » *Historia expugnatæ et direptæ urbis Romæ per exercitum Caroli V imp.*, etc., Cæsare Groliero Lugdunensi auctore; Parisiis, 1637, in-4°, p. 70. Grolier était dans Rome au moment du siége et du sac.

de vignes (1), et assaillit la partie du mur qui s'étend de la porte Saint-Pancrace à la porte Settimiana. Ceux qui la défendaient ne firent pas une longue résistance. Saisis de crainte, ils quittèrent les remparts (2), s'enfuirent éperdus, et laissèrent les impériaux pénétrer dans le Trastevere, d'abord par la porte Settimiana, ensuite par la porte Saint-Pancrace. Confondus d'une victoire si prompte et craignant que cet abandon extraordinaire du Trastevere ne cachât quelque piége, les lansquenets et les Espagnols marchèrent en compagnies serrées vers le pont de Sixte IV. Les portes en chêne et très solides qui s'élevaient à son extrémité n'étaient pas même fermées; il n'y avait personne pour le garder et en empêcher le passage (3). Les impériaux traversèrent le Tibre avec précaution, au bruit des tambours et des trompettes (4), et s'avancèrent lentement dans Rome, où régnait une immense consternation. Ils allèrent camper cette nuit dans le Champ-de-Flore et sur la place Navone. C'est de là que le lendemain matin ils se répandirent dans la ville épouvantée. Des habitans de Rome, la plupart étaient restés tremblans dans leurs maisons fermées; beaucoup s'étaient entassés avec ce qu'ils avaient de plus cher, leurs femmes, leurs enfans, leurs richesses, dans des églises qui ne devaient pas être respectées; quelques-uns avaient cherché un refuge dans des palais qui devaient être envahis (5).

VIII.

Rome, livrée aux impériaux, fut mise à sac pendant huit jours (6). Tous les excès qu'une soldatesque sans retenue comme sans obéissance peut imaginer dans son ivresse et commettre dans ses emportemens accablèrent la grande cité chrétienne, où les Espagnols et

(1) « Imminet Janiculus Transtiberinæ regioni plurimus qui circa imum frequens incolitur. Cœtera pars densis arbustis et directis vitium in quincuncem ordinibus usque ad ipsas urbis portas exculta est. « Grolier., p. 64.

(2) « Les nostres, qui desja estoient partie fuyz, partie escoulez..., jettèrent picques et sacquebuttes et prindrent la course près le Tèvre (Tibre)... le seigneur Rence à peine se sauva au chasteau, auquel lieu je le suivy avecques vingt-cinq gentils hommes françois, qui allasmes tousjours serrez. » Lettre de Guillaume du Bellay. — *Il Sacco di Roma*, da Guicciardini, p. 189.

(3) Grolier, p. 71.

(4) Grolier, p. 61, et *il Sacco di Roma*, de Guicciardini, p. 198. — *Sacco di Roma*, da Jacope Buonaparte, p. 174.

(5) Grolier, p. 72 et sqq. — *Il Sacco di Roma*, da Guicciardini, p. 198-202. — *Sacco di Roma*, par Jacopo Buonaparte, qui en a été témoin et dont le récit a été imprimé pour la première fois à Cologne en 1756, et de nouveau à Paris en 1809; édition de Paris, in-8°, p. 178-190.

(6) « Hæc atque alia ab hostibus per octo dies continenter gesta; deinde cædes et direptio senescit. » — Grolier, p. 80.

les Allemands, également déchaînés, mêlèrent la violence à la spoliation, l'incendie au pillage, la cruauté à la débauche, la moquerie à la profanation. Leurs bandes déprédatrices portèrent le ravage dans tous les quartiers et n'épargnèrent aucun lieu. Elles pillèrent d'abord avec une fougue désordonnée et sanguinaire, tuant tout ce qui leur résistait et assouvissant leurs passions brutales sur les jeunes filles arrachées à leurs parens, les femmes enlevées à leurs maris, et les religieuses même atteintes au fond de leurs cloîtres.

Pendant les premiers jours de cette lamentable dévastation, Rome offrait l'aspect le plus désolé. Les portes des maisons étaient enfoncées, les rues désertes ou traversées par des fugitifs qui cherchaient un asile dans les lieux les plus écartés et que poursuivaient les soldats. On n'entendait que de douloureux gémissemens et des cris de fureur. Les églises, qui avaient servi d'inutiles refuges à des populations épouvantées, étaient assaillies par les lansquenets, presque tous luthériens, qui s'emparaient des vases précieux et des riches ornemens. Les images y étaient abattues, les crucifix rompus à coups d'arquebuse, les châsses des saints brisées, les vénérables objets de la piété catholique jetés en bas des autels dépouillés et répandus sur les dalles souillées. Les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, la chapelle du pape, servaient d'écuries aux chevaux (1).

Les Espagnols et les lansquenets attaquèrent à l'envi les grands palais où s'étaient enfermés beaucoup de riches marchands et de nobles familles. Souvent même ils se battirent entre eux pour s'en disputer la possession. Ils pillèrent ainsi le palais de l'ambassadeur de Portugal, que ne fit pas respecter par les soldats impériaux la parenté du roi avec l'empereur. Ils contraignirent également ceux qui avaient espéré trouver un refuge dans le palais de la marquise de Mantoue à leur payer 50,000 écus malgré les supplications de Fernand de Gonzague, qui commandait une bande d'Italiens dans l'armée impériale et qui demanda vainement qu'on ne lui fît pas l'injure de forcer la demeure de sa mère (2). Ils épargnèrent encore moins les cardinaux qui n'avaient pas eu la prudence de se retirer dans le château Saint-Ange, comme les cardinaux da Valle, Araceli, Cesarini, de Sienne, Enkerworth, parce que, attachés au parti impérial, ils s'étaient crus en sûreté dans Rome (3). Le cardinal de Sienne, après avoir racheté son palais des mains des Espagnols, tomba au pouvoir des Allemands, qui le dépouillèrent, le traînèrent dans le Borgo, et le réduisirent à leur donner une forte rançon. Le cardinal Araceli, couché dans une

(1) *Sacco di Roma*, da Jacopo Buonaparte, p. 216. — *Il Sacco*, da Guicciardini, p. 240.
(2) Grolier, p. 75. — *Sacco di Roma*, da Jac. Buonaparte, p. 208.
(3) *Il Sacco di Roma*, da Guicciardini, p. 191. — Grolier, p. 76.

bière comme un mort, fut porté dans une église par une troupe de lansquenets qui, après avoir prononcé son oraison funèbre toute remplie de facéties et d'obscénités, alla achever dans son palais même la cérémonie dérisoire de ses funérailles par un repas où elle s'enivra de son vin. Elle mena ensuite le cardinal, tiré de sa bière et mis en croupe d'un lansquenet, dans les divers quartiers de la ville, afin qu'il y trouvât l'argent exigé pour sa délivrance (1). Les autres prélats romains étaient promenés avec leurs habits ecclésiastiques sur des ânes par les luthériens allemands, qui s'affublaient eux-mêmes de chapes et de chasubles prises dans les sacristies, et, à la grande indignation des Espagnols, contrefaisaient en se moquant les cérémonies catholiques.

Dans ce long pillage, les soldats de chaque pays se comportèrent, dit-on, suivant les habitudes de leur race : les Espagnols se montrèrent avares et cruels, les Allemands avides et emportés, les Italiens cupides et raffinés. Les Espagnols ne se lassaient pas de prendre, et souvent ils torturaient leurs prisonniers pour leur arracher des sommes plus fortes. Après les premiers emportemens, les lansquenets devenaient moins impitoyables; ils épargnaient les femmes et les jeunes filles, qu'ils protégeaient même contre les licencieuses violences des Espagnols et des Italiens. Tandis que les Espagnols cachaient avec soin et conservaient avec avarice leur part de ce riche butin, les Allemands étalaient la leur et la dissipaient comme ils l'avaient prise. Arrivés devant Rome les vêtemens en lambeaux, sans chaussure, dénués de tout, ils étaient couverts d'étoffes de brocart, de pièces de soie, portaient autour de leur cou et sur leur poitrine des chaînes d'or, s'en allaient par les rues montés sur les mules du pape et des cardinaux et passaient à boire et à manger tout le temps qu'ils ne mettaient pas à piller (2).

Dans l'attaque et dans le sac de Rome, il avait péri près de 4,000 personnes. Les blessés, sans assistance, succombaient dans les rues, où les morts gisaient sans être ensevelis et infectaient l'air. L'état dangereux de la ville empêcha qu'on y portât des vivres, et la disette suivit bientôt le pillage. La peste même ne tarda pas à sortir de la disette et du meurtre, et elle n'épargna pas plus les impériaux que les Romains (3). Un Français, témoin oculaire de ce grand désastre (4), et qui s'était réfugié chez un évêque espagnol de ses amis, quitta son asile après que le désordre et les violences du sac semblèrent calmés, et il décrit ainsi l'état dans lequel huit jours de meurtres et de ravages avaient mis Rome. « Je sortis, dit-

(1) *Il Sacco di Roma*, da Guicciardini, p. 226, 227, et da Jacopo Buonaparte, p. 206.
(2) *Il Sacco*, da Guicciardini, p. 236-237. — Grolier, p. 94.
(3) Grolier, p. 101-103. — *Sacco di Roma*, da Jacopo Buonaparte, p. 216-220.
(4) Grolier, qui en a donné le récit dans *Historia expugnatæ et direptæ urbis Romæ*.

il, quand il fut possible de le faire presque en sûreté. A mesure que je m'avançai vers le Forum, l'horreur, le silence, la solitude, l'infection, les cadavres çà et là étendus et fétides me glacèrent d'épouvante. Les maisons étaient ouvertes, les portes abattues, les boutiques vides, et dans les rues désertes on ne voyait courir que quelques farouches soldats (1). »

Pendant tout ce temps, Clément VII restait enfermé dans le château Saint-Ange avec la plupart des cardinaux, beaucoup de prélats, les ambassadeurs des états confédérés, un grand nombre de nobles romains, de marchands et même de femmes. Il y attendait d'être secouru par les troupes de la ligue. S'il avait été bien inspiré dans les craintes qui ne l'abandonnaient pas, il serait sorti de Rome avant que l'ennemi y entrât et même lorsque l'ennemi y avait déjà pénétré. La rive gauche du Tibre était et demeura libre durant plusieurs jours. Clément VII aurait pu aller au-devant de Guido Rangone, qui s'était détaché des troupes confédérées pour marcher avec un corps assez considérable au secours de la ville pontificale. Il aurait même pu se rendre au milieu de l'armée de la ligue, qui se dirigeait vers Rome avec la lenteur circonspecte que le duc d'Urbin mettait dans ses résolutions toujours tardives et dans ses mouvemens toujours incertains. Les impériaux auraient pris Rome, mais ils n'auraient pas pris le pape : ils ne lui auraient pas fait subir l'outrage d'une longue captivité et ne lui auraient pas imposé avec une rançon excessive les conditions accablantes d'une paix honteuse; mais ce malheureux pape, qui aurait eu de la clairvoyance s'il n'avait pas manqué de caractère, dont la timidité obscurcissait toujours l'esprit, ne faisait rien à propos, parce qu'il faisait tout avec trouble. Il délibérait quand il fallait agir, cédait lorsqu'il était nécessaire de résister, demeurait quand il aurait dû fuir. Il resta cette fois avec la fausse espérance d'abord que la ville se défendrait, ensuite qu'il serait secouru dans le château.

Le 7 mai au soir, lendemain de la prise de Rome, Guido Rangone arriva au pont de Salara avec ses chevau-légers et 800 arquebusiers. En apprenant que l'armée impériale occupait Rome, il se retira à Otricoli, où son infanterie le rejoignit (2). Dans la terreur que les Espagnols et les Allemands inspiraient aux Italiens, il n'osa rien entreprendre avec son petit corps d'armée. Il ne tenta même point de pénétrer dans le château Saint-Ange, dont l'accès était libre, les impériaux ne l'ayant pas encore cerné. Le duc d'Urbin ne fut pas pour Clément VII d'une plus grande assistance. L'armée de la ligue était partie de Florence le 3 mai en se divisant. Le mar-

(1) Grolier, p. 89.
(2) F. Guicciardini, *Istoria d'Italia*, lib. XVIII.

quis de Saluces, avec les Suisses, avait suivi en partie la route qu'avait prise le duc de Bourbon; le duc d'Urbin, avec les troupes vénitiennes, avait traversé le pays de Pérouse et avait perdu beaucoup de temps dans sa marche. Les deux corps d'armée devaient se réunir à l'Isola, située à neuf milles de Rome, et faire une tentative soit pour reprendre la ville, soit pour délivrer le pape assiégé dans le château Saint-Ange. Le marquis de Saluces devança le duc d'Urbin, qui, toujours en retard par habitude comme par calcul, n'arrivait à Nepi que le 22 mai, seize jours après la prise de Rome.

Clément VII, désespérant alors d'être secouru, était entré en négociation avec les impériaux, qui avaient fait creuser des tranchées autour du château et le gardaient avec une extrême vigilance (1). Il avait adhéré déjà aux dures conditions qu'on lui imposait lorsqu'il apprit l'approche de l'armée entière de la ligue. Comptant sur sa prochaine délivrance, Clément VII rompit la négociation; mais il connaissait mal le duc d'Urbin et son incurable faiblesse. Ce généralissime de la ligue avait reçu du doge et de la seigneurie de Venise l'ordre de secourir le pape. Il se posta avec 15,000 hommes de pied parfaitement disposés à la Croix-de-Montemari, non loin de Rome, et sur les instances qui lui en furent faites, il décida que dans la nuit toute la cavalerie sous Guido Rangone et toute l'infanterie sous ses propres ordres marcheraient sur le château, en forceraient le blocus et y délivreraient le pape. Ce projet, qui n'avait rien de téméraire et dont l'exécution semblait assez facile, fut aussitôt abandonné que conçu. Malgré les représentations du lieutenant pontifical Francesco Guicciardini, le duc d'Urbin prétendit que les tranchées faites et les défenses élevées autour du château étaient trop fortes pour être affrontées avec ce qu'il avait de monde. Il ajouta qu'il ne pouvait rien tenter contre les impériaux à moins d'avoir 16,000 Suisses, 10,000 arquebusiers italiens, 3,000 pionniers et quarante pièces d'artillerie (2). Comme il n'avait pas les forces qu'il déclarait nécessaires à une entreprise dont il grossissait les difficultés, il ne voulut pas marcher au secours du pape, et il donna le signal de la retraite à l'armée de la ligue.

Clément VII, ainsi abandonné, capitula (3). Il s'obligea à payer

(1) Grolier, p. 97. — *Sacco di Roma*, da Jac. Buonaparte, p. 200.

(2) F. Guicciardini, *Istoria d'Italia*, lib. XVIII.

(3) Voici comment Guillaume du Bellay, qui était enfermé dans le château Saint-Ange depuis le soir du 6 mai, parle de cette capitulation et des agitations qui la précédèrent. « Le pape incontinent fut pressé de son conseil d'envoyer une trompette pour se rendre, ce que le seigneur Rence pour ce soir (6 mai) empescha; mais le lendemain matin il la envoya et commença pratiques de composition en despit de tout le monde. Les menées de plusieurs jours seroient longues à réciter : aujourd'hui paix, demain guerre, aujourd'hui tirer, demain estre destendu. La fin, ç'a esté que le XXXIIIe jour il accepta captivité pour lui et treize cardinaulx estant avecques luy. Et à ce qu'on ne

aux impériaux 400,000 ducats, dont 100,000 tout de suite, 50,000 dans vingt jours, et 250,000 dans deux mois. Il fut tenu de leur donner, comme garanties pour la sûreté de ses engagemens, les forteresses d'Ostie, de Civita-Vecchia, de Civita-Castellana, ainsi que les villes de Plaisance, de Parme et de Modène. L'armée exigea de plus qu'on lui remît en ôtage les archevêques de Siponte et de Pise, les évêques de Pistoïa et de Vérone, et plusieurs personnages considérables de Florence et de la parenté du pape, Jacopo Salviati, Simone dei Ricasoli et Lorenzo Ridolfi (1). Le souverain pontife dut lui-même rester prisonnier avec les treize cardinaux enfermés dans la citadelle jusqu'au paiement des 150,000 premiers ducats. Dès que l'accord fut conclu, le capitaine Alarcon, qui était arrivé à Rome avec les troupes de Naples et les Colonna, entra dans le château Saint-Ange, dont il prit possession. Il y introduisit trois compagnies d'arquebusiers espagnols et trois compagnies de lansquenets à qui furent commises la garde du château et la surveillance du pape. Malgré d'apparens respects, Alarcon retint dans une assez étroite captivité Clément VII, qui fut hors d'état de compter les sommes promises aux termes marqués, et dont les ôtages, au milieu d'une armée cupide et furieuse, furent exposés à d'indignes traitemens et coururent même des dangers de mort. En moins de deux ans, François Ier et Clément VII étaient tombés au pouvoir de Charles-Quint par la victoire et l'audace de ses généraux, et le capitaine Alarcon avait la singulière fortune, après avoir tenu un roi de France captif, de garder un pape prisonnier.

Mais tout était loin d'être fini pour l'empereur. Si le succès de ses armes le rendait vainqueur de la ligue et maître de l'Italie, l'horreur causée en Europe par la prise et le sac de Rome, l'indignation inspirée par l'abaissement et la captivité du souverain pontife allaient susciter contre la puissance effrayante de Charles-Quint et de nouveaux ennemis et de plus grands efforts. François Ier, Henri VIII et les Vénitiens devaient s'unir étroitement et l'attaquer avec vigueur pour le contraindre à délivrer le pape, à rendre les enfans de France, et pour abattre ou réduire sa domination dans la péninsule italienne.

MIGNET.

le refusast, leur accorda d'avantage le château, Ostie, Civita-Veche, Parme, Plaisance, Modane,... avecques cccc. mil escuz, et laissa sept ostagiers : le seigneur Rence, le comte de Carpy et tous aultres serviteurs du roy, sortans francs, et partismes le jour de Pentecoste. » Lettre olographe de Guill. du Bellay.

(1) F. Guicciardini, *ibid.* — Grolier, p. 111. — *Sacco di Roma,* da Jacopo Buonaparte, p. 232-234.

LA

PHILOSOPHIE DE GOETHE

V.

LES THÉORIES PHILOSOPHIQUES DU SECOND FAUST.

I. *Œuvres de Goethe*, traduction nouvelle par M. Jacques Porchat, 10 vol. in-8°. — II. *Œuvres scientifiques de Goethe*, analysées et appréciées par M. Ernest Faivre. — III. *Œuvres d'Histoire naturelle de Goethe*, traduites et annotées par M. Ch. Martins. — IV. *Conversations de Goethe* pendant les dernières années de sa vie, recueillies par Eckermann, traduites par M. Émile Délerot. — V. *Correspondance entre Goethe et Schiller*, traduction de Mme de Carlowitz, annotée et accompagnée d'études historiques et littéraires par M. Saint-René Taillandier, 1863. — VI. *Le Faust de Goethe*, d'après les principaux commentateurs allemands, par F. Blanchet.

I.

Si nous ne savions déjà, par des dates et des faits précis, à quel âge Goethe entreprit d'écrire la seconde partie de *Faust*, il ne faudrait pas un grand effort de sagacité pour le deviner (1). A plusieurs signes, on peut reconnaître que c'est l'œuvre du génie vieillissant. Ce vaste poème ne se développe pas organiquement, à la manière d'un être naturel, naissant d'une idée comme d'un germe, rencontrant dans le sol propice, dans l'air environnant, les conditions de sa vie et de sa croissance, s'élevant par une gradation presque insensible à la hauteur que lui assigne son genre ou le génie du poète, sans que l'on sente à aucune phase de son développement l'effort de l'écrivain. Ainsi naissent spontanément les grandes productions du génie poétique, les œuvres vraiment douées du ciel.

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre, du 1er et 15 novembre 1865, du 1er février 1866.

Ici l'on sent le travail du poète assouplissant à des formes systématiques l'idée souvent rebelle; l'inspiration est courte, intermittente, saccadée; l'œuvre est composée successivement, par fragmens, à d'assez longs intervalles. Elle est fille de la volonté, qui a connu l'effort et qui ne parvient jamais à en effacer la trace, plutôt que de la nature, à qui rien ne coûte et qui produit d'elle-même les œuvres les plus accomplies avec une facilité vraiment divine, avec la joie qui en est le signe.

Goethe sentait cela douloureusement lui-même, et rien n'est plus touchant que l'aveu qu'il en faisait dans ses entretiens intimes. Comme on causait un jour de Napoléon et de son étoile, restée fidèle à ses jeunes années, pâlissante et obscurcie à mesure que la jeunesse s'éloignait : « Que voulez-vous? répliqua Goethe. Je n'ai pas non plus fait deux fois mes chansons d'amour et mon *Werther*. Cette illumination divine, source des œuvres extraordinaires, est toujours liée au temps de la jeunesse et de la fécondité. » Génie et fécondité sont deux choses très voisines, ajoutait-il. Le génie est précisément là où est cette puissance durable de création. Il mériterait donc à ce titre d'être éternellement jeune; aussi le voit-on s'affranchir, dans une certaine mesure, de la condition humaine. Les autres hommes ne sont jeunes qu'une fois : pour le génie, tout est différent; non-seulement, en se mêlant intimement au corps qu'il anime, il fortifie et ennoblit son organisme, mais il cherche à faire valoir ses droits d'essence supérieure; *fragment de l'éternité*, il communique quelque chose de sa nature au corps lui-même, qu'il relève de ses défaillances. Il semble en effet qu'il y ait chez les hommes supérieurs des périodes de rajeunissement momentané, ce que Goethe appelle la seconde puberté du génie. — Malgré tout, s'écriait non sans tristesse le vieux poète, la jeunesse est la jeunesse, et, quelque puissante que se montre la force supérieure du génie, elle ne maîtrise pas entièrement le corps : il est bien différent de sentir en lui un allié ou un adversaire.

Un autre signe trahit l'âge du poète. Dans cette seconde partie du poème, la passion est complétement absente, l'idée y règne seule, despotiquement, sous deux formes : l'érudition et l'intention philosophique. Toute la science ramassée pendant une longue vie que l'étude a remplie s'y déploie en liberté. « J'ai conçu ce poème il y a bien longtemps, disait Goethe en 1829, depuis cinquante ans je le médite, et les matériaux se sont tellement *entassés*, que maintenant l'opération difficile est de choisir et de rejeter... Un nombre infini de figures mythologiques se pressent pour y entrer, mais je prends garde à moi et je n'accepte que celles qui présentent aux yeux les images que je cherche. » Le lecteur jugera sans doute que le choix du poète n'a pas été assez sévère.

C'est un inconvénient très sérieux que d'être obligé, quand on lit ce poème, de tenir ouvert sur sa table un dictionnaire d'antiquités et de mythologie, sous peine d'être arrêté à chaque ligne. L'intérêt poétique est noyé dans ce débordement de noms bizarres pris dans tous les ordres de dieux, de demi-dieux et de héros, ou de termes empruntés à la langue spéciale des rites et des mystères. Le labeur de l'esprit y dépasse le plaisir. Dans ce savant tumulte qui remplit la *nuit classique de Walpürgis*, à qui pourrait se prendre notre émotion parmi cette population étrange de sphinx, de griffons, de grues d'Ibycus, de dactyles, de lamies, de sirènes, de dryades et de phorkyades, de néréides, de tritons et de telchines, sans oublier les kabires, les kabires surtout? — On est tout surpris de saisir dans les épanchemens intimes de Goethe le naïf contentement du savant qui semble ne pas s'apercevoir que cette science immodérée a étouffé la poésie. Il accepte de grand cœur les complimens d'Eckermann, qui s'émerveille d'avoir un maître si savant. « Certes il y a là pour la pensée de quoi s'exercer, et un peu d'érudition y est de temps en temps nécessaire! » Le Wagner de cet autre docteur s'applaudit d'avoir lu fort à propos, pour comprendre certaines allusions du poème, la dissertation de Schelling sur les *divinités de la Samothrace*. « J'ai toujours pensé, dit Goethe en souriant, qu'il était bon de savoir quelque chose. » — « Là se trouve enfermée toute une antiquité, s'écrie une autre fois l'enthousiaste Eckermann. — Oui, répond Goethe, les philologues y trouveront de l'occupation. »

L'intention philosophique se combine avec l'érudition pour faire de la seconde partie de *Faust* une œuvre à peu près inabordable au public. Lorsque ce poème fut composé aux approches de ces quatre-vingts ans que portait si fièrement Goethe, la grande affaire de sa vie n'était pas de savoir si le jeune Werther avait eu tort ou raison de désespérer du bonheur et de jeter en sacrifice son âme ardente aux pieds de Charlotte. — A cette heure du soir, ces mélancolies et ces ivresses étaient bien loin de lui; il ne les apercevait plus que comme un nuage d'or qui se perd à l'horizon. Le souci du vieillard était autrement grave : c'était d'accorder dans une théorie équitable les défenseurs de l'art antique et les partisans de l'inspiration moderne; c'était de deviner le sens des grandes agitations des peuples qui avaient depuis quarante années jeté dans l'abîme toutes les dynasties, soulevé le vieux monde jusque dans ses profondeurs, précipité la révolution victorieuse à travers l'Europe; c'était enfin de contempler les lois générales du monde physique, de se pénétrer de plus en plus des théories scientifiques qui se faisaient jour dans les discussions de Paris, de Londres et de Berlin, de prendre parti dans ces illustres débats où Geoffroy

Saint-Hilaire et Cuvier se portaient contradictoirement les interprètes de la nature; c'était enfin de se rendre compte à soi-même, au déclin de ses jours glorieux, de tous les systèmes dont il avait été le spectateur pendant une longue vie, et dont il méritait d'être le témoin éloquent devant la postérité qui commençait pour lui. Telles étaient les dispositions de son esprit au moment où il écrivit son second *Faust*. Il s'en félicitait hautement. « L'invention de cette seconde partie date de plus de cinquante ans, mais le poème gagnera, j'espère, à n'être écrit qu'aujourd'hui; avec le temps, mon esprit a acquis des idées plus claires sur les choses du monde. Je suis comme quelqu'un qui, dans sa jeunesse, a beaucoup de petite monnaie d'argent et de cuivre qu'il a toujours changée avantageusement pendant tout le cours de sa vie, de telle sorte qu'il voit maintenant sa fortune de jeune homme tout entière changée en pièces d'or. »

J'accepte volontiers cette image et j'en reconnais la justesse dans l'ordre des idées : la transmutation des métaux en or pur, voilà un de ces beaux phénomènes que produit une longue vie appliquée à la recherche et à la pensée; mais ce qui est un progrès philosophique n'est pas nécessairement un progrès poétique. Toutes ces richesses spéculatives ne soutiennent pas l'inspiration, elles l'oppriment et l'accablent. Les idées entassées dans le vaste cerveau du poète, cherchant impétueusement leur issue, s'efforcent de passer dans le poème qui leur est ouvert pour y trouver la lumière et la vie, et s'étouffent les unes les autres par leur précipitation et leur tumulte. Aucune n'arrive à vivre de cette existence distincte, individuelle, que confère à ses créations l'art vraiment fécond et libre. Elles ne quittent la sphère des abstractions pures que pour tomber dans les froides régions du symbolisme. La poésie dramatique, qui tire tout son intérêt de la lutte des passions humaines, s'évanouit dans une sorte d'allégorie universelle où les personnages ne sont plus des hommes, mais des systèmes. Il n'y a pas d'action principale à laquelle se rattachent les divers épisodes, pas de centre organique auquel se relient nécessairement les pièces variées de cette conception poétique. Tout est dispersé, divisé; chaque scène est presque sans lien avec celle qui la précède et celle qui la suit. Nous assistons à une représentation d'abstractions réalisées, de vagues symboles, dans laquelle nous voyons passer et repasser de temps en temps les ombres de ceux que nous avons vus autrefois si vivans, si agissans sous les noms de Faust et de Méphistophélès. Une obscurité sacrée enveloppe cette succession de scènes chimériques et ce peuple de fantômes. Il faut quelque courage pour s'aventurer dans cette région du mystère et de l'ombre, pour traverser les mille prestiges qui en défendent les issues, pour conjurer les spectres qui er-

rent, sous des noms antiques, dans cette nuit solennelle, et s'avancer jusqu'au centre du labyrinthe où se révèle enfin, à la clarté de l'idée pure, l'autel du dieu.

Un petit nombre seulement d'audacieux qui ont eu ce courage sont revenus sains et saufs de ce pèlerinage redouté. Tant de difficultés amoncelées aux abords du temple effraient les simples mortels. On dirait que le poète a voulu en écarter la foule, et lui-même plus d'une fois, sur la limite du bois sacré où il rend ses oracles, il a prononcé l'*odi profanum vulgus et arceo*. « L'homme qui n'a pas en lui-même quelques-unes de ces idées ne saura pas ce que j'ai voulu dire. » Il ajoute orgueilleusement quand on lui parle du public : « Ah ! laissez là le public, je ne veux pas en entendre parler! L'important, c'est que ce soit écrit; le monde peut ensuite en faire ce qu'il voudra et en tirer profit autant qu'il en sera capable. » Paroles imprudentes ! le public s'éloigne du poète dont il s'est senti méprisé; il châtie par son indifférence l'œuvre dans laquelle le poète n'a pensé qu'à faire les honneurs de son esprit.

Tel se présente à nous le second *Faust*, œuvre d'érudition et de science plutôt que d'émotion et de poésie; mais ces difficultés mêmes, qui éloignent la foule, sont un attrait presque irritant pour la critique philosophique, qui à travers tant de difficultés redoutables veut pénétrer jusqu'au point central, jusqu'au cœur de l'œuvre, pour mieux se rendre compte de ce prodigieux mouvement d'idées accompli pendant cinquante années de méditation dans l'esprit du poète, et du progrès de sa pensée sur tous les grands objets dont s'occupe la curiosité spéculative. Sans nous soucier autrement de l'économie générale de ce drame, qui, de l'aveu de Goethe lui-même, est composé de parties à peu près indépendantes, nous réduirons à quelques questions l'étude que nous voulons en faire. Ces questions se rattachent sans trop d'effort à trois poèmes bizarrement entrelacés : l'un qui comprendrait *Faust à la cour* et *la vieillesse de Faust;* le second, suffisamment marqué par un nom magique, le nom d'*Hélène;* le troisième qui contiendrait l'histoire d'*Homunculus* et *la nuit classique de Walpürgis*. C'est là, j'en conviens, une division tout idéale de l'œuvre; mais elle a l'avantage d'y introduire une certaine unité, en mettant quelque ordre dans les sujets traités et quelque lumière dans l'esprit du lecteur. Sous ces titres viennent s'ordonner d'elles-mêmes les théories du poète sur la *politique*, sur l'*art*, sur la *nature*. A travers l'œuvre se répand une idée générale qui, perdue plus d'une fois, autant de fois retrouvée, éclaire d'une lumière intermittente les ténèbres visibles du poème et permet au lecteur de s'y diriger, quoique d'un pas toujours incertain. C'est l'idée qui résume les longues méditations de Goethe sur la vie et son expérience morale tout entière,

— l'apologie, je dirai presque l'apothéose de l'activité humaine.

On le voit, le second *Faust* n'est pas moins qu'une philosophie sous forme allégorique. A mesure que nous avancerons dans l'examen de ces diverses théories qui en contiennent l'explication dernière, il deviendra sensible au lecteur qu'elles devaient écraser de tout le poids de tant d'abstractions accumulées la libre et florissante inspiration du poète. Qu'on ne s'y trompe pas cependant: s'il est trop manifeste que le poète a vieilli dans l'intervalle des deux parties de l'œuvre, comme son héros, comme Faust lui-même, c'est une de ces vieillesses puissantes et vigoureuses que la pensée a longtemps remplies de sa forte séve, qui se tiennent fièrement debout parmi les jeunes générations, comme ces chênes des pays du nord, dépouillés de feuilles, mais indestructibles, qui ne vivent plus que par leurs racines enfoncées dans le granit et par leur haute ramure déployée dans la nue.

II.

Essayons de mettre dans tout son relief chacune des théories qui font le durable intérêt du second *Faust*, en les rassemblant, en les ordonnant même au prix de quelque contrainte. Nous exposerons d'abord les considérations de Goethe sur les événemens dont il avait été le témoin et ses idées sur l'avenir des sociétés.

Goethe était le contemporain de la révolution française. Il en avait vu avec épouvante les horreurs; je ne crois pas qu'il en ait jamais bien compris les origines et les aspirations légitimes, la vraie portée et les durables bienfaits. Les explications qu'il en donnait n'étaient ni assez profondes ni assez larges pour rendre compte d'un aussi grand événement. Il n'est pas loin de s'imaginer que ce fut l'*affaire du collier* qui décida la révolution. Presque toujours il semble supposer qu'au fond de la passion révolutionnaire il n'y avait que les plus basses convoitises de la plèbe, le désir du pillage, l'amour de l'or sans travail. La corruption des souverains et la cupidité des peuples, voilà pour lui ce qui explique tout dans ces sortes d'événemens. Il ne sort pas de là. « On dit que je ne suis pas un ami du peuple! Oui, c'est vrai, je ne suis pas un ami de la plèbe révolutionnaire, qui sous la fausse enseigne du bien public n'a vraiment devant les yeux que les buts les plus méprisables. Je suis aussi peu l'ami de pareilles gens que je le suis d'un Louis XV... On a raison, je ne pouvais être un ami de la révolution française, parce que j'étais trop touché de ses horreurs; mais j'étais aussi peu l'ami d'une souveraineté arbitraire... Je hais ceux qui accomplissent les révolutions aussi bien que ceux qui les ont rendues inévi-

tables (1). » Il insistait, non sans raison, sur l'avantage qu'il y a pour le progrès à être le résultat du temps et du développement naturel organique des nations plutôt que la conquête de la force. « Je hais tout bouleversement violent, parce qu'on détruit ainsi autant de bien que l'on en gagne... Tout ce qui est violent, précipité, me déplaît, parce que ce n'est pas conforme à la nature... Pour la politique comme pour la nature, l'art est de savoir attendre. » Fort bien! mais n'arrive-t-il pas dans la vie des nations des heures où, voyant s'éterniser d'intolérables maux, elles peuvent croire qu'on a déjà trop longtemps attendu? Ou plutôt à certains instans n'arrive-t-il pas dans l'histoire d'un peuple que son âme tout entière, toutes ses énergies latentes, toutes ses ardeurs concentrées, font explosion dans un mouvement irrésistible, prodigieux, qu'aucune force humaine ne pouvait comprimer, qu'une sagesse tardive ne pouvait plus ajourner, un de ces mouvemens dans lesquels tout un peuple est complice, mais complice d'instinct, sans concert préalable, sans autre accord que celui de ses souffrances et de ses colères? Savoir attendre, c'est sans doute pour une nation une grande sagesse; mais le peut-elle toujours? L'âme d'un peuple se gouverne-t-elle comme celle d'un homme?

On l'accusait de s'être tenu trop à l'écart des grands intérêts de la liberté et de la patrie allemande. Plus d'une fois il s'irrita de ce reproche, que faisaient valoir avec quelque crédit ses plus mortels ennemis. Et faisant un retour sur la popularité de Schiller, qu'il comparait avec sa propre impopularité : « Schiller, disait-il, qui entre nous était bien plus un aristocrate que moi, mais qui bien plus que moi réfléchissait à ce qu'il disait, Schiller a eu le singulier bonheur de passer pour l'ami tout particulier du peuple. Je lui laisse le titre de tout cœur, et je me console en pensant que bien d'autres ont eu le même sort que moi. » On aimait à lui opposer les exemples patriotiques d'Arndt, de Kœrner et de Rückert; on rappelait dans les conversations plus ou moins publiques, dont il recevait l'infaillible écho, qu'il n'avait pas pris les armes à cette époque ou du moins qu'il n'avait pas armé par ses chants de guerre les haines nationales : on inquiétait par ces reproches envenimés le noble poète dans sa vivante apothéose. C'est alors que Goethe laissait éclater le secret de son cœur. Ce secret, c'était civilisation, — humanité surtout! « Le monde est absurde, s'écriait dans des monologues irrités et amers le vieux poète frappé au cœur; le monde ne sait ce qu'il veut, il faut le laisser dire et faire ce qui lui plaît. Comment aurais-je pu prendre les armes sans haine?... Nous ne

(1) *Conversations avec Eckermann*, traduction citée, t. II, p. 89-199, etc.

pouvons pas tous servir notre pays de la même façon; chacun fait de son mieux, suivant ce que Dieu lui a départi. Écrire des chants de guerre et rester dans ma chambre! Comme c'était là ma manière! Écrire au bivouac, où la nuit l'on entend hennir les chevaux des avant-postes ennemis, à la bonne heure! J'aurais aimé cela; mais cette vie ne m'était pas possible, ce n'était pas là mon rôle : c'était celui de Théodore Kœrner. Dans mes poésies, je n'ai jamais rien affecté. Je n'ai fait de poésies d'amour que lorsque j'aimais. Et entre nous je ne haïssais pas les Français... Comment moi, pour qui la civilisation et la barbarie sont des choses d'importance, comment aurais-je pu haïr une nation qui est une des plus civilisées de la terre et à qui je dois une si grande part de mon propre développement? La haine nationale est une haine particulière. C'est toujours dans les régions inférieures qu'elle est la plus énergique, la plus ardente; mais il y a une hauteur à laquelle elle s'évanouit : on est là pour ainsi dire au-dessus des nationalités, et on ressent le bonheur ou le malheur d'un peuple voisin comme le sien propre. Cette hauteur convenait à ma nature, et longtemps avant d'avoir atteint ma soixantième année je m'y étais fermement établi. »

Il avait une horreur naturelle pour tout ce qui rétrécit les horizons de la pensée, l'étroitesse d'esprit et l'aveugle haine. Le poète, comme homme, comme citoyen, doit aimer sa patrie; mais « sa vraie patrie, c'est le *bon*, le *noble*, le *beau*, qui n'appartiennent en propre à aucun pays... Qu'est-ce qu'on entend donc par ces mots : aimer sa patrie, faire œuvre patriotique? Si un poète pendant toute sa vie a travaillé à renverser les préjugés funestes, à détruire les vues étroites et égoïstes, à donner aux opinions plus de rectitude, aux idées plus de noblesse, que pouvait-il faire de mieux? » C'est de cette manière que Goethe veut aimer et servir son pays... Il croit, comme Napoléon, que les destinées de l'Allemagne ne sont pas encore accomplies; il la prépare à la splendeur de ces destinées entrevues en excitant « l'âme de la patrie allemande, en l'élevant, » en fortifiant en elle ce sens supérieur de la civilisation, le plus infaillible instrument du progrès des peuples. — Il était vraiment de cette race des grands stoïciens, les concitoyens de l'humanité, qui, au-dessus des haines de frontières, au-dessus des royaumes et des républiques, se construisaient, dans leur rêve sublime, une cité idéale, la cité des intelligences et des âmes, symbole humain de la cité divine. Personne parmi les contemporains n'a porté plus haut dans sa raison l'idée de l'humanité.

Tel fut Goethe : ennemi des révolutions et de ceux qui les accomplissent, sans qu'il se fît aucune illusion sur les souverains qui les amènent par leur incurie ou leur corruption, « historiquement con-

servateur, » comme on le disait de Lessing, théoriquement dévoué au progrès, très peu sensible aux chimères sentimentales du droit divin, mais adversaire irréconciliable des bas instincts de la démocratie et des habiletés qui les exploitent, se faisant volontiers un refuge contre les misères de la réalité dans quelque belle utopie de civilisation industrielle et de liberté pacifique où prévaudrait enfin l'idée d'humanité et qui rendrait à tout jamais impossibles les révolutions, ces suicides des peuples, et les guerres, ces fratricides des nations. C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut chercher l'explication de toutes les scènes du second *Faust* où paraissent le peuple et la cour. On dirait que le poète a écrit une histoire allégorique de la révolution française sous l'impression vive que lui ont laissée les événemens, avec une ironie hautaine pour ces bouleversemens qu'il jugeait stériles, et dont il ne voyait bien que les causes secondes et occasionnelles.

Écartez les anachronismes prémédités, l'appareil des noms et des personnages, la mise en scène, que reste-t-il? N'est-ce pas l'image même de la royauté française au XVIIIe siècle que Goethe a voulu tracer? N'est-ce pas Louis XV qui a fourni ce type de souverain doué de tous les talens possibles pour perdre son royaume, qui ne prend nul souci du bien de ses sujets, ne pensant qu'à lui et trouvant chaque jour, pour échapper à lui-même, quelque nouveau divertissement? Pour tout le reste, il faut bien admettre le droit du poète de forcer la peinture et de la pousser au noir. Cet état sans loi, sans justice, où les crimes se commettent sans obstacle et savent se soustraire au châtiment, où le juge lui-même est complice et se range du côté du coupable, cette armée sans solde, sans discipline, qui se débande en pillant pour se faire une solde, nous ne pouvons pas les reconnaître dans cette manifeste exagération des traits et des couleurs. — Le trésor est vide et sans ressources pour l'avenir. Dans le palais même de l'empereur, tout va de mal en pis, tout manque à la cuisine et à la cave. Le maréchal du palais, qui de jour en jour est plus embarrassé, se met entre les mains des Juifs, auxquels il engage tout, si bien que le pain que mange l'empereur est déjà dévoré par l'usure. Le chancelier veut faire à sa majesté des représentations sur tous ces désordres et donner ses conseils; mais sa majesté est peu disposée à prêter son oreille auguste à de si désagréables confidences, elle aime mieux se divertir. C'est là le véritable élément de Méphistophélès. qui prend la place du fou et se montre aux côtés de l'empereur comme nouveau fou et comme conseiller (1). Dans le lointain, on aperçoit la foule, on entend ses murmures. Les mécontens, les en-

(1) *Conversations avec Eckermann*, t. Ier, p. 400.

vieux et, ce qui est plus terrible, les affamés font entendre l'écho de leurs vagues colères. Rien n'éclate encore, mais tout est déjà menace et pressentiment. Et cependant le gracieux seigneur s'amuse au milieu de sa cour idiote. Les fêtes se préparent à la vue du peuple qui souffre; ce sont tous les prolégomènes de la révolution. Les frivolités et les folies de la royauté au XVIIIe siècle trouvent ici leur symbole et leur flétrissure.

Parmi les mascarades qui défilent devant nous et dont chacune a son sens allégorique, souvent très subtil et très obscur, deux surtout méritent de fixer notre attention. Dans l'une, l'empereur représente le dieu Pan. Il s'avance escorté de nymphes qui célèbrent sa gloire, ses vertus, sa puissance. Au milieu de ces adorations et de ces prestiges, il se croit dieu; il est si facile et si doux de le croire! Les courtisans, qui savent que le dieu n'est qu'un homme, répandent parmi la foule le mensonge dont ils vivent, et qui, s'il est détruit, les anéantit. Une voix prophétique et grave annonce que bientôt le secret d'où dépend le salut de l'état va être dévoilé et que les catastrophes approchent; elle n'est pas écoutée. « Il va se passer à l'instant une chose terrible, les contemporains et la postérité refuseront d'y croire... Recueillons-nous dans une haute pensée, et ce qui arrive, laissons-le s'accomplir sans nous troubler. » Voici que tout d'un coup l'incendie éclate de toutes parts. Le grand Pan lui-même n'est pas épargné; sa divinité d'emprunt tombe avec les attributs dont il s'est affublé. Le feu gagne partout, et l'empereur ne peut rien pour l'arrêter; bien plus, il va en être la première victime. Hélas! il était donc vrai, le grand Pan n'était qu'un homme, un pauvre homme. Le fatal secret circule d'abord à voix basse, puis il éclate. « O nuit à jamais funeste, s'écrie le héraut, quels maux nous a-t-elle apportés!... Le jour de demain publiera ce que nul n'entendra volontiers... J'entends crier de toutes parts: « C'est l'empereur, » oui, lui-même, qui souffre ce supplice!... Oh! plût à Dieu que toute autre chose fût vraie!... Une nuit fait son œuvre, et demain la magnificence impériale ne sera qu'un monceau de cendres. » Par bonheur, Faust est là; il appelle les nuages, éteint l'incendie. L'empereur, un instant troublé, reprend sa joyeuse sérénité. Il n'a rien compris à ce qui s'est passé. Il n'a vu qu'une féerie là où on lui donnait le spectacle symbolique d'un temps qui s'approche, où le mystère des origines, qui jusqu'ici a divinisé les royautés, ne trompera plus personne, où la majesté du grand Pan tombera avec les prestiges qui l'entouraient, où tout le monde saura que les rois eux-mêmes ne sont que des hommes. Il faut qu'ils apprennent par de rudes expériences que le jour où le pouvoir cesse d'être utile, il cesse d'être légitime aux yeux d'un peuple sans fanatisme, parce qu'il est sans illusion.

Voilà la leçon des rois. Voici maintenant celle des peuples. Elle n'est ni moins dure ni moins hautaine. Un char amène Plutus, que représente Faust, et un autre personnage symbolique, l'Amaigri, qui n'est autre que Méphistophélès. La foule s'ouvre devant le char enchanté. Sur un signe de Plutus, les dragons apportent un coffre où bouillonnent des trésors magiques. « Voyez, dit Plutus à la multitude qui l'entoure, voyez! dans les vases d'airain l'or vermeil s'élève à flots. » Le flot monte, monte toujours, et avec lui croît la convoitise populaire. C'est à peine si Plutus, avec la baguette du héraut, peut en contenir l'ardeur. Pour garder le trésor intact, il fait jaillir le feu au visage des hommes avides qui se pressent autour du char. La foule recule épouvantée; mais ce n'est pas l'affaire de Méphistophélès, qui ne se plaît que dans le tumulte et pour qui le désordre est une bonne aubaine. Le voyez-vous ranimant les convoitises qui s'éteignaient déjà, prenant une masse d'or amollie par le feu, la pressant, la roulant, la pétrissant entre ses doigts, donnant à cet or toutes les formes obscènes que lui suggère son art infâme, excitant ainsi les plus viles passions de la populace, dépravant ce peuple qui l'entoure par une double corruption, celle de l'or et celle de la luxure! Et déjà tous les yeux brillent, tous les désirs s'enflamment. Bientôt la loi sera impuissante à contenir toutes ces forces déchaînées, cette fatalité d'une nouvelle espèce, la fatalité d'un peuple enivré par l'image des joies faciles que peut donner l'or maudit, l'or acquis sans travail. « La loi est forte, s'écrie Faust, témoin attristé de cette scène; mais elle cédera devant la nécessité. » Le cercle magique qu'il a tracé avec le bout de sa baguette va être envahi. L'état n'est plus le maître; la plèbe des convoitises mauvaises et des instincts bas va régner à son tour, furieuse et déchaînée, sur le monde qu'elle déshonore.

Tout cela n'est qu'une image encore; mais bientôt les prophéties obscures qui s'offrent dans une série de symboles devant les yeux de l'empereur et de sa cour vont recevoir leur terrible accomplissement. Toute la théorie des révolutions, telle que la comprenait Goethe, se déroule devant nous dans le premier et dans le quatrième acte : l'orgie des richesses imaginaires que Méphistophélès répand dans le royaume sous une forme renouvelée du système de Law, et qui soulève tous les mauvais instincts; l'empereur se reposant sur ce crédit fabuleux de tout travail, de tout devoir, ne pensant plus qu'à ses faciles jouissances, tandis que déjà l'empire lui échappe et que les mécontens, las de l'anarchie, couronnent un anti-césar; le secours imprévu que lui apporte Faust avec les trois hardis compagnons formés de l'essence des forces de la nature; la bataille livrée et gagnée; l'empereur rétabli sur son trône, sans qu'on sache s'il saura le garder. Il ne tient qu'à nous de voir dans cette longue

série de scènes étranges l'histoire symbolique de la royauté française s'abîmant dans les catastrophes, la révolution se personnifiant dans Napoléon, la démocratie couronnée à la place du droit divin, les vieilles monarchies se coalisant pour venir au secours de la dynastie déchue, la comédie ordinaire des restaurations. — Survient l'archevêque, qui, sous prétexte de purifier la victoire obtenue par des arts magiques, veut que l'église en profite; il réclame d'abord le spacieux champ de bataille pour le consacrer au Très-Haut, puis, pour faire prospérer l'œuvre, tous les revenus du pays voisin, dîmes, cens, redevances à perpétuité jusqu'au moment où l'empereur s'écrie : « Mais en allant ainsi je pourrais bien tout d'abord engager l'empire entier ! » Quant au peuple, c'est lui qui aura le moins gagné à tout cela; il paiera un peu plus, voilà tout.

A l'horizon, nous voyons poindre pour cette pauvre humanité un meilleur avenir symbolisé par le règne pacifique de Faust sur des grèves fertilisées : le travail, l'industrie, le commerce enrichissant à l'envi ces plages heureuses; un peuple libre, au sein de l'abondance, sous le sceptre paternel d'un souverain qui n'est que le bienfaiteur d'un grand pays, et qui ne tire son autorité que des services rendus. Ceux de nos lecteurs qui connaissent les *Années de voyage de Wilhelm Meister* se rappelleront que le roman s'achève comme le drame par le tableau d'une grande expérience de civilisation *humanitaire*. C'était là le rêve, l'utopie familière du poète toutes les fois que sa méditation se tournait vers l'avenir du genre humain, c'était l'*Atlantide* de cet autre Platon; mais il la plaçait dans les siècles futurs au lieu de la placer, comme le philosophe grec, dans le lointain des âges fabuleux. S'il faut croire à l'âge d'or, pensait-il, il vaut mieux croire qu'il est devant nous, pour ne pas arrêter l'humanité en marche et décourager le progrès.

III.

Un des élémens de ce progrès rêvé par le poète philosophe, c'était l'art s'inspirant des traditions antiques et se renouvelant par l'inspiration moderne. Cette idée domine toutes les scènes dans lesquelles paraît Hélène et en particulier le troisième acte, le plus poétique de conception et d'accent, que remplit de son charme divin l'immortelle beauté.

La légende fournissait à Goethe la donnée étrange de ces noces magiques de Faust et d'Hélène. Faust, arrivé au dégoût des voluptés humaines, demande à l'enfer de lui donner ce plaisir suprême, la possession de cette Hélène dont l'antiquité avait fait presque une déesse, et que le fanatisme du moyen âge avait transformée en un démon, damnant, sous ce nom consacré, les prestiges et les fatalités

de l'amour. Goethe, adorateur de la nature et de l'art grec, qui en est à ses yeux l'expression la plus accomplie, ne pouvait souffrir ce qui lui semblait être le sacrilége d'une religion d'ascètes. En s'emparant de l'idée de la légende, il la transforma. Dans son drame comme dans la légende, Faust s'éprend d'un amour mystérieux pour cette beauté que les âges anciens adorèrent, il la ravit et la possède; mais l'admiration de Goethe la retire de cet enfer ignominieux où des siècles barbares avaient osé la reléguer. Avec lui, Hélène entre dans la région sereine des idées éternelles : elle est une femme, mais elle est en même temps un type, le type le plus pur de l'art, ou plutôt l'inspiratrice de tout art, l'inspiration même. Son histoire devient l'emblème d'une grande chose : elle représente les destinées de la poésie, elle en rappelle les brillantes origines dans sa patrie naturelle, la Grèce, le sommeil symbolique à travers des siècles ténébreux, l'éclatant réveil à l'âge de la renaissance; elle en prophétise la gloire future et le long avenir.

Ce poétique amour du docteur Faust, Goethe l'avait éprouvé lui-même : son voyage en Italie l'avait initié aux mystères les plus délicats de ce culte de la beauté, qui n'était dans son esprit que la forme épurée du culte de la nature. Il s'était enchanté des souvenirs et des chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, transmis par le marbre glorieux, vainqueur des siècles. Il avait refait son éducation esthétique au milieu des monumens du grand art qui a laissé de lui-même des traces vivantes sur ce sol aimé des dieux. Toutes ses admirations s'étaient personnifiées dans Hélène. Il l'avait évoquée devant ses yeux par la violence magique de sa méditation; il l'invoquait journellement comme la muse de son génie; il la consacra par tous les prestiges de son art. Pour lui, elle est réalité et idéal à la fois, un idéal vivant. Il dirait volontiers comme un de ses personnages : « Les érudits nous trompent quand ils nous parlent de l'âge de ces êtres presque divins. C'est quelque chose à part que la femme mythologique. Elle n'a pas d'âge. Le poète la conçoit et la présente comme il lui convient. Elle n'appartient qu'à la poésie, toujours jeune parce qu'elle est immortelle. Jamais elle n'est majeure, jamais vieille; sa forme est toujours accomplie et attire l'amour des hommes. Le temps n'enchaîne point le poète; le poète en est le maître et en dispose à son gré... Hélène, non plus, ne doit pas en subir les lois. Achille ne l'a-t-il pas trouvée à Phères, même hors des limites du temps? Quel rare bonheur! Avoir conquis l'amour en dépit de la destinée! Et ne pourrai-je pas moi-même, par la force du plus ardent désir, appeler à la vie cette forme unique, cette créature immortelle, née du sang des dieux?... » Il subit véritablement la fascination de cette figure poétique, dont l'immortalité rayonne jusqu'à lui du fond des siècles.

Chaque poète a, comme Goethe, son Hélène, idéale ou réelle. Il semble qu'il ait plus de peine à gravir les rudes sommets de l'art, s'il n'y est guidé, soutenu, s'il n'est attiré en haut par le regard d'une invisible protectrice, secrètement invoquée et révélée. Dans la grande scène du salut de Faust, Marguerite s'élève insensiblement dans les sphères divines pour attirer toujours plus haut son amant, réconcilié avec les splendeurs du ciel. « L'éternel féminin nous élève aux cieux, » chante le chœur des esprits. Appliquez ce mot, vous le pouvez, à toutes les grandes choses dans lesquelles l'homme essaie de réaliser l'infini, la philosophie, la poésie, l'art. Lorsque Socrate s'initiait aux derniers mystères du beau, traversant par l'élan de sa pensée toutes les sphères intermédiaires jusqu'à celles où l'idéal incréé se révélait à lui dans la gloire de sa pure essence, c'est l'étrangère de Mantinée, c'est Diotime qui soutenait par ses discours son essor vers le but sublime de loin montré à ses yeux. Lorsque Dante gravissait les plus âpres degrés de la théologie et de la philosophie, c'est Béatrix qui éclairait sa voie et renouvelait ses forces. Quel philosophe n'a connu les enchantemens que Diotime ou Béatrix, ces institutrices divines, versent sur les plus sévères enseignemens? Mais que dire du poète? Où puise-t-il son inspiration, sinon dans de fortes et pures amours, d'autant plus fortes qu'elles participent plus de l'idéal? Il semble que pour tous les nobles efforts de la pensée quelque grand amour imaginaire ou réel devienne une lumière et une force. C'est la théorie même de Diotime, dont Goethe semble s'être inspiré. La beauté participe à la production poétique moins encore à titre d'idéal poursuivi par le poète que comme agent mystérieux de sa fécondité intellectuelle, comme l'éternel féminin au sein duquel il confie le germe de ses plus nobles idées, la source sacrée et le prix sublime de son inspiration.

Il y a dans le second *Faust* deux évocations bien distinctes: l'une est une évocation, si je puis dire, toute métaphysique d'Hélène; l'autre est une résurrection complète. L'une prépare l'autre. C'est l'évocation par l'imagination qui inspire à Faust le désir violent de la possession, qui le précipite à travers les aventures et les périls du *sabbat classique* à la poursuite de son rêve, qui lui communique la force de pénétrer jusqu'à l'empire des morts, jusqu'au trône de Proserpine et d'obtenir le retour momentané d'Hélène à la vie, cette union qui sera féconde et d'où naîtra un fruit divin, la poésie moderne.

Suivons la pensée du poète, voyons-la naître, grandir peu à peu, s'indiquer par des traits de plus en plus marqués, jusqu'à ce qu'elle éclate dans une conception définitive et suprême qui deviendra comme un poème distinct dans le poème, qui aura sa vie

propre, sa forme déterminée, son individualité précise. A la fin du premier acte, l'empereur désire voir Pâris et Hélène, le plus beau des hommes et la plus belle des femmes. C'est le désir de la toute-puissance blasée; il y faut satisfaire par des moyens magiques. Comme Méphistophélès, en sa qualité de diable romantique et septentrional, n'a aucun rapport avec l'antiquité grecque, il ne pourra aider Faust que par des conseils dans cette nouvelle entreprise. « Le peuple païen ne me concerne pas, dit-il; il habite son enfer particulier. » Faust, obligé d'agir par lui-même, doit avoir recours aux mères, pouvoir mystérieux dont le nom seul est une épouvante : — « Les mères, les mères!... cela sonne d'une manière étrange! » Pour atteindre au lieu où résident ces déesses inconnues, le chemin n'est pas facile; il s'ouvre dans le centre de la terre à travers la solitude et le vide. On n'y peut rien comparer, même les chemins affreux à travers l'infini mouvant de la mer. Là du moins, quand on frémit en face de la mort, on voit encore quelque chose; on voit passer les vagues, les nuages, le soleil, la lune, les étoiles. Ici, dans les grands espaces qui s'étendent vers le royaume des mères, on ne voit rien, rien dans le lointain éternellement vide : on n'entend point le bruit de ses pas, on ne trouve rien de solide où se reposer. C'est dans cet infini silencieux et morne que trônent les déesses formidables. Un trépied ardent annonce au voyageur qui a tenté ce pèlerinage des abîmes qu'il en a touché le fond. A sa clarté se révèlent les mères, les unes assises, les autres debout ou marchant. Formation, transformation, voilà l'éternel entretien de leur pensée. Elles ne voient pas l'étranger qui arrive près d'elles, car elles ne voient que les *schèmes* (les idées, les types). Autour de leurs têtes planent les images de la vie, mobiles et pourtant sans vie; les êtres qui furent un jour dans tout leur éclat et toute leur splendeur se meuvent là-bas, car ils doivent subsister toujours. — On sait quelle impression produisit en Allemagne ce symbole des mères. Goethe lui-même était ému de sa propre invention. Quand il lut pour la première fois cette scène, Eckermann le priait de lui donner quelques éclaircissemens; mais lui comme d'habitude garda son secret, regardant Eckermann avec de grands yeux et répétant : « Les mères! les mères!... cela sonne d'une façon étrange. — Tout ce que je peux vous confier, ajouta-t-il, c'est que j'ai vu dans Plutarque que dans l'antiquité grecque on parlait des mères comme de divinités. Le reste est de mon invention. »

Le secret de Goethe n'est peut-être pas très difficile à deviner pour qui a quelque expérience des idées métaphysiques, et le bon Eckermann lui-même, qui est pourtant d'une perspicacité médiocre, a cru le deviner; mais il n'a pas assez considéré l'importance d'un mot que Goethe a employé avec intention en disant que

les mères ne voient que les *schèmes*, c'est-à-dire les images les plus parfaites, les figures idéales. Selon Eckermann, Goethe voudrait nous faire entendre que tous les êtres qui cessent de respirer retournent vers les mères à titre d'essences spirituelles, et qu'ils restent là sous cette forme immatérielle jusqu'à ce que l'occasion se présente pour eux de reparaître dans un nouvel être. Ce ne serait là qu'une doctrine assez vulgaire de métempsycose, fort éloignée de la vraie pensée de Goethe. Cette immortalité métaphysique confiée à la garde redoutable des mères n'admet que les essences supérieures, dignes d'être conservées parce qu'elles méritent d'être considérées comme des types. Le reste périt et se dissout dans les élémens. Goethe le dit assez clairement, vers la fin du troisième acte, par la bouche des suivantes d'Hélène. Quand leur reine est de nouveau entraînée par la fatalité dans l'Hadès, ses suivantes sont retenues sur la terre. La nature vivante, éternelle, réclame son droit sur elles. Elles deviennent « les soupirs tremblans du zéphir et les vagues murmures des rameaux, les méandres des ruisseaux. » — « Qui ne s'est pas fait un nom sur la terre appartient aux élémens. » — Elles cessent d'être des personnes, elle se confondent avec la verdure des bois, avec la limpidité des eaux, avec la lumière. Ce qui ne mérite pas de survivre comme type se dissipe dans les phénomènes de la nature. Les types seuls sont immortels. Hélène subsistera éternellement; elle échappe à la loi de la dispersion parce qu'elle a réuni en elle tous les traits qui donnent à une figure l'idéal, à un nom l'immortalité. — Les mères sont les gardiennes éternelles de ce trésor des types. Elles en interdisent l'accès aux profanes, elles ne le permettent qu'aux initiés, aux poètes, aux artistes, qui tiennent à la main la clef magique de Faust, l'inspiration. Parmi les mères, les unes sont assises : c'est le passé devenu immobile jusqu'à ce qu'il soit de nouveau entraîné dans le tourbillon de la vie. Les autres sont debout : c'est le présent dans l'attitude intermédiaire qui lui convient entre le passé et l'avenir. D'autres enfin marchent : c'est le mouvement vers ce qui n'est pas encore. Aucun type n'est d'ailleurs condamné à un repos éternel; la loi de la transformation universelle agit même sur ces essences qui semblent à tout jamais fixées dans leur perfection relative. Le repos absolu n'existe nulle part, pas plus dans cette région des types que dans la nature vivante. Jusque-là pénètre la métamorphose, le progrès; les types peuvent revivre, ils revivent en effet, soit dans le monde réel, où la puissance créatrice les produit de nouveau à la lumière du jour, soit dans l'art, où l'évocation du poète leur rend une vie idéale. Hélène en est une preuve éclatante : elle a vécu une seconde

fois pour Faust, elle vivra une troisième fois pour le poète, pour Goethe; mais dans leur existence nouvelle ces types se modifient, se transforment pour se mettre en harmonie avec les siècles qu'ils éclairent de leur présence presque divine. Ils gardent le modèle impérissable et consacré qui est leur essence propre, mais en y mêlant dans une mesure harmonieuse quelque trait nouveau, quelque idée inconnue aux âges anciens, qui, sans altérer la pureté de leur essence, la complète, et, s'il est possible, l'élève encore d'un degré dans l'idéal. Ainsi l'art n'est pas condamné à l'immobilité de la perfection classique; il doit s'en inspirer, s'y appuyer pour s'élever plus haut. La poésie elle-même est soumise à la loi du progrès. Tel me paraît être le sens profond de cet admirable symbole, esthétique et métaphysique à la fois, des mères, ces déesses qui défendent contre le temps, contre l'oubli et la profanation, pire que l'oubli, la divine immortalité des types, et qui les tiennent en réserve pour les grands artistes, capables, en les conservant, de les transformer.

Armé de la clef magique devant laquelle s'ouvrent les mondes enchantés de l'art, Faust est revenu de son voyage au royaume des mères, ramenant avec lui Pâris et Hélène. La scène est rapide: ce n'est encore qu'une évocation de types; la vie ne leur a pas été rendue, ils n'en ont que l'illusion et l'apparence. — Pâris se montre le premier; au son d'une musique voluptueuse, il prend différentes poses, celles qu'ont immortalisées les marbres antiques. Parmi les spectateurs, les hommes le maudissent et le raillent; les femmes, enthousiastes, dépeignent les charmes de cette éternelle jeunesse qui les remplit d'amour. Pâris s'endort, Hélène paraît; elle s'approche de Pâris endormi et dépose un baiser sur ses lèvres, elle s'éloigne, puis le regarde encore. Alors surtout elle paraît ravissante. Les hommes, enflammés de désirs, célèbrent avec ivresse ses louanges; les femmes, pleines d'envie et de haine, l'accablent de leurs critiques. Faust lui-même ne se contient plus; en voyant cette beauté divine, il oublie le temps, le lieu, la situation, et Méphistophélès à chaque instant est obligé de lui rappeler qu'il sort de son rôle. — Pâris et Hélène semblent être entraînés l'un vers l'autre par une force irrésistible. Pâris la prend dans ses bras comme pour la ravir. Faust, dans une sorte de délire jaloux, tourne contre lui la clef qu'il tient encore à la main; mais alors une violente explosion se fait entendre, les apparitions magiques s'en vont en fumée, Faust tombe à terre foudroyé (1).

Nous le retrouvons au second acte étendu sur son lit, dans son ancienne chambre, étroite, aux voûtes en ogive. « Reste là, couché,

(1) Voyez les analyses de ces différentes scènes dans les *Conversations d'Eckermann*. Ces analyses, écrites sous l'impression immédiate de la lecture et des entretiens de Goethe, mettent en lumière les intentions du poète.

malheureux, engagé dans les chaînes de l'amour, difficiles à rompre! Celui qu'Hélène a paralysé ne revient pas aisément à la raison. » Cependant ce sommeil magique n'est pas sans consolation. Tandis que son corps gît foudroyé, son âme veille et rêve. De quoi rêverait-elle, sinon des temps et des pays qui ont vu cette Hélène divine, devenue une seconde âme dans son âme, l'idéal dans l'imagination du poète? Nous voyons passer dans le miroir transparent de sa pensée endormie toutes les visions classiques de la légende grecque. L'admirable pays! les belles campagnes! les eaux limpides dans la profondeur sacrée des bois! Que de beautés adorables! L'une d'elles surtout, nue et déjà prête au bain, semble appartenir à la race des héros ou même des dieux. Elle pose le pied dans l'eau; la douce flamme de vie qui anime son noble corps s'y rafraîchit délicieusement... Mais quel bruit d'ailes vivement agitées? quel murmure? Les jeunes filles fuient épouvantées; seule la reine, avec un regard tranquille et un orgueilleux plaisir, voit s'approcher à travers l'onde émue le prince des cygnes... C'est Léda, c'est son royal amant qui se révèlent à Faust dans une des scènes amoureuses de l'antique Grèce. Rêver de Léda, c'est encore rêver d'Hélène. — Hélène, qui viendra plus tard, trouve ainsi son origine dans ce rêve enchanté. La Grèce mythologique apparaît déjà et se révèle à ce sombre fils du Nord, que les songes divins initient graduellement à l'éclatante réalité qui va venir pour lui.

Bientôt commence, avec le récit de Faust, l'ardente poursuite d'Hélène, qui devient le prétexte trop complaisant de cet obscur épisode, *la nuit classique de Walpurgis*. Après de longues recherches, dans une scène qui n'a pas été écrite, Faust arrivait enfin jusqu'au trône de Proserpine, et avec l'éloquence touchante qu'inspire la passion, il obtenait d'elle non plus l'apparition magique, mais la résurrection d'Hélène, l'espoir de la posséder, la promesse même de son amour. C'est là précisément le sujet du troisième acte, celui de tous qu'on lit le plus aujourd'hui, celui où l'art du poète, soutenu par le charme et la nouveauté du sujet, s'est élevé jusqu'aux cimes les plus hautes de l'inspiration.

A peine avons-nous besoin de rappeler la suite et l'enchaînement des idées de ce magnifique épisode que tout le monde connaît : l'arrivée de la reine à Sparte, les vagues inquiétudes qui se répandent dans son âme, les prédictions sinistres; la fuite d'Hélène dans le château où Faust attend sa divine amante, avec la troupe des hommes du Nord qui l'ont suivi en Grèce; les noces mystiques dans une Arcadie enchantée, la naissance du bel Euphorien, l'enfant promis à d'illustres destinées, le fils qui porte en lui, avec le sang des dieux que lui a transmis Hélène, la séve ardente des passions modernes. Le symbole est transparent, et Goethe cette

fois n'a pas gardé pour lui son secret. Il le livre à qui veut l'entendre dans ses lettres et dans ses entretiens. « Dès les premiers actes, disait-il, commencent à résonner les noms de classique et de romantique. On en parle déjà pour que le lecteur soit conduit, comme par une route qui s'élève peu à peu, jusqu'à *Hélène*, où les deux formes de poésie font leur apparition complète et sont amenées à une espèce de réconciliation.... Il est temps que tous ces débats inutiles et passionnés entre les deux écoles finissent.... Or y a-t-il un point de vue plus haut et plus pur que celui de la poésie antique, à laquelle nous devons d'avoir été délivrés de la *barbarie monastique* vers le XVIe siècle? N'apprendrons-nous pas d'elle à estimer de ce haut point de vue toute chose à sa véritable valeur esthétique, l'ancien comme le nouveau? C'est dans cet espoir que je me suis mis à ce poème d'*Hélène*, sans penser au public ni même à un seul lecteur, persuadé que qui saisit facilement et embrasse l'ensemble avec un peu de patience s'appropriera facilement les détails.... Qu'*Hélène* obéisse maintenant à ses destins! »

Même dans cette conception originale et qui nous émeut à travers le symbole, Goethe nous laisse quelques regrets. Il est bien de célébrer dans les noces idéales d'Hélène et de Faust l'union de l'art antique et de la poésie moderne; mais c'est mal comprendre les intérêts de cette antiquité classique que de lui donner pour accompagnement, et tout à côté, dans le *sabbat classique*, un chœur de monstres. Déjà Phorkys-Méphistophélès m'inquiète par sa figure de spectre. L'étrange idée de vouloir acclimater la laideur dans le monde de l'art antique, dans la patrie d'Hélène! Mais dans le *sabbat classique*, dont le titre même est composé de deux mots qui hurlent d'être accouplés, quel mauvais génie d'érudition pédantesque inspire à Goethe cette pensée de remplir son œuvre des plus hideuses apparitions? Pourquoi a-t-il voulu écrire sous la triste inspiration des sorcières de Thessalie? On a dit spirituellement que c'est là « le romantisme de l'antiquité classique. » Je le veux bien; par conséquent c'est une fausse antiquité. Goethe a trop oublié la remarque si juste des phorkyades : « nées dans la nuit, disent-elles, parentes des ténèbres, presque inconnues à nous-mêmes, aux autres absolument, on ne nous vit jamais reproduites par l'art. » Ces monstres sans forme et presque sans nom qui rampent dans les bas-fonds de la mythologie, il fallait les y laisser. Goethe a eu doublement tort de les tirer de leur ombre infâme et de les produire à la lumière de l'art; il a compromis l'antiquité classique et rendu presque inabordables des parties entières de son poème : juste châtiment de ce qui, pour un amant de la Grèce et d'Hélène, a été une sorte d'attentat poétique, un sacrilége.

IV.

Le paganisme de Goethe est une vaste allégorie de la nature. Il lui sert à exprimer les aspects multiples de la réalité sensible, à en saisir les formes diverses et mobiles par des expressions allégoriques aussi variées que ces formes elles-mêmes. On a dit que le polythéisme de Goethe était la parure de son panthéisme. Rien de plus juste et de mieux dit. Seulement la parure se surcharge d'une profusion d'ornemens d'un goût médiocre; elle écrase l'idée qu'elle devait simplement orner.

L'épisode d'*Homunculus* et *la nuit classique de Walpürgis* n'ont absolument de sens que par ce symbolisme des forces naturelles aspirant successivement à la forme, à la vie, à la perfection relative dont elles sont capables. Homunculus représente cette aspiration de ce qui n'existe qu'en puissance à l'existence pleine et achevée; Faust, qui se promène en cette singulière compagnie à travers les enchantemens et les terreurs de cette magie thessalienne, achève le symbole en cherchant Hélène, et représente l'aspiration de la nature entière vers la forme accomplie, vers la beauté. La pensée première a de la grandeur. On nous permettra de ne pas nous disperser dans des épisodes sans lien apparent, sans rapport visible, et d'indiquer seulement par quelques traits l'organisation complexe et le développement subtil de la conception du poète : étrange fantaisie qui va des plaines de Pharsale aux bords du Pénée et aux rivages de la mer Égée, à travers une population fabuleuse de monstres et de fantômes, fils de la nuit!

Homunculus, c'est le désir de la vie, le soupir de la nature vers l'existence. Il me semble bien être le cousin-germain du *devenir* de Hegel. Produit équivoque de la science de Wagner, — qui, penché depuis un demi-siècle sur son creuset, espère enfin y trouver la vie dans une combinaison inespérée de substances, — et de l'art de Méphistophélès, qui a voulu donner cette illusion au vieux savant, — Homunculus n'est qu'une misérable forme humaine, captive dans le cristal d'une fiole, petit être phosphorescent, tintant, gesticulant, parlant, sans avoir, à proprement dire, ni corps ni pensée. Dérision de la science humaine, figure apparente, provisoire, pure possibilité d'être dans un commencement de forme, il veut se compléter et se joint à la caravane magique organisée par Méphistophélès pour aller à la découverte du principe et des sources de la vie. Ces sources sacrées doivent se rencontrer, par un accord mystérieux des lois de la nature, là où l'antique et immortelle beauté est éclose dans tout son éclat, en Grèce; mais c'est vers la Grèce romantique, en Thessalie, que le poète nous conduit dans cette nuit même de

Walpürgis, dévouée au sabbat. — On peut distinguer dans le *sabbat classique* trois parties dont chacune représenterait symboliquement une phase dans l'histoire des évolutions plastiques de la nature, un acte dans le grand drame de la création. Dans la première, nous ne rencontrons que des ébauches d'être, jeux gigantesques et bizarres de la puissance créatrice, productions monstrueuses des forces élémentaires sans forme fixe, déterminée, sans proportions harmonieuses, vrais jeux de titans : fourmis colossales, griffons, arimaspes, sphinx, sirènes. — La seconde partie marque un progrès sensible dans les procédés et l'art de la nature. Sur les bords du Pénée, ce sont les demi-dieux de l'eau, les nymphes, les centaures et Chiron, le dernier de tous : figures encore indécises et flottantes, bien que se rapprochant déjà des formes achevées et harmonieuses. — Dans la troisième partie, qu'on pourrait appeler la période humaine, le travail de la création est achevé : chacun des dieux mythologiques a son rôle et son emploi. La période de confusion a fait place à la période où l'ordre s'établit, où la loi domine et règle l'anarchie des forces, où tout s'organise et se distribue. En même temps la science s'éveille; c'est bien l'âge de l'homme, puisque c'est l'âge de la pensée scientifique scrutant les phénomènes, interrogeant les conditions de l'existence, écartant les explications fabuleuses, mettant partout les principes naturels à la place des rêves et des fictions. Cette période se symbolise dans les noms de Thalès et d'Anaxagore, qui représentent les deux forces élémentaires, l'eau et le feu, et les théories rivales des neptuniens et des vulcaniens, entre lesquelles aujourd'hui encore se dispute l'empire de la géologie. L'épisode s'achève par la rencontre de Protée (le principe des métamorphoses), qui révèle à Homunculus le grand mystère : « c'est dans la mer que tu dois prendre ton origine! » Protée traduit à sa manière cette idée panthéistique sur le principe et le commencement de la vie que le naturaliste Ocken exprimait ainsi : « La lumière éclaire l'eau salée, et l'eau vit. Toute vie vient de la mer, jamais du continent. Toute la mer est vivante. C'est un organisme mouvant qui toujours s'élève et retombe sur lui-même... L'amour est sorti de l'écume de la mer... Les premières formes organiques sortirent des endroits mouillés par la mer, là les plantes, là les animaux. L'homme même est un enfant de la mer humide et chaude, là où elle s'attiédit, près de la terre. » La loi de la métamorphose et la vie issue de la mer sous l'action du soleil, voilà les grands axiomes panthéistiques que le poète proclame comme le dernier résultat, la conquête suprême de la science. La fête de la mer, source sacrée de l'existence, couronne cette bizarre épopée du *sabbat classique*.

Plutôt que de nous égarer dans le détail de ces conceptions, détail infini, subtil et souvent enveloppé d'une obscurité désespérante,

nous croyons qu'il est plus intéressant d'examiner une question qui s'impose naturellement à nous au terme de cette étude. Presque toutes les grandes œuvres de Goethe portent, bien qu'à un moindre degré que celle-ci, la trace d'un mélange perpétuel et comme d'un essai de fusion entre la science positive et la poésie. Jusqu'à quel point ce mélange est-il légitime? La poésie ne doit-elle pas souffrir cruellement de ce voisinage trop familier de la science? Le grand peintre du monde physique, Alexandre de Humboldt, s'est posé cette question et l'a résolue dans un sens très net, dans le même sens que Goethe lui-même; mais il la résout par une doctrine, tandis que Goethe a tenté de la résoudre par le fait même, — par l'art.

Selon M. de Humboldt, la poésie du XIXe siècle doit se renouveler aux sources mêmes de la science. S'appuyant sur une pensée de son illustre frère Guillaume, il soutient que rien n'est plus légitime que cette association, qu'en elles-mêmes et d'après leur nature la poésie, la science, la philosophie, ne sauraient être séparées. « Elles ne font qu'un à cette époque de la civilisation où toutes les facultés de l'homme sont encore confondues, et lorsque, par l'effet d'une disposition vraiment poétique, il se reporte à cette unité première. » Bien qu'il puisse sembler étrange au premier abord de vouloir unir la poésie, qui vit par la forme, par la couleur, par la variété, avec les idées les plus simples, les plus abstraites, qui sont la substance même de la science, il ne faut pas craindre ce mélange. Une telle crainte ne pourrait naître que d'une vue bornée des choses ou d'une sentimentalité molle. Il y a dans les perspectives agrandies de la nature mieux connue une large compensation pour le pouvoir magique et miraculeux qu'on lui retire. Pour nous en tenir à un seul exemple, le sentiment de la grandeur n'est-il pas plus vivement excité en nous par l'intuition de l'infini astronomique que par l'imagination puérile de cette voûte d'azur constellée de clous d'or qui représentait autrefois pour l'homme le ciel étoilé? La simplicité et la généralité des lois, la variété prodigieuse des combinaisons, des actions et des réactions des phénomènes, la complexité des détails qui s'entrecroisent à l'infini sur la trame vivante de l'univers, n'y a-t-il pas dans ces vues une source d'émotions vives, poétiques, profondément neuves, grandes comme l'infini? — M. de Humboldt réfute avec vivacité la thèse de Burke et de tous ceux qui prétendent avec lui que l'ignorance des choses de la nature est la source unique de l'admiration poétique et du sentiment du sublime. Burke confond, dit-il, l'admiration avec l'étonnement. L'ignorance ne produit que la stupéfaction et la terreur devant l'inconnu des choses : c'est d'une science profonde que naît le sentiment viril de l'admiration intelligente. La science recherche ce qu'il y a de permanent, l'essence fixe des phénomènes, les lois primordiales et généra-

trices, les relations constantes, les formes stables, les types. Or qu'est-ce que les lois, les types, les formes, sinon les *idées* que la science humaine parvient à extraire de l'observation empirique et à l'aide desquelles nous dominons la matière brute des faits? La nature bien comprise se résout donc en *idées*. Et que peut-il y avoir de plus beau que la nature vue dans les *idées?* Plus on y apporte une connaissance profonde de son essence, plus la contemplation en est un plaisir, plus ce plaisir est noble, élevé. La vraie magie de la nature, son prestige poétique, c'est sa grandeur et sa simplicité, qui ne se révèlent qu'à la science.

Malgré tout, je ne me rends pas encore. Je reste dans le doute, non pas sur la beauté du spectacle qu'offre à l'esprit la nature contemplée dans les idées, mais sur le légitime emploi des connaissances exactes, positives dans la poésie. Ou plutôt je tiendrais à bien marquer une distinction, qui me paraît essentielle dans la question, entre le sentiment général, l'émotion esthétique qu'excite en nous le spectacle des forces harmonieuses de la nature, et la science analytique, détaillée, des phénomènes et des lois dans leur sèche et nue précision.

Des exemples, que Goethe lui-même me fournit, serviront à préciser cette distinction et à expliquer ma pensée. Prenons *Werther*. Quand je lis les premières pages toutes parfumées de jeunesse et de printemps, avant les souffrances, avant l'amour, et que le poète me peint Werther rêvant sur la colline, sous les rayons du soleil de midi, plongé dans l'ivresse d'une sensation infinie, adorant cette belle et forte nature, mère et nourrice des choses, qui se colore, qui s'échauffe, qui étincelle autour de lui, écoutant le sourd travail de l'activité universelle d'où sortent les êtres, recueillant les vagues échos de la germination mystérieuse où s'élabore la vie, je jouis délicieusement de cette poétique et vigoureuse peinture, et par une insensible contagion l'ivresse du philosophe naturaliste s'insinue au fond de mon âme. De même dans un grand nombre de poésies, toutes pénétrées de l'âme secrète et des forces divines de la nature; de même quand le docteur Faust nous décrit, dans sa méditation sublime, le travail de « la puissance éternellement active et créatrice; » en mille autres endroits encore, j'admire quelle énergie et quelle nouveauté d'accens le poète emprunte au sentiment scientifique qu'il a de cet infini vivant. Mais dans tout cela qu'y a-t-il? Rien que de grandes et profondes émotions, l'émotion du mystère des choses ou de la nature possédée en partie par nos désirs, par nos rêves, par nos anticipations sublimes, en partie par nos expériences et nos idées. Ce n'est pas la science positive avec ses instrumens de précision, réduisant en formules la réalité mouvante, et en chiffres le brillant tumulte des faits.

Au contraire, dès que Goethe prétend exposer des doctrines scientifiques et des résultats précis, quels que soient la richesse et la fécondité de son imagination, la magie des couleurs, le prestige des mots qu'il emploie, il est un admirable artiste, et cependant nous restons froids. Lisez ces petits chefs-d'œuvre d'érudition ingénieuse, les poèmes sur *la Métamorphose des plantes* et sur *la Métamorphose des animaux*. Toutes ces descriptions si détaillées nous font l'effet, dans le langage poétique qui les revêt, d'élégantes énigmes. Lisez dans *Wilhelm Meister* la fête des mineurs; suivez, si vous le pouvez, les longues explications de Montan, et jugez si la métallurgie et la géologie, dans une œuvre d'art, valent un accent du cœur. — Pense-t-on que le roman des *Affinités électives* aurait perdu quelque chose à être moins fidèlement calqué sur une leçon de chimie? Enfin je renvoie mes lecteurs à cette *nuit classique de Walpürgis*, je les engage à écouter le long dialogue entre Anaxagore et Thalès, le débat entre les théories plutonienne et neptunienne, ou bien encore à s'intéresser, s'ils le peuvent, à l'allégorie que joue Séismos, ce personnage dont la destinée poétique est de représenter tout un savant système sur le soulèvement des montagnes. — Ils ne pourront relire le second *Faust* sans faire de notables restrictions à la théorie esthétique de M. de Humboldt.

Après cela, devons-nous regretter que Goethe n'ait pas écrit ce poème de *la Nature* dont il avait conçu le plan dès 1798, et qui fut l'idée fixe de sa vie, son rêve irréalisé? Un poème sur la nature est-il possible à notre époque? — A la fin du siècle dernier, plusieurs poètes français l'avaient tenté. Il y eut alors, sous l'influence de la philosophie régnante, comme une floraison de poèmes *de natura rerum*. Lebrun, Fontanes, André Chénier, eurent chacun à son tour l'ambition de doter leur siècle d'un poème philosophique où ils devaient raconter l'origine des choses, exposer l'ensemble et les principes des êtres, dévoiler les mystères de la naissance de l'homme et des sociétés, montrer le développement des sciences, des arts et des civilisations à travers la barbarie des origines et les ténèbres de longs siècles accumulés sur le berceau de la race humaine. Il nous est resté de cette éclosion poétique des fragmens de Lebrun et de Fontanes, surtout quelques belles et vives esquisses de l'*Hermès* d'André Chénier, quelques vers admirables qui s'étaient produits tout seuls dans la première émotion du sujet, qui s'étaient comme chantés d'avance dans sa pensée; mais André Chénier était plus au courant de la philosophie générale de son époque que des progrès de la science positive. Ce qui survit de son *Hermès* n'est que réminiscences harmonieuses des poètes anciens; c'est toujours le laborieux commencement de la vie dans le monde et de l'homme dans ses forêts natales; c'est l'origine des

sociétés attristée par le sombre tableau des superstitions, ou bien ce sont les forces secrètes de la nature poétiquement invoquées, le travail de la terre *nubile et brûlant d'être mère*, ou encore la virilité féconde de Jupiter emplissant *les vastes flancs de sa puissante épouse*. Tout cela n'est pas de la science, c'est la vague ivresse de la nature, une physique poétique, un thème à beaux vers.

Goethe aurait-il été plus heureux? Malgré la supériorité évidente de sa science et de son art, l'abondance de ses idées et l'incroyable flexibilité de la langue poétique dont il dispose, je doute qu'il eût réussi dans cette grande entreprise. Des épisodes tels que le *sabbat classique*, qui peuvent être considérés comme des pages détachées du grand poème projeté, autorisent le doute que j'émets. Au XIXe siècle, avec l'abondance prodigieuse des détails que la science a recueillis et la précision sévère des lois dans lesquelles elle a fixé cette masse confuse de faits, il n'y a guère qu'un poème possible sur la nature. Ce poème, c'est M. de Humboldt qui a eu la gloire de l'écrire, et il s'appelle le *Cosmos*. — Ne regrettons pas que le rêve de Goethe soit resté un rêve. Il n'a pas enchaîné les détails infinis de la réalité vivante dans les liens d'une œuvre didactique; il a fait mieux, il nous en donne à chaque instant, dans des poèmes variés, le sentiment et la vue d'ensemble; il ouvre devant nos yeux les abîmes muets de l'être et du temps; il se plaît à ressentir le vertige et le frisson du mystère cosmique, qui révèle Dieu aux uns, qui le remplace pour les autres, pour Goethe lui-même.

Ainsi faisait déjà, dix-neuf siècles avant Goethe, un de ses grands prédécesseurs, le maître de l'antiquité tout entière dans la poésie scientifique, Lucrèce, le seul qui ait réalisé cette conception étrange d'une épopée de la nature, imitant et dépassant Empédocle et Parménide, s'emparant d'un titre qui était tombé dans le domaine commun des philosophes et tirant de là l'occasion d'une œuvre unique, objet d'étonnement autant que d'admiration pour tous les siècles.

Pour qui regarde plus loin qu'à la surface des livres et qui cherche la raison des choses, qu'y a-t-il vraiment d'admirable dans le *de Natura rerum?* Est-ce l'obscure physique des atomes? Est-ce l'exposition du système mécanique de leur mouvement et de leur chute, la théorie du plein et du vide, l'idée du *clinamen*, le système des poids et des contre-poids imaginés pour maintenir l'équilibre des mondes? Est-ce toute cette physique, ou bien serait-ce la bizarre physiologie des sens? Non, assurément, bien que partout abondent des vers admirables d'énergie et de concision, dans lesquels le grand poète s'efforce de condenser les rêveries doctrinales de l'école, errantes, sans règle et sans appui, au milieu de l'immensité

des choses. Non, ce qui fait l'attrait souverain du poète, cet attrait vainqueur des âges et persistant bien longtemps après que l'absurde physique des épicuriens est tombée, ce n'est pas cette vaine tentative de science positive : c'est la splendeur même de la poésie à travers le plus aride système; c'est la nouveauté de ce monde en fleur (*novitas florida mundi*); c'est la peinture virile des premiers efforts, des premières douleurs et des luttes de l'humanité naissante contre les forces aveugles et déchaînées; c'est la poésie délirante de l'amour, l'image presque tragique de la volupté, toujours mêlée à l'idée de la destruction, solennisée par l'idée de la mort inévitable et prochaine. Et quelle âme un peu vive ne serait sensible à cette révolte vraiment épique du poète contre des dieux cruels et jaloux qui écrasent la vie humaine sous le poids des plus avilissantes superstitions et l'enchaînent dans les liens d'une terreur ignominieuse, dans l'attente de la plus triste immortalité, l'immortalité païenne? — Tout cela n'est rien encore au prix du sentiment qui anime le poème entier, qui en est vraiment l'âme, la beauté, l'inspiration. Ce sentiment n'est pas, comme on devrait s'y attendre de la part d'un épicurien conséquent, celui d'une philosophie purement mécanique qui ne verrait dans l'univers que l'ensemble des phénomènes résultant de la combinaison des atomes et ne reconnaîtrait dans la nature que l'expression abstraite et collective des propriétés de la matière. C'est au contraire le sentiment presque religieux de je ne sais quelle nature toute différente, presque divinisée, que le père de la doctrine, Démocrite, assurément n'a pas connue. Que signifient sans cela toutes ces considérations du poète sur l'ordre qui règne dans le monde, sur ces lois, *rationes, leges, fœdera mundi*, qui soutiennent l'organisme général et en règlent l'harmonie? Et ces belles peintures de la faculté créatrice de la terre, de ses opérations génésiaques, de sa fécondité engendrant la vie dans un grand effort qui l'épuise, de ses soins maternels pour l'homme naissant? Et ces allusions fréquentes à une certaine puissance universelle, active et créatrice que l'on ne peut nommer, dont on ne peut soulever les voiles sans qu'un frisson sacré vous avertisse d'un mystère presque divin (*divina voluptas... atque horror*)? Tout cela ne montre-t-il point assez clairement que le poète, en dépit de son système, croit à quelque chose de plus qu'aux atomes et au vide, et que sa pensée inquiète s'élance par-delà les limites que lui assigne la philosophie d'Épicure?

Ainsi se rapprochent à travers les siècles, par des sympathies secrètes d'âme et de génie, par une communauté d'inspiration générale, malgré la diversité des philosophies et des civilisations, ces deux poètes, Goethe et Lucrèce. Il ne faut pas s'en étonner. Lucrèce échappe à son système par l'enthousiasme qu'il ressent à l'approche

du mystère des choses; il y échappe par les tristesses mêmes et la hautaine mélancolie de son âme. Tout cela est de la poésie, et le matérialisme pur est par excellence une doctrine anti-poétique, la négation même de la poésie. C'est là ce qui nous explique les affinités secrètes de Goethe, bien qu'il soit panthéiste déclaré, avec un poète épicurien comme Lucrèce; la même raison nous aide à comprendre ses affinités avouées avec le chef des encyclopédistes, Diderot. C'est que toutes les doctrines matérialistes subissent dans les intelligences enthousiastes une véritable transformation. Lucrèce et Diderot, matérialistes dans le dessein général de leur doctrine, en réalité cessent de l'être quand ils la développent avec leur feu naturel et leur chaleur d'imagination. Chez eux, la conception de la nature ne tarde pas à sortir du pur mécanisme. Ils oublient les sévères engagemens qu'ils ont pris d'expliquer tout par les résultats de propriétés innées à la matière et de combinaisons nécessaires. A un certain moment, on les surprend à célébrer la puissance universelle, la puissance vive, éternellement féconde, le principe actif qui élabore sans trêve la substance du monde.

C'est là que les attend le panthéisme, c'est là qu'ils se rencontrent avec Goethe. C'est qu'en effet le naturalisme peut prendre divers caractères et divers aspects. Il s'élève ou s'abaisse selon les tendances et les dispositions de chaque esprit, selon le *climat intérieur* de chaque âme. Quand il se produit dans une intelligence froide, positive, uniquement réglée par la raison mathématique, il y a bien des chances pour que le naturalisme devienne le mécanisme absolu, le matérialisme pur et simple. Quand il se manifeste dans un esprit poétique, c'est presque infailliblement le panthéisme qui à la fin éclate. Avec un degré d'enthousiasme de plus ou de moins, on rend compte de ces diversités dans la manifestation d'une seule et même idée, celle qui prétend expliquer le monde sans Dieu. La doctrine philosophique semble séparer par un abîme Goethe et Lucrèce, l'un qui reconnaît pour maître Spinoza, l'autre Épicure; en réalité, la force, la grandeur, la vivacité de leur imagination les rapprochent. — D'une part, Lucrèce anime et personnifie par l'ardeur de son âme cette froide mécanique des atomes et la transforme en une puissance mystérieuse de vie et de fécondité qu'il célèbre, sous le nom de Vénus, avec une sorte d'enthousiasme religieux. — D'autre part, Goethe est trop profondément pénétré du sentiment de la réalité pour se tenir rigoureusement aux formules géométriques du panthéisme de Spinoza; il les colore, il les échauffe de tous les feux de son génie, et l'on voit se rencontrer ainsi, partis de deux points opposés, le mécanisme épicurien et le spinozisme abstrait, réconciliés par la poésie dans l'adoration de la grande nature, source unique de la vie, seule réalité, seul Dieu.

V.

Après avoir exposé les théories diverses qui composent comme une trilogie philosophique dans le drame, peut-être sera-t-il utile de montrer comment ces différentes parties se relient entre elles. Il semble bien que le lien qui les rattache soit l'idée de l'activité de Faust, de plus en plus utile et développée à travers les expériences variées de la vie, et s'élevant par un progrès continu vers la perfection morale, plutôt entrevue que clairement aperçue et définie par le poète.

Une nuit emblématique sépare le second *Faust* du premier, qui s'achève à la mort de Marguerite. Tandis que le roi des sylphes, Ariel, berce dans les mélodies et les parfums le sommeil du grand coupable, son âme se renouvelle et s'apaise. Les souvenirs affreux, le désespoir, disparaissent insensiblement. Une idée chère au poète panthéiste s'exprime sous le gracieux symbole de cette nuit remplie des chastes ivresses que la nature prodigue à ses élus, à ceux qui savent la comprendre et l'aimer. Après les grandes catastrophes et même après les grandes fautes, le remède unique, suprême, c'est l'abandon de soi à cette force universelle, mystérieuse, éternellement active et salutaire, qui répare tout parce qu'elle crée tout. Les âmes malades y retrouvent la santé, les esprits inquiets le calme, les consciences troublées le repos, et, pour suivre la pensée de Goethe jusqu'au bout, le pardon. Oui, pour Goethe, ce grand adorateur de la nature, il émane d'elle non-seulement des vertus physiques qui fortifient, mais une lumière qui éclaire, une vertu morale qui régénère, l'oubli, l'apaisement souverain des remords. Elle est l'indulgente mère et la consolatrice auguste de l'homme, la puissance religieuse qui relève et qui absout. Elle verse dans notre misère l'eau purificatrice du Léthé; elle nous consacre par ses énergies divines pour les grands combats de la vie.

Sous son influence sacrée, Faust a senti, dans la substance réparée de son âme, jaillir la source d'une vie nouvelle. Les lâches abattemens de la veille ont fait place à des résolutions viriles. Une jeune vigueur s'est répandue dans tous ses membres. Le chœur invisible lui a dicté dans ses chants les oracles qu'il doit suivre : « Courage! n'hésite pas, sache t'enhardir! lui ont dit les enfans de l'air; marche droit à ton but, tandis que la multitude flotte et s'égare dans ses voies. Il peut tout accomplir, le noble esprit qui comprend et agit vivement. » Et dès que l'aurore a brillé, secouant la faible entrave du sommeil magique qui le tenait enchaîné, Faust se relève libre et fort pour ses nouvelles destinées. Dans une apostrophe sublime, il remercie la terre qui l'a tenu endormi dans les

tendresses de son sein maternel. « Les pulsations de la vie battent en moi avec une force nouvelle, pour saluer doucement l'aube qui colore l'éther... O terre, tu m'as aussi été fidèle cette nuit, et tu respires à mes pieds rajeunie. Déjà tu commences à m'entourer de plaisirs; tu réveilles et tu excites en moi l'énergique résolution de tendre sans cesse à la plus haute existence. »

La passion l'a stérilement agité, misérablement trompé; elle l'a jeté à terre, vaincu, anéanti sous le coup de la fatalité que la passion porte avec elle. C'est l'action maintenant qui va prendre sa vie, c'est l'action qui tente sa liberté rajeunie, réveillée comme en sursaut après les angoisses d'un rêve tour à tour enchanté et sinistre. Il ne consent plus à être le jouet du sort, comme doit l'être inévitablement toute âme qui s'est livrée et ne s'appartient pas. Il ne se mettra plus à la merci des événemens. Du droit de sa haute pensée, qui se ressaisit tout entière et qui prend le gouvernement de sa volonté, c'est lui maintenant qui dominera les événemens et qui dans sa mesure les fera. Dans le cercle que tracera son activité, il dira comme Prométhée : « Rien au-dessus de moi, rien au-dessous. » Il sera maître de tout, s'il sait ne rien craindre et ne rien espérer à l'excès, s'il sait ne pas se mettre sous la dépendance de la fatalité par les complicités secrètes et les lâchetés de son faible cœur. A ce prix, il sera roi, il sera dieu, un dieu terrestre, mais un dieu.

C'est l'éveil d'une activité héroïque, longtemps comprimée par de fausses directions ou par la violence des passions, et qui se lève maintenant pour s'emparer du monde. Faust aura parcouru ainsi, dans son ardent désir de tout expérimenter et de tout connaître, les sphères variées de l'âme humaine. Il a traversé, comme la tempête traverse les diverses zones du ciel, d'abord cette sphère haute et ténébreuse que la pensée spéculative, l'idéalisme, remplit de ses ambitions et de ses chimères, puis celle où l'amour répand ses enchantemens, ses mystères, ses délires. Il aborde enfin cette sphère vraiment humaine où la volonté recueille ses forces et se ramasse tout entière pour éclater au dehors en résolutions énergiques, pour dominer le monde à son heure et le transformer à l'image de sa pensée par la politique ou par les armes, par l'industrie ou par l'art. Le poème devient ainsi une grande allégorie, le drame de l'activité humaine, divinisée par la grandeur du but qu'elle poursuit et de la force qu'elle déploie.

Agir, telle va être désormais la destination de Faust régénéré; il y trouvera les joies les plus nobles qui soient permises à un mortel, la félicité grave de se sentir utile, le bonheur d'améliorer autour de soi les conditions du sol ou celles de la société, la nature physique et le sort des hommes, ou même, ce qui est plus diffi-

cile, leur âme et leur cœur. Le poète aura réalisé dans la vie de son héros l'idéal de sa morale, qui se tourne tout entière à l'action, si l'on prend ce mot dans son sens le plus haut et le plus large, — l'action opposée à l'égoïsme de la passion, de la pensée solitaire, opposée à la spéculation, qui se dissipe dans l'abstraction vide, ou à l'agitation non moins stérile des vains désirs qui étreignent le nuage, l'action enfin, soit qu'elle s'exerce dans les devoirs positifs de la vie pratique, soit dans les grandes œuvres qui régénèrent un pays ou un peuple, soit dans la culture esthétique et scientifique de l'esprit.

En ce sens, on peut dire que ce poème n'est pas seulement la suite et le complément du premier *Faust;* il achève *Werther* en le corrigeant, il en rectifie l'impression dernière par la leçon de la plus haute et de la plus complète expérience, résumé d'une longue vie. *Werther*, c'était la sensibilité maladive de la vingtième année, se prenant elle-même pour le terme et l'unique but de la vie, et qui, trompée dans son rêve, n'a plus la force de supporter la réalité sans l'illusion, la vie sans la passion, la passion sans le bonheur. C'était l'exaltation de l'amour s'égalant dans son délire à la vertu antique, se revêtant à ses propres yeux des prestiges d'un héroïsme imaginaire, qui n'est au fond qu'une lamentable et puérile folie. — La seule correction de *Werther*, le seul remède à cette maladie qui avait fait tant de ravages parmi la jeunesse allemande devait être, dans la pensée de Goethe, le tableau des efforts, des luttes et des triomphes de l'activité. Faust se jetant dans la réalité pour s'y guérir des langueurs de l'imagination et des énervemens de l'amour devait, selon l'intention du poète, servir d'exemple à tous ceux qu'aurait pu séduire le type poétique de Werther, qui seraient tentés, comme lui, de prendre dans l'exaltation du sentiment je ne sais quelle inspiration supérieure au devoir, de substituer à la simplicité de la vie pratique la fausse et dangereuse grandeur du rêve. L'action! l'action! voilà le salut de ceux qui se sont trop longtemps complu dans l'extase intérieure. Il faut en sortir à tout prix, et c'est par là que Faust sera sauvé, s'il doit l'être, à travers tant d'erreurs, de crimes même, sauvé dans le sens symbolique que Goethe attache à l'expression chrétienne; c'est par là qu'il aura reconquis son vrai titre d'homme et racheté sa vraie grandeur « aux yeux de Dieu et de la nature. »

Par là aussi l'intention morale du second *Faust* est d'accord avec celle qui se dégage des *Années d'apprentissage* et des *Années de voyage de Wilhelm Meister*, « cette épopée subjective dans laquelle l'auteur a demandé la permission de traiter le monde à sa manière. » C'est une permission que Goethe prenait volontiers, même sans la demander. A travers les épreuves de Wilhelm Meis-

ter et les singularités de l'auteur, qui nous promène à la suite de son héros dans un monde bien étrange, une grande vérité morale, souvent obscurcie dans le détail, se fait jour dans l'ensemble : c'est l'inévitable malheur de l'homme qui, égaré par de fausses tendances, se trompe de but et se disperse dans mille voies contraires, entreprenant mille choses pour lesquelles la nature ne l'a pas doué; c'est la nécessité, sous peine de souffrances et de désespoir sans remède, de trouver le vrai sens, la vraie direction de ses facultés, de se mettre en harmonie avec soi-même et avec la nature, de sortir de l'idéal indéterminé pour entrer dans la vie active, utile, ordonnée (1). Règle admirable qui résume toute la morale pratique : faire son devoir de tous les jours. Chacun n'a pas la même tâche ici-bas, mais chacun a une tâche. Il n'est pas, parmi les plus pauvres et les plus déshérités des hommes, un seul qui n'ait son œuvre à fonder ou à continuer, relevant ainsi l'humilité de la fonction par la grandeur du résultat, par le sentiment du progrès universel dont il est l'obscur ouvrier. L'essentiel est moins de faire de grandes choses que de faire celles pour lesquelles vous êtes né; il faut savoir agir selon ses vrais moyens et sa vraie nature, à sa place et à son rang dans le monde. Là est la plus haute moralité, là aussi le vrai bonheur, le seul. En dehors, il n'y a que dissipation de temps et de forces, courses sans but, inutilité cruellement sentie d'une existence agitée sans être active, tristesse des efforts prodigieux qui n'aboutissent pas et des rêves héroïques qui s'éteignent dans la nuit. Le chant des compagnons mystérieux chargés d'initier Wilhelm au noviciat de la vie pratique a pour refrain ces simples et mâles paroles : « dans la vie, garde-toi de rien différer; que ta vie soit l'action, l'action sans cesse! »

Tout nous ramène ainsi à ce qui est le sujet du second *Faust*, l'activité humaine agrandie à la mesure de l'idéal conçu par le poète, et qui n'a pas d'ambition moindre que celle de conquérir le monde. Nous voyons successivement passer devant nous les formes symboliques de cette conquête. La politique, l'art, la science, la guerre, l'industrie, voilà les divers moyens qui sont à la disposition du penseur ou du héros. L'amélioration du sort de l'humanité, voilà le but par lequel l'activité se sanctifie. Faust est à la fois, dans la vaste allégorie du poète, ce penseur et ce héros.

Faust paraît à la cour, impatient d'agir; mais là il trouve un état en péril, il pressent de grands malheurs, il en voit déjà planer les funestes images; il les annonce dans une série d'allégories et d'allusions, essayant de les prévenir par d'utiles conseils. Peut-

(1) Consulter sur ce point la belle analyse que donne Schiller des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* dans sa *Correspondance avec Goethe*, t. Ier, p. 288 et suiv.

être aurait-il désarmé les malheurs qui s'apprêtent, si Méphistophélès, qui se joue dans les catastrophes comme dans son élément propre, ne précipitait les événemens par ses inventions diaboliques. Dans cette grande orgie d'une nation que sa folie précipite aux abîmes, il n'est pour le sage dont les conseils sont méprisés qu'un refuge digne de lui : l'art et la science. — L'art et la science remplissent le vaste intervalle qui sépare les premières scènes, où l'on voit paraître Faust à la cour, de celles où il retrouve l'empereur et où il lui apporte la victoire. Dans ce long espace d'années, Faust a poursuivi deux grands objets : la beauté suprême, la poésie dans Hélène, — la science, non plus la science vide de l'école, mais la science réelle, positive, la science de la réalité vivante avec *Homunculus*, qui le conduit aux sources mêmes et jusqu'au principe de la vie. Ces deux grandes occupations de la pensée ainsi comprises, c'est de l'action encore. La connaissance de la nature et la poésie, en éclairant l'esprit de l'homme, en élevant son âme, deviennent d'admirables agens du progrès. — Au quatrième acte, Faust vieillissant aspire à limiter son activité pour mieux l'employer, à en circonscrire le vaste champ pour en augmenter la fécondité en l'appliquant à quelque œuvre spéciale, déterminée, plus directement utile aux hommes. « Il se sent, dit-il, des forces nouvelles pour de hardis travaux. » Incapable de comprendre ce magnanime désir, qui est l'honneur du cœur humain, le désir désintéressé du bien, Méphistophélès va chercher dans des motifs moins nobles le secret de l'inspiration qui porte Faust aux grands desseins. « Tu veux donc obtenir la gloire? lui dit-il. On voit que tu viens de chez les héros! — Non, répond fièrement Faust. L'action est tout, la gloire n'est rien. » Son rêve est de conquérir sur la mer de vastes plages qu'il fertilisera, où il attirera des populations heureuses et florissantes, une sorte de Hollande idéale que le commerce et l'agriculture enrichiront à l'envi; mais au moment d'accomplir son rêve un épisode imprévu le rejette dans la plus triste réalité, dans les horreurs de la guerre. Il faut ainsi payer souvent d'un prix bien cher le droit d'être utile à l'humanité. Faust se dévoue à cette rude tâche de sauver la société en sauvant un prince médiocre et faible dont la chute serait funeste, mais dont la victoire même est triste. Il assure son triomphe sur l'anti-césar et se hâte de se retirer au bord de la mer, sur les grèves arides qui lui ont été cédées par l'empereur comme prix de son secours, et dont il va faire par son art la province la plus fertile de l'empire.

Là enfin sera-t-il heureux? Jouira-t-il en paix de cette joie de l'activité utile, dans laquelle, après les agitations de sa vie, sa vieillesse espère enfin se reposer délicieusement? Non, même cette

félicité la plus haute, celle de travailler pour le bonheur des hommes, elle est encore troublée, elle est inquiète. Quelque chose en corrompt secrètement la source intérieure. A mesure que l'âme de Faust s'améliore par l'exercice désintéressé de ses facultés, il s'aperçoit que l'action n'est pas tout, que l'intention n'est pas tout non plus, qu'il faut aussi, pour que le résultat soit pur, pour que le bien soit complet, que les moyens au prix desquels on l'obtient soient eux-mêmes sincères, naturels et purs. Or Méphistophélès est toujours là, empoisonnant de sa secrète infamie l'air qu'il respire, corrompant ses plus nobles desseins, détournant à chaque instant sa haute raison de la voie droite par des idées de violence et d'injustice, toujours empressé à le servir dans ses grands projets, mais en réalité les détruisant en partie, les altérant dans le détail, les déshonorant autant qu'il est en lui par les inspirations mauvaises qu'il y mêle. Fidèle jusqu'au bout à son rôle, Méphistophélès représente auprès de Faust, qui ne cesse pas de s'élever dans les sphères de l'activité morale, cette part de vulgarité et de bassesse ou de violence inique répandue parmi les plus nobles desseins de l'humanité héroïque comme par une sorte d'ironique fatalité qui empêche le beau et le bien ici-bas d'être absolument bon, absolument beau. Voyez agir près du héros, occupé à le diminuer en le corrompant, ce railleur prédestiné de toute grandeur et de toute beauté! Au milieu de la prospérité croissante de ce peuple idéal que gouverne le sceptre facile de Faust, le meilleur des souverains, un roi industriel, uniquement soucieux d'augmenter par ses richesses croissantes ses moyens d'action contre la misère et la souffrance, voyez-vous sur la dune voisine la petite maison de Philémon et de Baucis et l'humble chapelle qui s'élève à côté? Au comble de son bonheur, Faust se laisse troubler par cette vue. L'idée de ces vieux débris des civilisations arriérées et des religions disparues, cette ombre au vaste tableau du progrès, habilement présentée à chaque instant et sous toutes les formes par l'ironie satanique, l'inquiète et l'irrite. Il faut que cela disparaisse. Plus le pouvoir est grand, plus l'obstacle est humble, moins la patience est facile à celui qui est maître de tout, de tout, sauf de la justice. « La résistance, l'obstination, attristent la plus glorieuse conquête, en sorte que pour notre profonde et cruelle peine il faut nous fatiguer à être justes. — Et pourquoi te gêner ici? » répond Méphistophélès. Quand un souverain se plaint de la fatigue qu'il ressent à être juste, il n'y a guère d'espoir qu'il le soit longtemps. Et bientôt, sur un ordre arraché, surpris à dessein, mal interprété, l'humble cabane devient la proie des flammes. Faust, debout la nuit sur le balcon de son palais, sent la fumée de l'incendie qu'un vent léger lui apporte. « Hélas! s'écrie-t-il effrayé de ce qu'il a

semblé permettre, l'ordre fut prompt et trop prompte l'action! » Méphistophélès triomphe : une mauvaise pensée qu'il a soufflée au cœur de Faust a déshonoré l'œuvre de plusieurs années. Lui aussi, Faust, comme le roi Achab, il a cru qu'il ne possédait rien, s'il ne possédait ce pauvre champ. L'histoire de la vigne de Naboth est éternelle.

C'est là le dernier triomphe de Méphistophélès, et il sera court. La flamme qui a brûlé la cabane de Baucis a jeté sa triste clarté dans le cœur de Faust. Il a vu clair enfin dans sa conscience, où le conseil infernal est venu si souvent corrompre l'intention pure et les nobles pensées. Il repousse avec horreur l'auxiliaire qui a été l'instrument fatal de toutes ses tentations; il se purifie par l'anathème qu'il lance contre l'artisan du mal. « O magie! que ne donnerais-je pas pour t'éloigner de mon chemin et désapprendre à jamais tes formules! Nature, que ne suis-je un homme, rien qu'un homme vis-à-vis de toi! Cela vaudrait alors la peine de vivre!... Un homme, je le fus jadis, avant d'avoir creusé les ténèbres, avant d'avoir maudit par des paroles criminelles le monde et moi-même. Désormais l'air est tellement infecté de toute cette nécromancie qu'on ne sait plus que faire pour y échapper. Lors même que le jour nous sourit avec sa lumière qui inspire la sagesse, la nuit nous enlace encore dans un tissu fatal de songes. » Quand il a rompu avec l'esprit du mal, il est libre, il est heureux, et son cœur pacifié a goûté enfin sa première joie. Et cependant le jour suprême approche. Déjà les apparitions de la dernière heure se pressent autour de lui. Le Souci pénètre au fond de son palais, lui souffle au visage et le rend aveugle. La mort n'est pas loin; mais jamais le cœur de Faust n'a été plus haut, jamais sa pensée plus sereine, jamais sa volonté plus forte et plus pure. La nuit s'est faite dans ses yeux, elle ne s'est pas faite dans son âme. « Au dedans de moi brille une lumière éclatante... Debout, mes serviteurs! debout jusqu'au dernier! Pour accomplir ce grand ouvrage, un esprit suffit à mille bras. » Il va tomber au milieu de son rêve sublime. « Je veux ouvrir à des millions d'hommes de nouveaux espaces où ils habiteront dans une libre activité;... oui, je suis voué tout entier à cette pensée, c'est la fin suprême de la sagesse. Celui-là seul mérite la liberté comme la vie, qui sait chaque jour se la conquérir!... Que ne puis-je voir une activité semblable, vivre sur un sol libre au sein d'un peuple libre! Alors je dirais au moment : Arrête-toi, tu es si beau!... Non, la trace de mes jours terrestres ne peut se perdre dans la suite des siècles... Dans le pressentiment d'une si grande félicité, je goûte la plus belle heure de ma vie! »

Ainsi tombent les vrais héros, les bienfaiteurs de l'humanité,

dans l'extase divine qu'excite en eux le pressentiment des âges d'où la misère, l'ignorance, l'esclavage, sous toutes les formes, auront disparu, où du moins il n'y aura plus de fatalité et d'hérédité du mal dans les conditions d'une société mal faite, plus d'autre mal que celui que l'homme porte dans sa liberté et qui en est à la fois l'épreuve et le châtiment. Ainsi se dénoue le drame où l'on voit une généreuse volonté s'élever de plus en plus, se purifier d'abord par son commerce avec la poésie et avec la science, par son initiation graduelle aux derniers mystères du beau et du vrai, puis s'appliquer tout entière au bien de l'humanité, jusqu'au jour où par un dernier progrès moral la conscience héroïque si souvent tentée par la passion, cette magie éternelle du cœur humain, ose s'en affranchir et mérite de connaître jusque dans la mort la joie du plus noble triomphe. Non, Dieu ne pouvait pas damner Faust; c'eût été damner notre nature et notre misère, damner nos passions et nos tristesses, damner en même temps ce qui les rachète ou les console, ce sentiment du beau et du bien qui persiste au fond de nos perversités et de nos souillures, ce rayon divin que ne voit pas Méphistophélès, qui éclaire notre nuit et nous relève de notre néant.

Écoutez le chœur des anges tandis qu'ils planent dans les régions supérieures, portant dans leurs bras entrelacés la partie immortelle de Faust : « Il est sauvé, le noble membre du monde des esprits, il est sauvé du mal. Celui qui a toujours lutté et travaillé, celui-là, nous pouvons le sauver; l'amour suprême, du haut du ciel, a pensé à lui; le chœur bienheureux va à sa rencontre et le salue avec joie. » On peut juger, par cette apologie de l'activité, du véritable caractère de la philosophie de Goethe. Son panthéisme n'est pas de ceux qui éloignent l'homme de l'action et qui l'endorment dans une inerte béatitude, sous la loi d'une fatalité qui pense, qui veut, qui règle tout pour lui; c'est là le panthéisme mystique, oriental, en tout l'opposé des idées et des sentimens de Goethe. Son panthéisme à lui est un panthéisme agissant, qui réserve à la volonté de l'homme son rôle distinct, sa part dans l'œuvre universelle, qui l'affranchit des fatalités de la nature, non jusqu'à les détruire, mais jusqu'à les restreindre dans des limites que recule sans cesse l'effort triomphant de l'humanité libre. La Grèce et Rome, avec les stoïciens, nous avaient déjà donné l'exemple de cette espèce de panthéisme, transformé jusqu'à un certain point et spiritualisé par la foi dans la liberté.

Faust est l'esprit humain, l'humanité avec sa misère et sa grandeur. Il méritait donc d'être sauvé comme l'esprit humain lui-même, qui, à l'exemple de Faust, s'élève à travers les âges par l'effort d'une activité toujours plus haute et plus pure. Mais Faust, avant

d'être l'humanité, a été un homme: il a connu les douleurs et les passions de la vie réelle, il a été aimé d'un amour immortel. Ces sortes d'affections sublimes, assez puissantes pour vaincre la mort, attirent incessamment en haut nos sentimens, nos volontés, nos pensées; tout cède en nous à cette attraction mystique : noble croyance qui fait de l'amour ressenti par une âme pure l'agent mystérieux du progrès moral pour les âmes encore engagées dans la lutte humaine! Dans la grande scène du salut de Faust, parmi ces chants lyriques qui éclatent de toutes parts au-devant du cortége des anges, parmi ces voix des saints anachorètes disposées aux divers degrés de la montagne sainte et qui s'élèvent vers Dieu comme l'harmonie virile des fortes âmes et des grandes pensées, plus haut, parmi ces chœurs de pénitentes sanctifiées dont l'ardente supplication monte vers la *Mater gloriosa,* écoutez cette supplication plus tendre et plus émue de celle qui autrefois s'appelait Marguerite.

« Una Pœnitentium. — Daigne, ô daigne, Vierge incomparable, tourner ton visage propice vers mon bonheur! Celui que j'aimai sur la terre, désormais en repos, est de retour... Entouré du chœur sublime des esprits, le nouveau-venu se reconnaît à peine, il soupçonne à peine sa nouvelle vie... Vois comme il s'arrache à tous les terrestres liens de son ancienne enveloppe, et comme sous ses vêtemens éthérés se montre la vigueur première de la jeunesse! Permets-moi de l'instruire! Le nouveau jour l'éblouit encore.

« Mater gloriosa. — Viens, élève-toi à de plus hautes sphères : s'il te devine, il te suivra.

« Chorus mysticus. — Tout ce qui passe n'est que symbole; ici les choses imparfaites s'accomplissent, l'ineffable est réalisé; le charme éternel de la femme nous élève aux cieux. »

A quelque point de vue que soit placé l'esprit du lecteur, il ne peut manquer de ressentir l'émotion sacrée de ces dernières scènes où le grand poète, malgré les glaces de l'âge, s'est retrouvé tout entier, comme pour l'inspiration suprême et le chant d'adieu de son génie. Hymnes d'amour divin, saintes ivresses, idéale harmonie des âmes dont chacune ne semble plus être qu'une pensée ou qu'une parole de Dieu, telle est cette scène admirable où tout est lumière mystique et mélodie sacrée. On sent que l'âme du poète s'est elle-même comme enchantée de ces mystères et de ces splendeurs. Il se félicite, après avoir achevé cette scène, d'avoir eu recours à la symbolique et à la mystique chrétienne. « Au milieu de ces tableaux supra-sensibles dont à peine on a un pressentiment, je me serais perdu dans le vague, si en me servant des personnages et des images de l'église, qui sont nettement dessinés, je n'avais pas donné à mes idées poétiques de la précision et de la fermeté (1). » Imaginez

(1) *Conversations avec Eckermann,* trad. citée, t. II, p. 300.

en effet la conclusion de ce grand drame de *Faust* dans les données de la philosophie de Goethe. Supposez ce que le poème pourrait être, s'achevant dans les froides conceptions du panthéisme. Essayez de concevoir ce que serait le salut abstrait de Faust s'évanouissant dans l'infini, dont il a été une apparition éphémère, s'absorbant dans cette « unité éternelle qui se crée elle-même d'éternité en éternité ! » L'artiste a fait violence au philosophe; son instinct esthétique ne s'y est pas trompé, et ce n'est pas une des moindres singularités de ce poème panthéiste que de se terminer par ces magnificences de l'immortalité chrétienne, qui, depuis Dante, n'avaient pas été célébrées avec cette puissance et cet éclat.

Telle est la construction esthétique du drame, qui trouve une sorte d'unité dans les progrès de l'activité de Faust, enfin sauvé et triomphant. Goethe est le poète prédestiné d'un temps comme le nôtre, qui prétend concilier, dans ses aspirations confuses, la foi à la liberté, une morale active et même quelques vagues espérances d'immortalité avec un panthéisme scientifique qui les rend impossibles et logiquement les détruit. C'est à ce point de vue qu'il nous a paru qu'une étude d'ensemble sur la philosophie de Goethe pouvait avoir son intérêt, moins encore par l'originalité de ses argumens ou la puissance de ses idées que par sa ressemblance avec l'esprit de notre époque. Nous avons vu naître cette philosophie, nous l'avons suivie dans ses développemens et ses transformations sous les influences les plus diverses; nous l'avons vue, par une hardiesse éclectique qui va jusqu'à la contradiction, absorber dans son sein les élémens les plus disparates, fidèle à elle-même uniquement sur un point, mais capital, sur la question du principe et des origines des choses. En étudiant un homme, c'est tout un siècle que nous avions en vue. Nous pensons avoir mis en lumière les singularités et les incertitudes de ce naturalisme qui essaie d'échapper à la loi de son essence en se spiritualisant. Il nous a suffi, chemin faisant, de les indiquer, sans nous arrêter longuement à les combattre. Et si quelques-uns de nos lecteurs nous ont trouvé trop indulgent pour Goethe lui-même en dépit de la métaphysique, qui le condamne, en dépit même de la logique, qui ne souffre pas ces réserves et ces partages, nous porterons légèrement ce reproche : nous n'avons pas à nous excuser d'avoir été sympathique et respectueux devant cette universalité du génie qui a tenté, par l'art comme par la science, de s'égaler à l'universalité des choses, et qui, s'il a échoué, a laissé du moins dans les ruines mêmes de son effort et sur chacun des fragmens de sa pensée la marque de la grandeur.

E. Caro.

ENOCH ARDEN

ET

LES POÈMES POPULAIRES D'ALFRED TENNYSON

Enoch Arden and other Poems, by Alfred Tennyson.

Il y a quelque temps déjà qu'ont paru les nouveaux poèmes d'Alfred Tennyson; mais les belles œuvres poétiques, comme les nobles personnes, se reconnaissent, entre autres marques, à une certaine tranquillité indifférente pour les petites circonstances de temps et de lieu. Quoiqu'elles appartiennent à une époque et à un milieu déterminés dont il est impossible de les séparer, elles ne comptent pas sur l'opportunité, cette déesse recherchée des œuvres au mérite équivoque, et ne redoutent pas la distraction momentanée d'un public partagé entre les mille petits intérêts de chaque jour qui passe. Ce qu'elles ont à dire n'a pas en effet besoin d'être écouté un jour plutôt qu'un autre, car bien qu'elles parlent nécessairement pour les hommes de l'époque où elles paraissent, c'est à une génération tout entière qu'elles s'adressent, et non à un public qu'un même soir verra se réunir et se disperser. Elles ont une date générale; elles n'ont pas de date particulière de jour, de mois ou même d'année. Si nous pouvions les assimiler aux personnes vivantes, nous dirions qu'elles ignorent la rivalité, n'ont aucun souci de la concurrence et se distinguent par une absence de jalousie qui leur fait supporter, sans craindre d'y perdre rien pour elles-mêmes, les écarts sans cesse renouvelés de l'humaine curiosité.

Les poèmes de M. Tennyson appartiennent à cette élite d'œuvres qui, ne comptant pas pour leur succès sur la surprise du public, peuvent attendre sans impatience les retards de la critique. Ces mots de tranquillité, de fierté paisible, que notre plume vient de laisser tomber, ne sont jamais mieux à leur place que lorsqu'il s'agit de parler de cet heureux poète chez qui tout est calme, même ce qui est d'ordinaire le plus bruyant, à savoir : la célébrité. Je ne puis jamais songer à M. Tennyson sans songer en même temps à l'opinion de ces philosophes qui prétendent que les choses extérieures obéissent à l'âme qui les possède au point de prendre sa ressemblance, si contraires et si rebelles qu'elles soient. Nous savons tous de combien de tapages et de voix discordantes est faite une gloire; mais la gloire d'Alfred Tennyson, une des plus incontestées qui existent, est discrète comme son talent. Il a réalisé ce miracle de gagner la popularité en la faisant renoncer aux conditions qu'elle met d'ordinaire à ses faveurs. Chose inouie, il n'y a pas de clameurs dans cette renommée, il n'y a pas de sottise dans cette popularité. A quoi tient ce renversement des lois ordinaires? Peut-être simplement à cette raison que sa poésie est sans emphase et son style sans mauvais goût, et que la musique secrète qui règle les mouvemens du monde moral comme les mouvemens du monde physique pour ramener toutes choses à l'harmonie ne pouvait permettre que la gloire du poète eût un caractère en désaccord avec son génie. Les sentimens qu'il inspire sont, eux aussi, de nature silencieuse et discrète. Avez-vous remarqué la différence des manifestations que provoque le don de sympathie selon les personnes qui le possèdent? Il en est dont l'approche soulève immédiatement les hourrahs et les acclamations joyeuses; il en est d'autres qui sont saluées par le langage expressif et muet des sourires et des regards. Les sentimens que fait naître Tennyson sont de même nature que cette dernière sympathie. Il ne provoque pas l'enthousiasme, et certes je ne crois pas que nul, en le lisant, ait jamais posé le livre avec transport pour arpenter sa chambre à grands pas, mais plus d'une fois pendant cette lecture les yeux se détourneront de la page commencée et regarderont vaguement devant eux comme s'ils cherchaient une ombre absente. Il n'est point pathétique non plus, mais plus d'une fois à quelques-uns de ces mots si bien choisis où se révèle une sensibilité noblement contenue, à quelques-unes de ces inflexions de voix où tremble une mélancolie élégante, des larmes, — ces larmes sans objet, *idle tears*, qui lui ont inspiré un si beau chant, — viendront au bord des paupières pour témoigner d'un attendrissement vague comme elles. Partout des images de silence et de tranquillité, même dans l'expression de l'angoisse et de la douleur, partout un sentiment de calme et de repos même

dans l'expression de l'héroïsme et de l'amour; partout, qu'il s'agisse de joie ou de tristesse, une paix si profonde que mon seul souci, pendant que j'essaie d'en tracer le caractère, est d'employer à mon insu quelque mot qui détone, quelque épithète qui fasse trop de bruit.

Comme il n'a fait résonner aucune des très grandes cordes de l'âme, son originalité n'est pas saisissante, voyante, comme celle d'autres poètes, et ne se révèle pleinement qu'aux yeux des initiés; cependant c'est une des organisations les plus complétement poétiques qui existent. Son originalité consiste dans une aptitude à saisir la beauté qui est d'une incomparable finesse. Il possède cette aptitude à un tel degré que ce serait à croire que ce fils d'un *clergyman* du Lincolnshire n'a jamais été entouré dès l'enfance que de beaux spectacles et de visages soigneusement triés. Il nous est arrivé autrefois, pour marquer nettement sa place parmi les poètes, de dire qu'il était page à la cour des fées; mais vraiment on aimerait parfois à prendre cette fantaisie d'imagination pour une réalité, à penser que c'est dans cette cour élégante qu'il a fait l'éducation de ses yeux et de ses sens, et appris à comprendre cette beauté qui plus que toute autre est préférée des fées. La beauté qu'exprime Tennyson en effet, c'est moins la beauté plastique, celle qui consiste dans les formes et les lignes, que la beauté qu'on peut appeler féerique, celle qui consiste dans les mouvemens, les attitudes et les phénomènes fugitifs qui accompagnent sur la personne extérieure les sentimens et les pensées de la personne morale. Ce qu'il saisit à merveille, c'est la beauté *insaisissable*, celle que l'indigent langage humain ne sait exprimer d'ordinaire autrement que par le fameux et banal *je ne sais quoi*, celle qui séduit irrésistiblement le pauvre cœur humain sans qu'il puisse d'ordinaire donner de son amour une raison plus complète qu'un insuffisant *parce que*. Même aptitude à saisir l'insaisissable lorsqu'il se présente ailleurs que dans le monde de la matière et de la chair, dans l'héroïsme et la noblesse par exemple. Ce qu'il reproduit dans l'héroïsme, c'est moins la beauté de l'acte lui-même que la beauté du mouvement par lequel l'âme le produit ou l'accompagne nécessairement, ce quelque chose d'invisible qui est comparable à un geste bien fait, à une gracieuse inflexion des membres ou à une attitude heureusement trouvée. Dans les grandes œuvres littéraires, qu'il connaît si bien, chez un Shakspeare, chez un Spenser, chez un Milton, ce qui le frappe avant tout et ce qu'il attrape avec une adresse d'une sûreté consommée, ce n'est pas cette beauté de l'ensemble qui est comme le résultat net de leur inspiration; non, c'est la forme, la coupe, le tour, une certaine manière de modérer l'allure du rhythme ou de presser son mouvement, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus imma-

tériel, de plus personnel, dans le génie de ces grands poètes. Il a fait sous ce rapport de vrais prodiges, et tous ses lecteurs savent avec quel art il a ressuscité surtout la vivacité, la mélancolie des petits chants lyriques de Shakspeare. Il y a telle de ses strophes qui, par la coupe, le tour et la musique, peut rivaliser avec telle de ces ballades incomparables dont Shakspeare parsème ses pièces de fantaisie. Toutefois, après avoir admiré chez lui ce don de rendre et de saisir la beauté, nous devons dire que beauté chez lui est le plus souvent synonyme d'élégance, ou du moins que son imagination semble n'avoir jamais établi de différence sensible entre ces deux choses pourtant très distinctes, et que l'impression que laissent ses tableaux est plutôt d'ordinaire une impression de grâce qu'une impression de grandeur.

Un autre don de Tennyson qui est comme le complément du premier et se confond presque avec lui, c'est le don de bien dire. Il a dans le style poétique quelque chose d'analogue à cette qualité oratoire qu'on exprime par l'épithète de disert. Ce n'est pas un poète éloquent, c'est un poète qui parle bien. Si quelqu'un sait appliquer aujourd'hui la fameuse règle de notre régent du Parnasse sur la valeur d'un mot mis en sa place, à coup sûr c'est Tennyson. Il n'a à aucun degré cette inspiration de tempérament, cet enthousiasme de l'âme qui font déborder le génie et lui font rouler des flots de poésie comme un fleuve roule ses eaux, et cependant l'élément lyrique est presque aussi abondant dans cette poésie tranquille et sobre que dans les poésies les plus tumultueuses. Son vers, qui marche d'une allure paisible, ressemble d'abord à une ligne de prose élégante, mais tout à coup un mot heureusement placé vient à briller, et de même qu'une seule lampe suffit à remplir de lumière tout un appartement, cet unique mot suffit à remplir de poésie toute une page. Ne cherchez donc pas chez lui cette agglomération d'images, cet entassement de comparaisons qui font ressembler d'ordinaire la poésie lyrique à une sorte d'émeute idéale, et feraient parfois désirer au critique qu'il fût possible de porter une loi sévère contre les attroupemens de métaphores; ici le bon goût tient la place du luxe, et par des images soigneusement espacées, des épithètes rares et sévèrement choisies, des comparaisons bien adaptées à leur juste objet, le poète arrive à produire une impression générale d'ordre, d'harmonie et de clarté qui n'a peut-être jamais été obtenue avec une plus grande sobriété de moyens.

Ce don d'exprimer et de saisir la beauté est un grand privilége; cependant il se paie comme tous les dons, et le prix est trop souvent un affaiblissement de sympathie pour les joies et les douleurs de nos semblables, une tiédeur de cœur pour les intérêts dont vit l'humanité générale, une sorte d'indifférence de dilettante et de

dandy pour les vérités supérieures. Les mystiques nous entretiennent d'un certain état qu'ils appellent l'état de sécheresse ou d'aridité pendant lequel l'âme, en dépit de la prière, des abstinences et des pratiques pieuses, est privée de tout amour religieux, et ne peut parvenir à ressentir aucune tendresse pour le Dieu dont elle répète sans cesse le nom. Ce n'est pas que dans ces états l'âme soit infidèle ou ait conçu des doutes; non, mais il lui manque cette rosée fertilisante qui lui vient de la grâce divine, et elle demeure à l'égard de la vérité dans une torpeur indifférente qu'elle n'a pas la force de secouer. Le sentiment de la beauté peut arriver à créer chez le poète un état de sécheresse semblable, et trop souvent il le crée. M. Tennyson a traversé plus d'une fois cet état, on le sent à une certaine absence de chaleur, à une trop grande tranquillité, quelquefois aussi à une sorte d'impuissance à exprimer ce qui est purement moral avec la même perfection que ce qui est purement beau. Nous ne lui reprocherons pas d'avoir toujours ignoré la forte, mais quelque peu grossière sympathie d'un partisan politique, car il y a là d'ordinaire pour une âme bien née trop de haine pour trop peu d'amour, et le sel et le fer de cette sympathie robuste s'appellent trop souvent dureté et obstination. Nous ne lui reprocherons pas davantage d'avoir ignoré la forte conviction du partisan philosophique, il y a là trop de pédantisme pour une âme aussi délicate; mais ce qu'on souhaiterait à son talent, c'est plus de chaleur et de force d'étreinte, une curiosité plus ardente, quelque chose enfin de cette fougueuse admiration et de cette sympathie passionnée que les richesses et les puissances de l'âme humaine ont de tout temps inspirées aux grands poètes, qu'elles inspirent par exemple, tout près de lui, à son confrère et à son émule en Apollon, M. Robert Browning.

Mais s'il a plus d'une fois connu et traversé l'état que nous venons de décrire, M. Tennyson ne s'y est jamais complu. Le dilettantisme ne lui a jamais caché qu'il existait d'autres sphères que celles où il retenait son imagination, et toujours son âme sobre a su se préserver des enivremens qui l'auraient amenée à l'oubli de ce qui est au-dessus de la beauté et au mépris de ce qui est au-dessous. Non-seulement il a toujours eu les yeux tournés vers ce qui est noble, mais, sentiment bien plus louable, il s'est toujours complu à les abaisser vers les humbles réalités. Je dis que c'est un sentiment plus louable chez un talent de la nature du sien de s'abaisser vers ce qui est humble que de s'élever vers ce qui est noble. En effet où est le grand mérite de comprendre et d'aimer ce qui est noble lorsqu'on comprend et qu'on aime si bien ce qui est beau? Passer de l'un de ces mondes à l'autre, c'est à peine changer de sphère. Le même magicien qui évoquera le fantôme de la belle

Hélène peut avec la même formule évoquer le vaillant Achille; le même poète qui vient d'écrire *un Rêve de belles femmes* pourra, sans exercer aucune contrainte sur son imagination, écrire ensuite *la mort d'Arthur*, et les récits épiques des *Idylles du Roi* pourront succéder aux aristocratiques causeries du poème de *la Princesse* sans que l'auteur ait besoin de changer de ton. La transition existe d'un de ces mondes à l'autre, mais le passage est moins aisé de ce qui est beau à ce qui est humble, et s'il est facile de décrire un chevalier après avoir décrit une dame et de s'intéresser à une âme noble après s'être intéressé à un élégant visage, il faut un tout autre effort, après l'enivrement de ces beaux spectacles, pour se complaire à décrire la personne d'un marin hâlé et tanné par le soleil et la pluie, pour prendre plaisir à écouter le jargon sceptique d'un fermier anglais ou glaner péniblement les semences de poésie cachées sous un toit rustique. C'est là cependant ce qu'a fait Alfred Tennyson, le chantre si correct et si châtié des élégances aristocratiques, le lettré classique, l'imitateur ingénieux des maîtres anciens. Loin de se détourner des humbles réalités, il les a toujours recherchées, et elles l'en ont récompensé, car il leur doit un de ses titres de gloire les plus incontestables, l'idylle de la vie familière et domestique.

Jamais cependant, depuis le jour lointain déjà où sa charmante pièce de *la Fille du Meunier* (*the Miller's Daughter*) lui valut l'admiration et la faveur de la souveraine du royaume-uni et son titre de poète lauréat, M. Tennyson n'avait abordé ces réalités de la vie humble et populaire avec autant de cordialité, de franchise et d'égalité que dans le présent volume. Bien souvent sa muse s'était plu à visiter les demeures qui abritent les humbles conditions ou même les huttes des petits; mais jusqu'à présent l'image que me suggéraient ces visites était celle d'une belle fée faisant sa tournée de charité dans l'attelage de paons de Junon. La fée descendait devant la pauvre hutte, qui dès son approche se transformait, si misérable qu'elle fût, en quelque *cottage* coquet de couleur blanche, rose ou verte, serrant étroitement contre ses flancs « une robe collante de jasmins semés d'étoiles » ou paré d'une ceinture de giroflées; elle entrait, promenait ses regards tour à tour sur les ustensiles du ménage qui sous la lumière bienveillante de ses yeux reluisaient mieux que l'or, peignait les cheveux emmêlés des marmots, faisait apparaître par ses caresses, sous la couche de crasse qui les recouvrait, les visages blancs et roses des plus frais *babys* anglais, baisait au front la plus belle fille du logis et enveloppait une leçon de sagesse dans un souhait de bonheur ou un compliment sur sa beauté. Et puis la chétive cabane était entourée de tant de villas élégantes, de palais et de parcs, qu'elle disparaissait à leur ombre,

ou bien, servant simplement d'aimable contraste à tant de magnificences, rompait avec agrément la monotonie d'un spectacle trop constamment pompeux. Mais dans ce nouveau volume quelle métamorphose s'est opérée! L'humble réalité de la vie populaire n'y sert plus seulement d'accessoire ou d'antithèse, elle y occupe toute la place. Nous dirions que le volume entier a un aspect démocratique, si ce mot n'était bien gros pour un homme d'opinions aussi réservées et de sentimens aussi contenus que M. Tennyson. Peut-être cet aspect est-il un pur effet du hasard, mais, hasard ou non, le recueil nouveau ne nous entretient que de personnages et de mœurs populaires. Un matelot anglais, contre-maître de navire marchand, naufragé dans une île déserte, un meunier son rival en noblesse d'âme et en amour, un pauvre employé d'une ville manufacturière épuisant ses dernières ressources pour traîner aux bains de mer sa famille étiolée, obsédé d'inquiétudes et hanté pendant son sommeil des spectres de la ruine et de la misère, une vieille grand'mère assise au coin de son âtre rustique et laissant tomber de ses lèvres sagement babillardes l'histoire de sa vie entière pour l'instruction de sa petite fille, un vieux fermier du nord à son lit d'agonie résumant pour sa garde-malade, dans le brusque langage qui lui est familier, ses opinions sur les hommes et les choses, voilà les héros dont le poète nous raconte aujourd'hui les joies, les souffrances, l'héroïsme et la vertu. Les personnages d'un de ces poèmes, *Aylmer's field*, qui porte la date sinistre de 1793, sont pris, il est vrai, dans les conditions supérieures de la société; mais ces personnages ne sont introduits devant nous que pour plaider une des thèses sociales les plus démocratiques qu'on puisse soutenir dans un pays aristocratique, celle des mariages d'inclination. Toutefois une remarque importante est à faire. En artiste habile, qui connaît les lois de la perspective poétique, M. Tennyson a effacé ce que ces tableaux de la réalité auraient eu de trop cru en les éloignant à distance convenable de l'époque actuelle, il a estompé leurs contours des ombres du souvenir, il leur a donné le bénéfice du recul et du temps. C'est aussi la vie populaire en train de disparaître qu'il a peinte plutôt que la vie populaire actuelle, la vie rustique, agricole, maritime de la vieille Angleterre plutôt que la moderne vie industrielle et manufacturière. En dépit de ces légères nuances cependant, le recueil conserve le caractère que nous lui avons assigné. Jamais Tennyson n'avait aussi hardiment, aussi nettement abordé la réalité. Cette fois il n'y a plus là ni fée, ni muse, ni personnage allégorique quelconque, il y a un homme qui parle à ses frères et de ses frères. Heureuse démocratie! est-il donc écrit que tous les poètes viendront tour à tour lui rendre hommage, ceux-ci plus âpres pour enflammer ses passions et flatter ses espérances, ceux-là plus doux pour bercer

ses enfans aux langes et s'entretenir avec ses vieillards des jours qui ne sont plus?

Je voudrais mettre le lecteur à même de juger du mérite de Tennyson dans les peintures de la réalité familière, et pour cela je choisis le petit poème intitulé : *La Grand'mère*, que je me décide à traduire en entier. Figurez-vous que quelque bonne femme de tableau hollandais, la mère de Gérard Dow par exemple, vieillie encore d'une vingtaine d'années, prenne la parole et vous fasse la confidence de sa vie.

« Et Willy, mon premier-né, il est mort, dites-vous, petite Annie? — Rose et blanc, et solide sur ses jambes, c'est lui qui a l'air d'un homme! — Et la femme de Willy a écrit; elle n'eut jamais bien bonne tête, ce ne fut jamais la femme qu'il fallait à Willy; mais il ne voulut pas m'écouter.

« Car voyez-vous, Annie, son père à elle n'était pas un homme à économiser, il n'avait pas une tête aux affaires, et il s'enivra jusqu'à se mettre au tombeau. Jolie vraiment, oh! bien jolie! mais j'étais pour ma part opposée à ce mariage. Oh! oui, mais il ne voulut pas m'écouter. — Et ainsi Willy, dites-vous, est mort?

« Willy, ma beauté, mon premier-né, la fleur de mon troupeau; jamais un homme ne put le flanquer par terre, car c'était un rocher que Willy. « Voilà une jambe pour un enfant de huit jours! » me dit le docteur, et il jurait qu'il n'y avait pas un pareil enfant, cette année-là, dans vingt paroisses à la ronde.

« Robuste des poignets et solide sur ses jambes; mais tranquille de la langue! J'aurais dû partir avant lui, je m'étonne qu'il soit parti si jeune; je ne peux pas pleurer sur lui : je n'ai plus longtemps à rester; peut-être même le verrai-je plus tôt que je ne l'aurais vu, car il vivait bien loin de moi.

« Pourquoi me regardez-vous, Annie? vous croyez que je suis dure et froide; mais tous mes enfans sont partis avant moi, et je suis si vieille : je ne peux pas pleurer pour Willy, pas plus que je ne peux pleurer pour les autres; seulement à votre âge, Annie, j'aurais pleuré avec les meilleurs.

« Car je me rappelle une querelle que j'eus avec votre père, ma chérie, tout cela pour une méchante histoire qui me coûta plus d'une larme. Je veux dire votre grand-père, Annie; cela me valut un monde de chagrins; il y a soixante-dix ans, mon bijou, il y a soixante-dix ans.

« Car Jenny, ma cousine, était venue ici, et je savais parfaitement bien que Jenny avait fait un faux pas dans son temps; je le savais, mais je n'en disais rien. Et elle, la voilà qui vient et se met à me calomnier, la vile petite menteuse; mais la langue est un feu, vous savez, ma chérie, la langue est un feu.

« Et le curé prit cela pour texte de son sermon cette semaine-là, et il dit qu'un mensonge qui est une demi-vérité est toujours le plus noir des mensonges, qu'un mensonge qui est tout mensonge peut être accosté et combattu à mort, mais qu'un mensonge qui est en partie une vérité est une chose bien plus difficile à combattre.

« Et Willy n'était pas descendu à la ferme depuis une semaine et un jour, et toutes les choses semblaient à moitié mortes, quoiqu'on fût au milieu de mai. Jenny me calomnier, moi qui savais ce que Jenny avait été! mais salir quelqu'un, Annie, cela ne peut jamais vous rendre propre vous-même.

« Et je pleurai à m'en rendre aveugle, et un beau soir, sur le tard, je grimpai jusqu'au haut de l'enclos, et je me plantai devant la porte sur la route. La lune, comme une meule qui a pris feu, se levait sur la vallée, et *whit, whit, whit,* dans le buisson, derrière moi, gazouillait le rossignol.

« Tout à coup il s'arrêta; voilà que par la porte de la ferme passait Willy, — il ne me voyait pas, — avec Jenny pendue à son bras. Moi je bondis sur la route, et je dis je ne savais trop quoi. Ah! il n'y a pas de fous pareils aux vieilles gens; cela me met encore en colère maintenant.

« Willy se tint droit comme un homme, et ses regards disaient sa pensée, et Jenny, la vipère, me fit une révérence moqueuse et s'en alla. Et je lui dis : Séparons-nous. Dans cent ans, tout cela sera bien égal; vous ne pouvez pas m'aimer du tout, si vous ne m'aimez pas pour mon bon renom.

« Et il se retourna, et je vis ses yeux tout humides à la douce clarté du clair de lune. — « Chérie, je vous aime si bien que votre bonne renommée est la mienne aussi. Et en quoi est-ce que je m'inquiète de Jeanne, qu'elle parle de vous bien ou mal? Mais marions-nous tout de suite, nous deux nous serons heureux toujours. »

« Nous marier, Willy! dis-je, mais il faut que je vous dise ma pensée : j'ai peur que vous n'écoutiez des contes, que vous ne soyez jaloux, et méchant, et bourru. Mais il se retourna, et m'enlaça dans ses bras, et me répondit : Non, amour, non. — Il y a soixante-dix ans de cela, mon bijou, il y a soixante-dix ans.

« Ainsi Willy et moi nous fûmes mariés; je portais une robe lilas, et les sonneurs sonnaient de bon cœur, et il donna aux sonneurs une *couronne;* mais le premier enfant dont je fus grosse mourut avant d'être né; la vie est ombre et soleil, petite Annie; la vie est fleur et épine.

« Ce fut la première fois aussi que je pensai à la mort. Là était couché le doux petit corps qui n'avait jamais respiré un souffle. Je n'avais plus pleuré, petite Annie, depuis que j'étais devenue femme; mais je pleurai comme un enfant ce jour-là, car le *baby* avait défendu sa vie.

« Sa chère petite figure était convulsionnée comme de colère ou de souffrance; je regardai le tranquille petit corps, ses combats avaient été inutiles. Je ne puis pas pleurer pour Willy, je le verrai un autre matin; mais je pleurai comme un enfant pour l'enfant qui était mort avant d'être né.

« Mais il me remontait, mon bon homme, car c'était bien rare quand il me disait non; il était affectueux, affectueux comme un homme, et comme un homme aussi il voulait faire sa volonté. Jamais jaloux! — Ah! non, ce n'est pas lui qui l'eût été; nous passâmes plus d'une heureuse année, et il mourut et je ne pus pleurer; mon temps me semblait si près, à moi aussi.

« Mais j'aurais souhaité que la volonté de Dieu eût été de me faire mourir, moi aussi, alors; je commençais à être un peu fatiguée et j'aurais bien volontiers dormi à son côté, et cela, c'était il y a dix ans, et même plus, si je me rappelle bien; mais pour les enfans, Annie, je les vois encore tous autour de moi.

« Je vois encore Annie qui me laissa à deux ans, tapotant par-dessus les tables; elle tapote, ma petite Annie à moi, une Annie comme vous; elle tapote sur les tables, elle va et elle vient comme elle veut, pendant qu'Harry est dans le préau et Charlie labourant sur la hauteur.

« Et Harry et Charlie, je les entends aussi; ils chantent à leur chariot, souvent je les vois apparaître à la porte, comme dans une manière de doux rêve. Ils viennent et s'assoient près de ma chaise, ils tournent autour de mon lit; je ne suis pas toujours certaine s'ils sont vivans ou morts.

« Et cependant je sais de toute vérité qu'il n'y en a pas un de vivant, car Harry partit à soixante ans, votre père à soixante-cinq, et Willy, mon aîné, à près de soixante-dix; je les ai tous connus tout petits, et maintenant ils *sont* des vieillards.

« Maintenant mon temps est un temps de paix: c'est bien rarement que je m'afflige; mais le plus souvent je me vois assise chez nous, dans la ferme de mon père, à la veillée, et les voisins viennent, et rient et bavardent, et moi je fais comme eux; souvent je me surprends à rire de choses qui ne sont plus depuis longtemps.

« Assurément, comme dit le prédicateur, nos péchés devraient nous rendre tristes; mais mon âge est un âge de paix, et nous devons espérer en la grâce de Dieu; c'est Dieu et non l'homme qui sera notre juge à tous lorsque la vie cessera, et le message qui est dans ce livre, Annie, est un message de paix.

« Et la vieillesse est un temps de paix; ainsi elle doit être libre de peines; heureuse a été ma vie; cependant je ne voudrais pas la revivre. Il me semble que je suis un peu fatiguée, et que je me reposerais volontiers, et c'est tout; seulement à votre âge, Annie, j'aurais pu pleurer comme les meilleurs.

« Ainsi Willy est parti, ma beauté, mon premier-né, ma fleur... Mais comment pourrais-je pleurer sur Willy? Il n'est parti que pour une heure, parti pour une minute, mon fils, comme s'il avait passé de cette chambre dans l'autre à côté; moi aussi, je serai partie dans une minute. Quel temps me resterait-il pour être affligée?

« Et la femme de Willy a écrit? Elle n'eut jamais une bien bonne tête. Portez-moi mes lunettes, Annie; loué soit Dieu! j'ai gardé mes yeux. Ce n'est pas grand'chose que vous perdrez, lorsque je partirai de ce monde; mais restez avec la vieille femme maintenant; vous ne pouvez avoir longtemps à rester. »

Je ne sais ce que pensera le lecteur, mais pour moi je ne connais pas d'expression plus complète et j'oserais dire plus profonde du vieil âge. Rien ne manque à ce tableau de ce que peuvent y mettre la vérité, le respect et l'amour. Comme toutes les nuances de la vieillesse ont été finement observées et sympathiquement rendues! Comme tout cela est à la fois réel et moral! Avec quel art et quel scrupule le poète a su rester vrai en évitant le moindre mot qui eût porté atteinte à la dignité de la vieillesse! Voilà bien la loquacité des vieilles âmes, l'incertitude et la confusion de leur pensée trébuchante; mais que cette grand'mère suggère peu le senti-

ment de la pitié et que sa loquacité mérite peu le nom de radotage! M. Tennyson a fait admirablement sentir dans ce discours cette richesse et je dirais volontiers cette plénitude particulière de vie qui est propre à l'âge voisin de la tombe. Cette vieille âme est aussi chargée de souvenirs qu'une jeune âme d'espérances; bien différentes sont les deux floraisons, mais dans l'une et dans l'autre la nature morale montre une égale fécondité. Cette grand'mère est saturée d'expérience et de sagesse à n'en plus pouvoir contenir, et elle désire partir non parce que la coupe est épuisée, mais parce qu'elle est au contraire remplie jusqu'aux bords. Déjà elle habite une manière d'éternité, et le temps est pour cette bonne paysanne une simple expression métaphysique tout comme pour un disciple de Kant; toute son existence est comme ramassée en elle dans une suprême unité; les divers âges de sa vie sont aussi proches d'elle les uns que les autres; elle est contemporaine de son enfance et de sa jeunesse, et les enfans qui l'ont quittée au berceau lui semblent aussi voisins d'elle que ceux qui l'ont quittée vieillards. Et ce sentiment d'égoïsme qui est le grand reproche dont on charge la vieillesse, comme M. Tennyson a su noblement l'excuser! Pourquoi la grand'mère pleurerait-elle sur la mort de son fils? Il ne lui reste plus assez de temps, car elle-même va partir. Ils ne sont séparés que pour quelques jours à peine, et son fils est moins éloigné d'elle par la mort qu'il ne l'était par la vie. Finesse, élévation, profondeur, tout est réuni dans ce petit tableau, qui est une œuvre de vraie poésie, car c'est une œuvre de respect et d'amour.

Un autre petit tableau de genre, *le Fermier du Nord*, est aussi fort remarquable comme copie crue et exacte de la réalité, mais il n'a pas l'intérêt moral de *la grand'mère*. Dans cette petite pièce, un fermier anglais à son lit de mort nous raconte, dans le patois de son comté (1), la singulière vie morale de son robuste et prosaïque individu. Le personnage lui-même ne parlerait pas mieux, s'il nous apparaissait en chair et en os, qu'il ne parle chez M. Tennyson; mais ceux-là seulement qui ont vécu familièrement avec le peuple des campagnes, assez semblable en tous pays, pourront bien compren-

(1) Nous sommes charmés d'avoir fait connaissance avec le fermier de M. Tennyson, mais il nous a fallu vraiment pour le comprendre une dose de patience peu commune, car ce n'est qu'au bout d'une demi-journée que nous sommes parvenus à traduire en anglais vulgaire son langage, d'abord plus obscur pour nous que du suédois. Nous transcrivons ici la première strophe de cette pièce pour fournir au lecteur versé dans la langue anglaise un moyen d'exercer sa sagacité et d'aiguiser sa pénétration :

Wheer ásta beän saw long and meä liggin' ere aloän?
Noorse? thoort nowt o'a noorse; whoy, Doctor's abeän an agoän :
Says that I moänt a naw moor yaäle : but I beänt a fool :
Git ma my yaäle, for I beänt agooin' to breäk my rule.

dre un pareil mélange de bon sens pratique et d'opacité intellectuelle. C'est un de ces rustres énergiques qui sur leurs épaules carrées ont porté sans fléchir l'édifice de la grandeur anglaise, et, si vous savez bien lire son discours, l'énigme de cette société conservatrice et libérale à la fois vous paraîtra peut-être moins obscure. Une indépendance absolue de caractère solidement assise sur une base d'absurdes préjugés, une liberté absolue qui trouve moyen de se mouvoir à l'aise entre les étroites cloisons d'opinions aussi dures que la carapace de pierre qui sert à l'huître de maison, une puissance de travail invincible unie à un esprit de routine opiniâtre, tel est le résumé de ce type d'homme robuste et peu séduisant. Il est radical dans presque toutes les choses qui regardent exclusivement la vie morale et intellectuelle, tory dans toutes celles qui regardent la société politique et les intérêts positifs. Il est sceptique comme Molière à l'endroit de la médecine, et comme l'empereur Charles-Quint, qui trouvait plaisant que ses médecins lui défendissent l'usage de bières glacées, il regarde les prescriptions du docteur comme des mystifications qu'on ne se permet pas envers un homme de son expérience. « Où est-ce que tu es resté si longtemps, à me laisser là tout seul, garde? Tu n'es pas une garde du tout; le docteur est venu et parti. Il dit que je ne dois plus boire d'ale, mais je ne suis pas un fou. Donne-moi mon ale, car je prétends ne pas changer mon régime. Ces docteurs, ils ne savent rien, car ils disent ce qui n'est pas vrai du tout. Cela ne sert à rien de dire les choses qu'on doit faire. J'ai bu ma pinte d'ale tous les soirs depuis que je suis ici, et j'ai bu mon quartaut tous les soirs de foire depuis quarante ans.» Le ministre aussi est venu pour le faire souvenir de ses péchés, l'avertir que Dieu le rappelait à lui, et autres choses semblables. Le ministre, il le respecte beaucoup. Est-ce qu'il n'a pas toujours bien payé ses redevances? Est-ce qu'il n'a pas toujours voté avec le *squire* pour l'église et l'état? Est-ce qu'il a jamais manqué d'aller le dimanche à l'église? A la vérité il ne savait pas bien ce qu'il allait y faire. « Je suis toujours allé à l'église depuis que ma Sally est morte, et j'entendais bourdonner quelque chose comme un hanneton au-dessus de ma tête, et je n'ai jamais su ce que cela signifiait; mais je pensais qu'il avait quelque chose à dire, et puis, quand je croyais qu'il l'avait dit, je m'en allais. » Mais maintenant qu'est-ce que le ministre vient lui dire? Voyons, est-ce qu'il n'a pas bien travaillé toute sa vie? Le ministre lit un sermon toutes les semaines, c'est vrai; mais lui il a défriché la lande du voisinage. Ah! il fallait la voir autrefois cette lande; il n'y avait pas d'herbe pour une vache, rien que des ajoncs et des genêts, et maintenant il n'y a pas un pouce de terre qui ne soit verdoyant et fertile, si bien qu'elle fait l'admiration de tous les passans. Une seule chose le tracasse, c'est

qu'après sa mort ces damnés de chemins de fer ne viennent bouleverser tout son travail avec leur chariot du diable et leur marmite de fumée. La vie est douce, mais il aime autant mourir que de voir cela. « Eh bien! que fais-tu là plantée, et pourquoi ne m'apportes-tu pas mon ale? Donne-moi mon ale, te dis-je; si je dois mourir, je mourrai, et voilà. »

Enoch Arden, le poème qui donne son nom au nouveau recueil, est à mon gré la tentative la plus heureuse qu'on ait faite depuis *Jocelyn* pour transporter dans le domaine de la poésie la réalité de la vie familière, et certes l'éloge n'est pas médiocre. Comme art de dire, ce petit récit est la perfection même : pour raconter les souffrances et l'héroïsme d'un pauvre marin anglais, M. Tennyson a déployé le même talent que naguère pour raconter les aventures et les amours des brillans chevaliers de la Table ronde. Si le poème d'*Enoch Arden* diffère en quelque chose des célèbres *Idylles du roi*, c'est par un charme de simplicité encore plus grand. Ainsi que le demandait l'humble sujet, où la soie et le velours, les belles étoffes et les riches armures n'ont à jouer aucun rôle, les épithètes chatoyantes et les images somptueuses des précédens poèmes de l'auteur ont été sévèrement proscrites. M. Tennyson, dans ce petit poème, écrit tout entier dans la gamme de couleurs neutres qui convient ici, nettoyé soigneusement de tout oripeau et de tout clinquant métaphoriques, a pris autant de précautions pour éviter d'être poétique à contre-temps que d'autres dépensent d'ardeur pour faire étalage des richesses de leur imagination. On croirait lire une belle et simple prose, si la cadence musicale du rhythme et çà et là un ornement sévère pareil à un nœud de rubans de couleur effacée sur la robe d'une honnête bourgeoise ne nous rappelaient pas que cette histoire est écrite dans le langage de la poésie.

Dès le début, le paysage au milieu duquel vont passer les personnages est évoqué aux yeux du lecteur avec une netteté et une sobriété où se révèle l'érudit des secrets de l'art, le disciple ingénieux des anciens maîtres, qui sait avec quelle concision magistrale les vrais narrateurs poétiques, un Virgile ou un Arioste, disposent la scène où doivent agir leurs héros. « Les longues lignes des falaises, en se brisant, ont laissé un espace vide, et dans cet espace il y a de l'écume et des sables jaunes; par derrière, des toits rouges étagés en grappes autour d'un quai étroit; puis une église en ruine, plus haut une longue rue qui grimpe à un grand moulin faisant tour au sommet, et par derrière le moulin, tout près du ciel, une dune grise avec des tumulus danois et un bois de noisetiers, hanté en automne par les chercheurs de noisettes, qui fleurit dans un creux de la dune dont il fait une coupe verdoyante. » Dans ce paysage peu féerique, comme vous voyez, jouaient, il y a cent ans, trois

enfans de pauvre condition : « Annie, la plus jolie demoiselle de tout le port; Philippe Ray, le fils unique du meunier, et Enoch Arden, le fils d'un rude matelot, qu'une tempête d'hiver avait fait orphelin. » Ils allaient et venaient parmi les ancres, les cordages, les filets de pêcheurs, les barques renversées, ou encore, comme les elfes de Prospero, couraient le long du rivage, « poursuivant et fuyant la lame blanche, et laissant chaque jour sur le sable l'empreinte de leurs pieds chaque jour effacée par la vague. » C'est l'image même par laquelle Prospero décrit les jeux de ses esprits. Quand on lit M. Tennyson, à chaque instant les souvenirs des anciens maîtres se présentent à l'imagination. Tout à l'heure nous reconnaissions dans la sobriété descriptive du poète les procédés d'un Virgile ou d'un Arioste; maintenant nous rencontrons une image de Shakspeare, plus loin nous pourrons saluer un souvenir de Milton.

L'enfance est souvent la prophétie en action de l'âge mûr, et mainte fois dans leurs jeux les enfans ne font autre chose que la répétition de leur vie future. Un des divertissemens favoris des trois marmots était de jouer au ménage dans une étroite grotte de la falaise; mais des querelles s'élevaient fréquemment, chacun des deux petits garçons voulant la grotte pour sa maison et Annie pour sa petite femme, querelles dans lesquelles Philippe était battu d'ordinaire, et alors « Annie pleurait de compagnie avec lui et les priait de ne pas se disputer pour elle, en leur disant qu'elle serait leur petite femme à tous deux. » Les années passèrent, et lorsque « l'aurore rosée de la jeunesse eut disparu devant la chaleur croissante du soleil de la vie, » les deux garçons fixèrent également leur choix sur Annie; mais, comme dans les jeux de l'enfance, le vainqueur fut encore Enoch. Un jour que Philippe était allé rejoindre ses deux compagnons dans le bois de noisetiers, il les surprit assis l'un près de l'autre, la main dans la main, « les grands yeux gris d'Enoch et sa figure hâlée illuminés par un feu paisible et sacré qui brûlait comme sur un autel. Philippe regarda : dans leurs yeux, il lut sa condamnation; puis, lorsque leurs visages se rapprochèrent, il soupira, se déroba sans bruit, et comme un gibier blessé se glissa dans les fourrés du bois. »

Enoch et Annie furent donc mariés; l'union fut d'abord heureuse et sans autre souci pour le jeune homme que « le noble désir d'accumuler son salaire jusqu'au dernier sou, pour donner à ses enfans une meilleure éducation que n'avaient été la sienne et celle de sa femme; » mais la fortune, selon sa coutume, fit un tour de roue, et quand il eut compté ses années de bonheur jusqu'à la septième, les vaches maigres de Pharaon succédèrent pour Enoch aux vaches grasses dans ce songe de la vie que nous faisons tous. Un jour il tomba du haut d'un mât et se cassa un membre, et au même mo-

ment sa femme mettait au monde son troisième enfant, celui-là de tempérament maladif. Alors, dans l'inactivité où le retenait son accident, il se prit à rouler dans son esprit de sombres appréhensions; son imagination oisive évoqua devant lui les spectres de la misère et de la famine, et il pria Dieu de sauver ceux qu'il aimait de ces extrémités, quelque chose qui dût lui arriver. A ce moment, le patron du navire sur lequel servait Enoch vint lui demander s'il lui plairait de s'engager comme maître d'équipage pour un voyage en Chine; Enoch, qui vit dans cette proposition un moyen de se préserver, lui et les siens, du malheur qu'il redoutait, accepta joyeusement, et fit ses préparatifs de départ malgré les larmes, les instances et les funèbres pressentimens d'Annie.

Les adieux sont touchans et contiennent quelques beaux traits, entre autres cette comparaison, qui est digne de n'importe quel grand poète : « pendant qu'il parlait ainsi sur un ton de joyeuse espérance, elle-même se laissa presque aller à l'espérance; mais lorsqu'il tourna le courant de son discours sur des sujets plus graves, sermonnant à la rude façon d'un marin sur la Providence et la confiance en Dieu, alors elle écouta, elle écouta sans l'écouter, comme la fille du village qui place sa cruche sous la fontaine, et qui, rêvant à celui qui avait coutume de la remplir pour elle, entend et n'entend pas, et laisse l'eau déborder. » Dans le discours du brave Enoch, il y avait cependant quelques paroles remarquables qui méritaient d'être entendues : « Ne craignez pas pour moi davantage, ou si vous craignez, confiez vos soucis à Dieu; c'est une ancre qui tient solidement. Est-ce que Dieu n'est pas là-bas dans les extrêmes régions de l'aurore? Si je vais jusqu'à ces régions, pourrai-je aller plus loin qu'où il est? Et la mer est sienne, c'est lui qui l'a faite. »

Il partit, et les pressentimens d'Annie se changèrent en triste certitude. Les années s'écoulèrent, et Enoch ne revint pas. Pendant ce temps, la délaissée descendait lentement les degrés qui mènent à l'indigence. Enoch, avant de partir, lui avait créé un petit commerce, mais le commerce lui réussissait mal. Elle ne savait pas demander trop pour obtenir assez, et souvent dans les jours de gêne elle vendit ses marchandises à perte. Puis la mort vint, qui lui enleva son plus jeune enfant. Alors l'ancien rival d'Enoch, Philippe, qui ne l'avait pas revue depuis son mariage, se sentit un remords au cœur. « Assurément, se dit-il, je puis la voir maintenant, je puis lui être de quelque secours. — Il alla donc, passa la première chambre solitaire, s'arrêta un moment devant une porte intérieure et frappa trois fois, et, personne n'ouvrant, il entra; mais Annie, assise avec sa douleur, à peine revenue des funérailles de son enfant, ne se souciait pas de voir au monde face humaine; elle se détourna

donc vers le mur et pleura. Alors Philippe, se tenant debout, lui dit avec hésitation : « Annie, je suis venu vous demander une faveur. » Cette faveur, c'était de se charger des enfans d'Enoch et de les élever à la place de leur père absent. « C'était, lui dit-il, le souhait d'Enoch que ses enfans eussent une meilleure éducation que la sienne et la vôtre. S'il revenait, il serait affligé que les précieuses heures de la matinée eussent été ainsi perdues, et cela l'attristerait même dans son tombeau, s'il savait que ses enfans vagabondent comme des poulains sur la lande. » Philippe mit donc à l'école les enfans d'Enoch, qu'il arriva peu à peu à aimer comme s'ils étaient siens. Cependant les années continuaient à s'écouler, l'image de leur père s'était effacée dans l'esprit des enfans, et dans le cœur de la veuve l'espérance de jamais revoir son mari diminuait tous les jours un peu plus. Alors, un dimanche qu'il se promenait avec Annie et ses enfans d'adoption dans ce même bois de noisetiers où jadis il avait lu dans les yeux des amans la condamnation de son amour, Philippe se décida à ouvrir son cœur, qu'il tenait fermé depuis trop longtemps. Enoch ne reviendrait pas; les enfans l'aimaient comme leur véritable père; il était riche et sans famille; consentait-elle à l'épouser? « Alors Annie répondit, et tendrement elle parla : « Vous avez été comme un bon ange de Dieu pour notre maison; Dieu vous bénisse pour cela! Dieu vous récompense pour cela, Philippe, de quelque chose de plus heureux que moi! Peut-on aimer deux fois? pouvez-vous être aimé comme Enoch l'était? qu'est-ce que vous demandez là? — Je suis content, répondit-il, d'être aimé un peu après Enoch. — Ah! cria-t-elle comme effrayée, cher Philippe, attendez un peu. Si Enoch revient... Mais Enoch ne reviendra pas. Cependant attendez une année; assurément je serai plus sage dans un an. Oh! attendez un peu. » Philippe dit tristement : « Annie, j'ai attendu toute ma vie, je puis bien attendre un peu plus. »

L'année passa. « Attendez encore un mois, » dit Annie. Philippe attendit un mois, puis un autre, puis un autre encore. Cependant il devint urgent de prendre un parti. La médisance s'était emparée du sujet délicat de leurs relations, et les langues allaient leur train. « Quelques-uns pensaient que Philippe se moquait d'elle tout simplement, d'autres qu'elle ne résistait que pour mieux le tenir, d'autres riaient à la fois d'elle et de Philippe comme de simples benêts qui ne savaient ce qu'ils voulaient, et un de ces hommes chez qui toutes les mauvaises pensées s'enchaînaient collées ensemble comme les œufs du serpent insinua qu'il y avait entre eux quelque chose de pire. » Dans cette extrémité, Annie pria Dieu de lui montrer par un signe si Enoch était encore vivant. Selon l'habitude des anciens puritains, elle ouvrit sa Bible pour tirer un sort, et son doigt, errant au hasard, se posa sur ces mots : « sous un palmier. » Un rêve se

chargea de compléter le sens de ces mots de difficile interprétation. Enoch lui apparut en effet au sommet d'une montagne, sous un palmier et le soleil sur sa tête. « Il est parti, se dit Annie, il est heureux, et chante hosannah sous les palmiers du ciel. » Et, rassurée par sa pieuse imagination, elle consentit enfin à l'union désirée.

« Sous un palmier. » Le sort biblique n'avait pas menti. Enoch vivait, et un naufrage dans les mers d'Orient l'avait jeté avec deux compagnons sur le sol d'une île fertile et déserte. Ses deux compagnons moururent, et Enoch resta seul, indigent au milieu de toutes les richesses d'une nature prodigue, car « il manquait à ses yeux la sympathique figure humaine. » Les jours se succédaient, et pas une voile à l'horizon, « mais chaque jour le soleil, qui se levait en lançant une grêle de flèches pourprées sur les palmiers, les fougères et les précipices, — la splendeur sur les mers à l'orient, la splendeur au-dessus de sa tête sur son île, la splendeur sur les mers à l'occident, puis les grandes étoiles qui roulaient leurs sphères dans le ciel, le sourd tonnerre de l'océan, et puis de nouveau les flèches de pourpre du soleil levant, mais pas de voile ! Souvent, pendant qu'il épiait ou semblait épier, son immobilité était si grande que le lézard couleur d'or s'arrêtait sur lui. Un fantôme fait de plusieurs fantômes marchait devant lui, le poursuivant, ou plutôt lui-même marchait en imagination poursuivant des gens, des choses, des lieux connus, bien loin, dans une île plus ténébreuse au-delà de la ligne : ses enfans, leur babillage, Annie, la petite maison, le moulin, les allées feuillues, le château solitaire et les armoiries de la porte, le cheval qu'il menait, le bateau qu'il vendit, les frissonnantes aubes de novembre et les dunes brillantes de rosée, les plaisantes ondées, l'odeur des feuilles mourantes et le sourd gémissement de la mer couleur de plomb. Une fois aussi à ses oreilles tintantes arriva, mais faible, joyeux et lointain, bien lointain, le carillon des cloches de sa paroisse..... »

Enfin une voile apparaît à l'horizon, et Enoch Arden, recueilli par un navire anglais, peut quitter sa prison aux splendeurs terribles. Il débarque en Angleterre et se dirige en toute hâte vers son foyer. « Son foyer? quel foyer? avait-il un foyer? » Il cherche la maison où Annie vivait et l'avait aimé, où ses enfans étaient nés; la maison était muette et solitaire. Il vient demander asile à une pauvre taverne du port, et sans se nommer il apprend de la bouche de l'hôtesse la terrible vérité. Alors un désir irrésistible de voir encore sa femme et ses enfans s'empare de lui; il se glisse derrière la demeure de Philippe, regarde par une fente de la fenêtre et contemple, comme en rêve, la réalité sinistre et joyeuse du tableau que voici : « Il vit, à la droite du foyer, Philippe, le prétendant dédaigné des jours anciens, vigoureux, au teint frais, avec son enfant sur ses

genoux; derrière son second père se tenait une jeune fille, une autre Annie plus jeune, mais plus élancée, grande et avec de beaux cheveux, et de sa main élevée elle agitait un bout de ruban et un anneau pour amorcer le *baby*, qui étendait ses mous petits bras, essayait de saisir le jouet et le manquait toujours; alors tous riaient. Puis, à gauche du foyer, il vit la mère qui regardait souvent du côté de l'enfant, mais se tournait de temps à autre pour causer avec son fils, qui se tenait derrière elle, grand et robuste, et disant quelque chose qui lui plaisait, car il souriait. » A ce spectacle, Enoch se sentit frémir et eut envie de crier; mais il retint ce cri, qui « en un instant, comme la trompette du jugement, aurait mis en pièces tout le bonheur de ce foyer. » Il se retira silencieusement, et lorsqu'il fut éloigné, terrassé par le poids de l'émotion, il enfonça ses doigts dans la terre humide et pria ainsi : « C'est trop dur à supporter. Oh! pourquoi m'ont-ils ramené de là-bas? O Dieu puissant, bienheureux Sauveur, toi qui m'as soutenu dans mon île déserte, soutiens-moi, père, dans ma solitude, un peu plus longtemps; aide-moi, donne-moi la force de ne pas lui dire, de ne jamais lui laisser savoir la vérité! Aide-moi à ne pas détruire sa paix! Mes enfans aussi! ne puis-je leur parler? Ils ne me connaissent pas. Non, je me trahirais moi-même; jamais. — Pas de baiser de père pour moi! — La fille, comme elle ressemble à sa mère, et ce garçon, mon fils! »

Enoch tint la promesse qu'il fit ce soir-là, et vécut inconnu de tous, dans sa ville natale, du travail de ses mains. Seulement, lorsqu'il se sentit près de la mort, il appela son hôtesse et lui révéla le fatal secret. Elle le pressait de voir ses enfans avant de mourir, mais il s'y refusa bravement : « Il n'y en a qu'un seul de mon sang qui m'embrassera dans le monde à venir; cette boucle de cheveux est à lui, elle la coupa à mon départ et me la donna; je l'ai toujours portée depuis et je pensais l'emporter dans la tombe, mais maintenant j'ai changé de sentiment, car je le verrai lui-même, mon enfant, au sein du bonheur éternel; donc, quand je ne serai plus, prenez cette boucle et donnez-la-lui, elle lui sera peut-être une consolation, et lui prouvera en outre qu'Enoch était bien moi... » La troisième nuit après cette conversation, pendant qu'Enoch sommeillait immobile et pâle, et que Miriam le veillait en s'assoupissant par intervalles, la mer poussa un appel si terrible que toutes les maisons du port en tremblèrent. Il s'éveilla, se leva, étendit les bras en avant en criant d'une voix forte : « Une voile, une voile! je suis sauvé! » Puis il retomba et ne parla plus. Ainsi passa de ce monde cette âme robuste et héroïque... »

Tel est ce beau et simple poème, si simple qu'il devrait, semble-t-il, dispenser de tout commentaire. L'action est si nette, si claire

et laisse si peu de choses à deviner! Mais l'ingéniosité humaine est sans bornes, et elle a trouvé moyen de s'exercer même sur *Enoch Arden*. Croirait-on qu'elle a accusé ce poème d'être immoral? Nous aurions cru qu'il était précisément tout le contraire, mais on ne peut pas s'aviser de tout.

Deux autres poèmes intitulés *Aylmer's field* et *Sea dreams* (*les Rêves de la mer*) sont bien loin d'*Enoch Arden* non-seulement pour l'intérêt moral du récit, mais pour la composition et le simple mérite littéraire. *Aylmer's field* est l'histoire d'un amour contrarié entre une jeune fille noble et un jeune homme de famille de *clergymen*. Le sujet peu nouveau est traité d'une façon légèrement déclamatoire, et tout ce que nous voulons louer sans réserve dans ce poème, c'est la description des amours naissantes d'Edith et d'Averill, description d'une grâce charmante et précieuse qui sent bien son XVIIIe siècle expirant, l'époque à laquelle se rapporte cette histoire. *Les Rêves de la mer* sont une composition confuse dont je ne parviens pas bien à saisir le sens et la portée. Ce poème contient cependant plusieurs passages éloquens, et entre autres une pensée dont l'expression est digne de Shakspeare, et que par conséquent nous ne voulons pas laisser ignorer au lecteur : « Pardonner! Combien diront « pardonnez » qui trouveront dans le sens de ce mot une sorte d'absolution pour leur permettre de haïr un peu plus longtemps! »

Plus importante que ces deux compositions défectueuses, par la portée de l'inspiration, sinon par l'étendue, est une poésie intitulée *Tithon*. Cette pièce, une des seules qui rappelle les anciens thèmes d'inspiration de Tennyson, fait un contraste complet avec les autres parties du nouveau recueil, et mérite de ne pas rester sans mention. Il s'agit du vieux Tithon en personne, l'antique amant de l'Aurore, l'immortel désespéré qui ne peut secouer le don obtenu des dieux par ses prières. Nous voilà bien loin cette fois de cette réalité moderne qui vient de nous occuper, vous semble-t-il? Pas tant que vous croyez. De la réalité extérieure, oui; mais non de la réalité morale et poétique. M. Tennyson a toujours affectionné ces vieux sujets classiques et aimé à les rajeunir par une interprétation poétique nouvelle, trouvant moyen de satisfaire ainsi ses goûts de lettré accompli et ses dons d'artiste ingénieux. Il s'approche de ces vieux sujets non pour se pénétrer de leur esprit, mais pour les pénétrer du sien; il les contemple avec l'imagination non d'un ancien, mais d'un poète du XIXe siècle, il leur infuse une vie moderne et les ressuscite pour en faire les symboles non de la vie des hommes d'autrefois, mais de la vie des hommes d'aujourd'hui. Il a écrit ainsi toute une série de petits poèmes : *Œnone*, *Ulysse*, *les Lotophages*, où nos passions, nos aspirations, nos lassitudes contemporaines ont

trouvé à la fois leur expression idéale et réelle, sous la forme concrète, précise de ces vieilles fables qui, d'abord filles de la seule imagination poétique, ont acquis par degré une sorte d'existence historique, et sont devenues à la fois positives comme un fait et idéales comme un rêve. Ce nouveau poème de *Tithon* vient grossir la liste de ces ingénieuses productions. Le vieil époux de l'Aurore nous exprime dans ses gémissemens un des sentimens les plus pénibles qui puissent accabler les cœurs dans les sociétés vieillies : ce sentiment qui naît du désaccord entre une tâche incessamment renouvelée et des forces qui se sont fatiguées à soutenir le poids des exigences de la civilisation. L'œuvre à accomplir revient chaque matin jeune comme l'aurore, et chaque matin les âmes chargées de l'accomplir s'éveillent avec la lassitude de Tithon. C'est l'immortelle vieillesse en présence de l'immortelle jeunesse. Oh! comme l'union fut autrefois plus égale! Mais il vint un jour où l'accord fut rompu et où Tithon, ayant atteint les limites de la vie humaine et ne pouvant ni passer outre, ni rétrograder, se trouva immobilisé dans la vieillesse par le don même qu'il avait imprudemment sollicité. Le symbole est ingénieux, facile à saisir et d'une vérité douloureuse que l'expérience de chaque jour peut constater dans nos vieilles sociétés européennes par les symptômes les plus variés.

Et maintenant quelle conclusion peut-on tirer du nouveau recueil de M. Tennyson? Cette conclusion, à vrai dire, nous aurions aimé à la renvoyer jusqu'au prochain ouvrage de M. Tennyson, car c'est seulement alors que nous saurons si dans la composition du présent volume le poète inaugurait bien réellement une voie nouvelle, ou bien si la physionomie de son œuvre récente n'est qu'un pur effet du hasard ou le résultat d'une tentative passagère, abandonnée aussitôt qu'essayée. Les poèmes que nous venons de présenter au lecteur, bien que d'un caractère fort tranché, ne permettent pas d'assurer avec certitude qu'une transformation soit en train de s'opérer dans le talent du poète. D'autre part, les productions de M. Tennyson sont fort rares; le poète applique à la lettre le précepte d'Horace, et il s'écoulera probablement bien des années avant qu'il donne de nouveau à la critique l'occasion de se prononcer. Ce serait faire attendre trop longtemps une conclusion. Aussi dirons-nous, sans tarder davantage, d'abord que, sans vouloir rien présumer de l'avenir, nous ne désirons pas un Tennyson autre qu'il n'était et qu'il n'est encore, ensuite que nous sommes sûr d'avance que le talent du poète ne courra aucun danger dans les entreprises nouvelles où il pourra s'engager, car il est impossible de se tromper quand on possède un tel bon goût et une telle mesure.

ÉMILE MONTÉGUT.

LE TURCO

Ce que vous allez lire est une histoire du café d'Orsay.

Hier soir à cinq heures, le *gabion* était farci; le gabion, afin qu'on n'en ignore, est une salle du rez-de-chaussée où nous prenons l'absinthe entre nous. Nous étions une vingtaine d'officiers; l'artillerie dominait, l'état-major était représenté par le grand capitaine Brunner; il y avait passablement de cavalerie et un peu de ce que nous appelons (toujours entre nous) « le génie bienfaisant. »

Gougeon, des guides, racontait le dernier concert des Tuileries et se montait insensiblement la tête pour Mlle Nillson, lorsque Brunner lui coupa la parole au ras de la moustache par un formidable éclat de rire. Tout le monde ouvrit l'œil, et Gougeon, qui n'est pas commode, devint pâle comme un mouchoir.

— Pardon, Brunner! dit-il en se soulevant à demi; je ne savais pas être si drôle que ça!

Brunner interpellé fit le geste naïf d'un dormeur qu'on éveille. Le guide reprit sa phrase en haussant le ton, mais il ne l'acheva point. Il avait rencontré le regard de Brunner et saisi, pour ainsi dire au vol, une de ces émotions profondes et navrantes qui font tomber notre colère à nos pieds.

— Cher ami, dit le capitaine, c'est à moi de vous demander pardon. Tout en vous écoutant, je promenais mes yeux sur la gazette, et j'y ai rencontré une nouvelle,... une de ces nouvelles dont il faut se hâter de rire pour éviter... vous savez quoi.

Il n'avait rien évité du tout, le pauvre garçon. Sa voix faiblit, ses yeux se troublèrent: il me passa le journal en indiquant du doigt

l'entre-filets qu'il ne pouvait nous lire; mais nul de nous ne trouva le mot pour rire, ou pour pleurer, dans cette annonce écrite en style pommadé, comme toutes les réclames de *high life*.

« Un illustre et double hyménée réunira demain devant l'autel aristocratique de*** le concours le plus brillant et le plus distingué, le choix du choix. Mme la comtesse de Gardelux épouse en secondes noces M. le vicomte de Chavigny-Senlis, et le même jour, à la même heure, Mlle Auguste-Hélène de Gardelux doit donner sa main au jeune et brillant marquis de Forcepont. Il n'est pas surprenant que la naissance s'allie à la naissance, la fortune à la fortune, la beauté et la vertu à la bravoure et à l'élégance; le merveilleux, ou, pour parler correctement, le miraculeux de cette cérémonie, c'est la beauté presque jumelle des deux nobles épousées : un profane introduit dans la nef croira voir le mariage de deux sœurs. »

J'avais déposé le journal, et je buvais un verre d'eau pour faire passer le goût de cette prose. Brunner se mordait la moustache et suivait les veines du marbre en cherchant à renfoncer ses larmes. Les assistans se regardaient sans rien dire, trop discrets pour demander un commentaire, mais incapables de saisir aucun rapport entre l'émotion de Brunner et un mariage du faubourg Saint-Germain.

Certes il ne serait pas déplacé dans le monde, mais on ne se souvient pas de l'y avoir jamais rencontré. Il ne ressemble ni peu ni prou à cet aimable et brillant George de Saint qui conduisait encore un cotillon le matin de son départ pour le Mexique. C'est un garçon trop grave pour son âge, un peu loup, surtout depuis deux ans. Il est né en Alsace, à Obernai, je crois, d'une famille de vignerons. Ses parens sont plus qu'à l'aise, il ferait figure à Paris, s'il en avait envie; mais il se soucie peu de paraître, l'estime des camarades lui suffit. De sa personne, il est bien, — peut-être un peu trop grand et les épaules trop carrées. Ce corps robuste est surmonté d'une figure régulière, blanche et rose : la moustache blonde et les yeux bleus des purs Alsaciens. Sa voix est excellente pour le commandement; dans un salon, elle paraîtrait forte. Que diable pouvait-il y avoir entre ce bon Brunner et la comtesse de Gardelux?

Ce secret fût peut-être mort avec lui, si Fitz Moore, des voltigeurs, n'était entré au milieu de ma lecture; il me laissa finir et me dit : — Mon bien bon, les noms français ne se prononcent pas tous comme ils s'écrivent.... On écrit Gardelux, mais nous disons Gardlu.

— Tiens! s'écria Blavet, du 25e, j'aurais dû me le rappeler. Dans

ma promotion, il y avait un Gardelux. Par exemple, vous dire ce qu'il est devenu, je ne suis pas assez ferré sur l'annuaire.

— Je le sais moi, dit Brunner. Il y a deux ans qu'il est mort en Afrique, dans mes bras. Les deux femmes qui se marient demain sont sa mère et sa sœur. Et je donnerais ma tête à couper que, dans un jour pareil, les deux coquettes n'auront pas un pauvre petit souvenir pour lui! — Un juron des mieux accentués compléta sa pensée et termina la phrase.

— Voyons, voyons, mon cher! reprit Fitz Moore. Ces dames sont de mon monde, et laissez-moi vous dire que vous les condamnez un peu lestement. Qui vous prouve qu'elles n'ont pas gardé un tendre souvenir à votre pauvre camarade?

— Des preuves? je n'en ai que trop. Enfin qu'elles se marient si cela les amuse; mais je vous demande la permission de trouver la noce un peu forte, quand le pauvre Léopold expire dans la province de Biskra!

Gougeon fit un signe à Fitz Moore et répondit pour lui d'un ton plus amical :

— Je vous comprends, Brunner. L'amitié, le dévouement, les regrets sont ce qu'il y a de plus honorable au monde; mais enfin pouvez-vous exiger que la vie porte éternellement le deuil de la mort? L'ami que vous regrettez, que nous regretterions sans doute aussi, si nous l'avions connu...

— Oh! oui!

— Cet ami, dis-je, que vous voyez toujours expirant, a fini de souffrir depuis deux bonnes années. Trouvez-vous équitable que toute sa famille?..... Encore si la chose pouvait lui profiter, à lui! Mais non. Je vais plus loin : je dis qu'un pareil sacrifice, il ne l'accepterait pas!

— C'est bien possible.

— Laissez l'oubli faire son petit travail.

— Il n'aura pas de travail à faire... Les ingrates! mon pauvre ami, leur fils, leur frère, a été oublié tout vivant. C'est une atrocité que je n'ai jamais racontée à personne; mais puisque le premier mot est lâché, puisque Fitz Moore défend la famille, puisque les souvenirs que j'avais comprimés me suffoquent, il faudra que la vérité sorte. Écoutez.

I.

Nous nous sommes connus à Biskra pendant une année, mais l'intimité n'est guère venue qu'au sixième ou septième mois. On

nous avait annoncé un sous-lieutenant qui venait de Saint-Cyr, et qui était comte. Une nouvelle figure, c'est toujours curieux. Si l'on n'était pas petite ville dans une oasis, où le serait-on? Les uns disaient : C'est quelque protégé que l'on met aux tirailleurs indigènes pour qu'il avance plus vite; les autres se préparaient à le mener rondement, s'il faisait trop son gentilhomme. Quatre ou cinq fils de famille, plus ou moins décavés dans les tripots de Paris, attendaient ce renfort avec impatience pour fonder une succursale du faubourg Saint-Germain. « Vous êtes bien bons enfans, leur disais-je : un comte qui aurait quatre sous de chez lui viendrait-il s'ensabler à Biskra? » Les commentaires étaient épuisés, et l'on commençait à parler d'autre chose, lorsqu'il arriva un beau matin.

Je le vois encore à cheval, précédé d'un spahi et suivi du mulet qui portait ses bagages. Il n'était ni grand ni beau, et il avait l'air d'un enfant chétif. Pas un poil de duvet sur sa petite figure maigre, et un nez que l'absence de moustaches faisait encore paraître plus long. La force lui manquait un peu quand il mit pied à terre; il n'aurait pas fallu le secouer bien fort pour le faire tomber en syncope. Ses amis par anticipation le conduisirent ou le portèrent au logement qu'ils lui avaient retenu; il prit un bain, se mit au lit et ne reparut pas de la journée.

Ce déballage de poupée amusa la garnison. Le contraste était vraiment trop drôle entre ce sous-lieutenant de demoiselles et les lascars à tous crins qu'il venait commander. Tout ce jour-là, au café, au cercle, dans les rues, on s'abordait en disant : « As-tu vu le *turco?* que penses-tu du turco? Pour un turco, voilà un drôle de turco. » Le nom lui en resta pour la vie, c'est-à-dire pour l'année. Enfin son brosseur même trouvait ce nom plus commode à prononcer que celui de Gardelux et l'appelait respectueusement : Sidi Turco.

La seconde impression fut à son avantage. Dans les visites qu'il fit, dans la bienvenue qu'il nous offrit, dans les heures toujours si longues d'une garnison oisive, il se fit mieux connaître et mieux apprécier. Sa politesse était cordiale et sans hauteur; il s'associa d'emblée à notre train de vie et refusa de faire bande à part avec la jeunesse dorée ou dédorée. On sut bientôt qu'il apportait au milieu de nous un grand fonds de bonne volonté et une belle instruction militaire. Entré le cinquantième à l'école, il en était sorti dans les douze premiers; c'était lui qui avait choisi les tirailleurs indigènes lorsque l'état-major lui était ouvert. On vit qu'il montait à cheval non pas comme un élève de manége, mais comme un homme qui a eu son premier poney à quatre ans. Les soldats de sa compagnie, après l'avoir un peu tâté, sentirent qu'il avait la main

ferme et lui obéirent ni plus ni moins que s'il avait eu cinq pieds six pouces. Bref, au bout de six semaines, il était posé comme pas un dans la garnison de Biskra. Seulement les peaux fines de sa caste s'étonnaient qu'un garçon si bien né, émancipé par acte authentique et libre de manger vingt-cinq mille livres de rente, n'eût rien à leur conter sur mesdemoiselles Amanda, Nina et Lobélia, de Paris. Sur ce chapitre, il était presque neuf, ou du moins très discret. J'ai surpris par hasard une espèce de liaison entre lui et une danseuse de la tribu des Ouled-Nayl; mais je doute qu'il l'ait gardée longtemps, et surtout que le cœur fût de la partie. Son cœur était ici, et drôlement placé, comme la suite vous le prouvera.

Notre amitié a commencé par les échecs, où il était d'une jolie force : il me rendait la tour, à moi qui ne suis pas mazette. Pour varier nos plaisirs, nous montions à cheval, nous chassions le sanglier, nous poussions des reconnaissances vers le tombeau de Sidi Oq'ba ou les ruines de Zaatcha. Nous flânions à pied par la ville dans cet uniforme de fantaisie que l'on sait : la longue chemise de soie tombant jusqu'aux pieds, les babouches et le large chapeau de paille particulier aux chefs du sud; rien de moins, rien de plus. Quand la chaleur était trop forte, nous allions nous baigner dans un de ces canaux qui arrosent les racines des palmiers. Je possédais en commun avec neuf ou dix de mes camarades une cage construite au sommet de trois palmiers, à vingt mètres du sol. On y montait en sortant du bain par une échelle de corde et l'on s'y étendait en jante de roue, les pieds au centre, les têtes à la circonférence. Cette station placée entre le ciel et la terre nous procurait des siestes ineffables, le thermomètre avait beau marquer quarante-cinq degrés, nos alcarazas nous donnaient quelques gouttes d'eau fraîche, et si quelque semblant de brise agitait l'air, c'était pour nous. Le soir, on s'asseyait dans la niche d'un café maure, ou bien les officiers se retrouvaient dans ce merveilleux cercle d'Aumale, où les gazelles, les autruches et les produits les plus singuliers du désert s'acclimatent un peu mieux qu'à Paris. On a beau dire, c'est une jolie garnison que Biskra; si seulement l'eau n'y était pas si mauvaise!

Ce que j'aimais surtout dans la conversation du turco, c'est que j'y apprenais tous les jours quelque chose. On croit en savoir long quand on a passé dix ans au collége; ce bambin-là qui n'avait pas fait ses classes m'étonnait et m'humiliait un peu. Non qu'il fût homme à se vanter de rien; il se serait plutôt caché de sa science : il fallait l'occasion pour lui délier le langue. Une double inscription latine et grecque sur un fût de colonne indignement rongé l'amusa

pendant un quart d'heure. Voilà, montre en main, le temps qu'il mit à la copier, à la rétablir et à la traduire sur une feuille de son carnet. Moi, j'ai des bras, j'avais déterré la colonne; mais du diable si j'aurais pu déchiffrer le premier mot!

Il avait le cerveau farci de choses curieuses; en me promenant avec lui, je m'initiais peu à peu à l'histoire, à la botanique, que sais-je? Il connaissait l'Afrique par principes mieux que moi, Africain depuis cinq ans et capitaine depuis trois... Un jour, il m'expliqua que le grand désert était une mer desséchée, que l'eau pouvait rentrer chez elle tôt ou tard, qu'on pourrait même l'y ramener par un travail analogue au percement de l'isthme de Suez, car enfin le Sahara est à vingt-sept mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Saviez-vous ça? Moi, j'en fus transporté, mon imagination prit le galop; je passai toute la nuit à rêver la fabrication d'une grande mer intérieure qui isolerait notre colonie algérienne, nous mettrait à l'abri des nomades, permettrait à la marine française d'aborder à Biskra, comme à Oran ou à Philippeville, et de l'autre côté ouvrirait l'Afrique tropicale aux explorateurs de mon pays; j'avais la fièvre. Le lendemain, quand j'offris au turco d'entreprendre l'affaire à nous deux, il me dit en souriant : « Tu veux donc bien du mal aux Écossais et aux Suisses? » Et il me fit la théorie la plus curieuse sur les glaciers d'Europe qui fondent chaque année au vent du Sahara : si ce vent-là courait sur l'eau au lieu de passer sur le sable, il arriverait tout rafraîchi par l'évaporation; les glaciers, ne fondant plus, gagneraient de proche en proche, la Suisse et l'Écosse seraient gelées, et le climat de la France à jamais gâté. — Vous voyez, il savait tout; j'ai retrouvé cela plus tard, dans un livre, exactement comme il me l'avait dit.

Depuis son arrivée, il ne lisait presque pas. Les journaux ne le tentaient guère, et sa bibliothèque, qu'il m'a léguée, se composait de neuf volumes. En revanche, il écrivait beaucoup, car sa provision de papier fut épuisée en quatre mois, et il s'arrêtait souvent à la boutique du Maltais Giovanni pour en acheter d'autre. Comme il restait enfermé dans sa chambre un jour au moins par semaine, les suppositions allaient bon train; quelques-uns l'accusaient de correspondance amoureuse, d'autres le présentaient comme un poète incompris ou un journaliste anonyme, d'autres enfin comme un malade sujet à des accès de mélancolie périodique. Moi, son ami, je m'étais fait une loi de respecter le mystère quel qu'il fût; en somme, je ne l'aurais jamais découvert, s'il ne s'était découvert à moi par un accident déplorable. Voici le fait.

A Biskra, le courrier de France arrive tous les huit jours; une sonnerie de clairon annonce la bonne nouvelle, tous les officiers

courent au cercle militaire, et là le vaguemestre ouvre cette sacoche de bénédictions. Ce n'est pas pour me vanter, car enfin le bonheur n'échoit pas toujours aux plus dignes, mais j'ai beaucoup d'amis solides et une famille comme on n'en fait plus. J'écris peu, c'est sans doute indigence d'idées, mais depuis que je suis au monde, on m'a énormément répondu. Chaque semaine, j'avais cinq ou six lettres à lire, quelquefois neuf ou dix, quand la famille et l'amitié s'étaient donné le mot. Lorsque la récolte était bonne, je m'en allais tout fier, étalant la chose en jeu de cartes et lisant à demi-voix la lettre de maman Brunner : je n'ai jamais commencé par une autre; que les enfans trouvés me jettent la première pierre!

Un matin de septembre, le 4, il m'en souviendra toute la vie, j'étais riche de sept ou huit lettres. La bonne vieille de là-bas m'envoyait un billet de cinq cents francs; l'homme n'est pas parfait, et la tribu des Ouled-Nayl ne connaît pas encore la théorie de l'art pour l'art. *Item*, on m'annonçait de chez nous un envoi de jambons, de saucisses, de vin de Barr et de kirschenwasser, qui devait remonter la *popotte* pour un mois. J'étais content, je marchais sur mes pointes, je reconnaissais du coin de l'œil, tout en lisant, l'écriture de ma cousine Gretchen et de mes vieux amis sur les autres enveloppes : je me réfugiai, pour déguster tous ces crus de bonne encre française, dans le petit salon de l'est, au bout du cercle; Gougeon y a passé, il voit cela d'ici. J'entre, et j'aperçois le turco qui déchirait la bande d'un journal, par grand extra, avec une figure de l'autre monde.

— Eh bien! lui dis-je étourdiment, qu'est-ce que tu fais là? Tu n'étais pas au courrier, tu n'as donc pas de lettres aujourd'hui?

Il me sauta à la gorge comme un petit jaguar, et cria en m'étranglant : « Tu m'insultes! que t'ai-je fait? Tu sais bien que personne ne m'écrit à moi! O Charles! Charles! »

Là-dessus, sans me laisser le temps de la surprise, il passa par la fenêtre et s'enfuit en pleurant. Le cercle militaire n'a qu'un rez-de-chaussée, grâce à Dieu.

Je demeurai tout abruti. J'étais son supérieur, il avait porté la main sur moi : si quelqu'un nous avait vus, il allait en conseil de guerre; mais ça, je n'y pensai que le lendemain. Mon premier mouvement fut de serrer les lettres dans ma poche et de courir chez lui pour savoir en quoi et comment je lui avais fait de la peine. Une coquine aux yeux barbouillés me jeta la porte au visage. C'est ainsi, entre parenthèses, que j'ai eu connaissance de sa liaison.

Le lendemain, au petit jour, je dormais assez mal sous ma moustiquaire, la porte et la fenêtre ouvertes, quand il m'éveilla par mon

nom. Je passe une *gandoura*, et je vais à sa rencontre. Il m'embrasse, il pleure, il bredouille un tas de choses où le mot pardon revenait à chaque instant. « Tu ne sais pas, dit-il, tu ne peux pas savoir;... mais je te dirai tout. Charles! je suis le plus malheureux des hommes. J'aime de toutes les forces de mon cœur, et l'on ne se souvient même pas de moi. C'est l'enfer glacé de Dante! » J'ai su depuis que Dante avait imaginé un enfer sans feu.

Il m'entraîna dans la campagne, au diable vert. Je reverrai toujours le paysage. Avez-vous remarqué cela? Quand un événement joyeux ou triste enfonce un clou dans le décor, c'est fixé pour la vie; on ne l'oublie plus. Ainsi le champ de fèves où ma cousine Gretchen... mais ne confondons pas les histoires.

Il se mit à me raconter sa vie avec une abondance de cœur! Ah! quand un homme économise tout en lui-même, il y a des momens où il se trouve joliment riche, allez! Ce fut une débâcle, une explosion, que sais-je? imaginez tout ce qu'il y a de plus fort. Une pièce qu'on aurait chargée tous les jours, à toute heure, depuis 1850, et qu'on allumerait à présent! Entendez-vous le coup? C'est à faire frémir. Un garçon plus délicat, plus tendre et plus sentimental à lui seul que l'Alsace et l'Allemagne réunies, et qui n'a jamais eu ni père ni mère!

Son père, M. de Gardelux, n'était pas un père. C'était un monsieur qui faisait courir. Il avait une écurie à Chantilly, une danseuse à l'Opéra; il était quelque chose au club, trésorier ou vice-président, je ne sais plus; mais la vie de Paris l'absorbait si complétement qu'il oubliait le chemin de son hôtel pendant des vingt-quatre heures. Sa femme, mariée à quinze ans, mère à seize, ou soi-disant telle, n'avait ni nourri, ni élevé, ni connu son fils. Moi, j'ai tété maman Brunner jusqu'à l'âge de quatre ans, et si vous la voyiez, vous reconnaîtriez avec moi que ça ne l'a pas fatiguée. Il faut dire que chez nous les filles se marient à vingt-cinq ans, dans leur force. Les enfans rachitiques sont ceux qu'on a trop tôt. Ainsi la sœur de Léopold, née quatre ans après lui, est une personne superbe : ceux qui en douteraient n'ont qu'à l'aller voir demain à l'église. C'est à deux pas d'ici, pas vrai, Fitz Moore?

Tous les hommes ne sont pas taillés dans le même drap, car je me suis laissé dire que bien des gens naissaient et vivaient comme ce malheureux garçon sans en ressentir la moindre incommodité. On lui paya une nourrice bourguignonne du plus beau sang, visitée par le médecin de la famille; sa layette fut commandée chez la grande faiseuse; on le sevra conformément aux règles de l'art; on lui donna tout un jeu de bonnes étrangères pour qu'il sût l'allemand, l'anglais et l'italien sans les apprendre. A l'âge de sept ans, comme

un prince, il sortit des mains des femmes et retomba sous la coupe d'un petit abbé doucereux, qui l'appelait monsieur le vicomte. Un pauvre sire que cet abbé, malgré les belles lettres et les belles vertus dont le séminaire l'avait farci! Pénétré du sentiment de son humilité, il répétait à lui-même et aux autres que Dieu l'avait enlevé à la charrue pour l'asseoir sous les lambris des grands : dans cette idée, il ne s'asseyait qu'à moitié, et quand il lui fallait marcher sur un tapis, ses grands pieds restaient en l'air comme pour demander pardon aux belles fleurs de laine teinte. Voyez-vous un pauvre garçon sans parens, sans camarades, sans autre compagnie sur la terre qu'un abbé plat, révérencieux et confit! Comme Paris doit être amusant dans ces conditions-là! Il est vrai que l'enfant passait six mois au château : c'était le temps le plus supportable de sa vie. On le laissait courir, jardiner, monter aux arbres, galoper des heures entières sous la garde d'un valet sûr, l'abbé n'étant pas cavalier pour un liard. C'est au château que Léopold fit un peu connaissance avec sa famille : il dînait quelquefois à table; on l'appelait même au salon pour distraire la compagnie lorsque la pluie battait les vitres et qu'on était en petit comité. Sa gaucherie, ses airs sauvages et ses réponses effarées amusaient Mme la comtesse et ses amis intimes. Quand le petit bouffon prenait mal la plaisanterie, vite on le renvoyait à l'abbé. Léopold m'a conté que dès l'âge de cinq ans il avait songé au suicide. Voyez-vous, quand on lit dans les journaux qu'un bambin s'est pendu ou s'est coupé la gorge, on a peut-être tort de plaindre les parens; moi, je commencerais par les fourrer en prison, et nous verrions ensuite.

Ce qui sauva Léopold, ce fut son amitié pour la petite Hélène et surtout l'arrivée d'un nouveau précepteur. Un vrai homme, celui-là; notre pauvre turco parlait de lui comme d'un père. Il s'appelait Pelgas; on l'avait chassé de l'université pour un livre très neuf et très hardi sur la réforme des études. Dix ans plus tard, ce travail-là l'aurait peut-être conduit au ministère : voilà ce que c'est que d'arriver à temps.

Je ne sais pas ce qui est advenu du livre et de la méthode; mais les résultats que j'ai vus étaient superbes. Il paraît que le précepteur avait investi la place de plusieurs côtés à la fois, éveillant toutes les facultés de son élève comme un garçon d'hôtel parcourt les corridors en frappant à toutes les portes. Une étude repose d'une autre; l'enfant travaillait du matin au soir et ne se fatiguait pas un instant. A Paris, on suivait les cours publics, on visitait les collections et les musées, et l'on philosophait sur tout cela à la bonne franquette, comme deux amis causent ensemble de leurs affaires. A la campagne, on étudiait le ciel, la terre, les plantes, les bêtes,

la culture et l'économie rurale; on s'enfermait souvent pour lire les bons auteurs. C'était une vie magnifique; l'enfant se sentait devenir homme. A mesure qu'il acquérait une supériorité réelle, il oubliait les vanités de la naissance et de la fortune; il s'élevait peu à peu vers l'idée de rajeunir le nom de Gardelux par des mérites plus neufs. Il essayait d'écrire, il tournait joliment le vers. De son enfance souffreteuse, il lui restait un petit fonds de poésie que la science avait plutôt accru que desséché. A seize ans, il rêvait d'être un poète érudit comme Lucrèce, et d'introduire le vrai dans les esprits les plus fermés, grâce au charme des beaux vers. Il est de fait que les vers font un autre chemin que la prose. C'est comme la balle forcée qui va plus loin et entre mieux.

Vous allez voir, messieurs, si le cœur humain n'est pas une drôle de boutique. La gloire qu'il rêvait, devinez ce qu'il en voulait faire? Ce n'était pas pour lui, c'était pour la déposer en offrande aux pieds de cette poupée qui se marie demain, Mme de Gardelux. On ne croirait jamais ces choses-là, si on ne les avait entendues des gens eux-mêmes : le malheureux enfant avait un culte, une dévotion, l'amour céleste d'un martyr pour ce nuage de tulle et de gaze de Chambéry qui s'envolait tous les soirs à deux chevaux par la grande porte de l'hôtel. Il voulait conquérir ce cœur introuvable que ses caresses, ses larmes et ses sourires d'enfant n'avaient jamais pu dénicher. C'était sa véritable ambition, la dernière fin de ses travaux et de ses espérances; mais cette idée, profondément cachée dans le plus secret repli de son âme, n'était connue que de la petite sœur Hélène. M. Pelgas, à qui l'on disait tout, ne reçut point cette confidence-là. Un petit sentiment de pudeur s'opposait à ce qu'un étranger apprît un tel secret de famille. La sœur avait douze ans, l'âge où les petites filles ressemblent à des anges de cathédrale gothique.

— C'est cela, disait-elle à son frère, sois un grand homme, fais la conquête de maman;... mais tu la partageras avec moi!

Une chose que j'ai devinée à moi seul, mais que je n'ai jamais dite au turco, c'est que les femmes jeunes et lancées comme sa mère n'aiment pas à voir grandir leurs enfans. Le monde a beau savoir que vous vous êtes mariée à quinze ans; lorsqu'il vous voit paraître au bras d'un grand garçon, il se dit : Voilà une jeune femme qui pourrait bien se réveiller grand'mère.

L'éducation de Léopold était assez avancée pour marcher toute seule, quand son maître, M. Pelgas, fut appelé à l'île Maurice. Quelques riches créoles qui avaient été ses élèves lui offraient la direction d'un collége important dans cette île obstinément française. C'était un avenir assuré, presque une fortune pour ce pauvre

homme de bien. Il hésita longtemps à quitter son cher disciple, le fils adoptif de son esprit; mais ce fils ne devait-il pas le quitter un jour ou l'autre? La porte du baccalauréat était franchie; le comte, généreux dans son indifférence, faisait meubler à Léopold un bel appartement de garçon; madame avait commandé un phaéton chez son propre carrossier pour M. le vicomte : on approchait visiblement de l'époque où un jeune gentilhomme est enlevé à ses maîtres pour retomber aux mains des femmes. M. Pelgas dut tenir compte de ces signes précurseurs; il accepta la direction du collége en réservant sa liberté jusqu'à la rentrée. La lettre écrite et partie, il vint trouver Léopold et lui dit : « Je vous quitte dans six mois. Vous aurez dix-sept ans; c'est un âge absurde à Paris. On est impropre à tout travail utile, et quand on a votre fortune et votre liberté, on est presque tenu de faire des sottises. Je ne veux pas qu'en me perdant vous vous perdiez vous-même. La poésie n'est pas une maîtresse assez tenace pour vous fixer sérieusement. Qu'est-ce que l'on peut dire en vers, ou même en prose, si l'on n'a ni vécu, ni aimé, ni souffert? Vivez d'abord, occupez-vous activement, faites quelque chose. J'ai pensé à l'état militaire : il faut la discipline et le danger pour développer en vous l'élément viril. Vous serez prêt pour les examens de Saint-Cyr; il s'agit de repasser notre histoire et de prendre un petit supplément de mathématiques. Vous savez le dessin, et des langues vivantes trois fois plus qu'il n'en faut. Cela dit, mon cher enfant, embrassons-nous. Nous avons toute la journée pour nous attendrir, et demain au travail! »

Le jeune homme ne se décida pas si vite; les *si* et les *mais* trottèrent plus d'un jour : il finit cependant par se rendre à la raison et par tracer lui-même un plan de vie logique. Deux ans d'école et dix ans de service l'amèneraient à l'âge de vingt-neuf ans, capitaine et décoré, selon toute apparence. Vers la trentième année, il donnait sa démission, choisissait une femme et perpétuait sa race après avoir fortifié sa santé, bronzé ses nerfs, complété son éducation à la grande école de la vie, et peut-être honoré son nom. Il serait temps alors de rimer à l'usage du siècle, si la petite fleur bleue (comme disait M. Pelgas) n'avait pas séché au grand air.

A quelques mois de là, comme M. de Gardelux faisait ses malles pour l'Angleterre, il reçut la visite de Léopold.

— Tiens! c'est vous? lui dit-il en le voyant tout pâle et tout ému. Nous avons quelque chose à demander? Ma bourse vous est ouverte, mon cher, et j'entends que vous vous adressiez à moi seul toutes les fois que vous aurez des dettes.

— Oh! monsieur, pouvez-vous supposer?...

— Mais l'hypothèse n'a rien d'offensant; il faut que jeunesse se

passe. Allons, dites votre affaire en deux mots; je soupe à Londres.

Il allait voir courir son favori *Caldron*, ce poulain qui promit tant et qui tint si peu. Était-il engagé pour le *Derby* ou pour le *Royal Oaks*, je ne sais trop. Léopold, de plus en plus troublé, dit qu'il venait solliciter l'autorisation nécessaire pour se présenter à Saint-Cyr.

— Quelle diable d'idée avez-vous! dit le comte; mais on n'entre pas là comme au moulin. Est-ce qu'il n'y a pas des examens, des épreuves?

— M. Pelgas espère que je pourrai les subir.

— Ah!... c'est égal, mon cher, vous m'étonnez. Je pensais que vous commenceriez par prendre un peu de bon temps, par étudier Paris. Un grand benêt de dix-sept ans qui va se mettre à l'école! Amusez-vous d'abord : est-ce qu'on vous a jamais rien refusé chez moi? Quand on porte un nom comme le vôtre, on s'engage à vingt-cinq ans dans la cavalerie, on va faire un tour en Afrique, et bientôt les bureaucrates sont trop heureux de vous nommer officier. Qu'en dites-vous? Non.... Eh bien! soit : à votre aise! Faites préparer les papiers; je signerai tout ce qu'il vous plaira.

Mme de Gardelux ne vit dans ce projet qu'une fantaisie d'enfant. — C'est l'uniforme qui vous séduit, n'est-ce pas? Je souhaite qu'il vous aille bien et qu'il vous fasse une autre tournure; mais vous savez que l'épaulette n'est pas admise dans nos salons.

Quant à la petite Hélène, elle parla tout autrement. — Je serai encore plus fière de toi, disait-elle, quand tu seras un bel officier. Et puis c'est un moyen de rester unis toute la vie!

— Comment?

— Oh! j'ai pensé à tout. Tu chercheras dans les régimens de la guerre le plus brave officier, le plus loyal et le meilleur. Tu en feras ton ami d'abord, puis tu l'amèneras pour que j'en fasse ton frère, et alors nous courrons ensemble jusqu'au bout du monde; j'aurai un cheval blanc, nous remporterons des victoires, et les ennemis, voyant que vous êtes avec une dame, ne tireront jamais sur vous.

N'était-ce pas gentil? Elle avait à peine treize ans quand elle parlait si bien. Les femmes naissent bonnes, voyez-vous, c'est l'éducation qui les gâte.

La première fois que Léopold entra chez lui dans l'uniforme de l'école, — c'était à la sortie du jour de l'an, — Mme de Gardelux poussa un drôle de cri pour une femme qui n'a pas vu son fils depuis deux mois : « Dieu, qu'il est laid! Hélène, venez voir ce pantin qui vous arrive de Versailles. » J'avoue que la tenue de Saint-

Cyr n'est pas avantageuse et qu'elle a déparé des garçons mieux bâtis; mais est-ce qu'une Française devrait parler ainsi d'un uniforme que..... suffit! Ce jour-là, Mlle Hélène fut encore plus douce et plus caressante qu'à l'ordinaire. — Mon bon Léo, disait-elle à son frère, je sais que tu n'auras pas toujours ces épaulettes-là. Va, pauvre chrysalide, je t'aime autant que si tu étais déjà le plus brillant des papillons!

Quand le sort en veut à quelqu'un, il fait tenir bien des malheurs dans un espace de deux ans. Léopold perdit coup sur coup M. Pelgas et M. de Gardelux, son autre père. Le pauvre professeur avait pris la fièvre en arrivant; il lutta quelques mois, puis il sentit qu'il n'était pas le plus fort et croisa les bras en philosophe pour se regarder mourir. Sa dernière lettre (je l'ai) est un long et touchant adieu à celui qu'il laissait terriblement seul ici-bas. Il lui fait en quatre pages un cours de consolation que Cicéron et Sénèque auraient signé; mais je ne suis pas sûr qu'ils l'auraient écrit si posément à la veille de leur mort. Il y a de fiers braves gens parmi ceux qui se dévouent à débrouiller les jeunes têtes, et je ne sais pas trop si le bourgeois est quitte envers eux lorsqu'il leur a donné ses dix louis par mois.

Le duel de M. de Gardelux avec le marquis de Kerploët a fait moins de bruit que tant d'autres. Les journaux n'en ont pas soufflé mot, sauf un ou deux qui ont mis les initiales. Pouvait-on raconter que deux hommes de race, pères de grands enfans, et mariés, chose bizarre, à deux des plus jolies femmes de Paris, s'étaient battus pour les beaux yeux d'une guenon quadragénaire? Les témoins attestèrent que le combat avait été loyal; M. de Kerploët se retira pour dix-huit mois en Bretagne, les Gardelux enterrèrent leur mort, et tout fut dit.

Cette perte fut d'autant plus sensible à Léopold qu'il commençait tout justement à se lier avec son père. Une pointe de vanité avait entamé la cuirasse du viveur égoïste. A force d'entendre répéter que son fils était un officier du plus bel avenir, il prit quelque intérêt à ce jeune homme, l'invita plusieurs fois à dîner, et même vint le voir à Saint-Cyr un jour de courses : vous me direz que l'école n'est pas bien loin de Satory. Un mois avant la malheureuse affaire qui devait les séparer à jamais, le père présentait Léopold à quelques amis du club; on déjeunait, on buvait à ses succès futurs; on le voyait déjà lieutenant de hussards, menant un train, jouant gros jeu, courant les femmes, cravachant les malappris et faisant la figure qui sied à un cavalier français. M. de Gardelux avait toujours été friand de la lame, — un dilettante du point d'honneur.

Il eut un mauvais jour et perdit tout au jeu de l'épée. La déveine avait commencé au jeu du turf par la chute lamentable de *Caldron*. Ce fut ensuite la dame de pique qui tourna casaque, puis une grosse affaire de bourse qui lui éclata, pour ainsi dire, dans la main. Bref, la fortune qu'il laissait n'était plus une fortune : à peine si ses enfans eurent un million à partager. Quant à la veuve, elle était riche de son chef. Elle n'eut pas plus tôt commandé son deuil de laine qu'elle s'occupa d'émanciper Léopold : c'était le meilleur moyen de s'émanciper elle-même. Il ne paraît pas qu'elle ait regretté sérieusement son mari. Vous me direz qu'il ne s'était pas fait tuer pour elle : c'est égal, une vraie femme aurait mieux fait les choses, ne fût-ce que pour l'édification des deux enfans.

Les grands coups de la mort nous laissent dans le cœur une brèche ouverte : entre qui veut dans ces occasions. Eh bien! non; Léopold ne put pas surmonter l'indifférence de sa mère. Lorsqu'il revint du cimetière, il courut à l'appartement de la comtesse pour pleurer avec elle : madame avait défendu sa porte, et en donnant cette consigne elle n'avait pas songé à faire une exception pour son fils. Mlle Hélène reconnut la voix du bon Léo; elle sortit au-devant de lui et l'entraîna dans sa chambrette :

— Viens, dit-elle; maman ne veut plus pleurer parce qu'elle a mal à la tête; mais à nous deux, chez moi, nous sangloterons tant que tu voudras. Pauvre père! ah! pauvre père!

Si quelque chose avait pu consoler mon ami, c'était la tendresse de cette petite. Un beau jour il apprit que Mlle Hélène était partie avec sa mère pour le lac de Neufchâtel. N'allez pas croire au moins que la comtesse le fît par haine! C'était beaucoup plus simple : elle avait reconnu que, pour une femme de son âge et de ses habitudes, le rôle de veuve désolée est horriblement difficile à Paris. Elle invita son fils à la rejoindre dès qu'il aurait passé le dernier examen. Je crois même qu'il resta deux mois entiers auprès d'elle, et qu'il ramena la famille à Paris. Le mois de décembre était déjà fort entamé, et Léopold partait le 1er janvier pour l'Afrique. Pendant ces jours rapides, les derniers qu'il avait à vivre en France, il tenta plusieurs fois un effort désespéré. Ce pauvre diable, trop aimant pour être heureux ici-bas, ne voulait pas partir sans arracher à sa mère une larme, une caresse, une bénédiction, je ne sais pas... enfin quelque chose de maternel! Il avait besoin de ce rien comme d'un viatique pour la route, peut-être même devinait-il par un pressentiment secret que son premier voyage allait être le grand. Il perdit son temps et ses peines. Mme de Gardelux, sans retourner dans le monde, laissait le monde rentrer chez elle à petit bruit. Elle n'avait pas pris un jour, mais on sut bientôt qu'on la trouvait toute

la semaine; l'aimable bourdonnement des niaiseries à la mode la rendit sourde aux propos mélancoliques du déchiré Léopold. Elle avait été presque aimable à Neufchâtel, elle fut presque froide à Paris : le monde la regagnait. Le matin des adieux, mon malheureux ami crut saisir un moment favorable. Il avait pénétré sur la pointe du pied dans le petit boudoir de sa mère. Mme de Gardelux tournait le dos à la porte et semblait regarder attentivement un portrait que le sous-lieutenant avait fait faire et apporté la veille. — Enfin! dit-il, elle pense à moi! Elle me regrette donc un peu! — Dans cette idée, il courut jusqu'à elle, se précipita à ses genoux et lui cria au milieu des larmes : — Ah! chère petite mère! embrassez-moi! bénissez-moi! Que j'emporte ce souvenir de vous!

— Vous êtes fou! s'écria-t-elle; est-il permis de faire peur aux gens? Relevez-vous, mon cher, et prenez un autre visage. Vous vous rendrez malade, et vous me donnerez une attaque de nerfs. Que voulez-vous de moi?

— Que vous m'aimiez, ma mère!

— Je vous aime tout autant qu'on s'aime en famille dans le monde où nous vivons; nous ne sommes pas des bourgeois, Dieu merci! Je ne sais si c'est ce M. Poulgas ou Pelgas qui vous a donné ces façons, mais elles ne sont de mise en aucun lieu, et vous ferez sagement de les perdre. J'ai vu le moment où ma fille devenait par contagion aussi ridicule que vous. Vous n'êtes pas un sot, vous savez vous tenir, vous avez certaines manières, on trouve généralement que vos façons d'agir sont celles d'un gentilhomme; mais toutes ces qualités, auxquelles je rends justice, sont corrompues par une sensiblerie maladive. Soignez-vous!

Voilà le bel adieu qu'il obtint; mais c'est la petite sœur qui fut ingénieuse à le consoler! Elle le conduisit jusqu'au chemin de fer avec sa gouvernante; elle le dorlota, le berça, le baigna de ses larmes et finit par engourdir un peu cette douleur aiguë dont il avait le cœur pénétré. Assurément Mme de Gardelux avait calomnié sa fille en la croyant guérie de cette précieuse sensibilité. Les deux enfans jurèrent de s'écrire une fois par semaine; Mlle Hélène glissa dans la main de son frère un médaillon d'or où elle s'était fait peindre par Mme Herbelin. Une merveille, ce petit portrait; je l'ai admiré six mois avec lui et dix-huit mois sans lui : vous saurez comme.

Lorsqu'il fallut enfin se séparer au coup de cloche, elle lui prit la tête entre ses bras et lui dit à l'oreille : Tu sais, ma commission? N'oublie pas!

Il se sentit rajeunir de deux ans en souvenir de cet aimable enfantillage et répondit en souriant : Le projet tient toujours?

— Toujours.

— Alors une question importante : blond ou brun?

— A ton choix; mais j'aimerais mieux qu'il fût blond. Va-t'en, tu me fais dire des sottises!

— Adieu!

— Au revoir!

Je vous raconte tout cela d'un seul trait; mais vous supposez bien qu'il ne m'a pas tout dit à la première séance. Il ne fallut qu'un moment pour rompre la glace, mais le flot des histoires, des souvenirs et des confidences mit plusieurs mois à s'épancher. Nous étions bien heureux, lui d'ouvrir son cœur à quelqu'un, moi de trouver un ami qui m'admettait ainsi dans sa famille.

Il y a, même dans l'amitié, des barrières qui ne tombent pas aisément. Par exemple on prétend que nous sommes tous égaux au collége. Eh bien! quand je faisais mes études au collége de Schlestadt, j'étais lié comme un frère avec le fils aîné du sous-préfet. Nous partagions nos confitures et nos billes; ce que je possédais était à lui, et réciproquement; mais quand nous sortions le dimanche, quand il allait, lui à la sous-préfecture, et moi chez mon oncle le boulanger Felrath, c'est à peine s'il me reconnaissait dans la rue. Il me disait bonjour de loin, comme s'il avait eu honte de s'avouer mon *copain*. Si son père lui avait demandé : Quel est ce garçon-là? il eût peut-être répondu en rougissant : Rien, un élève du collége! Ainsi nous mettions tout en commun, excepté nos parens. Pourquoi? Parce qu'il croyait être plus que moi hors de la classe. Un sous-préfet, chez nous, c'est presque un noble, et le papa Brunner n'était qu'un simple vigneron. Il est vrai que nous avions trente et quelque mille francs de rente, et que l'autre, chargé de famille, ne possédait que sa place. N'importe, on aurait craint de déroger en m'offrant une assiettée de soupe dans la maison banale du sous-préfet.

C'est un peu la même chanson dans l'armée, quoique l'égalité soit la base de toutes nos lois. On a couché sous la même tente, on a bu dans le même verre, on a risqué sa peau l'un pour l'autre, on s'estime, on s'aime, on se tutoie, on est frères, frères d'armes; mais je ne connaîtrai jamais ni la mère, ni la sœur, ni la femme de mon frère, si une malheureuse particule de hasard vient se jeter entre nous. Les révolutions ont dérangé bien des choses; elles n'ont pas touché à cette bêtise-là. J'ai connu très intimement plus de vingt fils de famille; j'en ai même sauvé un qui s'était exposé à des risques sérieux. Je suis sûr que ce garçon-là se ferait massacrer plutôt que de laisser dire un seul mot contre moi. Quand nous nous rencontrons dans Paris, il se jette à mon cou, il me

traîne au café, il veut que je dîne avec lui dans les restaurans les plus dorés; mais il ne m'a jamais présenté à sa femme, et je ne sais pas même l'adresse de son ménage. Est-ce vrai ce que je dis? Alors vous comprendrez pourquoi le pauvre Gardelux me devint plus cher en trois mois qu'un ami de dixième année. Ce qu'il faisait n'était que juste, car enfin j'oubliais avec lui l'inégalité de nos grades, et le grade est une affaire autrement méritée que le nom; mais je lui savais gré d'avoir le sens commun, attendu la rareté de la chose.

Nous voilà donc intimes, ou, pour mieux dire, ne faisant qu'un. Il aurait fallu se lever matin pour nous rencontrer l'un sans l'autre. Je savais toutes ses idées, il connaissait toute mon histoire, qui n'a jamais été bien compliquée, Dieu merci! Nous regardions ensemble le petit portrait de sa sœur, et nous disions Hélène tout court en parlant d'elle. Il s'était mis à me faire un croquis de mémoire, d'après Mme de Gardelux, pour que toute la famille me fût présentée dans les formes. Nous passions des journées à raisonner sur la froideur de la comtesse, sur la gentillesse de la petite sœur. Ces souvenirs mêlés de bien et de mal épanouissaient cette pauvre âme; ils me faisaient plaisir aussi : quand vous vous trouverez au milieu du désert, devant ces dunes de sable qui ondulent à perte de vue, vous ne serez pas exigeans en matière de conversation. Tout ce qui parlera de la France sera roman pour vous. Rien qu'au nom du pays, on se lèche les lèvres ; c'est si bon!

Je ne me lassais pas d'entendre mon ami rabâcher ses misères, ni lui de me les raconter. Il avait dans une cassette quelques gants, quelques fleurs séchées, quelques menus chiffons, vrai bagage d'amoureux, et les quatre ou cinq lettres que sa sœur lui avait écrites depuis leur séparation. C'est bien creux la correspondance d'une petite fille de quinze ans, mais ça ne manque pas d'un certain goût de fruit vert qui vous pénètre. Ces petites pattes de mouche me trottinaient longtemps devant les yeux; je ruminais en m'endormant ces phrases à moitié faites et jamais ponctuées; le parfum vague du papier me revenait après un jour ou deux.

Quand Léopold se lamentait de cette correspondance si gentiment commencée et si tôt interrompue, je le trouvais injuste, je défendais Hélène, j'énumérais les mille occupations qui dévorent la vie de Paris. « Écris, toi, lui disais-je, puisque tu as vingt-quatre heures de loisir dans ta journée. Raconte-lui ta vie, tes promenades, tes plaisirs, tes amitiés, tes ennuis. Alors, qui sait? elle s'intéressera peut-être aux cent cinquante mille palmiers de Biskra, et nous aurons une réponse. »

Il en vint à me faire lire les lettres qu'il expédiait là-bas. Tous

les huit jours, sans faute, il en écrivait deux. Quel cœur! et quel style! Surtout avec sa sœur; il était plus à l'aise, il entrait dans plus de détails. Quand je me trouvais là par hasard, je lui suggérais des raisonnemens, je lui poussais des idées, je collaborais. Il mit un jour sous enveloppe une aquarelle où j'avais peint l'intérieur de sa chambre, et nous deux fumant nos chibouques nez à nez. Ce fut moi qui cachetai la lettre, et même, en allumant la cire, je remarquai que ma main tremblait. Voyez-vous la vanité des artistes! Les peintres doivent éprouver cette émotion-là quand un de leurs tableaux part pour le Salon.

Depuis tantôt cinq mois, nous vivions de cette vie, et je le connaissais si bien qu'il me semblait impossible de découvrir en lui rien de nouveau. Il me gardait pourtant une surprise. Je tombai de mon haut quand il me dit en sortant du cercle :

— Tu ne sais pas que je rimaille énormément toutes les nuits? J'ai toujours peur de te disloquer la mâchoire, sans quoi je te régalerais de mes œuvres complètes. Il y en a de quoi faire au moins deux volumes chez moi.

On devinait fort bien, sous ce mépris apparent de ses œuvres, un attachement profond et même une sorte d'anxiété. Je le suivis jusqu'à sa maison, et j'insistai pour qu'il me prêtât le premier volume.

— Quel volume? reprit-il avec un sourire forcé. Je t'ai dit deux cartons bourrés de paperasses. En voici un, prends-le si tu veux, et allumes-en ta pipe aussitôt que l'ennui te gagnera. Ou plutôt... étends-toi là, sur la peau de lion, que je te lise une page ou deux... Non! tu t'endormirais. Tiens, mon vieux, et sauve-toi vite, je serais homme à courir après toi...

Je m'enfuis comme un voleur, et je lus sans m'arrêter trois cents pages embrouillées, raturées et quelquefois illisibles. Jamais je n'avais fait une telle consommation de poésie, même dans les belles éditions d'Hugo, de Lamartine ou de Musset; mais l'amitié est capable de tous les miracles. Du reste ils étaient bien, ses vers. La famille a eu tort de ne pas les imprimer, il y en avait de sublimes; peut-être un peu d'obscurité dans les pièces philosophiques comme *le Doute*, *Où vais-je? Au premier qui porta la croix*. Les descriptions du désert étaient étincelantes; les scènes de la vie arabe vivaient et remuaient. Dans *la Fantasia*, on entendait positivement parler la poudre; *la Diffa du grand chef* était traitée aussi grassement qu'une page de Rabelais. Et quelle abondance de cœur dans les pièces : *A ma mère*, *Quand j'étais tout petit*, *Tu m'aimeras!* Mais la fleur du panier, c'était encore une demi-douzaine de petites idylles, rêveries, caresses rimées à l'intention de la jeune personne

qui va se marier demain. *Hélène, Beaux jours, Notre petit jardin, Fratri futuro,* sont autant de petits chefs-d'œuvre que j'ai lus et relus à travers mes larmes. Quand j'eus vidé le carton, je retournai chez Léopold, quitte à le réveiller; je voulais le second volume. Je ne l'éveillai point, car il ne dormait pas. Un poète inédit est sur le gril quand il sait qu'on le lit et qu'on le juge. Ma foi! j'avais jugé, et je lui dis carrément : Tu es un homme de génie. Je crois que ça lui fit plaisir; il se mit à me déclamer le tome deux lui-même. Celui-là me parut encore plus beau, car Léopold lisait à ravir. Et jugez si je fus content de voir que la dernière pièce, un vrai chef-d'œuvre, était adressée en toutes lettres à son ami Karl Brunner! Si jamais je remets la main dessus, je la ferai graver en or, sur le marbre; mais la famille a tout gardé, et probablement tout brûlé. C'était son droit : elle héritait.

Toute la nuit fut prise par la lecture, et quand l'aube parut, nous avions plus envie de respirer le grand air que de nous mettre au lit. Toute cette poésie fermentait dans ma tête; j'aurais rimé moi-même pour un rien; il n'aurait pas fallu m'en défier. — Écoute, dis-je à Léopold, tu t'es emparé de moi depuis hier soir, tu m'appartiens pour la journée : chacun son tour. On va nous seller deux chevaux, et nous pousserons une reconnaissance en plaine. Je veux voir si les premiers rayons du soleil sont aussi doux que les premiers rayons de la gloire. Nous reviendrons ensemble prendre un bain et déjeuner à ma pension, puis tu t'en iras faire la sieste aux trois palmiers tandis que j'organiserai ma petite fête pour ce soir. Je veux que le vin de Champagne baptise solennellement le grand poète de Biskra! — Le pauvre enfant riait de mon enthousiasme, mais au fond il avait la tête aussi montée que moi.

Mon programme fut suivi de point en point. Dans la journée, je recrutai dix camarades pour faire une tablée complète. Une vieille Espagnole, célèbre par sa cuisine et par sa complaisance, nous prêtait sa maison et poivrait le fricot. Je fis dévaliser par mon soldat tous les marchands de vin et de goutte qui empoisonnent l'oasis, et j'invitai les danseuses les moins tannées de la célèbre tribu. Un mois de ma solde y resta, mais tant pis! Il fallait que la fête de l'amitié fît époque dans l'histoire.

Nous étions dans les premiers jours du rhamadan, ce carême miparti de jeûnes et de ripailles; mais je réponds que ce soir-là les cheiks les plus magnifiques ne s'en donnèrent pas autant que nous. De cinq heures à neuf, on but et l'on mangea comme si dans chaque estomac l'absinthe avait creusé un gouffre. Enfin le punch fit son entrée, on alluma le bol, on éteignit les lampes et les bougies, la mère Méného remplit les douze verres et me dit en son patois :

— *Señor, las niñas estan aqui.*

— Attends! lui dis-je, j'ai d'abord un toast à porter. « Messieurs, le turco vient d'achever une grande œuvre. Laquelle? Vous le saurez plus tard; mais vous pouvez me croire sur parole, quand je vous jure que la gloire est au bout. A la santé du turco, notre excellent camarade! A sa gloire! à l'immortalité qui l'attend! »

Mes convives étaient tellement échauffés que ce discours ne parut emphatique à personne. Un généreux hourrah me répondit, on rapprocha les verres, et si vigoureusement que l'un des douze se rompit : c'était le verre du turco. Je vois encore le pied de coupe entre ses longs doigts maigres, et sa pauvre figure éclairée par la flamme livide du punch.

Au même instant, la porte s'ouvrit, et Roland, des zéphyrs, montra sa tête. — Allons, messieurs, dit-il, le rassemblement va sonner; on monte à cheval.

Un tumulte de questions lui répondit. — Quoi? comment? où va-t-on? à quel propos? C'est une farce.

Il nous apprit que les Beni-Yala s'étaient révoltés dans l'Aurès, qu'on avait refusé l'impôt, que trois spahis avaient été tués par trahison, et un convoi pillé. Peut-être était-ce un accident sans suite, une simple ébullition de fanatisme au début du rhamadan; mais on voulait couper le mal à sa source et punir les révoltés sans leur laisser le temps de s'organiser. L'ordre du général était formel; on partait dans une heure.

C'était donc vrai! Nous allions faire un bout de campagne! La surprise et la joie nous dégrisèrent tous à moitié. On se félicitait, on se serrait les mains; les bougies se rallumèrent, chacun se rajusta, Roland vida un verre au hasard, et chacun tira de son côté. — Viens donc, criai-je au turco, qui restait cloué sur sa chaise et toujours pâle.

Dès ce moment, je courus à mes affaires et je n'eus pas une minute pour m'occuper de lui.

Toute la ville était en mouvement et sans bruit, ce qui doublait l'originalité du tableau. Les soldats couraient, les Arabes traînaient leurs chameaux ou leurs ânes, les ordonnances passaient avec les mulets de réquisition. Je ne fis qu'un bond jusqu'à mon gîte, où mon soldat, le fidèle Baudin, tirait déjà les malles au milieu de la chambre. Les paquets faits, les cantines bourrées, les bagages liés sur le dos du mulet, le tranchant de mon sabre vérifié, mon revolver amorcé, ma ceinture serrée et mes guêtres bouclées, j'avais vieilli d'une heure sans remarquer la fuite du temps. Avez-vous remarqué que l'horloge double le pas quand nous sortons d'un bon dîner? Ce n'est pourtant pas elle qui a bu.

Nous étions huit cents hommes sur pied dans la cour du fort. Dix coups de langue indiquèrent discrètement dix heures; le silence n'était troublé de temps à autre que par le piétinement d'un mulet ou le hennissement d'un cheval. L'appel se fit à voix basse, à la lumière d'un falot. Que de précautions pour surprendre les Arabes, qu'on ne surprend jamais, car ils ont toujours des espions chez nous!

Je me rends à mon poste, auprès du général. Il était à cheval au milieu de la cour, sa cravache en main, le cigare à la bouche, aussi calme d'ailleurs que s'il allait au bois de Boulogne faire le tour du lac. Il reçoit le billet constatant l'effectif de sa troupe; il dicte un ordre que les adjudans écrivent sous sa dictée et que les capitaines vont lire à leurs compagnies, groupées en cercle. Vous connaissez ce refrain patriotique : « Soldats, des rebelles sur pied, vos camarades égorgés et trahis, la domination française menacée, l'honneur du drapeau à défendre! Votre général est fier de vous commander, et la patrie compte sur vous! » C'est toujours le même air et les mêmes paroles; mais comme l'air est juste et le discours fondé, l'effet n'a pas raté une fois depuis que la France est France.

Les soldats ont empoché l'allocution en plein cœur : s'ils ne répondent point par des cris, c'est que la discipline s'y oppose; mais le murmure qui circule dans les rangs prouve assez qu'on n'a pas parlé à des sourds. On ajuste définitivement les courroies, on serre les sangles, le fantassin jette son fusil sur l'épaule, et l'on fait un à-droite.

Je vous ai dit que notre colonne se composait d'environ huit cents hommes; on en laissait au plus quatre cents à Biskra. Nous avions deux compagnies du centre, une de tirailleurs et une de zéphyrs; cent hommes de cavalerie, tant chasseurs que spahis, quarante d'artillerie et du train, et cent cinquante des goums. Le général marchait avec l'avant-garde; il avait jeté son cigare pour le bon exemple, car dans les marches de nuit on défend également le bruit et le feu. Je me tenais à la disposition du chef, et le turco n'était pas loin; c'était justement sa compagnie qui avait fourni l'avant-garde.

Chemin faisant, je m'approchai de lui.—Eh bien! lui dis-je, nous y voilà. Tu es content, j'espère?

— Oui, c'est un dénoûment comme un autre. J'aime mieux en finir d'un coup.

— En finir! es-tu fou? C'est ta carrière de soldat qui commence en attendant les autres succès.

— Je veux bien, tu me connais : je ne suis pas un homme à pres-

sentimens; mais cet ordre de départ est arrivé dans des circonstances stupides. Tu parlais d'immortalité, et moi je pensais à la mort.

— C'est bien spirituel! Et moi, je te prédis que tu seras superbe au feu et que tu reviendras couvert de gloire. Qui sait d'ailleurs si nous aurons affaire à l'ennemi? Ces révoltes du rhamadan sont des feux de paille; on se dérange pour les éteindre, et l'on n'en trouve plus que la cendre.

— Comme tu voudras.

— Mais secoue-toi donc, sacrebleu! Qui est-ce qui m'a bâti un soldat de ton espèce?

— Cela va mieux, merci. J'étais encore un peu sous l'influence des lettres que j'ai écrites.

— Moi, je n'en écris qu'une dans ces occasions-là. Je dis: « Maman Brunner, nous partons en campagne. On ne sait pas combien ça va durer, tu seras peut-être trois mois sans nouvelles; mais ne t'inquiète pas, je te donne ma parole d'honneur qu'il ne m'arrivera rien. »

— Moi, dit-il, j'ai laissé un testament en quatre lignes et deux lettres que tu porteras toi-même, entends-tu bien, l'une à ma mère, l'autre à notre petite Hélène.

EDMOND ABOUT.

(La seconde partie au prochain n°.)

RÉCITS
DE L'HISTOIRE ROMAINE
AUX IVe ET Ve SIÈCLES

VI.

ADMINISTRATION D'EUSTOCHIUM. — DISPUTE D'AUGUSTIN ET DE JÉROME.

Les monastères de Bethléem sous l'administration d'Eustochium. — Travaux de Jérôme sur les prophètes, sa correspondance. — État des Gaules au commencement du ve siècle. — Dispute entre Augustin et Jerôme à propos des commentaires sur l'épître de saint Paul aux Galates. — Leur différente manière d'envisager l'exégèse chrétienne. — Malentendus entre eux, lettres détournées, brouillerie. — Raccommodement. — Fin de la dispute sur saint Paul.

I.

Julia Eustochium prit en main la direction des trois monastères de femmes laissée vacante par la mort de Paula (1); Jérôme resta à la tête du sien. La vente d'un reliquat de patrimoine, accrue de quelques libéralités de famille, couvrit les dettes et ramena le calme dans les esprits. — Il survint en outre aux couvens de Bethléem une riche dot, quelques années plus tard, par l'arrivée de la petite-fille de Paula, cette enfant de Léta et de Toxotius qui portait le nom de son aïeule, et sur la tête de qui reposaient tant de pieuses espérances avant même qu'elle fût au monde. Pour accomplir le vœu de sa mère, auquel le vieux pontife païen, son grand-père, s'était

(1) Voyez le récit de la mort de Paula dans la *Revue* du 1er août 1865.

résigné, on la conduisit en Palestine près de sa tante, et elle prit le voile à Jérusalem. Sa venue fut une grande consolation pour Jérôme.

Rentré dans la paix de l'étude, il reprit ses traductions de l'hébreu. Ruth, Esther, le Livre des Rois, Isaïe, suivis des petits prophètes, Osée, Joël, Amos, Zacharie, Malachie, furent ses premiers travaux depuis la mort de Paula. Eustochium lui avait demandé la traduction de Ruth, Paula celle d'Esther et d'Isaïe; il les leur dédia à toutes deux en même temps, car cette double amitié n'en faisait qu'une à ses yeux. « Il ne séparait pas, disait-il, ceux qu'il aimait de ceux qu'il avait aimés. » Il disait encore avec une confiance touchante : « Ce rude labeur sur un idiome étranger me servira de rançon auprès de Dieu, car je l'entreprends pour démontrer la vérité de la foi contre les impostures des Juifs, et non par une recherche de vaine gloire. Paula, qui voit Dieu face à face et connaît le fond de mon âme, le sait bien et priera pour moi. » Jérôme dictait ses traductions, comme il dictait ses commentaires et ses lettres, soit à cause de la faiblesse de sa vue, soit à cause d'une gêne qu'il éprouvait à la main droite et qui l'empêchait d'écrire. On le voit souvent déplorer cette nécessité, qui rendait, suivant lui, son style incorrect et diffus; « mais quoi! ajoutait-il aussitôt, l'explication des Écritures réclame l'exactitude bien plutôt que l'ornement. »

Lorsque la critique, toujours acharnée contre cette grande entreprise des traductions hébraïques, venait gronder jusqu'à lui du fond de l'Occident, il gémissait. « Si mon métier avait été de tresser des corbeilles de jonc ou de coudre des nattes de palmier pour gagner un peu de pain à la sueur de mon front, l'envie me pardonnerait, s'écriait-il; mais, trop obéissant aux préceptes du Sauveur, j'ai voulu pétrir pour les âmes le pain impérissable de la vérité; j'ai voulu purger les sacrés sentiers des mauvaises herbes que l'ignorance y multipliait, et voilà que j'ai commis un double crime! Si je corrige et rétablis les choses viciées, je suis un faussaire; si j'extirpe l'erreur, c'est moi qui la sème! Ce n'est pas tout, je trouble des habitudes auxquelles on tient même quand on les blâme, car l'homme adore ses vices tout en les reconnaissant. On a de beaux volumes, qu'importe de les avoir bons? Voici des gens qui sont passionnés pour les manuscrits qu'ils possèdent, rien n'est plus respectable à leurs yeux que ces caractères dessinés avec l'or et l'argent sur des parchemins de pourpre, ou ces autres tracés en lettres onciales, et qui, par leur grosseur, forment des ballots plutôt que des livres : qu'ils les gardent, j'y consens de grand cœur, pourvu qu'il nous soit permis, à moi et aux miens, de préférer à ce trésor de pauvres petites pages sévèrement revues et d'avoir

dans nos bibliothèques des livres corrects plutôt que de beaux livres. » Ces attaques contre une entreprise nouvelle pour l'Occident, et à laquelle il mettait un devoir de conscience, lui arrachent incessamment des plaintes. « On consulte, dit-il, les traductions grecques d'Aquila, qui était Juif, et celles de Symmaque et de Théodotion, qui étaient des hérétiques judaïsans; on les lit dans les églises d'Orient, d'après la collation des *Hexaples*, et pourtant que de choses on y relèverait! que d'interprétations faussées dans le dessein d'obscurcir les mystères profonds de notre salut! Et moi, qui suis chrétien, né de parens chrétiens, moi qui porte sur mon front le signe de la rédemption des hommes, moi qui n'ai qu'un vœu, un but, une passion, la vérité et la gloire de mon Dieu, je n'ai pas le droit d'être utile, et je ne suis qu'un fléau pour l'église!... »

Ses commentaires aussi lui causèrent plus d'un ennui. On les trouvait trop littéraires en Occident, et la routine s'étonnait des soudaines révélations qui en jaillissaient. Enfant des Grecs par la doctrine, il faisait passer dans l'idiome latin le tour vif et spirituel de leur langage, et ces fleurs de style qui s'accommodaient bien d'ailleurs à son génie : Jérôme fut l'initiateur de la chrétienté occidentale à la grande exégèse biblique. Aussi les esprits d'élite que l'Italie et la Gaule produisaient surent, par leur vive admiration, le dédommager des dénigremens vulgaires; mais ils apportèrent un surcroît de labeur à sa vieillesse. A mesure que le goût de ses écrits se répandit, Jérôme vit arriver de toutes parts à son adresse des consultations dogmatiques, morales, exégétiques, par lettres, par livres, par ambassades. Moines et évêques, laïques et prêtres, matrones et gens du monde le poursuivirent de questions d'une rive à l'autre de la Méditerranée, et comme la correspondance était lente et que les lettres s'égaraient parfois, on choisissait souvent pour truchement un voyageur ecclésiastique chargé d'interrogations de toute sorte destinées au solitaire, et dont le voyageur devait rapporter la réponse écrite ou verbale. Jamais les oracles de la Grèce païenne ne reçurent autant de députations à leur porte. Cette gloire pourtant n'était pas exempte de dangers. L'envie éplucha les pages de Jérôme pour y découvrir des crimes publics à défaut d'hérésies. En commentant Daniel, il avait cru reconnaître dans cette statue de Nabuchodonosor, qui avait des pieds de fer et d'argile, un symbole de l'empire romain, inébranlable et fondé sur le fer tant qu'il avait conservé sa vieille vertu guerrière, devenu d'argile le jour où, se reniant lui-même, il avait livré à des stipendiés barbares ses armes, sa protection, son salut. La malignité vit là une attaque préméditée contre le Vandale Stilicon, et « un scorpion, animal venimeux et muet, » dit à ce propos Jérôme, alla verser dans l'oreille

du tout-puissant barbare le poison d'une accusation capitale. Heureusement pour le solitaire, l'Orient se trouvait alors en scission politique avec l'Occident, puis les jours de Stilicon étaient comptés.

Les grands travaux étaient pour la journée, la correspondance pour la nuit, car Jérôme dormait à peine. Cette correspondance considérable forme pour ceux qui s'occupent de l'histoire du temps la partie la plus précieuse de ses ouvrages. On voit s'y refléter, comme dans un miroir, l'état des esprits, des études, des mœurs dans les différentes régions de l'Occident, principalement chez les femmes. On peut y suivre aussi presque pas à pas les progrès de l'empire vers sa ruine. Nous choisirons pour les signaler au lecteur les lettres qu'il écrivit à cette époque à des dames gauloises, entre autres aux matrones Hebidia, Algasia et Artemia.

Hébidie était Armoricaine, et sa famille, issue de souche sacerdotale druidique, présentait une de ces conditions bizarres que la conquête avait créées parmi les sujets de Rome et qui différaient de province à province. Celle-ci était attachée héréditairement au service du temple de Bélen, dans la cité des Baïocasses, aujourd'hui Bayeux. Bélen était dans la religion des Gaulois le dieu du jour, de la médecine et des beaux-arts, comme Phœbus-Apollon dans celle des Romains et des Grecs; aussi les formules du culte officiel gallo-romain attribuaient à cette divinité le double nom d'Apollon-Bélen, que nous lisons encore aujourd'hui dans plusieurs inscriptions votives. Ses prêtres avaient fait de même, et dans la famille d'Hébidie les hommes prenaient tantôt le surnom de *Patera*, qui désignait en langue gauloise leur emploi de gardiens du sanctuaire de Bélen (1), tantôt les surnoms latins de *Phœbicius* et de *Delphidius*, qui rappelaient leur consécration romaine au dieu Apollon. Chez eux comme chez les prêtres grecs de Phœbus, la culture de la poésie et des arts, et probablement aussi celle de la médecine, étaient considérées comme des branches du sacerdoce. Doués de rares facultés, les ancêtres d'Hébidie acquirent un grand renom dans les Gaules comme professeurs d'éloquence ou de poésie. Sous le règne de Constantin, un Attius Patera s'illustra dans l'enseignement de la rhétorique à Rome, et mérita le titre de « maître des puissans orateurs, » que lui donna plus tard le poète Ausone. Son père Phœbicius et son frère exercèrent à Bordeaux la même profession avec un éclat pareil, et Delphidius son fils, avocat, poète, magistrat, mêlé aux partis politiques sous les principats de Constance et de Julien, remplit la Gaule de sa gloire un peu turbulente,

(1) « Tibi *pateræ*. — Sic ministros nuncupant Apollinaris mystici. » Auson. *Clar. Prof.*

et après de longs orages vint mourir à Bordeaux, professeur comme ses aïeux.

Les femmes dans cette famille avaient l'intelligence et l'instruction des hommes, avec beaucoup de leur ambition. Emportées par l'esprit du temps, ces descendantes des vieux druides se firent chrétiennes. La veuve et la fille de Delphidius reçurent chez elles, près de Bordeaux, l'hérétique Priscillien, et devinrent les grandes-prêtresses de sa religion, mêlée de mysticisme et de licence, puis, enveloppées dans sa condamnation, elles eurent toutes deux la tête tranchée. Leur parente Hébidie, plus réservée et plus sage, choisit la droite voie dans le christianisme. Restée veuve sans enfans, elle menait, probablement à Bayeux, berceau de leur race, une vie tranquille et honorée, et, laissant de côté Apollon-Bélen et les muses patronnes et nourricières de sa famille, elle s'occupait d'exégèse biblique. Il n'y avait pas de questions difficiles qu'Hébidie n'essayât de comprendre et de résoudre; mais elle n'y réussissait pas toujours. Poursuivie de doutes et à bout de consultations en Gaule ou de recherches dans les livres, elle résolut enfin de recourir à l'oracle qui siégeait à Bethléem. Elle dressa une liste de douze questions sur des points de discordance entre les évangélistes, sur certaines obscurités des épîtres de saint Paul, et aussi sur la conduite qui convenait à une veuve chrétienne sans enfans; le tout fut confié par elle au prêtre Apodemius, qui allait partir pour la terre-sainte et se chargea de lui rapporter les réponses de Jérôme, soit de vive voix, soit par écrit.

Celui-ci reçut la visite d'Apodemius et l'envoi d'Hébidie avec une sorte de joie, comme un souvenir lointain de sa jeunesse, car le nom de la Gauloise et sa famille ne lui étaient pas inconnus; lui-même, comme on sait, avait habité quelque temps les bords de la Moselle et du Rhin. Sa réponse ne se fit pas attendre. Il la rédigea en forme de note, conservant l'ordre des questions et faisant suivre chacune d'elles de son explication. Le tout fut précédé d'un court et gracieux billet à l'adresse de la correspondante. « Je ne t'ai jamais vue, lui disait-il, mais je sais toute l'ardeur de ta foi. Des limites de la Gaule, qui sont celles du monde, tu m'envoies un défi au fond de ma retraite, et un homme de Dieu, Apodemius mon fils, m'apporte de toi un *commonitoire*, comme s'il n'y avait pas dans ta province des docteurs plus éloquens et des savans plus experts que moi. N'importe, je t'obéis. Tes ancêtres Patera et Delphidius, dont l'un professait à Rome la rhétorique avant ma naissance, et l'autre, lorsque déjà j'étais adolescent, remplissait toutes les Gaules du bruit de sa prose et de ses vers, tes ancêtres vont s'indigner silencieusement au fond de leur sépulcre et me reprendre à bon droit

d'oser balbutier quelque chose aux oreilles d'une femme de leur race. Assurément je leur concède la grandeur de l'éloquence et la science des lettres humaines; mais j'ai pour moi les clartés d'en haut, que nul ne possède, s'il ne les reçoit du père des lumières. Prie le Seigneur, le vrai Élisée, de vivifier du moins en moi les eaux stériles et mortes, et toi, cherche plutôt la vérité sans élégance que les élégances mensongères. Trop souvent la gloire des lettres ressemble à ce Satan que Jésus vit tomber du ciel comme un éclair. »

Les questions d'Hébidie dénotaient en elle un esprit ferme et un sincère désir de connaître. Jérôme lui démontra, par des raisons tirées de certains usages des Juifs, la concordance des Évangiles sur le point précis de la résurrection malgré quelques dissemblances de détail. On voit dans ses explications que le dernier chapitre de saint Marc, qui semble en contradiction avec le récit de saint Matthieu au sujet de l'apparition de Jésus à Marie-Madeleine, manquait dans la plupart des manuscrits grecs et ne se lisait point dans les églises d'Orient. Hébidie le consultait aussi sur les paroles du Sauveur prononcées à la dernière cène : « je ne boirai plus de ce jus de la vigne jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon père. » N'est-ce pas là, demandait la savante Gauloise, une annonce du règne de *mille ans?* — Jérôme la dissuade, car il condamnait les millénaires avec toute l'église catholique, et avec elle encore il assigne aux paroles du Christ un sens mystique en les rapportant au sacrement de l'eucharistie.

Hébidie ne figurait pas seule dans la volumineuse correspondance confiée au prêtre Apodemius; Algasie, autre matrone gauloise, avait aussi voulu, à l'instar de la reine de Saba, « consulter la sagesse aux extrémités de l'univers, » et le prêtre apportait de sa part une seconde série de questions pour Jérôme. Dans le nombre se trouvait celle-ci. — A quels événemens convient-il d'appliquer les terribles paroles de l'Évangile : « malheur à celles qui allaiteront ou enfanteront dans ces jours-là! priez que votre fuite ne se fasse pas en hiver et au jour du sabbat? » A la demande inquiète de cette Gauloise, ne dirait-on pas un premier frémissement des convulsions de sa patrie? Cette lettre était écrite à la veille d'une irruption de barbares, avant-garde de celle des Huns.

Lors de la lettre suivante, le doute est levé : la sinistre prédiction s'est accomplie. Les Vandales, les Suèves, les Alains occupent la moitié des Gaules, les Burgondes et les Francs menacent le reste, et les dames gauloises, dispersées comme une troupe d'oiseaux effrayés, se sauvent les unes en Italie, les autres au-delà de la mer. Parmi ces dernières, Artémie, trouvant un navire à sa portée, s'y

jeta pour gagner la Palestine, où un asile lui fut ouvert dans le couvent d'Eustochium. Cette dame était belle, encore jeune, et ses aventures offraient quelque chose d'étrange. Mariée de bonne heure à un homme qu'elle aimait, elle s'était bientôt retirée de lui, dans un accès de ferveur ascétique, sans dissoudre pourtant leur union. Le mari, qui l'aimait également, n'avait consenti à la séparation qu'avec peine et après de longs débats; puis, repoussé dans un amour légitime, il s'était laissé aller à des dissipations qui ne l'étaient pas. Sur ces entrefaites arriva le saccagement de leur pays. Artémie voulut fuir, le mari voulut rester; il devait rester, disait-il, pour vendre les débris de leur patrimoine et n'éprouvait aucune hâte d'aller mourir de faim en terre-sainte. Artémie fut donc seule à partir, et le mari l'oublia. Ses lettres restèrent sans réponse; les instances de ses amis n'eurent pas plus de succès. Hébidie, qui était sa proche parente, écrivit alors à Jérôme pour qu'il les aidât à ramener cet époux infidèle. Jérôme trouva l'affaire délicate; ce qui le choquait le plus, il faut bien le dire, ce n'était pas une rupture de mariage qui avait pour effet l'entrée d'un des conjoints dans la vie religieuse, c'était la violation d'un vœu de continence mutuelle, car il ne soupçonnait que trop la conduite de l'autre. Il écrivit donc au mari, qui se nommait, à ce qu'on croit, Rusticus, l'engageant venir rejoindre sa femme en Palestine ou à faire pénitence : on ne sait si la pénitence se fit, mais Rusticus ne parut point à Bethléem.

Les désastres publics développaient, avec l'incertitude de la vie, une passion de jouissances fiévreuses, précipitées, qui n'épargnait pas plus le chrétien que le païen ou l'incrédule. Si les décurions épicuriens de la cité de Trèves attendaient l'assaut de leur ville à table et couronnés de roses pour le cynique plaisir d'être égorgés au milieu des coupes, l'église offrait des spectacles qui n'étaient guère moins lamentables. On voyait des chrétiens, jusqu'alors honnêtes, rompre subitement tout devoir, toute règle, et vouloir, comme des insensés, goûter au moins le mal avant de périr. Une veuve et sa fille demeuraient ensemble dans une ville de la Narbonnaise et n'avaient jamais donné que de bons exemples. La mère, tout à coup jetant bas ses pratiques de veuvage, prend les allures d'une coquette surannée, court les réunions, les bains, les théâtres, et provoque les jeunes gens par ses airs; elle installe même chez elle un ecclésiastique qu'elle veut faire passer pour son intendant, mais que le public qualifie d'un autre titre. Sous le prétexte d'échapper à ces scandales, la fille, qui avait fait vœu de virginité comme la mère de viduité, quitte la maison maternelle et s'enfuit avec un jeune lecteur de leur église. Elle avait un frère moine dans un des couvens de la province. Vainement essaya-t-il de ramener sa sœur et sa

mère à une meilleure conduite; lasses de ses sermons, toutes deux le mirent à la porte. Le pauvre moine ne s'imagina-t-il pas qu'un seul homme sur la terre était capable d'amener à résipiscence des natures aussi perverties, et que cet homme était Jérôme? Il passa la mer et s'en vint à Bethléem, où il toucha Jérôme par ses larmes. Moins confiant que lui et connaissant trop bien l'endurcissement des mauvaises habitudes, le grand justicier des mœurs consentit à intervenir, mais sans se flatter du succès. Nous avons encore l'exhortation à mieux vivre qu'il adressa en commun à la fille et à la mère. Après avoir conseillé aux deux pécheresses le repentir et l'amendement, il leur propose, si leur perte est irrévocable, un moyen terme assez bizarre : c'est que chacune épouse son clerc, le scandale d'un tel mariage devant être moindre pour l'église que celui de leur vie désordonnée.

Ces curieuses lettres nous font voir, à l'extrémité opposée de l'échelle morale, un homme du monde, nommé Julianus, tombé, sous le poids du malheur public, dans un état de prostration tel qu'aucune douleur n'a plus prise sur lui. Sa résignation chrétienne est effrayante; c'est la mort anticipée du cœur, et cependant ce cœur est noble, élevé, charitable. Julianus perd coup sur coup deux filles, l'une de huit ans, l'autre de six, et les conduit au tombeau sans verser une larme. Quarante jours après, quand toute la ville portait encore le deuil par considération et pitié pour lui, on le voit paraître en habit de fête : il courait à la dédicace d'une église que l'on enrichissait des os d'un martyr. Il lui restait pour consolation en ce monde une femme chaste et fidèle, plutôt sa sœur que son épouse; un mal imprévu l'enlève en quelques heures, et Julianus l'accompagne à sa dernière demeure avec la même sérénité que s'ils partaient ensemble pour un voyage. Cet homme avait une immense fortune dont il usait pour doter les églises et les monastères; les barbares arrivent, et ses terres sont ruinées, ses troupeaux enlevés, ses serviteurs tués, dispersés, emmenés captifs. Comme il supportait toutes ces afflictions sans sourciller, Julianus se croyait fort. « Non, non, lui écrivit Jérôme, tu n'es qu'une recrue dans l'armée du Christ. As-tu distribué le reste de tes biens aux indigens, pour être indigent toi-même? » Et Julianus avait encore des enfans! Cette société romaine du ve siècle périssait tout autant par ses vertus que par ses vices.

II.

Nous placerons ici dans l'ordre des temps la dispute entre Augustin et Jérôme, restée célèbre dans l'église, et qui, prolongée de

l'année 395 à l'année 407 par une suite de malentendus qu'aidait ou envenimait la méchanceté des hommes, émut un instant la chrétienté. Elle roulait sur un point d'exégèse historique, et prenait sa source dans une autre dispute plus fameuse encore, celle des apôtres Pierre et Paul devant les fidèles d'Antioche. La controverse des deux docteurs du ve siècle nous reporte ainsi dans le berceau du christianisme, aux jours militans de l'apostolat, et il est curieux d'observer comment on envisageait alors, au sein de l'église solidement établie, ces origines apostoliques, déjà environnées d'ombre dans le lointain des temps. La curiosité redouble quand on songe que ce furent les deux plus brillantes lumières de l'église occidentale qui cherchèrent à pénétrer ces saintes ténèbres, et que dans la discussion que ces grands hommes ouvrirent, discussion d'un intérêt chrétien si considérable, chacun d'eux apporta, avec une conclusion différente, une tendance d'esprit, un caractère, un savoir différens; chacun d'eux se montra chrétien sous un jour tout particulier. On peut dire que c'est là, dans quelques lettres échangées, parfois avec passion, toujours avec éloquence et franchise, que se révèle, plus peut-être que dans le reste de leurs ouvrages, le cachet de leur personnalité. Quelques détails préliminaires aideront le lecteur à mieux comprendre le parallèle qui va ressortir des faits.

Au début de la controverse, Augustin avait quarante et un ans. Chrétien depuis peu, il venait d'être tout nouvellement promu au sacerdoce, et l'église occidentale plaçait sur sa tête de grandes espérances. Lui-même nous a raconté avec une sincérité admirable et les orages de sa vie, et les longues incertitudes de ses croyances, et comment, au milieu des désordres qui affligèrent sa jeunesse, il cherchait, avec l'ardeur qu'il mettait dans tout, un idéal de perfection morale et de souverain bien dont le flot des passions l'éloignait toujours. Cet idéal, il le demandait alors à la philosophie, dont il traversa toutes les sectes sans y trouver autre chose que le néant; à bout de désenchantemens, il essaya de la religion et se fit manichéen. Le manichéisme était tout à la fois une religion et une philosophie; mais cette philosophie était si grossière, cette religion si honteusement déréglée, qu'Augustin abjura l'une et l'autre pour se retrancher dans le scepticisme : c'est de là qu'Ambroise le tira en le faisant chrétien. Toutefois Augustin ne le devint point par la voie large et directe. Si la beauté morale du christianisme l'attirait, les Écritures le rebutaient. La Bible ne lui donnait pas ce qu'exigeait un génie comme le sien habitué aux procédés de la dialectique, une formule philosophique de sa vérité. Cette formule, il crut la découvrir dans Platon, en rapprochant du premier chapitre de saint Jean la sublime théorie du Verbe incréé. Alors,

nous dit-il, il vit clair dans le christianisme, et passa du *Timée* à l'Évangile.

Cette marche conforme à la nature de son esprit synthétique, pour qui toute vérité religieuse devait rentrer sous les données de la science humaine, et qui mettait la preuve logique acquise par la pensée au-dessus du témoignage des hommes et de l'affirmation des sens, cette marche dans la conversion d'Augustin décida du caractère de sa croyance. Il eut du christianisme un point de vue philosophique auquel il subordonna les miracles et les prophéties; mais grâce à ce regard hardi plongé dans son essence même il sut en lier toutes les parties et les coordonner dans une construction la plus vaste et la plus magnifique que la science chrétienne ait produite. C'était là la force d'Augustin, et ce fut sa gloire. A côté de cela, il manquait de moyens suffisans pour la pure interprétation biblique. Il savait imparfaitement le grec, n'avait aucune notion de l'hébreu, et quant à l'histoire ecclésiastique, elle se bornait pour lui à des compilations incomplètes publiées en Occident. Platon lui-même, ce flambeau qu'il avait pris pour guide dans les obscurités de la foi, il ne le lisait guère qu'à l'aide de traductions latines, ou l'étudiait dans les interprétations fort arbitraires de l'école nouvelle qui usurpait son nom. Les pères grecs, fondateurs de la haute exégèse sacrée, ne lui étaient pas plus familiers, et, chose bizarre, il connaissait à peine Origène, ce drapeau de tant de luttes bruyantes dont le fracas retentissait autour de lui; mais Augustin possédait le génie qui crée, il devinait Platon dans ce qu'il ne lisait pas et se formait à lui-même ses propres méthodes d'exégèse. Cependant la puissance des idées a ses limites, et la logique ne remplace pas toujours l'étude des faits humains.

L'éducation chrétienne de Jérôme s'était faite en sens inverse. Né chrétien, nourri dans une famille chrétienne, imbu de respect et de foi pour les Écritures, dans lesquelles il voyait la parole assurée du Saint-Esprit, il ne demandait qu'à elles-mêmes l'éclaircissement de leurs propres ténèbres. Pour lui, la sagesse humaine n'était que secondaire et subordonnée, la révélation dominait tout. Tandis qu'Augustin arrivait à la foi par la philosophie, Jérôme rejetait toute philosophie comme une erreur et un mal, s'il ne la rencontrait pas sur le chemin de la foi. C'est au service de cette foi entière, exclusive, qu'il dévoua les immenses facultés que la nature lui avait départies. Son constant travail fut d'affermir par l'histoire, par la géographie et les voyages, par l'étude des mœurs orientales, par la tradition, par les langues surtout, le témoignage des faits sacrés. La première de toutes les études pour un docteur chrétien lui semblait celle du livre d'où sort l'Évangile, et le premier devoir celui de

remonter au texte original pur, à la *vérité hébraïque*, comme il disait. C'était pour saisir cette vérité plus près de sa source qu'il s'était confiné en Orient, au milieu des populations juives et syriennes, dans un monastère où les discussions de texte et la collation des manuscrits remplissaient une notable partie de la vie. Les controverses avec les Juifs étant, en Orient, un des points délicats de la catéchèse chrétienne, il fallait se présenter au combat fort comme eux et muni de leurs propres armes : en Occident, où ces nécessités n'existaient pas, on discutait sur des traductions. Or celle des Septante était reconnue par les docteurs orientaux insuffisante et inexacte; de ses faux sens ou de ses erreurs manifestes étaient sorties au premier siècle de notre ère bien des hérésies funestes à l'église et qu'une meilleure interprétation eût prévenues ou dissipées. Des explications de ce genre entraient dans l'enseignement des églises grecques, où l'on comparait à la traduction des Septante celles de Théodotion et d'Aquila, reproduites dans les *Hexaples* d'Origène. L'ambition de Jérôme, sa vocation chrétienne, comme il la concevait, fut d'initier l'Occident à ce besoin d'une foi éclairée, et de donner à la langue latine un reflet de cette vérité hébraïque dans laquelle il voyait l'émanation de la parole même de Dieu. Beaucoup d'Occidentaux au contraire (et Augustin parmi eux) se demandaient à quoi bon ces travaux, destinés à ruiner une traduction généralement admise, et craignaient qu'en déroutant les habitudes, on ne finît par égarer les croyances. Ceci pouvait être le côté pratique de la question : celui de la *vérité* valait mieux.

Tels furent les points de vue opposés que ces deux grands docteurs apportèrent dans l'intelligence du christianisme, et que nous retrouverons tout à l'heure dans leur controverse sur une question déterminée. Jérôme et Augustin ne s'étaient jamais vus; ils ne se connaissaient que par quelques-uns de leurs livres et par les conversations d'Alypius, l'ami de cœur d'Augustin, et, comme on l'a vu, l'hôte du couvent de Jérôme pendant l'année 393. Leur correspondance s'était bornée jusqu'alors à quelques lettres de civilité et à des recommandations pour des pèlerins en voyage; mais ils étaient disposés à s'aimer, et le vieil athlète de Bethléem, prêt à quitter le ceste, se plaisait à voir dans le converti d'Ambroise plutôt un successeur qu'un rival. Rien de plus ne s'était mêlé à ces relations, lorsqu'en 395 un ouvrage de Jérôme tomba sous la main d'Augustin, le *Commentaire sur l'épître de saint Paul aux Galates* composé par le solitaire, à la demande de quelques amis, au commencement de son séjour en Palestine. L'épître aux Galates est célèbre par un récit qu'elle contient, celui d'une scène passée devant l'église d'Antioche, et dans laquelle saint Paul aurait adressé une réprimande publique à saint Pierre, qui avait abandonné la com-

munauté des fidèles incirconcis pour se réunir à des circoncis venus de l'église de Jérusalem. Jérôme donnait de cette scène, de son caractère et de ses causes une interprétation qui ne plut point à Augustin. Placé, suivant sa coutume, au point de vue philosophique, le rigide docteur crut même trouver dans le commentaire qu'il lisait une grave erreur de morale et plus que cela un quasi-sacrilége, à savoir la justification du mensonge officieux par l'autorité des Écritures. Ceci a besoin d'explication.

Le christianisme, né en Judée, se recruta d'abord d'élémens juifs : « premièrement les Juifs, ensuite les gentils, » disait l'apôtre des gentils lui-même. Il n'en pouvait être autrement. Quel peuple en effet eût été appelé le premier à embrasser la nouvelle alliance, sinon celui qui vivait sous l'ancienne, qui possédait comme un patrimoine de ses ancêtres les livres sacrés, fondement de l'Évangile, qui avait annoncé le Messie aux nations par la voix de ses prophètes, et du sein duquel enfin ce Messie devait naître? Le chrétien sorti des gentils devait passer par la connaissance des livres hébreux pour y puiser le témoignage et la certitude de sa foi : le Juif y était initié d'avance. Il faut dire aussi que nul peuple au monde ne semblait mieux préparé à recevoir un enseignement moral dont la religion fût la base : chaque Juif connaissait et discutait sa loi, savait par cœur les Écritures, suivait des docteurs ou prêchait lui-même; chaque Juif était disciple ou maître, et la nation, prêtres, rabbins, hommes de labeur manuel, se partageait en sectes dont l'interprétation ou la réforme des institutions mosaïques était l'occupation journalière. On avait admiré en Grèce la classe élevée de toute une nation s'intéressant aux matières philosophiques et se plaisant à les discuter : la Judée entière était une école religieuse. Et que l'on ne croie pas que la condition des apôtres du Christ, presque tous gens de métier, offrît rien d'étrange dans ce pays : des laboureurs, des artisans, des pasteurs avaient figuré soit parmi les auteurs de l'Ancien Testament, soit parmi ceux du Talmud, et l'exemple s'en représenta plus tard chez les savans de Tibériade, compilateurs de la *Mischna*. A toutes les époques de l'histoire des Juifs, de grands rois ou de courageux citoyens sortirent des rangs du peuple. Le dernier héros de la Judée contre les Romains, Barcobécas, était un artisan.

Ce fut donc parmi les Hébreux, meurtriers de Jésus, que l'Évangile dut trouver et trouva ses premières et plus profondes racines; mais si le Juif était plus près du christianisme que le gentil par son éducation et sa loi, il en était plus loin par son caractère exclusif, son horreur de l'étranger et cette superstition des formes qui emprisonnait sa vie dans des observances sans nombre. La plus respectable, la plus savante des sectes juives, celle des pharisiens,

poussait ce respect à l'excès et étouffait sous la lettre l'esprit de la loi. Ce fut d'elle aussi que survinrent dans la marche du christianisme naissant les plus grandes difficultés, et ces difficultés ne furent guère moindres au dedans de la part des pharisiens convertis qu'au dehors de la part des pharisiens persécuteurs. C'est donc l'esprit pharisaïque, dont le formalisme s'étendait au besoin à presque tout le peuple juif, que combattit l'apôtre Paul, ancien pharisien, qui connaissait le danger de sa secte et, par une réaction naturelle, se fit le docteur des gentils. Pierre éprouva le premier combien ces liens de la nouvelle alliance avec l'ancienne, si nécessaires qu'ils fussent, entravaient la propagation de l'Évangile. Lorsque, au début de son apostolat, il se rendit à Joppé, puis de Joppé à Césarée, sur la demande de Corneille, centurion de la légion italique, afin d'y baptiser ce Romain et sa famille, qui étaient tous gentils, il eut besoin de se justifier près de l'église de Jérusalem, composée de Juifs, et il invoqua pour couvrir cet acte de liberté évangélique l'autorité d'une mission spéciale de Dieu. C'est encore à une révélation spéciale que dut recourir l'ancien persécuteur Saul devenu le chrétien Paul pour motiver le rôle d'apôtre des gentils qu'il s'attribua et que les autres apôtres lui confirmèrent, comme ils confièrent à Pierre celui d'apôtre des Juifs. Toutefois la séparation de ces deux apostolats, attachés à deux propagandes diverses, fut plus nominale que réelle.

Si Pierre gentilisa en communiquant avec le centurion Corneille et sa famille, sur lesquels il fit descendre le Saint-Esprit, Paul au besoin judaïsait pour l'utilité de sa prédication. Tout docteur des gentils qu'il était, nous le voyons circoncire son disciple Timothée, fils d'une Juive et d'un Grec et par conséquent gentil; il le faisait, nous dit son historien, « par crainte des Juifs. » A Cenkhrée, port de Corinthe, le même apôtre coupe sa chevelure, il se rase la tête suivant le rit des Nazaréens qui ont fait un vœu, et accomplit la marche nu-pieds, *nudipedalia*, consacrée par le rituel judaïque. Ce n'est pas tout. Arrivé à Jérusalem avec ses disciples gentils, il se rend au temple et les soumet en même temps que lui au cérémonial des purifications et des sacrifices : tout cela sans doute par crainte des Juifs, chrétiens ou non, — et par crainte aussi des Juifs, ses co-apôtres et les prêtres de Jérusalem lui avaient conseillé d'agir ainsi. Il fallait néanmoins que le danger des discordes intérieures fût grand pour que cet esprit altier se courbât sous des pratiques qu'il répudiait devant ses disciples comme au fond de son cœur.

Le grand péril en effet était de provoquer, dans le camp des fidèles circoncis, par un abandon trop brusque des observances légales et l'absence de ménagement pour les coutumes juives, des divisions qu'on n'avait pas à redouter du côté des gentils. Déjà Cé-

rinthe et Ébion avaient planté deux drapeaux rivaux à côté même de saint Pierre, et, plus juifs que chrétiens, retenaient à eux bien des circoncis que la foi nouvelle avait touchés. En un grand nombre de lieux, des églises judaïsantes, où le Christ était représenté comme un simple prophète et l'Évangile comme un complément de la loi mosaïque, menaçaient d'étouffer dans le christianisme la liberté qui en était l'âme. La liberté régnait, il est vrai, au sein des églises des gentils, mais incertaine et soupçonnée. Vainement, dans une noble vue de progrès et sur la provocation de Paul, les apôtres, réunis en concile à Jérusalem, décidèrent que les fidèles devaient s'abstenir de la fornication, de l'usage des chairs étouffées et du sang, ainsi que des viandes offertes aux idoles, bornant à ces trois prescriptions l'obligation des observances; vainement l'évêque de cette église, Jacques, frère de Jésus, appuya d'une lettre épiscopale la décision du concile : les églises judaïsantes n'obéirent pas. Il y eut des révoltes ou des menaces partout où les chrétiens circoncis se trouvaient fortifiés par le voisinage des synagogues. Dans l'Asie-Mineure et la Syrie, où les communautés de Juifs convertis étaient nombreuses, une grande fermentation se fit sentir sous l'incitation des fidèles de Jérusalem. La Galatie, théâtre des nombreuses conversions de saint Paul, éprouva de si violentes agitations, que l'œuvre de l'apôtre des gentils en parut ébranlée. Lui-même nous fait connaître ses vives appréhensions dans son épître aux Galates.

Sur ces entrefaites, Pierre fut amené par les besoins de sa prédication dans la ville d'Antioche, où Paul avait fondé d'élémens grecs et syriens une église assez florissante. Il se réunit à son co-apôtre, et communiqua sans scrupule avec ces gentils, pria, mangea avec eux. A quelque temps de là arrivèrent subitement des circoncis de l'église de Jérusalem; ils se scandalisèrent, et Pierre quitta secrètement les gentils pour aller vivre avec les circoncis. Les autres Juifs qui avaient suivi son premier exemple imitèrent aussi le second et se séparèrent. Alors arriva la scène que saint Paul expose aux Galates afin de raffermir sa propre autorité près de leurs églises et de justifier également aux yeux des incirconcis et des circoncis la liberté évangélique qui faisait le fond de sa doctrine. Voici comment il la raconte. « Quand je vis que Pierre et les autres Juifs ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Évangile, je dis à Céphas devant tout le monde : « Si toi qui es Juif, tu vis comme les gentils, pourquoi forces-tu les gentils de judaïser ? » — Il semblerait par ces paroles que plusieurs gentils, voyant la scission de Pierre et des autres circoncis, se seraient sentis troubler dans leurs consciences.

Telle fut la scène d'Antioche. Paul n'ajoute rien de plus dans sa communication aux disciples de Galatie, et il faut qu'elle ait eu

bien peu de retentissement dans le monde chrétien, où de pareilles contestations ne devaient pas être rares, pour que les *Actes des Apôtres*, qui sont, comme on sait, l'histoire de saint Paul, n'en fassent pas même mention. L'apôtre des gentils en tire toutefois habilement parti pour proclamer devant les communautés qui suivent son évangile : « Voilà ce que j'ai dit en face à Céphas! » Si les *Actes des Apôtres*, contemporains du fait, ne l'avaient pas même mentionné, les interprètes de l'histoire ecclésiastique gardèrent le même silence pendant deux siècles; mais vers le milieu du troisième un de ces néoplatoniciens qui attaquaient perfidement le christianisme avec ses propres livres, le philosophe Porphyre, réveilla ce souvenir et s'en arma contre saint Paul. Il présenta l'apostolat comme divisé en deux camps armés l'un contre l'autre : Paul ennemi de Pierre, jaloux de son autorité, en révolte contre la suprématie établie par le Christ lui-même, hautain, arrogant jusqu'à l'impudence (ce sont les expressions du philosophe), « car, ajoutait-il, Paul, dans la querelle d'Antioche, ne rougissait pas de reprocher à Pierre son judaïsme, quand il judaïsait lui-même. » — Cette insulte brutale au grand apôtre de l'Asie grecque mit en émoi toutes les églises de ces provinces. On sentit la nécessité d'y répondre, en vue non-seulement des agresseurs païens, mais aussi des églises judaïsantes, sorties des hérésies primitives et dont plusieurs subsistaient encore sur les confins de l'Arabie. Pour ce double besoin, l'église catholique réclamait une réfutation complète, énergique : le grand Origène s'en chargea. Il consulta les traditions encore vivantes autour du berceau de l'Évangile, surtout celles de l'église d'Antioche, où la dispute s'était passée, et voici quelle fut la réponse aux imputations de Porphyre. — « La scène d'Antioche évidemment avait été concertée entre Pierre, mécontent de la tyrannie que prétendaient exercer sur lui les circoncis de Jérusalem, et Paul, non moins mécontent de voir infirmer ce qu'il appelait « son évangile » et démembrer son troupeau. Paul en effet, qui avait judaïsé tant de fois « par peur des Juifs » au vu et su des gentils, qui avait même soumis des gentils ses disciples aux prescriptions mosaïques, ne pouvait venir reprocher sérieusement à son chef de judaïser « par peur de blesser les Juifs : » son inconséquente hardiesse eût été trop facilement confondue; mais il y avait une leçon publique à donner aux judaïsans dont l'intolérance interrompait à tout propos le développement du christianisme par les voies de la liberté, et cette leçon, les deux apôtres s'entendirent pour la donner. Pierre, docteur des Juifs, reconnut dans une scène convenue, sorte de parabole orientale, que l'apôtre des gentils avait raison dans ses plaintes, et cette soumission de l'apôtre qui représentait l'élément juif dut être d'un grand poids près des chrétiens circoncis comme près des au-

tres. L'apparente querelle d'Antioche n'avait donc point été une révolte du subordonné contre son chef, encore moins un acte effronté de Paul, comme osait la qualifier Porphyre : c'était tout au contraire un acte de conduite prudente, exigé par les nécessités de l'église. Le silence des *Actes des apôtres* démontrait d'ailleurs que le fait en lui-même n'avait rien eu dans ces circonstances ni d'anormal ni de grave. »

Origène développait cette thèse à l'aide de son immense savoir, et non-seulement il y consacra un ouvrage particulier, mais il la traita de nouveau dans le quatrième livre de ses *Stromates*. Elle fut adoptée par les plus illustres docteurs de l'Orient: Didyme l'enseigna dans l'école d'Alexandrie, Apollinaris à Laodicée, Eusèbe à Émèse, d'autres encore en d'autres lieux. Jean Chrysostome enfin, nourri des souvenirs traditionnels de l'église d'Antioche et lui-même la plus haute personnification de cette église, reprit l'interprétation d'Origène pour y jeter de nouvelles lumières. Jérôme l'emprunta à ces docteurs illustres, et, fort d'une autorité si considérable à ses yeux, il l'exposa dans son commentaire de l'épître aux Galates, sans négliger toutefois de citer les sources où il l'avait puisée.

III.

A la lecture de l'écrit de Jérôme, Augustin se montra vivement choqué : du point de vue philosophique où il aimait à se placer, il trouva le système condamnable. Dégageant le fait d'Antioche des circonstances historiques qui lui donnaient son vrai caractère, il ne voulut voir dans l'interprétation donnée qu'une question de morale abstraite. Saint Paul, dans son épître, avait présenté la dispute comme réelle, et sa réprimande publique à Pierre comme véritable: prétendre que l'une et l'autre étaient concertées entre les deux apôtres et qu'il y avait eu simulation, c'était d'abord infirmer le témoignage de Paul, qui disait le contraire; puis c'était introduire le mensonge dans les Écritures. Or le mensonge, même officieux, même imaginé dans un intérêt louable, est un crime; vouloir l'appuyer du témoignage des livres saints est presque un sacrilége. D'ailleurs les livres saints, dictés par Dieu même, doivent être toujours pris à la lettre; leur prêter des sens détournés sous le prétexte d'en rechercher l'esprit, c'est altérer leur caractère divin, ouvrir la porte au doute des croyans et aux attaques des incrédules.

Tel fut le jugement d'Augustin, et il déclara l'auteur du *commentaire* coupable d'avoir prêché le mensonge officieux sous l'autorité des Écritures. Ce jugement chez lui fut si sincère qu'il résolut d'avertir sur-le-champ Jérôme du danger de sa doctrine, et de l'engager à la rétracter. Il lui écrivit à cet effet une longue

lettre, développée en forme de traité, et dans laquelle il abordait accessoirement deux autres points de discussion : en premier lieu, le point toujours délicat des traductions hébraïques qu'Augustin blâmait; en second lieu, celui de ses propres livres sur lesquels le silence du solitaire l'inquiétait. Composée avec une grande puissance d'argumentation et de déduction logique, cette lettre était un modèle du style nerveux d'Augustin; toutefois on pouvait y reprendre des rudesses de langage qui la déparaient. Le prêtre y semblait parfois oublier qu'il avait des convenances respectueuses à garder vis-à-vis d'un autre prêtre son ancien, et l'homme encore jeune, qu'il s'adressait à un vieillard chargé de gloire et de travaux.

Cette lettre écrite de Rome, Augustin la remit à un prêtre africain, nommé Profuturus, qui allait partir pour la terre-sainte; mais au moment de s'embarquer Profuturus, apprenant qu'il venait d'être élu évêque par le peuple de Cirtha en Numidie, changea de navire ou de direction, et courut prendre possession de son siége, où il mourut quelques mois après. Augustin, à son tour, se vit appelé bientôt à l'épiscopat par le peuple et le clergé d'Hippone. Au milieu de ces péripéties, sa lettre à Jérôme fut oubliée, ou plutôt, tombée en des mains infidèles, colportée, copiée, altérée peut-être, elle se trouva bientôt à Rome, en Italie, en Dalmatie, partout en un mot, excepté chez l'homme à qui elle était destinée. La vivacité des accusations qu'elle contenait surprit tout le monde, et donna lieu à des interprétations très diverses. Les amis de Jérôme furent consternés; ses ennemis triomphèrent en voyant se rallier à eux (quelques-uns le pensèrent du moins) la naissante gloire de l'Occident : les uns et les autres attendirent avec anxiété la réponse.

Effectivement Augustin, absorbé par des soins nouveaux, ne s'était plus occupé de son envoi, et il avait pu croire que Profuturus, avant de mourir, avait fait choix d'un autre intermédiaire; il ignorait même, à ce qu'il paraît, que sa lettre circulât subrepticement en Italie, lorsqu'il reçut la visite d'un diacre arrivé de Bethléem et porteur d'un billet de Jérôme. Le billet renfermait une chaude recommandation pour ce diacre, que certaines affaires conduisaient en Afrique, et des félicitations implicites pour le nouvel évêque, dont la promotion, connue en Orient par le bruit public, avait réjoui les solitaires de Bethléem. De la dispute de saint Pierre et de saint Paul, des traductions hébraïques, en un mot des questions soulevées par la missive d'Augustin, il ne disait mot : évidemment la lettre n'était pas parvenue à sa destination.

Le billet était ainsi conçu :

« Jérôme au seigneur vraiment saint et très heureux pape Augustin, en Jésus-Christ, salut.

« J'écrivis l'année dernière à ta dignité par notre frère Astérius, le chargeant de te porter mon salut. J'aime à croire que ma lettre ne s'est point égarée. Aujourd'hui je te prie encore, par mon saint frère Présidius, diacre, de te souvenir de moi, ajoutant à cette prière une recommandation pour lui. Sache qu'il est à mes yeux un véritable frère; aide-le, soutiens-le en tout ce que la nécessité réclamera, non pas qu'il manque de ce qu'exigent les besoins de la vie, grâces à Dieu, mais parce qu'il recherche avidement l'amitié des gens de bien, qui est à ses yeux un des grands bienfaits de ce monde. Quant à la cause qui lui fait franchir la mer d'Orient en Occident, tu la connaîtras par sa bouche, si peu qu'elle t'intéresse.

« Pour moi, retiré dans un monastère, je sens, comme sur un écueil, s'agiter autour de moi bien des flots, gronder bien des orages. Une foule de misères inséparables de l'exil viennent à l'envi m'assiéger, mais je me repose en celui qui a dit : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Par sa grâce et sa protection, j'espère triompher aussi des attaques du *méchant*.

« Salue respectueusement de ma part notre saint et vénérable frère le pape Alypius. Les saints frères qui m'assistent dans le service de Dieu joignent leurs respects aux miens. Que le Christ tout-puissant te maintienne en parfaite santé et bonne mémoire de moi, seigneur vraiment saint et pape vénéré! »

Convaincu à cette lecture que sa lettre avait été perdue, Augustin se hâta d'en écrire une seconde; il la fit plus longue encore que la première, plus développée dans ses argumens, plus incisive dans ses conclusions, et malheureusement non moins acerbe dans sa forme. Comme s'il eût supposé qu'une fausse honte pouvait retenir Jérôme dans l'aveu de sa faute et dans la rétractation de cette doctrine dont il lui faisait un crime, il l'exhortait à « chanter la palinodie » à l'instar du poète Stésichore. Les fables grecques en effet racontaient que, ce poète ayant déchiré dans une satire l'honnêteté et, ce qui était plus grave peut-être aux yeux de l'héroïne, la beauté d'Hélène, les demi-dieux ses frères, Castor et Pollux, le punirent en le frappant de cécité, et ne lui laissèrent recouvrer la vue que lorsque, changeant le ton de sa lyre, il se mit à célébrer avec emphase les grâces et la vertu de celle qu'il avait outragée. C'est ce qu'on appela la *palinodie* de Stésichore. « Allons, disait Augustin à Jérôme, imite le poète, chante aussi la palinodie, et tu ne peux manquer de le faire si tu songes que la vérité des chrétiens est incomparablement plus belle que l'Hélène des Grecs, et que nos martyrs ont combattu pour sa défense contre la Sodome du siècle avec plus de courage mille fois que les Grecs contre la ville de Troie. Je ne t'engage pas à ce désaveu dans la pensée de te rendre les yeux de l'esprit. A Dieu ne plaise que je croie que tu les as

perdus! mais, permets-moi de te le dire, quelque sains et clairvoyans qu'ils soient, il faut que tu les aies détournés par je ne sais quel oubli pour n'avoir pas aperçu la conséquence de ton système. Qu'arriverait-il, en effet, si l'on admettait qu'un des auteurs de nos livres sacrés a pu, dans une occasion quelconque, pour un but quelconque, mentir, mentir honnêtement et pieusement?... »

Cette seconde lettre, écrite d'Hippone, eut le sort de la première, écrite de Rome. Un certain Paulus, qui s'en était chargé et devait, suivant toute apparence, s'embarquer dans un des ports de l'Italie pour la Palestine, eut peur ou de la longueur du voyage ou de l'état de la mer, et resta en Italie. Comme la première, elle passa en des mains ennemies, et copiée, répandue jusque dans le pays de Jérôme, elle y porta pour la seconde fois sa condamnation morale comme falsificateur des Écritures et prédicateur du mensonge. Un diacre de ses amis nommé Sysinnius, qui se disposait à le rejoindre, la trouva dans une île de la mer Adriatique mêlée à des publications de l'évêque d'Hippone. Il s'en saisit pour la remettre directement au solitaire, que ses correspondans italiens avaient tenu dans une ignorance complète de cette pièce et de l'autre, ne soupçonnant pas que lui seul au monde en ignorât l'existence et respectant les raisons de son silence, quelles qu'elles pussent être. Sysinnius rapporta pareillement à Jérôme le bruit accrédité en Italie que le même évêque d'Hippone avait envoyé à Rome à propos de ce même commentaire un livre où il traitait l'auteur sans ménagement.

IV.

Ce fut un coup de foudre pour Jérôme. Longtemps il examina la lettre, la tournant et retournant en tout sens pour y découvrir quelque signe matériel d'authenticité; elle ne portait ni cachet, ni signature, et n'était pas de l'écriture d'Augustin. Un autre examen fut plus concluant, celui du style : au caractère de la thèse toute philosophique, à la marche savante et sûre de l'argumentation, à certaines locutions, à certaines tournures particulières, Jérôme y reconnut sans hésiter l'évêque d'Hippone. Cette conviction le jeta dans un profond et morne abattement. Autour de lui, parmi les frères de Bethléem et de Jérusalem, puis, à mesure que la nouvelle se propagea, parmi les prêtres de la Palestine qui partageaient les opinions si durement incriminées dans la lettre, une violente colère éclata. « Ce jeune homme, disait-on de toutes parts à Jérôme, veut ruiner ta gloire en te diffamant à loisir et à ton insu. Il y a eu dans le sort étrange de cette pièce plus qu'un malentendu, plus qu'un hasard, il y a eu une préméditation odieuse. Après t'avoir

accusé d'être un prédicateur sacrilége du mensonge et un falsificateur des Écritures, il fait en sorte qu'on puisse dire : Jérôme condamné ne répond pas, cet homme terrible a trouvé son maître; il est si bien vaincu qu'il se tait. Voilà par quelles manœuvres Augustin grandit sa renommée! » Les amis de Jérôme le suppliaient alors de se montrer, de saisir cette plume qui avait fait trembler tant d'adversaires; mais lui, malgré les soupçons qui assiégeaient son âme, s'y refusa constamment. « Non, non, répétait-il avec force, il ne sera pas dit que j'aie attaqué un évêque de ma communion dans une cause qui m'est toute personnelle. »

Augustin sut bientôt par des pèlerins venus de Palestine ce qui se passait aux monastères de Bethléem, la douloureuse modération de Jérôme, la colère furieuse de ses amis. Il comprit sa faute et en éprouva un vrai désespoir : non certes qu'il se sentît coupable, à un degré quelconque, de l'infâme calcul que lui prêtaient les apparences, mais parce que sa négligence ou sa faiblesse avait amené un grand mal. Il eut aussi à se reprocher le peu de ménagement de ses paroles vis-à-vis d'un vieillard qu'il nommait lui-même son ami et son maître : or des expressions, des libertés de langage à peine excusables dans le commerce de l'intimité se trouvaient maintenant divulguées, livrées à la malignité publique et tournées, suivant les dispositions de chacun, tantôt contre l'adversaire, tantôt contre l'auteur. Un autre chagrin plus poignant, c'est qu'il ne pouvait expliquer suffisamment tant de malentendus accumulés. Si la mort subite de Profuturus était à la rigueur une excuse recevable pour la perte de la première lettre, que dire de celle de la seconde et de ce Paulus, dont il n'éclaircit jamais la conduite, cet homme qui se charge de porter une lettre en Palestine, et qui la porte à Rome par peur soudaine de la mer? Augustin évidemment était livré aux cabales ennemies de Jérôme; on l'avait poussé à des critiques, on avait excité sa bile, puis on avait trompé sa confiance au profit peut-être de sa vanité, qui plaiderait pour les coupables, se disait-on, quand la fraude aurait réussi. C'était l'état vrai des choses, et Augustin, sincère admirateur de Jérôme et après tout son sincère ami, en eut le cœur navré. Il se hâta de lui écrire une lettre remplie de protestations de dévouement, mais où il se taisait sur les erreurs de sa correspondance antérieure : l'embarras des explications lui avait arrêté la main.

« On m'a rapporté, écrivait-il, un bruit que j'ai peine à croire; mais pourquoi ne t'en parlerais-je pas? On m'a rapporté que quelques-uns de nos frères qui me sont inconnus t'ont fait entendre que j'avais composé un livre contre toi, et que je l'avais envoyé à Rome. Sois convaincu que rien au monde n'est plus faux. Dieu m'est témoin que je n'ai point composé de livre contre toi. » — Le

livre dont il s'agissait, c'était l'une ou l'autre des deux lettres ou peut-être toutes les deux. — « Que s'il existe dans mes ouvrages quelque chose qui t'ait pu blesser, confesse-le-moi : je recevrai fraternellement tes avis, y trouvant tout à la fois le plaisir de me corriger et une marque précieuse de ton affection. » Il ajoutait avec une grande effusion de cœur : « Oh! combien je serais heureux de te voir, de demeurer près de toi, d'assister à tes entretiens! Mais, puisque Dieu m'a privé de cette grâce, laisse-moi jouir du seul moyen qui nous reste de nous unir malgré la distance et de demeurer ensemble en Jésus-Christ. Souffre que je t'écrive et réponds-moi quelquefois. Salue de ma part mon saint frère Paulinien et tous les frères tes compagnons qui se glorifient de toi au nom du Sauveur. Souviens-toi de moi, seigneur très cher, frère très désiré et très honoré en Jésus-Christ. Puisse le Christ accomplir tous tes vœux, comme je le lui demande moi-même ardemment! »

Cette lettre n'eut point sur Jérôme l'effet qu'elle devait produire, l'absence de justification le blessa. Une explication franche et entière sur des hasards si suspects pouvait seule désormais dissiper les ombrages qui assiégeaient malgré lui son cœur et faire taire ses conseillers. Voyant que l'évêque d'Hippone s'abstenait de parler de ses précédens envois, il s'abstint à son tour de toucher aux questions qu'ils traitaient, et à cette lettre, dont les réticences affaiblissaient le caractère affectueux, il répondit par une autre non moins affectueuse dans la forme, mais fière, hardie et qui témoignait que la plaie de son âme était vive.

« Seigneur vraiment saint et très heureux pape, lui disait-il, il m'est arrivé une lettre de ta béatitude au moment où partait pour l'Occident notre saint fils le sous-diacre Astérius. Tu affirmes, dans ces lignes que je lis, n'avoir point envoyé à Rome un livre écrit contre moi : ce n'est pas d'un livre qu'on m'a parlé, c'est d'une certaine lettre qui t'est attribuée et dont notre frère Sysinnius m'a apporté une copie. Tu m'y exhortes à chanter la palinodie à propos de la dispute des apôtres Pierre et Paul et à faire comme Stésichore, qui passa de la satire au panégyrique d'Hélène pour recouvrer la clarté des yeux que sa méchanceté lui avait fait perdre. Je t'avouerai avec simplicité que, tout en reconnaissant dans cette pièce ta méthode d'argumentation et ton style, je n'ai pas cru en devoir accepter témérairement l'authenticité et te répondre en conséquence, de peur d'encourir de ta béatitude le reproche d'injustice, si je venais à lui attribuer ce qui n'est pas d'elle. A cette raison de mon silence s'en est jointe une autre, la longue maladie de la sainte et vénérable Paula. Tout entier au soulagement de son mal, j'ai presque oublié ta lettre ou du moins celle qu'on a répandue sous ton nom. Excuse-moi donc en te remémorant le proverbe : « musique

dans le deuil est un entretien importun. » Si l'écrit est vraiment de toi, mande-le-moi clairement et envoie m'en une copie, afin que nous disputions sans rancœur sur l'Écriture, apprenant à corriger mutuellement nos erreurs ou à nous prouver l'un à l'autre qu'elles n'existent pas.

« Quant aux livres de ta béatitude sur lesquels tu voudrais mon jugement, à Dieu ne plaise que je me mêle de les censurer! Content de défendre mes ouvrages, je m'abstiens de critiquer ceux des autres. Au reste, ta prudence sait trop bien que chaque homme abonde dans son sens et qu'il y a jactance puérile à imiter la jeunesse d'autrefois, qui cherchait à se faire un nom en accusant les hommes célèbres. Je ne suis pas non plus assez sot pour me chagriner des dissidences qui peuvent exister entre tes opinions et les miennes, parce que je sais que ce n'est pas non plus t'offenser que d'avoir un autre sentiment que toi; mais veux-tu que je te dise en quoi nos amis ont vraiment le droit de nous reprendre? C'est lorsque, n'apercevant pas la besace que nous portons sur le dos, nous nous mettons à rire de celle des autres.

« Une chose me reste à te demander, c'est que tu aimes un homme qui t'aime, et que, jeune, tu ne viennes pas provoquer un vieillard sur le champ de bataille des Écritures. Nous aussi nous avons eu notre temps; nous avons couru dans la lice tant que nos forces nous l'ont permis, et maintenant que c'est ton tour de courir, et que tu as franchi de longs espaces au-delà de nous, nous réclamons de toi le repos. Et pour que tu ne sois pas le seul à invoquer contre moi les fables des poètes, rappelle-toi Darès et Entelle; songe aussi au proverbe qui dit : « Lorsque le bœuf est las, il appuie plus fortement le pied. » Je dicte ces lignes avec tristesse; plût à Dieu que j'eusse le bonheur de t'embrasser et de nous entretenir ensemble, afin d'entendre l'un de l'autre et de nous enseigner fraternellement ce que nous ignorons!

« Souviens-toi de moi, saint et vénérable pape, et vois combien je t'aime, moi qui, provoqué, n'ai pas voulu te répondre et ne me résigne pas encore à t'attribuer ce que je blâmerais dans un autre. »

Darès et Entelle étaient deux athlètes, héros de l'*Énéide*, l'un jeune et présomptueux, l'autre vieux, mais plein de vigueur, et le plus jeune, ayant excité l'autre à la lutte par des provocations imprudentes, finit par s'en trouver mal. L'allusion était claire et valait assurément celle de Stésichore. Jérôme dicta cette lettre tandis que le sous-diacre Astérius attendait à la porte de son ermitage : ce fut le premier et presque le dernier éclat de sa colère.

Augustin reçut le choc et courba la tête : Darès sentait le coup de ceste du vieil Entelle. Il se mit en mesure d'envoyer les copies réclamées et écrivit de nouveau, abordant timidement les explica-

tions et suppliant Jérôme de lui répondre sur le point de la controverse. « La lettre que m'a remise de ta part notre saint fils Astérius, lui disait-il, est dure et affectueuse tout à la fois. Dans ses passages les plus tendres, je vois percer un signe de mécontentement et je sens l'aiguillon d'un trait acéré. Une chose surtout me surprend, c'est qu'après m'avoir dit que tu refusais de m'attribuer légèrement sur une simple copie la lettre qui t'offense, de peur que je n'eusse le droit de me plaindre de ton amitié, voilà que tu me sommes de te déclarer sans détour si elle est de moi et de t'en transmettre une copie fidèle, afin que nous disputions sans aigreur sur les Écritures. Quelle apparence que nous puissions disputer sans aigreur, si tu es résolu d'écrire d'une manière blessante? Et si tu ne l'es pas, comment se fait-il que, dans la supposition où je ne serais pas l'auteur de la lettre, tu m'aies déjà donné le droit de m'offenser de la réponse avant même toute information? Si donc tu n'as pu me répondre que d'une manière peu affectueuse étant encore dans le doute, comment veux-tu que nous disputions sans aigreur quand tu sauras que la lettre est de moi? Fais-moi voir, si tu le veux et le peux, que tu as compris mieux que moi l'épître aux Galates ou tel autre endroit des Écritures; fais-le, je te le demande : bien loin de t'en savoir mauvais gré, je profiterai avec reconnaissance de tes leçons pour m'instruire et de tes censures pour me corriger. Mais non, frère très cher et très désiré, tu aurais craint de me faire de la peine par ta réponse, si ma lettre ne t'en avait déjà fait, et tu ne chercherais pas à me blesser, si tu n'avais sujet de croire que je t'ai blessé le premier. Mon unique ressource dans la circonstance présente est de reconnaître ma faute, de te confesser que la lettre que tu as trouvée offensante est vraiment de moi et de t'en demander pardon. Oui, si j'ai pu t'offenser, je te conjure par la douceur de Jésus-Christ de ne me point rendre le mal pour le mal en m'offensant à mon tour : or ce serait m'offenser que de me dissimuler ce que tu trouves à redire dans mes actions ou dans mes paroles. Tu n'oublieras pas ce qu'ordonnent la vertu dont tu fais profession et la vie sainte que tu as embrassée, jusqu'à condamner en moi, par passion, ce que ta conscience ne te dirait pas digne de blâme. Reprends-moi donc avec charité, si tu me crois répréhensible, quelque innocent que je puisse être d'ailleurs, ou traite-moi avec l'affection d'un frère, si je mérite cette affection. Dans le premier cas, je reconnaîtrai à tes réprimandes et ma faute et ton amitié.

« Pourquoi donc tes lettres, peut-être un peu trop dures, mais toujours salutaires, me paraîtraient-elles aussi redoutables que les gantelets et les cestes d'Entelle? Ce vieil athlète portait à Darès des coups terribles sans lui rendre la santé, il le terrassait sans le

guérir; pour moi, si je reçois tes corrections avec docilité, elles me guériront sans me causer de douleur... J'accepte toutes tes comparaisons, et puisque tu veux que je voie en toi un bœuf, mais un bœuf qui travaille avec un admirable succès à fouler la paille et le grain dans l'aire du Seigneur, et, quoique chargé d'années, conserve toute la vigueur de la jeunesse, me voici étendu par terre, ramasse tes forces et foule-moi, je supporterai avec plaisir le poids que te donne ton âge, pourvu que la faute dont je suis coupable se brise sous ton pied comme un fétu de paille. »

Tout ceci était humble et touchant, mais une maladresse d'Augustin faillit rendre à la plaie calmée son exaspération première. Dans une lettre consacrée au sujet délicat des traductions hébraïques, il crut faire ressortir les inconvéniens de l'œuvre en citant une historiette, vraie ou supposée, qui avait couru l'Afrique et l'Italie, et dont les ennemis de Jérôme s'étaient déjà servis pour le tourmenter. Il s'agissait d'un évêque africain, grand partisan des traductions d'après l'hébreu, et qui, mettant de côté la Vulgate italique calquée sur les Septante, avait adopté pour le besoin de son église les versions de l'Ancien Testament faites à Bethléem. Un jour qu'il avait à lire devant son troupeau la prophétie de Jonas, il prit, conformément à ses préférences, la traduction de Jérôme. La lecture alla bien jusqu'au chapitre quatrième, où, Jonas cherchant un refuge contre le soleil dans la campagne de Ninive, Dieu fait sortir de terre un arbuste pour abriter son prophète. Quel était cet arbuste? La Vulgate disait une courge (*cucurbita*) d'après les Septante, la traduction de Jérôme un lierre (*hedera*). L'évêque lut donc un *lierre;* mais à peine ce mot eut-il été prononcé, que l'assistance se leva en criant : « Non, non, ce n'était pas un *lierre,* c'était une *courge!* » L'évêque répondit qu'il fallait bien que l'hébreu portât un lierre, puisque Jérôme l'avait mis; mais le bruit ne fit que s'accroître, et les Grecs qui se trouvaient là invoquèrent avec arrogance l'autorité des Septante. On s'interpellait, on répliquait de l'évêque au peuple et du peuple à l'évêque. Celui-ci, pour mettre fin au scandale, annonça qu'il consulterait des Juifs (il y en avait bon nombre dans la ville); mais les Juifs consultés, soit ignorance, soit malice et désir de jouer pièce aux chrétiens, déclarèrent que l'hébreu portait *courge,* comme le grec des Septante. Là-dessus l'évêque confondu voulait donner sa démission; de plus mûres réflexions l'en dissuadèrent. Telle était cette petite histoire, inventée peut-être pour ridiculiser les travaux dans lesquels Jérôme consumait sa vie. Augustin, la prenant au sérieux, concluait qu'il fallait laisser les choses en l'état où elles étaient, de peur de jeter de nouvelles obscurités dans les textes sacrés et de nouvelles discordes dans les églises, et à ce propos il

exhortait Jérôme à s'occuper plutôt d'une traduction latine de la Bible d'après les interprètes grecs, oubliant ou ignorant que le solitaire l'eût déjà fait.

Jérôme finit par condescendre aux désirs réitérés d'Augustin en acceptant la controverse, car au fond il aimait l'évêque d'Hippone, et quand on faisait vibrer à son oreille la corde de l'affection, ses rancunes ne duraient guère; peut-être aussi n'était-il pas fâché de battre celui qui l'avait provoqué avec tant d'assurance, et de le battre en face de cette église orientale, dont il traitait les doctrines d'une façon si hautaine et si peu méritée. Cependant il voulut, avant de mettre le pied dans la lice, décharger son cœur une bonne fois, afin que le levain du passé ne vînt plus troubler par la suite ni son jugement ni leur amitié. C'est ce dont il s'acquitta à souhait dans une première lettre toute personnelle, laquelle sert en quelque sorte de préface à la seconde.

« Seigneur vraiment saint et très heureux pape, lui dit-il, tu m'écris lettres sur lettres afin de me forcer de répondre à une certaine pièce dont le diacre Sysinnius m'a apporté une copie sans signature. Tu affirmes m'avoir envoyé cette pièce, qui en effet m'est adressée, une première fois par notre frère Profuturus, une seconde fois par je ne sais qui, et tu ajoutes que Profuturus, nommé évêque, puis mort subitement, n'avait pas fait le voyage de Palestine, tandis que l'autre, dont tu me tais le nom, changeant d'avis au moment de s'embarquer, était resté à terre par crainte de la mer. Si cela est, je ne saurais assez m'étonner que la lettre dont il s'agit soit, comme on me le raconte, dans les mains de tout le monde, à Rome et en Italie, à ce point que le même diacre Sysinnius, mon frère, en a trouvé une copie il y a environ cinq ans, non pas en Afrique ni chez toi, mais dans une île de l'Adriatique.

« L'amitié ne doit admettre aucun soupçon, et il faut parler avec un ami comme avec un autre soi-même. Je te dirai donc nettement que plusieurs de nos frères, « purs vases du Christ, » comme il en existe un grand nombre à Jérusalem et dans les lieux saints, me suggéraient l'idée que tu n'as pas agi en tout cela d'un cœur simple et droit, mais qu'amoureux de la louange, des petits bruits, de la gloriole du monde, tu avais cherché l'accroissement de ta renommée dans l'affaiblissement de la mienne, faisant en sorte que beaucoup connussent que tu provoques et que je tremble, que tu écris comme un docte et que je me tais comme un sot, qu'enfin j'ai trouvé qui savait imposer à ma loquacité la mesure et le silence. Je l'avoue ingénument à ta béatitude, voilà la raison qui m'a d'abord empêché de te répondre; puis j'hésitais à croire la lettre de toi, ne te jugeant pas capable de m'attaquer, comme dit le proverbe, « avec une épée enduite de miel; » en troisième lieu, j'ai

craint qu'on ne m'accusât d'arrogance envers un évêque, si je censurais un peu aigrement mon censeur, surtout quand je rencontre dans sa lettre plus d'un passage qui sent l'hérésie.

« Crois-moi, ne nous acharnons pas à nous battre comme des enfans, et ne donnons point sujet à nos amis ou à nos envieux de prendre parti dans nos querelles. Si mes paroles te paraissent sévères, c'est que je veux avoir pour toi une amitié franche et chrétienne, et ne rien garder dans mon âme qui ne soit aussi sur mes lèvres, car, après avoir vécu depuis ma jeunesse jusqu'à l'âge que j'ai dans un pauvre monastère, travaillant avec de saints frères à la sueur de mon front, il me conviendrait mal d'écrire contre un évêque de ma communion, un évêque que j'ai commencé d'aimer avant même que de le connaître, qui le premier m'a demandé mon affection, et que je vois avec bonheur s'élever après moi dans la science des Écritures.

« Les devoirs de l'amitié m'avaient aussi retenu la main. Tu aurais pu en effet te plaindre d'une réponse inconsidérée et me dire : « Quoi donc! Pour te croire le droit de me parler ainsi, as-tu vérifié ma lettre? as-tu reconnu ma signature? Est-ce sur de légères apparences qu'il fallait outrager un ami et lui imprimer la honte des méchancetés d'autrui? » Voilà le sentiment qui m'empêche de répondre à la lettre dont je parle et qui me porte à t'écrire ceci : envoie-moi la même pièce souscrite de ta main, ou cesse de provoquer un vieillard qui ne souhaite que de rester caché au fond de sa cellule. Que si l'amour de la gloire t'aiguillonne, si tu veux exercer et montrer ton savoir, cherche de nobles jeunes gens bien diserts, comme Rome en possède beaucoup, dit-on, qui puissent et osent se prendre corps à corps avec toi, et dans la dispute des saintes Écritures croiser le fer avec un évêque. Quant à moi, jadis soldat, maintenant vétéran, mon métier est de chanter tes victoires et non de t'aller opposer des membres que les années ont affaiblis. Si tu persistes à me provoquer en me demandant une réponse, songe au vieux Fabius Maximus, qui sut déjouer par ses retards prudens les attaques juvéniles d'Annibal...

« Tu me protestes que tu n'as fait aucun livre contre moi; mais alors comment se fait-il qu'il y en ait un qui court l'Italie sous ton nom? et si ce livre n'est autre chose que ta lettre et que tu la désavoues par ta protestation, pourquoi veux-tu me forcer d'y répondre? Je ne suis pas assez stupide pour me chagriner d'une différence entre ton opinion et la mienne sur une matière quelconque; mais ce qui blesse l'amitié, ce qui en viole les droits sacrés, c'est de relever, comme tu fais, toutes mes paroles, de me demander compte de mes ouvrages, de vouloir que je les corrige à ta façon, de m'exhorter enfin à la *palinodie*, afin que par tes soins je recou-

vre la vue, ne consentant à me la rendre, comme il advint de Stésichore, que sous cette humble condition.

« Tu ajoutes que, s'il y a quelque chose dans tes écrits qui me déplaise et que je veuille corriger, tu recevras ma censure fraternellement, et que tu y verras une marque véritable de mon affection. Veux-tu que je te dise ma pensée sans détour? Me proposer un pareil marché, c'est défier un vieillard, c'est ouvrir la bouche de force à qui veut se taire; c'est chercher à donner aux dépens d'autrui de vaines parades de son savoir. Certes, si j'allais te censurer, la seule apparence d'une maligne envie contre toi, dont les succès me doivent être si chers, cadrerait mal avec mon âge. Cependant considère que l'Évangile lui-même et les prophètes ne sont pas à couvert de la critique des hommes pervers et ne t'étonne pas qu'on puisse trouver à redire dans tes livres, surtout quand tu prétends expliquer les Écritures, si pleines, tu le sais, de difficultés. Tes ouvrages sont rares ici, j'en ai peu lu et je ne connais guère de toi que tes *Soliloques* et des *Commentaires sur les psaumes*. Que si je voulais critiquer ces derniers, il me serait peut-être aisé de démontrer que dans l'explication ou l'interprétation des textes tu n'es point d'accord, je ne dis pas avec moi, qui ne suis rien, mais avec les docteurs d'Orient, qui sont mes maîtres. Adieu, mon très cher ami, mon fils par l'âge, mon père par la dignité. Il me reste une chose à te demander, c'est celle-ci : lorsque tu voudras bien m'écrire, fais en sorte que je reçoive tes lettres le premier. »

Jérôme avait déchargé dans cette verte, mais juste semonce ce qui survivait de sa colère. Toute récrimination amère disparut de la seconde lettre. Piqué désormais du seul démon de la controverse, il oublie ses résolutions de froideur et entre à pleines voiles dans le sujet de la controverse, dont il s'empare puissamment à son point de vue. Sa tâche est de ramener la question de la sphère philosophique, où Augustin l'a placée, sur le terrain historique, son vrai terrain. Tout en prenant Origène pour guide, il donne à l'opinion des interprètes grecs un développement qui lui est propre et une vivacité d'argumentation qui rajeunit le débat. Chemin faisant, il montre la faiblesse de la thèse philosophique qu'on lui oppose; il l'attaque surtout dans les hypothèses historiques dont Augustin l'appuie, et n'a pas de peine à prouver que, grâce à un point de départ erroné, les nécessités de la logique ont fait de l'évêque d'Hippone un hérétique au premier chef.

V.

La thèse d'Augustin consistant à soutenir que la scène d'Antioche avait été réelle et non feinte et la réprimande de l'apôtre Paul

parfaitement fondée, la démonstration n'était possible qu'à une condition, celle de prouver que Paul n'avait jamais été coupable d'aucun des actes qu'il reprochait à son chef comme une déviation de l'Évangile. Or on ne pouvait nier, l'histoire de saint Paul sous les yeux, que cet apôtre n'eût judaïsé. Augustin éludait la difficulté en disant qu'en effet il avait judaïsé, mais non de la même façon que Pierre, que leur judaïsme était de deux natures différentes, celui de Pierre un judaïsme d'intention et de foi, celui de Paul un judaïsme de simulation. Cet apôtre, disait-il, nous l'apprend lui-même par ces paroles : « Je me suis fait comme Juif pour gagner les Juifs, et j'ai vécu comme un homme qui n'a point de loi, afin de gagner ceux qui n'ont pas de loi. » Les manières de judaïser étant si dissemblables, ajoutait Augustin, Paul avait pu interpeller son chef et lui reprocher son judaïsme à lui, sans encourir l'accusation d'inconséquence ou « d'effronterie, » comme osait s'exprimer Porphyre.

Jérôme tout d'abord mettait à néant cette argumentation, et demandait si le genre de simulation que son contradicteur prêtait à l'apôtre Paul ne serait pas un mensonge officieux d'une nature au moins aussi grave que la fiction supposée des débats d'Antioche. Il cherchait ensuite à démontrer que les paroles de saint Paul ne devaient pas être prises à la lettre. « En effet, disait-il, Paul, vivant comme un Juif, offrait des sacrifices au temple et se soumettait aux purifications mosaïques. Penses-tu qu'il ait agi de même vis-à-vis des gentils lorsqu'il vivait au milieu d'eux « comme un homme sans loi »? Prétendrais-tu par hasard qu'il offrait aussi des sacrifices aux idoles et se souillait dans l'observation de coutumes entachées de paganisme, reniant lui-même son Dieu afin d'y mieux gagner les gentils? En vérité, tu ne l'oserais pas, et nul texte de l'Écriture ne t'inspirerait cette hardiesse. Saint Paul a voulu dire simplement qu'il savait se plier aux temps et aux circonstances pour attirer au Christ les Juifs et les gentils en vivant comme eux dans les limites tracées par sa propre loi. Pierre n'avait pas fait autrement à Césarée, et il y avait entre eux parité.

« Non, non, répliquait Augustin, leur judaïsme était de nature différente, » et là-dessus il entrait dans une distinction très subtile sur les pratiques essentielles de la loi mosaïque et sur ses pratiques indifférentes. Les pratiques essentielles, suivant lui, étaient celles auxquelles s'attachait un point de foi, une idée de perfectionnement spirituel, une intention de servir Dieu et d'arriver par là à lui plaire : dans ces pratiques accomplies avec conviction, on était réellement Juif. Au contraire, les pratiques indifférentes, celles qui n'avaient point pour but le salut, qui n'entraînaient ni responsabilité morale, ni mérite, ni démérite, constituaient non point le véritable Juif, mais un Juif simulé : c'étaient celles-là que Paul avait suivies.

« Où donc, répondait Jérôme, la loi de Moïse nous offre-t-elle de pareilles distinctions? La philosophie peut établir à sa guise des catégories d'actions bonnes, mauvaises ou indifférentes aux yeux de la morale. Dire que la continence est un bien, l'impureté un mal, et mille autres actions de la vie, telles que se promener, rester, tousser, cracher, etc., des actions indifférentes, parce qu'elles ne touchent pas à la morale : c'est là une distinction scolastique, sur laquelle on peut disputer; mais la loi religieuse est d'un tout autre caractère. Ce qu'elle ordonne est un bien, ce qu'elle défend un mal; violer ce qu'elle ordonne est un mal, s'abstenir de ce qu'elle défend, un bien, et le cérémonial qu'elle impose est bon ou mauvais suivant le culte qu'on professe. Penserais-tu par exemple qu'il eût été indifférent pour le docteur des gentils de participer même sans conviction au culte de la gentilité, d'invoquer ses dieux, de manger des viandes consacrées à ses idoles? — Non, diras-tu. — Eh bien! alors comment peux-tu regarder comme indifférentes dans le judaïsme les observances auxquelles Paul s'est soumis et a soumis ses disciples? Quoi! c'eût été une chose indifférente que la circoncision, ce signe de l'alliance entre Dieu et son peuple? Quoi! c'eût été un acte indifférent de se consacrer solennellement à Dieu d'après le rite des Nazaréens, d'offrir des sacrifices au temple de la main des pontifes, de faire des purifications obligatoires!... Si ces observances étaient indifférentes, en quoi donc consistaient les pratiques essentielles? Tu les as définies ainsi: celles où s'attachait l'idée d'un devoir strict envers Dieu, une idée de progrès vers le salut; le reste, suivant toi, ne constituait que de simples coutumes exemptes de mérite comme de démérite. — C'est bien, mais alors quel cas fais-tu des Machabées, ces grands martyrs de l'ancienne alliance qui aimèrent mieux mourir que de violer les coutumes de leurs pères? Tu leur enlèves la gloire et la raison du martyre, s'ils ne se sacrifiaient avec tant d'enthousiasme et de vertu que pour des choses indifférentes : non, non, ce qu'ils avaient sous les yeux en mourant, c'était le respect de la loi de Dieu. Quant à moi, je ne comprends rien à toutes tes subtilités. Si des cérémonies prescrites par un commandement divin ne servent pas à procurer le salut, à quoi bon les pratiquer? Et s'il y a obligation, comment douter que Dieu n'ait attaché à cette pratique une condition de salut? Le choix entre ces deux catégories de pratiques présenterait un arbitraire qui répugne à l'esprit de l'Ancien Testament, lequel est un testament de servitude; jamais d'ailleurs on n'aperçoit dans ses textes le moindre signe d'une telle division. N'affirme donc point, comme tu le fais, que les deux chefs de la prédication chrétienne avaient pris deux rôles différens dans l'observance mosaïque, l'un pratiquant les choses essentielles, l'autre

les choses indifférentes. Il y avait parité entre eux, quand ils judaïsaient, et Paul n'avait pas le droit de dire si rudement à son co-apôtre : Tu dévies du vrai sentier de l'Évangile, et moi j'y reste. »

A cet édifice de distinctions subtiles, Augustin superposait une théorie de l'apostolat reproduite souvent depuis lui, mais historiquement inacceptable. Il représentait la communauté des apôtres comme scindée en deux branches chargées de deux missions exclusives l'une de l'autre. A Pierre et aux autres apôtres, disciples directs du Christ, incombait le soin de prêcher uniquement les Juifs, à Paul et à Barnabé celui de prêcher uniquement les gentils, et à chacun de ces apostolats spéciaux s'attachaient des pouvoirs et des devoirs particuliers : l'apostolat des Hébreux entraînait le droit de vivre judaïquement, l'apostolat des gentils l'interdiction du judaïsme. Paul ne pouvait être Juif qu'en apparence, Pierre l'était en réalité. Docteur des Juifs, il laissait judaïser son troupeau; Paul, docteur des gentils, empêchait le sien de judaïser : telle est la théorie d'Augustin. Cette synthèse spécieuse n'a qu'un tort, celui d'être contraire aux faits, et Jérôme la renverse aisément, les *Actes des apôtres* à la main. Tandis que ces *Actes* nous montrent Pierre fondant à Césarée la première église des gentils, ils nous font voir Paul s'adressant en premier lieu aux synagogues partout où il prêche et tentant la conversion des Juifs avant celle des gentils. Les mêmes accusations, les mêmes périls, les mêmes craintes assiégent les deux apôtres, et tous deux sont obligés d'invoquer pour leur justification devant les circoncis des ordres exprès d'en haut. Leur conduite est la même dans la mesure indiquée par le but spécial de leur apostolat; tous deux savent qu'ils sont les instrumens de celui qui a dit : « Allez et enseignez toutes les nations. » Creuser plus profondément le fossé de séparation dans l'apostolat, c'est arriver à un double christianisme et rétrograder vers les hérésies de l'église naissante.

Jérôme expose ce péril à son adversaire dans un passage qu'il faut citer comme spécimen de sa polémique. — « Comme tu donnes à la question une face nouvelle, s'écrie-il ironiquement, pape saint et bienheureux, quand tu affirmes que les gentils, croyant en Jésus, se trouvaient affranchis des servitudes légales, et que les Juifs ne l'étaient pas! Oh! si tu crois cela, si tu es convaincu que les obligations de l'ancienne alliance ont subsisté parmi les chrétiens sortis des Juifs, proclame-le bien haut, c'est ton devoir comme évêque et docteur très renommé dans le monde, et de plus engage tes collègues à embrasser ton opinion. Cela vous regarde. Moi qui suis enterré au bout de l'univers sous le toit d'une pauvre masure, en compagnie de quelques moines pécheurs comme moi, je n'ose pas prononcer sur de si hautes questions, et te laissant le mérite des grandes nouveautés,

je me traîne modestement sur la trace des vieux interprètes de nos églises. Regarde néanmoins, bienheureux évêque, où de pareilles doctrines peuvent te mener. Cérinthe, cet ennemi de saint Pierre, ce rival diabolique qui élevait son évangile particulier en face du prince des apôtres, ne pensait pas autrement que toi. Ébion n'a pas enseigné une autre doctrine. Tous deux se sont dits chrétiens en restant Juifs, et leurs fausses églises du Christ n'ont été que des synagogues de Satan. Aussi l'église universelle, à commencer par les apôtres, les a déclarés anathèmes; mais leur hérésie n'est pas morte avec eux, et le même anathème pèse encore aujourd'hui sur leurs successeurs. Oui, il existe au sein des synagogues de l'Orient une secte de Minéens, plus connus sous le nom de Nazaréens, gens que les pharisiens eux-mêmes condamnent, qui croient au même sauveur que nous, et, voulant être tout à la fois chrétiens et Juifs, ne sont ni l'un ni l'autre. Ta doctrine nous forcerait non-seulement de les absoudre contre l'église, mais de les respecter, de les admirer comme des enfans directs de saint Pierre, de vrais chrétiens sortis de l'Ancien Testament. Si ta compatissante amitié a cru devoir travailler à la guérison de ma blessure, qui n'est après tout qu'une piqûre d'aiguille, songe aussi toi-même à la tienne, qui, à côté de l'autre, ressemblerait à un coup de lance, car le mal d'avoir pu adopter, même inconsidérément, des opinions invétérées, professées par des docteurs illustres, est moindre que celui de soutenir une hérésie contre la chrétienté tout entière. Sois-en sûr : si nous ne pouvons nous dispenser de recevoir les Juifs avec leurs cérémonies et de mélanger au milieu de nous les pratiques de la synagogue à celles de l'église, les Juifs ne se feront point chrétiens, mais les chrétiens se feront Juifs.

« Ton système est celui-ci : Pierre avait le droit de judaïser, et de judaïser sans déguisement; Paul ne le pouvait que par simulation, et la remontrance, assez aïgre d'ailleurs, de cet apôtre à son chef s'adressait non pas à l'acte de Pierre judaïsant, mais à une circonstance particulière de cet acte. — Voilà ce que tu dis et ce que tu penses puisque tu le dis; il te reste maintenant à nous prouver par ta propre expérience, saint et vénérable pape, que ce que tu penses est véritable. Sois conséquent avec toi-même. Permets qu'un Juif qui se fera chrétien dans ton église circoncise son enfant nouveau-né, qu'il garde le sabbat, qu'il s'abstienne des viandes que Dieu a créées pour en user avec actions de grâces, qu'il immole un agneau le soir du quatorzième jour du premier mois, etc. Laisse-le vivre publiquement de la sorte, tu le dois à tes opinions; mais non, tu ne le feras pas, tu condamneras ton propre système plutôt que ta religion, car tu es chrétien et incapable d'un sacrilége. Bon gré mal gré, tu renonceras à tes hypothèses, et tu recon-

naîtras qu'il est souvent plus facile de censurer les écrits des autres que d'appuyer les siens sur de bonnes raisons. »

Effectivement Augustin condamnait saint Pierre non pour avoir judaïsé, car il en avait le droit et presque le devoir d'après la théorie de l'évêque d'Hippone, mais pour avoir entraîné par l'autorité de son exemple dans une observance judaïque des fidèles incirconcis à qui de telles observances étaient défendues, et cela méritait, à son avis, la réprimande mentionnée dans l'épître aux Galates. « Ah! répliquait Jérôme, si Pierre eût voulu répondre, quelle réprimande plus dure encore il aurait pu adresser à Paul qui avait circoncis son disciple Timothée, gentil, fils de gentil, qui avait accompli devant ses deux disciples Priscille et Aquilas, dans le port de Cenkhrée, le vœu mystérieux des Nazaréens, qui enfin dans Jérusalem avait soumis ses disciples aux purifications du temple et aux rites légaux des sacrifices! Il n'y avait pas là seulement exhortation par l'exemple, il y avait obligation directe imposée à des incirconcis.

« Souffrez, grand apôtre, ajoutait-il dans une sorte de prosopopée, vous qui accusiez Pierre de dissimulation et qui le blâmiez de s'être séparé des gentils de peur de blesser les Juifs appartenant à l'église de Jacques, souffrez que je vous demande pourquoi, convaincu que vous étiez de l'inutilité de la loi, vous avez circoncis Timothée, qui n'était point Juif de naissance! — C'était, me direz-vous, à cause des Juifs qui se trouvaient dans ces contrées. — Mais si la crainte de les scandaliser vous a porté à circoncire votre disciple qui avait quitté les gentils pour croire en Jésus, ne trouvez pas mauvais que Pierre, votre chef et votre ancien, en ait usé de même pour ne point blesser les circoncis qui avaient embrassé la foi.

« Souffrez encore que je vous demande pourquoi vous aviez fait le vœu de laisser croître vos cheveux, et pourquoi vous les fîtes ensuite couper à Cenkhrée, comme la loi de Moïse l'ordonnait aux Nazaréens consacrés, pourquoi vous vous êtes fait une religion d'aller nu-pieds, pourquoi, dans l'intention de montrer aux Juifs que vous n'aviez point renié la loi, vous avez pris avec vous quatre hommes liés par un vœu, et vous les avez conduits se purifier au temple, leur faisant raser la tête, vous purifiant avec eux et payant de vos deniers les frais de la cérémonie. — Je l'ai fait, me répondrez-vous, de peur de scandaliser nos frères sortis du judaïsme. — Oui, ainsi que vous l'avez écrit vous-même, vous avez feint d'être Juif pour gagner les Juifs, et vous n'en avez usé de la sorte que par le conseil de Jacques et des prêtres de sa communauté. Vous aviez raison, et cependant ces précautions ne vous ont point sauvé. Elles n'ont point empêché qu'une sédition ne s'élevât contre vous, et

vous eussiez infailliblement perdu la vie si un tribun, vous arrachant aux mains des séditieux, ne vous eût transféré sous bonne escorte à Césarée, car les Juifs, qui croyaient voir en vous un fourbe et un destructeur de la loi, avaient soif de votre sang. De Césarée vous fûtes envoyé à Rome, où vous prêchâtes Jésus-Christ aux Juifs et aux chrétiens dans une petite maison que vous aviez louée; puis ce sang que les Juifs n'avaient pu verser, vous l'avez offert à l'épée de Néron, pour rendre un témoignage plus public et plus éclatant à la vérité de votre foi. »

Jérôme concluait que dans une affaire aussi imparfaitement connue, où nous n'avons pour tout document que le récit de Paul, dans lequel perce évidemment l'intention de fortifier par un exemple la doctrine de liberté évangélique base de sa prédication, il ne fallait pas légèrement condamner l'apôtre Pierre, que l'explication puisée dans les traditions de l'Orient, principalement dans celles de l'église d'Antioche, où le fait s'était passé, avait le double avantage de mettre à couvert le caractère des deux apôtres et d'être conforme aux habitudes de l'esprit oriental, — qu'enfin il était mal d'afficher aux yeux du monde, à propos d'une question qui n'intéressait point le salut, un prêtre son ami, les plus grands docteurs de l'interprétation grecque et toute une moitié de la chrétienté, comme des sacriléges qui prêchaient le mensonge officieux sous l'autorité des Écritures.

La controverse finit là : l'un et l'autre adversaire y avaient montré les rares, mais différentes qualités de leur génie, — Augustin son exposition calme et l'artifice admirable de ses déductions logiques, Jérôme son ironie mordante, son profond savoir historique et l'éclat souvent merveilleux de son style. Les malentendus blessans de la correspondance s'effacèrent peu à peu de leur souvenir, et il ne resta plus entre ces deux hommes qu'une amitié sincère. Quant à la dispute de saint Pierre et de saint Paul, elle continua d'être appréciée diversement des deux côtés de la Méditerranée; les églises d'Orient restèrent fidèles à l'explication traditionnelle qui lavait également les deux apôtres : l'interprétation morale réussit mieux en Occident, où Augustin l'emporta. Le porte-clés du royaume des cieux resta donc dans l'opinion de l'église romaine, dont il était cependant le fondateur, un disciple peu intelligent des volontés du maître, qui tantôt reniait sa personne et tantôt sa doctrine, vrai contraste de pusillanimité et de grandeur, condamné à osciller toujours entre la faute et le repentir, mais rachetant glorieusement sa faiblesse par son humilité et ses larmes.

AMÉDÉE THIERRY.

(*La fin au prochain n°*).

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1866.

On ne saurait avoir l'idée de s'ériger en rapporteur et abréviateur des vastes discussions qui ont rempli depuis quinze jours la chambre des députés. Toute la politique du pays, exposée, analysée, contrôlée par ses plus habiles représentans, vient s'accumuler et s'amasser pour ainsi dire dans ces graves et brillans débats. On est au nœud et au feu du drame; le rôle du chœur s'efface. Nous ne pouvons que rendre témoignage de l'impression laissée dans les esprits par cet épisode important de la vie politique nationale. Cette impression est remarquable et sera reconnue heureuse par ceux qui s'intéressent au réveil de la vie politique en France. Jamais depuis quatorze ans la discussion n'a occupé parmi nous une si large place et n'a pris sur l'esprit public un ascendant si manifeste. On se sent renaître. Le gouvernement cesse, à vrai dire, d'être un monologue. Il semble que l'opinion publique rentre en possession d'elle-même et soit décidée à soutenir activement sa partie. Nous avons et nous commençons à exercer quelques-unes des forces les plus utiles et les plus éclatantes du gouvernement représentatif. Ce n'est point dans une pensée d'opposition égoïste que nous saluons ces résultats. Les représentans de l'opposition libérale au corps législatif peuvent sans doute s'attribuer une grande part à l'œuvre qui s'accomplit : leurs adversaires eux-mêmes, nous en sommes certains, reconnaissent ce que le corps législatif doit d'éclat et d'influence, ce que l'honneur et les intérêts bien entendus du pays doivent de garantie et de sécurité au talent, à l'application, aux vues modérées et au zèle cordial des membres de l'opposition. Nous sommes persuadés que le gouvernement lui-même a ou aura bientôt l'intelligence des avantages qu'il doit retirer d'un mouvement dont l'origine, il a le droit de le rappeler, remonte au décret du 24 novembre, et qui a pour effet salutaire d'exciter et d'assainir l'activité politique de la France. Quoi qu'il en soit, le branle est donné; opposition et gouvernement contribueront alternativement désor-

mais au progrès commencé suivant les inspirations opportunes qu'ils recevront des pulsations de l'esprit national, des vicissitudes des événemens et des nécessités soudainement révélées et imposées par la force des choses.

En portant ce jugement sur le caractère général de la discussion de l'adresse de cette année, nous courons risque d'être accusés d'optimisme par ceux qui ne veulent tenir compte que des faits acquis, et qui attachent peu de prix à de simples tendances. Nous n'avons point assurément le succès dans les faits. Les idées de l'opposition libérale sont loin aussi, à la vérité, d'avoir conquis une majorité concrète dans le corps législatif. L'opposition ne peut faire sentir son action au gouvernement par des votes victorieux. Elle fait entendre des critiques, elle exprime des vœux, son rôle se borne pour ainsi dire à ébaucher les cahiers des états-généraux de l'avenir. Il serait puéril cependant de ne mesurer qu'à des votes l'influence d'une opposition et la vie intime d'une assemblée représentative. Les questions de succès ou d'échec par les votes ont d'ailleurs peu d'importance dans la discussion d'un projet d'adresse. Qu'est-ce qu'une variante d'adresse à côté des discours, des chocs d'idées, du travail d'esprit public, que provoquent les textes contestés? L'adresse de 1866 aura depuis longtemps disparu dans l'éternel oubli qu'on lira encore les grands discours de M. Thiers sur les principes de 1789 et de M. Jules Favre sur la question romaine. La phase de gouvernement représentatif dans laquelle nous passons doit surtout être considérée par nous comme une période de l'éducation politique de la France. Nous ne voulons constater ici qu'une chose, et c'est à nos yeux un sujet de félicitation, cette éducation est en bon train. La vie parlementaire est maintenant ranimée non pas seulement dans l'opposition, mais dans l'ancienne majorité. On le reconnaît aux idées qui se font jour dans les rangs de cette majorité, par exemple à cet amendement où sont exprimés des vœux modérés en faveur des libertés publiques et qu'ont signé plus de quarante députés, arrivés presque tous à la chambre par la candidature officielle; on le reconnaît à l'influence qu'exercent sur la chambre les discours des grands orateurs de l'opposition; on le reconnaît à la part chaque jour plus grande que les députés de la majorité prennent aux débats; on le reconnaît à la portée des discussions qui s'étendent et s'approfondissent, comme on l'a vu pour la question algérienne et la question agricole; on le reconnaît à l'attention soutenue que le public prête cette année aux séances du corps législatif; on le reconnaît aux impressions des représentans du gouvernement auprès de l'assemblée et à l'émulation honorable qu'ils semblent puiser dans ces belles luttes. On voit bien à tous ces signes qu'il y a là quelque chose qui remue, s'agite, se dégrossit, et l'on peut croire sans illusion que l'on assiste à un travail de renouvellement et d'enfantement.

Les questions de politique étrangère et de politique intérieure ont été débattues à propos de l'adresse. C'est surtout dans les questions intérieures que la discussion a pris le caractère de vive application et d'efficacité pratique dont nous sommes frappés. Nous rangeons parmi les affaires inté-

rieures la question algérienne. M. Lanjuinais s'est emparé de cette question avec une connaissance des faits et une vigueur d'argumentation très remarquables. On peut dire que, par le commentaire critique qu'il a donné du sénatus-consulte de 1863 et de la lettre de l'empereur au maréchal Mac-Mahon, l'honorable député de Nantes a débarrassé la question algérienne des graves incertitudes qui l'ont troublée dans ces derniers temps. M. Lanjuinais a été utilement secondé par l'éloquence de MM. Berryer et Jules Favre. Dans cette controverse, l'opposition a pris par la justesse et la solidité des idées, par la décision et la précision du langage, une véritable autorité gouvernementale. Aussi a-t-elle atteint son but, et l'on voit là un de ces exemples où il est démontré qu'une forte discussion a une portée qui domine la rédaction d'un texte d'adresse. On n'a pu rien répondre de sérieux à l'objection constitutionnelle de M. Lanjuinais contre le système d'avancement que l'on a voulu appliquer dans les corps indigènes. La répugnance insurmontable que doit rencontrer dans le sentiment français l'emploi de troupes musulmanes sur une large échelle s'est fait jour hautement. Ce mot de royaume arabe qui avait été prononcé au grand découragement des colons français et européens a été singulièrement atténué et réduit par le commissaire du gouvernement à la valeur d'une simple formule de langage. On a enfin donné à entendre que sur les points de détail les premières impressions de l'empereur ont pu être modifiées par les observations respectueuses qui lui ont été présentées, et que le ministre de la guerre et le gouverneur général de l'Algérie ont pu parler le langage qu'une longue expérience les autorisait à tenir. Rien de plus salutaire que ce débat sur l'Algérie; il a incontestablement rendu la confiance à nos colons et à notre armée, qui demeure à coup sûr l'instrument fécond de la colonisation française du nord de l'Afrique.

Un débat qui a eu moins d'éclat, mais qui est d'une grande utilité pratique, est celui qui s'est engagé à propos de la question municipale. Les grands orateurs ne sont point intervenus dans cet examen des relations de l'administration avec les municipalités; mais les discours de MM. Hallez-Claparède, Goerg, de Marmier, ont montré que les populations commencent à regarder de près au contact des franchises municipales avec l'autorité administrative. L'esprit communal ne perd point ses naturelles et justes susceptibilités. Les politiques sages s'appliqueront à ménager l'indépendance des conseils municipaux. Le gouvernement a fait voir récemment, en choisissant la plupart des maires dans les conseils, qu'il avait le sentiment de cette situation délicate; le seul reproche qu'il ait encouru est de n'être point allé assez loin dans cette bonne voie. En tout cas, M. de Persigny, le théoricien et l'oracle des idées autoritaires, doit s'apercevoir que ses idées jalouses et restrictives sur la nomination des maires, ainsi que M. Rouher le lui a déjà péremptoirement prouvé au sénat, vont au rebours des sentimens du pays et par conséquent des inspirations d'une politique habile.

Le plus important débat, dans l'ordre des questions intérieures, a été

jusqu'à présent la discussion relative à la situation de l'agriculture. La chambre jouirait de toutes les franchises parlementaires, elle aurait eu le droit, comme le parlement anglais l'a fait souvent, de prendre en considération, sur la proposition d'un de ses membres, les effets et les causes de la détresse accidentelle des intérêts agricoles, qu'elle ne se fût point livrée à une investigation plus vive et plus profonde. Avant de nous prononcer sur les opinions que cette polémique consciencieuse et véhémente a mises en présence, nous croyons devoir rendre hommage au zèle et à la vigueur que la chambre a déployés dans ce débat. Voilà les grands travaux délibératifs qui démontrent à tous la souveraine utilité du régime parlementaire, qui l'honorent et le font vivre dans les intérêts et les mœurs d'un peuple. Il faut d'abord envisager dans son ensemble une telle discussion et payer un tribut presque égal d'estime et de reconnaissance à ceux qui ont combattu nos opinions et à ceux qui les ont soutenues. Quand on croit fortement à la vertu de la discussion, quand on est convaincu que le meilleur chemin pour conduire l'intelligence à la vérité est la persuasion qui résulte du choc des idées, on n'est point enclin à s'irriter de la contradiction, car quand la contradiction est sincère, quand elle est soutenue par la sérieuse étude des choses et éclairée par le talent, elle concourt au triomphe des idées justes qu'elle n'a fait que soumettre à une épreuve décisive dans son effort pour les ébranler. Nous sommes partisans de la liberté du commerce, surtout du commerce des substances alimentaires, et nous avons le sentiment que cette cause est sortie fortifiée du rude combat que viennent de lui livrer les idées protectionistes représentées par M. Pouyer-Quertier et M. Thiers. Il est certain, et personne ne le conteste, que le principal des intérêts agricoles, celui de la production des céréales, est en souffrance depuis huit mois. Les prix du blé sont descendus au-dessous du taux rémunérateur. Il est impossible que dans un pays aussi producteur de blé que la France une pareille souffrance ne soit pas douloureusement et universellement ressentie. Il est patriotique et humain de rechercher les causes de ce mal et les moyens par lesquels on peut l'atténuer ou en prévenir le retour. De nombreux esprits, imbus des traditions encore toutes vivantes du système protecteur, ont attribué la cause de la détresse agricole à la libre entrée des grains étrangers, et ont demandé pour remède un faible droit de 2 francs par hectolitre sur les blés importés. On n'a pas le droit de s'étonner, et le gouvernement aurait ce droit moins que personne, qu'un grand nombre d'agriculteurs voient dans l'abolition du régime protectioniste la cause de leur malaise. Ç'a été la destinée de la liberté commerciale de s'établir parmi nous par une sorte de coup de force; on doit dire, pour être juste, que, même en Angleterre, le succès de cette cause n'a point été exempt de violence. Pour que l'Angleterre abolit ses *corn-laws*, il a fallu une sorte de coup d'état de la Providence, la famine irlandaise de 1846; il a fallu que sir Robert Peel eût l'intrépidité de rompre une des conventions les plus fortes du régime parlementaire, de désavouer et de briser le parti

qui l'avait porté au pouvoir et de sacrifier son propre ministère. Toutefois, en Angleterre, la thèse de la liberté commerciale avait été discutée depuis si longtemps dans les associations, dans les réunions publiques, dans la presse, dans le parlement, que la polémique n'a plus survécu à l'abolition du régime protecteur. En France, il est naturel que nous ayons encore affaire à la polémique rétrospective, puisque les moyens de la discussion préalable et préventive ont à peu près manqué. Le gouvernement, nous le répétons, ne peut guère être surpris s'il se trouve en butte après coup aux vives instances d'une opposition protectioniste agricole.

Quant à ceux qui, comme nous, eussent désiré que le triomphe de la liberté commerciale se pût accomplir par les armes de la liberté politique, les argumens protectionistes ne les embarrassent pas plus après qu'ils ne les eussent ébranlés avant. Quand on récapitule les propositions avancées par ceux qui demandent l'établissement d'un droit fixe sur l'entrée des blés étrangers, on peut être tranquille sur le maintien de la liberté des importations. C'est ici que l'on doit apprécier l'avantage d'avoir en face de soi un contradicteur aussi armé de connaissances spéciales et de puissance argumentative que M. Thiers. Avec lui, le débat ne peut s'éparpiller et s'égarer dans un labyrinthe de chicanes secondaires. Il rend à ses adversaires le service de conduire et de circonscrire la controverse dans le véritable champ clos où, condensée et resserrée, elle doit trouver une solution finale. Ainsi, pour appuyer la prétention protectioniste, il faut admettre que la principale cause de la baisse des prix n'a point été l'abondance des dernières récoltes, quand cependant on se trouve en face de statistiques qui prouvent que la production des dernières années a dépassé la moyenne ordinaire de la consommation, et quand il est établi qu'un million d'hectares, dans une très récente période, ont été ajoutés à la culture du blé; il faut soutenir que les bas prix du centre de la France sont déterminés par l'admission à Marseille des blés de la Mer-Noire, tandis que le prix des céréales à Marseille se maintient toujours à un niveau bien supérieur à celui des marchés du centre; il faut soutenir que les blés de production française ne peuvent point supporter la concurrence du prix moyen tel qu'il résulte des conditions du marché du monde, lorsqu'on voit au contraire depuis quelque temps la France braver cette concurrence au dehors par ses exportations constantes de céréales. Une idée très élevée domine sans doute M. Thiers dans l'attachement qu'il a voué au système protecteur. M. Thiers est touché de trois choses : il admire la faculté que possède le sol français de produire à peu près la totalité des objets nécessaires à la consommation du pays; il voit avec raison dans ce don de nature une des garanties de notre indépendance et de notre puissance politique; il redoute qu'en acceptant complétement la concurrence commerciale, la France ne coure le risque d'abandonner ou de perdre telle ou telle de ses aptitudes productives, et de diminuer ainsi sa force dans le cas où elle aurait à défendre contre des ennemis coalisés sa liberté et sa grandeur. La préoccupation

est honorable; mais, pour ce qui concerne la production du blé, nous ne pouvons nous empêcher de la regarder comme chimérique. Lorsque, sur l'excitation des hauts prix amenés par une mauvaise récolte, un pays peut, les années suivantes, augmenter la production du blé de 15 ou 20 millions d'hectolitres, lorsque ce pays accroît d'un septième en dix ans le sol consacré à la culture des céréales, il peut être tranquille sur son indépendance au point de vue alimentaire : le monde entier le bloquerait sans réussir à l'affamer. Est-il vraiment sage, pour conjurer un péril si imaginaire, de se condamner à lui payer en quelque sorte un tribut perpétuel sous forme de droits de douane et de restrictions commerciales? Faut-il, pour proportionner et équilibrer ces droits, s'imposer la tâche de supputer arbitrairement, à travers une confusion et des complications inévitables, les prix de revient si variables de la production? faut-il se plonger dans l'enchevêtrement du système protecteur? Du moment qu'une forme du travail est protégée, il faut les protéger toutes : elles sont unies par une solidarité impérieuse, et avec la prétention surhumaine de faire à chacun la part égale, on ne peut aboutir qu'à une anarchie d'erreurs et d'injustices. Puis, pour ce qui concerne le blé, l'allégation de sollicitude patriotique est dominée par une considération suprême d'humanité. Nous ne comprenons point que, lorsqu'on a une fois en sa vie assisté à la calamité d'une disette, on puisse s'exposer au danger de compromettre par de petits artifices douaniers la subsistance d'un peuple le jour où l'on aurait à se plaindre non plus de l'incommodité de l'abondance, mais du désastre de la rareté, contre lequel il n'y a d'autre protection que l'observation constante des lois simples et naturelles qui régissent les libres mouvemens du commerce.

Parmi les discours intéressans et remarquables qu'a inspirés la question agricole, il y aurait injustice à ne point mentionner les observations claires, sensées, franches, de M. de Benoist, — la réponse de M. de Forcade La Roquette à M. Pouyer-Quertier, à la fois substantielle et lucide et soutenue du meilleur ton de la discussion parlementaire, et l'éloquente réplique à M. Thiers par laquelle M. Rouher a terminé ce grand débat. L'enquête sur l'état de l'agriculture annoncée par le discours impérial a eu ainsi à la chambre une très solennelle et très digne préface. A nos yeux, les orateurs qui ont eu raison sont ceux qui n'ont point cherché les causes des souffrances de l'agriculture dans le défaut d'un minime degré de protection; l'agriculture présente des griefs mieux fondés lorsqu'elle se plaint de l'insuffisance des bras, lorsqu'elle gémit de voir des capitaux trop considérables employés avec trop de précipitation aux stériles travaux de l'embellissement des villes, lorsqu'elle proteste contre les octrois, lorsqu'elle réclame l'exécution rapide des voies de communication économiques. Par plusieurs de ces points, les doléances agricoles touchent à la politique; c'est ce qu'ont fait justement sentir deux orateurs de l'opposition, MM. Magnin et Picard; c'est pour ce motif que nous eussions préféré, comme eux, l'enquête parlementaire à l'enquête administrative. M. Picard a indiqué avec son

esprit ordinaire, et en illustrant son argumentation d'anecdotes piquantes, les obstacles que l'esprit d'association, auxiliaire si naturel et si utile des intérêts agricoles, rencontre dans la législation politique ou dans l'intolérance administrative. L'étude attentive de tous les intérêts nous ramène constamment à la même impasse : tous les intérêts souffrent de l'insuffisance des libertés publiques. On refuse à des agriculteurs l'autorisation de former des associations, de publier des journaux. Il était utile de prendre acte de tels faits au moment où M. Buffet, esprit si net et si modéré, soutenu par un groupe respectable de députés de la majorité, attendu avec une curiosité impatiente et d'avance applaudi par le public, va développer l'amendement relatif aux progrès des libertés. La logique des choses finira par prévaloir. La liberté économique travaillera infailliblement au profit de la liberté politique. Les intérêts qui vivent de la protection ne peuvent faire autrement que de se courber sous la tutelle du pouvoir; mais les intérêts livrés aux chances de la concurrence ont le droit d'exiger l'affranchissement politique. La liberté politique est nécessairement le terme d'échange et de compensation de la liberté économique.

La question mexicaine ayant été réservée et ajournée à la discussion des crédits supplémentaires, les affaires extérieures ont moins ému la chambre que les questions intérieures. Il est cependant des points dans la situation de l'Europe qui, en ce moment même, donnent lieu à des préoccupations très graves. Nous voulons parler surtout de la position prise par le gouvernement prussien dans la question des duchés de l'Elbe. Tout le monde sait où en sont les choses entre Berlin et Vienne. Les querelles de l'Autriche et de la Prusse semblent être le fond si naturel et si constant de l'histoire intérieure de l'Allemagne, que l'Europe, fatiguée de cette rivalité tracassière, n'en suit plus les accidens qu'avec une curiosité affadie. Il serait temps néanmoins d'y prendre garde. On connaît la convention de Gastein, qui a donné provisoirement à la Prusse l'administration du Slesvig, à l'Autriche celle du Holstein. Depuis ce partage, l'Autriche a laissé la Prusse gouverner le Slesvig à sa manière; elle n'a contrôlé ni par des conseils ni par des représentations la politique du cabinet prussien. Celui-ci n'a point usé à l'égard de l'Autriche de la même réserve. La cour de Vienne n'a paru conserver la possession provisoire du Holstein que pour la transmettre à l'ordre de choses dont elle attribue le règlement à la diète germanique; dans cette période d'attente, elle a cru convenable de laisser jouir le Holstein de ses institutions locales, et elle a autorisé récemment la convocation des états du duché conformément à la constitution que le roi de Danemark avait donnée au Holstein en 1854. La cour de Berlin s'est montrée irritée de ce respect de l'Autriche pour l'autonomie holsteinoise. Affichant ouvertement la prétention d'annexer ultérieurement les duchés à la Prusse, M. de Bismark a envoyé à Vienne d'acerbes remontrances contre la conduite du général de Gablenz, qui gouverne le Holstein pour le compte de l'Autriche. L'administration du général, notamment en ce qui concerne

la convocation des états, a été hautement approuvée par le cabinet autrichien. Depuis ce moment, on a vu M. de Bismark réunir avec ostentation des conseils de cabinet où étaient appelés les premiers personnages du royaume; on n'entend parler que de conférences militaires tenues par le roi de Prusse avec les chefs de son armée. De semblables réunions politiques et militaires ont lieu à Vienne, et des personnages tels que l'archiduc Albrecht, les généraux de Hess et Benedek y assistent. Ces démarches et ces manifestations ne seront-elles qu'une échauffourée? Cet orage passera-t-il sans éclater? Il faut le souhaiter; nul ne saurait l'affirmer. Les plus circonspects disent que la guerre entre la Prusse et l'Autriche est improbable, mais qu'elle n'est point impossible. M. de Bismark, avec cette subtilité qui est devenue chez lui une arme hardie, pose une distinction entre l'administration et le gouvernement des duchés. On n'a partagé à Gastein, dit-il, que l'administration, le gouvernement reste indivis entre les deux puissances; l'Autriche ne peut pas faire acte de gouvernement dans le Holstein sans l'accord de la Prusse : la convocation des états est un acte de gouvernement, et la Prusse s'y oppose. Au milieu de ses conseils de cabinet et de ses conférences militaires, M. de Bismark tient en suspens le dernier mot qu'il destine à l'Autriche. Quelques-uns assurent que son ultimatum est écrit et a été expédié au ministre prussien, M. de Werther, à Vienne. Quand le grand magicien de Berlin aura pris sa résolution finale, un signe télégraphique avertirait M. de Werther, qui, à l'instant même, porterait la sommation prussienne à M. de Mensdorf.

On conviendra qu'il est difficile qu'une situation soit plus tendue. Il semble qu'en de telles circonstances la France, par l'organe de sa chambre populaire, eût dû nuancer d'une façon particulière, dans la discussion de l'adresse, son sentiment sur l'affaire des duchés. C'était l'avis de M. Jules Favre, de M. Thiers, qui ont à cette occasion indiqué la politique naturelle de la France avec une éloquente netteté. C'était aussi l'opinion visible de la chambre, qui a renvoyé le projet d'adresse à la commission. La commission n'a rapporté qu'une rédaction incolore, qui n'accuse aucune inclination déterminée de la politique française. Ce que nous regrettons encore plus que la neutralité par trop réservée de l'adresse, c'est le discours prononcé dans cette circonstance par un très estimable commissaire du gouvernement, M. de Parieu, dont on est accoutumé à respecter l'esprit investigateur et la parole impartiale. M. de Parieu, sans donner aucun renseignement précis sur les rapports actuels de la Prusse avec l'Autriche, s'est cru obligé de présenter l'histoire abrégée de la question des duchés. Nous n'essaierons point de relever les erreurs de fait et d'appréciation que M. de Parieu nous semble avoir commises dans son discours. Nous avons présenté ici avec trop d'abondance les élémens de la question des duchés au moment où cette affaire agitait l'Europe pour rentrer dans ce débat. Un de nos collaborateurs, M. Klaczko, a d'ailleurs exposé dans la *Revue* l'ensemble de ces grandes transactions avec une sûreté d'informations et une

sagacité que nos lecteurs n'ont point oubliées, et lui-même il publie aujourd'hui en un volume, sous le titre d'*Études de diplomatie contemporaine*, la réunion de ces remarquables travaux. Ce que nous avons vu avec regret dans le discours de M. de Parieu, c'est une tendance d'injuste sévérité envers le Danemark et de trop indulgente complaisance pour la politique prussienne. Cette nuance a frappé d'autres que nous, puisqu'un des journaux de M. de Bismark a reproduit le discours de M. de Parieu. Ce serait un sujet d'affliction que cette nuance fût l'exact reflet des inclinations actuelles de notre gouvernement et indiquât une déviation de la politique traditionnelle de la France. Certes la politique de la France ne peut excuser les étranges artifices de langage et de conduite par lesquels M. de Bismark est parvenu à opérer la spoliation du Danemark; la politique française ne pourrait pas davantage donner raison au ministre prussien dans son différend actuel avec l'Autriche. Quand on prit à Paris son parti des malheurs du Danemark, on se hâta de se consoler par l'espoir que la séparation des duchés serait un véritable succès pour la nationalité germanique, et profiterait à l'influence des états moyens de la confédération. Cette espérance certes n'a point été satisfaite; nous ne pouvons cependant la renier et la bafouer nous-mêmes en nous ralliant au parti de M. de Bismark. Quels que soient les torts qu'elle a partagés avec la Prusse dans le passé, l'Autriche du moins a aujourd'hui le mérite de soutenir la politique la plus conforme à l'autonomie des duchés et aux intérêts des états secondaires dans la confédération. L'Autriche sera-t-elle ferme dans la défense des droits qu'elle représente? Il faut le souhaiter, sans se dissimuler cependant les causes de faiblesse qu'elle trouve dans sa situation intérieure. Ces causes ne seraient point aisées à surmonter, si, contrairement à l'espoir qu'on avait conçu, l'harmonie ne se rétablissait pas entre la cour de Vienne et la Hongrie, comme le ferait craindre la démission annoncée de M. de Mailath.

Si le conflit de la Prusse et de l'Autriche devait aboutir à un choc militaire, une grande occasion s'offrirait à la politique étrangère de l'Italie Soit que la Prusse réussît à entraîner l'Italie dans son alliance, soit que l'Autriche fît des efforts opportuns pour détourner le danger d'une diversion sur sa frontière méridionale, la question des duchés aurait dans la Vénétie un retentissement profitable au royaume italien. Singulière et fragile situation du monde qui fait qu'au milieu d'un besoin universel de repos et de paix de telles perspectives puissent tout à coup apparaître comme une réalité prochaine et saisissable au premier incident! Notre chambre pourtant, si prudente à l'endroit de l'Allemagne, n'a point hésité à marquer d'une accentuation préméditée le passage du discours de la couronne relatif à l'Italie. L'adresse s'est prononcée pour le pouvoir temporel du pape. Pourquoi nous engager ainsi sur le temporel, nous Français qui l'avons aboli chez nous, en Allemagne, et pour une grande part en Italie même par les aliénations des états ecclésiastiques que nous avons tolérées? Ce

mot ne peut point effacer les paroles souvent citées de notre ministre des affaires étrangères, qui subordonne, comme le veut la nature des choses, la durée du pouvoir temporel de la papauté aux conditions de vitalité intérieure qui lui sont propres. Une manifestation parlementaire n'a qu'une efficacité présente, et un peuple ne peut être inféodé à la notion matérialiste que certains esprits politiques entretiennent encore touchant le gouvernement des âmes. Les applaudissemens spontanés qui ont accueilli le magnifique discours de M. Jules Favre nous donnent l'assurance que des idées plus épurées sur la direction du catholicisme prévaudront dans l'avenir. En attendant, les italiens ne se laissent point décourager par ces protestations anticipées et téméraires contre un état de choses que pourront un jour sanctionner la nécessité politique et les droits de la conscience. Ils s'appliquent avec un zèle vraiment patriotique à la solution de leurs difficultés financières. Les souscriptions organisées par le *Consorzio* obtiennent un succès inespéré. Nous étions bien sûrs, quant à nous, que le jour où les Italiens verraient attaché à la question financière le sort de leur indépendance et de leur unité politique, ils donneraient au monde une démonstration décisive de leur dévouement et de leurs ressources.

Les pronostics fâcheux que l'on émet depuis quelque temps sur le ministère anglais semblent bien près de se réaliser. Des bruits très accrédités s'étaient répandus, il y a quinze jours, sur une dislocation intérieure du cabinet du comte Russell. On assurait que le noble lord avait remis sa démission à la reine, et lui avait conseillé de s'adresser au duc de Sommerset pour la formation d'un nouveau ministère. On supposait que cette crise était la conséquence de dissentimens qui seraient survenus entre lord Russell et le duc de Sommerset et plusieurs autres de ses collègues. Les dissidences s'étaient élevées sans doute à propos des détails du bill de réforme annoncé par le discours de la couronne. L'éclat pourtant n'a point eu lieu, et l'accord s'est sans doute rétabli aux dépens du bill, dont M. Gladstone a exposé avant-hier à la chambre des communes l'économie mesquine, tronquée et chancelante.

Il faut être juste envers lord Russell, il est la victime de la réaction qui devait suivre inévitablement un état de choses bizarre dont l'Angleterre s'était complu à prolonger la durée. Les Anglais s'étaient accoutumés au repos d'une verte et heureuse vieillesse pendant les dernières années de la vie de lord Palmerston. Leur politique, et ils en étaient joyeux et fiers, consistait à ne rien faire. Pourquoi fatiguer et troubler en son grand âge le fin et gai vieillard qui leur faisait l'honneur de leur servir de premier ministre? Cette sénilité était comme une grâce providentielle qui avertissait les Anglais de ne point tourmenter leurs institutions intérieures, de se tenir à l'écart de toutes les grandes affaires extérieures, et leur permettait de vaquer exclusivement aux labeurs richement rémunérés de leur industrie et de leur commerce. On avait du répit et du bon temps, et l'on en jouissait. Soucis, difficultés, problèmes, les questions sociales

et religieuses de l'Irlande, la réforme du système électoral, une politique étrangère suivie et décidée, on ajournait tout à la mort de lord Palmerston. Les ambitions naturelles avaient elles-mêmes marqué ce terme à leur patience. Tout cela était couvert d'un air de force et d'un rayonnement de prospérité. Nous avons connu chez nous de ces périodes où l'inaction politique prend les rians dehors de la béatitude. Il serait doux d'y planter sa tente durant quelques années de jeunesse, si elles ne devaient être suivies de pénibles réveils. Lord Palmerston a été pour l'Angleterre l'homme de la sieste; lord Russell est l'homme du réveil. Son rôle certes est moins agréable et plus difficile. Il est aux prises avec un lourd arriéré; il lui est prescrit d'agir; les ambitions lui demandent compte de leur longue attente et sont résolues à ne pas lui laisser de repos. L'Angleterre veut au pouvoir un homme d'action. Le second malheur de lord Russell, qui a toujours été un esprit hautain et solitaire, c'est d'aborder une situation semblable privé de l'élasticité de la jeunesse ou de l'activité d'une maturité robuste. Lord Russell est un vieillard. « Il est même plus vieux que son âge, disent ses adversaires, car il avait dix ans en naissant. »

Le monde politique anglais est donc exposé à commettre en ce moment quelques injustices envers lord Russell, puisqu'il exige de lui des facultés et des ressources que son âge ne comporte plus. Au surplus, ces exigences sont naturelles, et une nation n'est point tenue de bercer au pouvoir deux vieillesses consécutives. Les nations n'ont pas d'âge; il faut, pour les servir à leur gré, avoir le bonheur de posséder la jeunesse ou la force de la retenir en soi. Lord Russell, avec son grand esprit et son ferme désintéressement, ne doit point se faire illusion sur l'incompatibilité qui éloigne maintenant sa personne du pouvoir. Il n'a pris les affaires à la mort de lord Palmerston que pour remplir un interrègne et donner le temps à une situation nouvelle de se débrouiller, de s'éclaircir et de produire ses hommes. C'est ce premier travail de dégrossissement qui va s'opérer probablement aux dépens du ministère à propos du bill de réforme. Ce projet, très étroit, très inconséquent, porte les traces des incertitudes actuelles de la politique anglaise. Bien qu'il ait mis deux heures et demie à l'expliquer, M. Gladstone l'a présenté avec un embarras visible, insistant dès le début sur les difficultés de la question et ne rencontrant dans le cours de sa harangue aucun de ces élans lyriques qui l'emportent si naturellement quand il discute une mesure financière. La chambre, dès le premier soir, a fait à ce projet de réforme le plus mauvais accueil. Le grand reproche qu'on adresse au ministère, c'est de ne proposer qu'un plan incomplet, fragmentaire, de ne point embrasser la rénovation du système électoral dans son ensemble pour le fixer d'une façon définitive. M. Laing a exprimé ces critiques dans un très solide discours; mais c'est surtout M. Horsman, un des plus éloquens orateurs des communes, un libéral opposé à la réforme, qui a combattu à cœur-joie la mesure ministérielle. M. Horsman, avec cette verve de sarcasmes qu'aime et applaudit toujours un auditoire britannique,

a soutenu que le pays ne demande point de réforme électorale, que cette réforme est une vieille idée de lord Russell dont les cabinets et les parlemens portent malgré eux le poids depuis quinze ans, que le projet actuel est le résultat d'une transaction entre lord Russell et M. Bright, qu'avec un parrain tel que M. Bright la réforme ne peut être qu'une arme de guerre employée pour détruire la constitution anglaise et la remplacer par la démocratie pure. Attaqué dès le premier soir avec cette véhémence entraînante, le bill, destiné d'ailleurs à recevoir des coups de toutes parts, ne semble avoir aucune chance d'obtenir une majorité finale dans la chambre des communes. La discussion de cette réforme avortée ne sera, selon toute apparence, que le bruyant prologue d'une crise ministérielle. E. FORCADE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. PREVOST-PARADOL.

Pour tous ceux qui ont conservé le culte des lettres, le premier intérêt de la fête célébrée l'autre jour sous la coupole du palais Mazarin, non pas le seul intérêt assurément, mais le premier, c'était de voir une noble et sympathique figure gravée par des burins habiles enrichir le musée de l'Académie française : le choix de la compagnie avait chargé M. Prevost-Paradol de dessiner le portrait de M. Ampère, et par une heureuse fortune c'était à M. Guizot d'y mettre la dernière main.

Au désir de saluer le portrait se joignait naturellement la joie de rendre hommage aux deux peintres. Il y avait là en effet un assemblage de noms disposé à souhait pour le plaisir de la pensée. Parmi tant de belles séances qui ont honoré l'Académie depuis une trentaine d'années et qui donnent à cette période de son histoire une physionomie particulière, on en citerait difficilement une seule qui, par le rapprochement des personnes, par le mélange heureux des convenances et des contrastes, fût appelée à offrir un tableau plus aimable. Convenances et contrastes, n'est-ce pas de ces deux élémens que se compose l'attrait des solennités de ce genre? Quand le hasard y réunit des talens de même nature, les deux discours forment comme une symphonie où les délicats aiment à discerner les nuances, à comparer les voix; quand ce sont les contrastes qui dominent, on assiste au spectacle amusant de la difficulté vaincue. Quelquefois aussi l'opposition des physionomies amène des changemens de rôle auxquels personne ne devait s'attendre, si bien que l'imprévu peut revendiquer sa part dans ce domaine de la tradition et de la règle. Le jour où M. Victor Hugo, succédant à M. Népomucène Lemercier (il y a de cela un quart de siècle), prononça une sorte de discours politique, auquel M. de Salvandy répliqua par un discours littéraire, ce fut de l'imprévu au premier chef. Lorsque M. Sainte-Beuve, quelques années après, occupa le fauteuil de Casimir Delavigne et

fut reçu par M. Hugo, il y eut là un triple contraste dont on se souvient encore. Ce fut de l'harmonie au contraire, harmonie de nuances et de demi-teintes, quand trois critiques plus ou moins associés au même journal figurèrent dans ce même cadre académique, M. Saint-Marc Girardin recevant M. Nisard et tous les deux ayant à mettre en relief le profil discret de M. de Féletz. On pourrait multiplier ces exemples et classer par catégories les réceptions mémorables; ce serait tout un chapitre d'histoire littéraire, un chapitre qui perdrait beaucoup avec les années, mais qui pour les contemporains, à distance raisonnable, éveillerait de piquantes réflexions. Dans la récente journée de l'Académie française, les convenances et les contrastes étaient mélangés dans une parfaite mesure. Un esprit riche, flexible, épanoui en tout sens, un chercheur de rives inconnues, M. Ampère, devait être loué à la fois par un des glorieux vétérans de la rénovation intellectuelle de notre âge et par le plus jeune de ceux qui continuent ce mouvement. Trois générations en présence, ici un vieillard illustre, là un jeune écrivain déjà célèbre, au fond de la toile la vive et souriante figure de M. Ampère, telle était la composition du tableau. Les contrastes, on les devine sans peine, contrastes d'âge et de situation; les convenances, c'est un libéralisme puisé aux mêmes sources, nourri des mêmes principes, surtout un même spiritualisme élevé, sincère, généreux, si bien que l'ancien ministre conservateur, le polémiste acéré de la cause parlementaire, l'ingénieux et ardent promoteur de la science des littératures comparées, appartiennent tous les trois à une seule famille.

Est-ce donc cette convenance de sentimens et d'idées relevée par d'agréables contrastes, est-ce le désir d'entendre louer M. Ampère par des voix dignes de lui qui attirait à l'Institut une foule avide et frémissante? On est bien obligé de reconnaître que l'attrait littéraire de la séance ne venait ici qu'en second ordre, ou plutôt, à parler franc, qui donc songeait à l'académicien disparu? Un petit nombre d'amis silencieusement fidèles. Quant à ceux qui se pressaient aux portes et applaudissaient d'avance, est-il besoin de dire ce qu'ils cherchaient dans la salle? Un seul visage, le héros du jour, le jeune auteur de tant de pages ingénieuses et hardies où revit la liberté des mœurs parlementaires. M. Prevost-Paradol a tenu avec éclat l'une des premières places dans la littérature militante de nos jours. On voulait le voir de près, ce combattant à fine lame, on voulait entendre le sifflement du trait décoché par ses lèvres, on lui demandait un discours à double sens, et on lui pardonnait d'oublier un peu M. Ampère à la condition de ne pas oublier ses propres amis. Lui cependant, homme d'esprit autant qu'homme d'action, il avait bien senti que continuer à l'Académie ses succès de publiciste, c'était justifier les reproches de ses adversaires ou de ses envieux.

Pour déconcerter d'avance les tactiques ennemies, M. Prevost-Paradol avait résolu d'écrire un discours uniquement littéraire, c'est-à-dire de vivre pendant quelques mois avec son devancier et de s'attacher à repro-

duire sa physionomie vraie; mais, si douce que fût la tâche à un esprit si digne de la comprendre, comment ne pas être distrait à chaque coup de pinceau, lorsqu'on se représente d'avance un auditoire d'amis qui attendent, qui appellent l'allusion promise et s'étonnent de ne pas la voir venir? De là un certain embarras chez l'orateur, de là aussi dans l'assemblée quelque désappointement peut-être. Pour un groupe d'esprits impartiaux, M. Prevost-Paradol avait éprouvé de trop vives distractions en peignant la figure de M. Ampère; pour la partie la plus nombreuse et la plus ardente de l'auditoire, il avait trop négligé, sauf en un seul passage, ce qu'on espérait de sa verve agressive. Notre devoir à nous est de raconter les faits sans passion; cependant, au nom de la tradition des hautes lettres et en souvenir d'Ampère lui-même, peut-être nous est-il permis de regretter que M. Prevost-Paradol ne nous ait pas donné de notre ami une image plus vivante, quand nous avions le droit de compter sur un portrait à la fois brillant et fidèle. Heureusement M. Guizot était là; il a pris la palette d'or, comme on le disait l'autre jour à propos de M. de Vigny, et il a complété l'esquisse de Jordaëns.

Serions-nous trop sévères pour un talent aimable, élevé, digne de toute sympathie? M. Prevost-Paradol, qui connaît le prix de la franchise, est homme à excuser la nôtre en faveur du sentiment qui l'inspire. Une chose vraiment affligeante pour les amis de la tradition intellectuelle et morale de ce grand XIXe siècle, c'est de voir combien la génération de 1848, la génération sortie des écoles au lendemain de la révolution de février, connaît imparfaitement ou dédaigne ce qui a précédé cette date. Que des devoirs nouveaux, que des nécessités impérieuses expliquent cette lacune, j'y consens; en tout cas, rien n'excuserait le dédain. — Si nous voyons aujourd'hui tant de questions se rétrécir, si la sécheresse dans l'ordre moral a succédé à l'ardeur et l'isolement à l'expansion, une des causes du mal est précisément cette rupture que nous venons de signaler. Est-ce la sympathie par exemple qui manquait à M. Prevost-Paradol pour apprécier complétement son prédécesseur, pour nous rendre l'image d'une intelligence si prompte, si riche, qu'entraînaient de tous côtés l'enthousiasme du savoir et le culte des grandes causes? A coup sûr, nul n'aura cette pensée. Seulement un des anneaux de la chaîne s'est rompu. Sans doute Ampère n'a pas laissé de monumens immortels; il n'en a pas moins laissé des œuvres aimables et solides, des œuvres qui ont instruit, charmé, stimulé les contemporains, des œuvres fécondes qui en ont provoqué d'autres, — qu'on ne cessera pas d'interroger tant que le culte des lettres ne sera point un vain mot. Il a laissé surtout, et c'est là ce qu'il fallait fixer en traits lumineux, il a laissé l'exemple d'une merveilleuse activité intellectuelle. Dans ce vaste travail des littératures comparées, qui demeurera certainement, avec la rénovation de la poésie, le principal titre de la France au XIXe siècle, qui donc a mieux recueilli l'héritage de nos devanciers? qui a plus contribué à l'enrichir? Ce qu'on fait aujourd'hui

sous le nom de critique avec un esprit de système qui étouffe le mouvement de la vie, il le faisait au nom du spiritualisme avec le respect du genre humain, et qu'il étudiât le midi ou le nord, qu'il interrogeât les ruines de Thèbes ou les institutions de l'avenir dans la libre Amérique, c'était toujours une philosophie salubre qui résultait de ses enquêtes. A côté de cette philosophie sans prétention, ne sentez-vous pas aussi dans l'ardeur qui l'emporte une poésie sans effort, non pas la poésie écrite assurément, non pas la poésie consacrée par des chants immortels, mais ce souffle créateur qui explique les entreprises généreuses? Il ne suffit pas de rappeler ses juvéniles essais, drames, poèmes, tragédies; il ne suffit pas de dire que cette poésie des premières heures, toujours cachée, quoique toujours présente, rappelle ces ruisseaux souterrains dont l'action se révèle par la fraîcheur qu'ils répandent et la verdure qu'ils entretiennent. C'est une autre poésie que celle-là, la poésie de la curiosité enthousiaste, qu'il fallait montrer chez Ampère. A l'époque où M. Sainte-Beuve employait cette image du ruisseau souterrain dans une étude insérée ici même et dont M. Prevost-Paradol s'est souvenu, Ampère venait de publier les deux premiers volumes de son *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*. La vraie physionomie de l'écrivain ne s'était pas encore dévoilée tout entière, et déjà le critique sagace avait noté chez lui l'inspiration secrète; ne convenait-il pas, dans l'éloge prononcé à l'Académie, de mettre cette inspiration en pleine lumière après que tant de travaux, d'investigations, de conquêtes, ont révélé à tous la muse de sa vie?

Nous avons entendu reprocher à M. Prevost-Paradol le silence qu'il a gardé sur les principaux ouvrages de son prédécesseur. Ce reproche n'a rien de sérieux. Un éloge académique n'est pas une biographie, une peinture n'est pas une notice. Que le récipiendaire n'ait rappelé ni l'*Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, ni l'*Histoire de la formation de la langue française*, ni même, dans un autre ordre d'idées, la belle contemplation philosophique inscrite sous le nom d'*Uranie*, qu'il ait oublié de comparer la critique d'Ampère à la critique moins modeste et moins féconde dont on a fait tant de bruit en ces derniers temps, c'étaient là des matières trop spéciales peut-être ou trop délicates pour convenir à la circonstance. Ce qu'on pourrait reprocher au jeune orateur, c'est de n'avoir point dégagé le trait essentiel de ce rare esprit, l'activité encyclopédique animée par une philosophie libérale et un souffle de poésie généreuse. Le portrait dessiné par M. Prevost-Paradol est élégant et correct; au fond, l'esprit intérieur éclate-t-il sur ce visage? Ceux qui ont suivi Ampère en ses courses conquérantes sauraient-ils bien le reconnaître?

Après ces pages consacrées aux premiers travaux d'Ampère, M. Prevost-Paradol arrive à *l'Histoire romaine à Rome*, et, s'attaquant « aux systèmes à la mode, » il cite la phrase de Montaigne parlant de Dion Cassius : « il a le sentiment si malade aux affaires romaines qu'il ose soutenir la cause de Jules César contre Pompée et celle d'Antoine contre Cicéron. » La citation

est spirituelle avec un certain air de hardiesse; elle a donc beaucoup réussi auprès de la partie la plus ardente de l'auditoire, tandis qu'elle causait à plus d'un assistant un embarras visible. Tel est le malheur de la situation que les événemens nous ont faite; le besoin de la liberté est si légitime et si vif qu'il éclate partout où il peut, au risque même de compromettre les droits de la vérité impartiale et de la science désintéressée. Ceux qui ne partagent pas l'opinion de Montaigne seraient aujourd'hui fort empêchés de la combattre, tant on a mêlé l'histoire romaine à l'histoire de France et tiré de cette comparaison impossible des conclusions inacceptables. Des voix sérieuses ont protesté souvent contre cette confusion des époques; puisque nous sommes ici dans le pur domaine des lettres, pourquoi ne dirions-nous pas une bonne fois qu'on peut apprécier librement et César et Pompée, et toute la révolution romaine, sans être suspect d'approuver le césarisme? Parmi les hommes qui ont eu « le sentiment malade aux affaires romaines, » il y a des esprits d'élite, et quelques-uns d'entre eux brillent au premier rang de la tradition libérale : c'est Dante, c'est Shakspeare, c'est Voltaire, c'est M. Guizot, c'est M. Michelet, dont l'*Histoire romaine* vient d'être réimprimée si à propos, avec des rectifications fort piquantes il est vrai, mais qui ne touchent pas au fond des choses. Quand M. Guizot, dans sa chaire de la faculté des lettres, il y a quarante ans, montrait la supériorité de l'administration impériale sur les proconsulats de l'aristocratie, quand M. Michelet, il y a trente-cinq ans, appelait César « l'homme de l'humanité, » ils obéissaient à l'amour désintéressé du vrai. Par quelle ironie de la destinée de tels hommes se trouvent-ils enveloppés aujourd'hui dans la catégorie des malades? Voilà les embûches de la politique : les écrivains d'un vif et généreux esprit comme M. Prevost-Paradol y sont plus exposés que d'autres, lorsque le sentiment de la tradition ne les avertit pas du danger. Il arrive ainsi quelquefois qu'un trait lancé contre des adversaires atteint celui-là même qu'on est chargé de louer. Certes M. Ampère n'avait pas plus de sympathie que nous pour le caractère de Jules César, il ne croyait pas que le génie le plus merveilleusement doué pût dispenser de l'honnête; l'ambition, la ruse, l'hypocrisie, les cruautés froides du conquérant des Gaules n'étaient pas rachetées à ses yeux par la destruction des vieilles tyrannies aristocratiques et l'établissement de cette grande unité qui devait frayer la voie au christianisme. Il le jugeait, en un mot, comme vient de le juger M. Rosseeuw Saint-Hilaire dans un livre où la conscience chrétienne inspire les arrêts de l'historien. Croit-on pour cela qu'il eût de bien vives sympathies pour Pompée? Il savait les choses de trop près pour se laisser prendre à ces thèses de collége. Qu'on relise les dernières pages sorties de sa plume, celles qui ont été publiées ici même il y a deux ans, on verra s'il était dupe des prétentions de l'aristocratie romaine. Croit-on même qu'il ait tant ménagé Cicéron? Je ne pense pas que l'orateur romain fasse nulle part aussi triste figure que dans son drame de *César*. Lisez dans la quatrième partie

la seconde et la troisième scène, l'une intitulée *Cicéron et Brutus*, l'autre *César et Cicéron;* de quels traits il peint les petitesses, les vanités, les couardises du grand lettré! La satire ici va jusqu'à l'injustice. C'est qu'il n'y avait pas de parti-pris chez Ampère alors même qu'il se trompait. Il aimait la vérité pour elle-même, en dépit des entraînemens de sa foi politique. Nous restons fidèles à son esprit en stipulant, non pas le droit de l'indifférence et de la neutralité, mais le droit de la science. Et pourquoi d'ailleurs nous ramener toujours à ces problèmes équivoques, comme si nous devions y lire le secret de nos destinées? « Les anciens sont les anciens, disait Molière, et nous sommes les gens d'aujourd'hui. »

Lorsque M. Prevost-Paradol, au nom des gens d'aujourd'hui, a revendiqué les droits de la conscience, lorsqu'il a protesté contre la théorie du droit divin, lorsqu'il a refusé sa foi à la mission providentielle des génies dominateurs, nous avons salué avec bonheur la tradition de 89. La vérité morale éclatait sur ses lèvres éloquentes sans que la vérité historique en souffrît. « Quoi! disait-il, lorsqu'après tant de siècles écoulés les plus savans et les plus sages discutent encore pour savoir si tel événement était inévitable et nécessaire, on voudrait me contraindre à discerner, au milieu du tumulte dans lequel le sort nous fait naître, de quel côté va l'irrésistible courant de la fortune, lequel de mes semblables elle a choisi pour instrument et ce que l'immuable destin a résolu, afin que je lui obéisse et que je lui sacrifie sans hésiter les plus nobles instincts de mon cœur! Je ne le puis... » A la bonne heure! voilà le *non possumus* de l'esprit moderne. La conscience, les devoirs et les droits de la conscience, c'est là notre charte depuis que le christianisme a purifié l'œuvre de César et depuis que la révolution française a commencé l'application sociale des vérités chrétiennes. Que ce grand mot de conscience ne soit pas un vain mot, que ces grands principes ne flottent pas au vent comme une bannière de parade. Proclamons-les souvent, pratiquons-les toujours, tâchons d'y rester fidèles dans la retraite comme dans la vie publique. Ce sont les fortes mœurs qui font les nations saines, et les nations saines, bon gré, mal gré, font les gouvernemens libres.

On s'élève naturellement à ces pensées morales et sociales quand on entend parler M. Guizot. La réponse de l'illustre écrivain à M. Prevost-Paradol est une des belles pages de cette vieillesse sereine. Quelle séve dans ces paroles! comme on y sent bien la saveur de l'expérience! comme la grâce y tempère la force! avec quelle paternelle bienveillance il sourit aux débuts du jeune confrère dont toutes les pensées ne sauraient être les siennes! Il lui montre l'avenir, il prononce ces mots si simples, mais si doux, et qui résonnent comme un chant : « la France est la patrie de l'espérance; » puis, mêlant les conseils aux éloges, les avertissemens aux encouragemens, il laisse échapper de son cœur ces accens que recueillera l'histoire : « vous aurez autant, vous n'aurez pas plus de respect que vos devanciers pour la vérité, le droit, la liberté, l'ordre légal, le bien public;

je vous souhaite de moins rudes combats et plus de bonheur. » Heureux l'écrivain à qui s'adresse un tel langage! heureuses les générations qui justifieraient ces pressentimens! Au milieu de ces rudes combats dont le souvenir lui inspire une plainte si digne et si fière, M. Guizot a eu quelquefois le malheur de prononcer des paroles irritantes; la lutte seule, on le voit bien aujourd'hui, était responsable de ces écarts. Les revers politiques n'ont excité chez lui aucun sentiment amer; jamais on ne l'a vu plus maître de lui-même, plus respectueux de tous les droits, plus bienveillant pour ses adversaires, plus confiant dans l'avenir des institutions libres: grand exemple de noblesse morale et de vrai patriotisme! Quelques services que M. Guizot ait pu rendre au pays pendant les orages de sa carrière active, il en a rendu de plus grands encore dans sa laborieuse retraite. Et qu'on n'aille pas voir ici une épigramme associée à la louange; nous croyons lui adresser les félicitations dont il est digne. Il est plus facile de remporter une victoire à la tribune que de soutenir jusqu'à la dernière heure de sa vie un caractère sans reproche; il y a moins de gloire et moins de profit à blesser les opinions adverses qu'à féconder les sentimens communs à toutes les âmes généreuses. L'enseignement continu, l'enseignement d'une vie haute, sereine, dévouée au bien public, l'enseignement que renferment la foi constante et l'espérance invincible exige plus de force, produit des résultats plus sûrs que les triomphes périlleux obtenus à coups de majorité. M. Guizot appartient plus que personne à cette famille d'hommes d'état dont amis ou ennemis sont bien obligés de dire avec M. Prevost-Paradol que leurs titres sont plutôt relevés que ternis par l'infortune. — C'est la première fois depuis bien des années qu'un chef de parti, victime de ses fautes ou trahi par les événemens, s'apaise sans se décourager, garde sa foi sans émigrer, fait appel à l'avenir sans jeter l'injure à ses contemporains; l'exemple sera fécond et portera ses fruits.

Du haut de ces pensées sereines, et quand on relie si bien le présent à l'avenir, il est facile et doux de rendre justice au passé. Tandis que M. Prevost-Paradol, dans les entraînemens de sa plume de guerre, néglige un peu la tradition littéraire, M. Guizot la renoue en son discours avec une impartialité supérieure. Ce trait dominant de l'esprit d'Ampère, l'activité encyclopédique, l'enthousiasme de la littérature universelle, le culte idéal et pratique du génie de l'humanité, ce trait que nous regrettions de ne pas voir sous la plume du récipiendaire, le voilà mis en relief avec l'autorité d'un témoin et d'un maître. M. Guizot n'a eu qu'à se souvenir de ce mouvement intellectuel, vraie levée d'armes du XIXe siècle, à laquelle il a pris lui-même une part si énergique; il n'a eu qu'à décrire cette merveilleuse communauté d'études pour y marquer d'un mot la place du critique enthousiaste. Quand la phalange dut rompre son faisceau, quand les vocations spéciales se déterminèrent, quand la politique, la philosophie, l'histoire, la poésie, l'érudition, attirèrent les uns et les autres, il y eut un homme, premier disciple de cette rénovation générale, qui en demeura

jusqu'à sa dernière heure le représentant fidèle. « C'est là, dit très bien M. Guizot, l'original et éminent caractère de M. Ampère. »

Une seule chose nous a surpris dans ce portrait de l'homme éminent trop tôt enlevé aux lettres et à la France. M. Guizot ne cède-t-il pas, lui aussi, à des préoccupations étrangères au sujet, quand il fait intervenir la question romaine? Cette préoccupation est touchante, je le veux bien, elle est un trait de caractère, elle peint la situation morale de l'orateur, et à ce titre elle ne dépare point un discours où abondent les graves pensées; mais pourquoi donc attribuer à Ampère des opinions qui ne furent pas exactement les siennes? Ame vive et poétique, Ampère a pu s'exprimer avec attendrissement sur le sort d'une institution à laquelle ont été attachées pendant des siècles les destinées de la civilisation; la vue des choses qui meurent, alors même que la renaissance est assurée sous une forme meilleure, éveille des sentimens mélancoliques; l'espoir certain du renouveau nous empêche-t-il de ressentir les tristesses de l'hiver? Ampère a pu exprimer ces émotions, il les a exprimées certainement, puisque M. Guizot en invoque le souvenir; est-ce une raison de croire qu'il désirait le maintien de la papauté temporelle? Lorsque notre collaborateur et ami M. Eugène Forcade publia ici même ses belles études sur ce sujet, Ampère lui fit ses félicitations. Il croyait à la rénovation du christianisme par un retour à l'esprit de l'Évangile; il voyait dans ce prétendu pouvoir de la cour de Rome une véritable servitude pour la religion du Christ, il appelait secrètement cette épreuve d'où pouvait sortir une renaissance, il l'appelait non pas certes en révolutionnaire grossier, mais en philosophe religieux, en philosophe accoutumé au spectacle des transformations sociales, et qui comptait sur celle-là pour la régénération spirituelle du genre humain. Nous nous bornons à cet erratum, sans lequel la physionomie morale d'Ampère se trouverait légèrement altérée. L'involontaire méprise de M. Guizot ne nous empêche pas de rendre plein hommage à ce vieillard glorieux qui, toujours droit à son poste, sans amertume ni découragement, invite la France à l'accomplissement de ses destinées libérales, et semble bénir en son jeune confrère les générations de l'avenir.

F. DE LAGENEVAIS.

ESSAIS ET NOTICES.

LE BARREAU DE PARIS.

Le barreau français avait été noblement inspiré le jour où il voulut glorifier dans un de ses membres les plus illustres la fidélité professionnelle et l'attachement aux idées libérales : porter la robe tout un demi-siècle et durant cette longue période défendre le faible, le misérable ou l'opprimé sous tous les gouvernemens, en passant à côté de tous les régimes, c'est en effet

donner un bel exemple. La cinquantaine de M. Berryer avait été chaleureusement acclamée par le barreau en France; le barreau anglais l'a saluée, il y a un an à peine, avec non moins d'élan et de sympathie. A cette occasion, il a été parlé du barreau comme il conviendrait qu'on en parlât dans l'Europe entière. Son action, ainsi mesurée au-dessus des frontières en quelque sorte, n'en a été que mieux appréciée, précisément parce qu'elle n'est point celle d'une institution locale. C'est ce que l'*attorney general*, au banquet de Londres, essayait de faire ressortir en rappelant le droit de la défense dans l'intérêt des individus comme dans celui des libertés publiques. « Ce droit, a-t-il dit, nos ancêtres en ce pays l'ont exercé dans les temps passés, nous serions prêts à l'exercer de nouveau, et nous nous réjouissons de le voir exercé comme il doit l'être dans tout autre pays; nous avons saisi cette occasion de montrer que nous avons le sentiment de la confraternité qui doit exister entre le barreau d'Angleterre et le barreau de France, et, j'ose le dire, le barreau de tout le monde civilisé. » A la vérité, ainsi qu'on l'a encore exprimé dans cette circonstance, il est impossible de ne pas apercevoir derrière la fonction du barreau l'exercice nécessaire d'une mission sociale; mais, on a eu raison de le dire aussi, même dans les pays où la liberté de la défense est le plus en honneur, cette mission n'est pas toujours bien comprise, souvent elle a été méconnue et raillée. Quelle est-elle donc?

Les dernières études entreprises sur ce sujet, sans le toucher peut-être dans ses parties les plus vives, méritent d'être signalées, car elles témoignent des efforts qui sont tentés pour le faire mieux connaître. M. Gaudry s'est attaché au barreau de Paris et en a fait l'historique jusqu'à la révolution de 1830; il s'est arrêté à cette époque, afin de ne point parler d'hommes avec lesquels il avait vécu. « Si j'avais donné l'éloge, a-t-il dit, j'aurais été obligé d'exprimer le blâme, et le blâme comme l'éloge ne peuvent être convenablement attribués à ceux qui n'ont pas fini leur carrière : les derniers jours peuvent suffire pour honorer ou pour déshonorer la vie. » Telle n'a point été la préoccupation de M. Pinard, qui a été mêlé lui-même au barreau contemporain; il s'est proposé de parler aussi bien des vivans que des morts, et a poussé ses investigations jusqu'aux événemens de 1848. Dans un autre ordre d'idées, s'éloignant des données purement historiques et des peintures de caractères, M. Albert Liouville a de son côté réuni sur la profession d'avocat les enseignemens que son père avait développés dans plusieurs discours de son bâtonnat.

Avec ces nouvelles publications, on voudrait revenir sur quelques aspects du sujet restés dans l'ombre et qui n'ont rien perdu de leur intérêt. La véritable mission du barreau au sein de la société, les secours qu'on a le droit d'en attendre dans la double sphère des contestations privées et des libertés publiques, son rôle dans les heures de crise et en particulier celui qu'il a joué sous la révolution, son attitude à travers les divers régimes qui ont suivi, ce sont là évidemment des points qu'on ne saurait

examiner de trop près. Il n'est pas jusqu'aux haines et aux railleries qui l'ont poursuivi dont il ne soit utile de rechercher la cause. Quel est enfin son avenir? Est-il assez fort de ses traditions et de sa discipline pour échapper à cette influence pernicieuse que signalait naguère un magistrat dans un éloquent réquisitoire, et qui, après avoir relâché les liens moraux de la société, menaçait, selon lui, de s'étendre aux forces vitales des plus vigoureuses institutions? On veut connaître à cette occasion ce qu'il faut penser, ce qu'il est permis de conclure des dernières monographies sur le barreau de Paris, et le profit sérieux que pourra trouver dans ces écrits l'histoire générale du barreau en France.

Le barreau n'a jamais eu ces couleurs tranchées qui ont distingué certaines compagnies entraînées à troubler les états par une puissance abusive. Profondément lié à la société, avec laquelle il tient à se confondre, il a une place à part au milieu des autres institutions et doit être étudié avec le sentiment élevé de la mission qu'il est destiné à remplir. Quelle est cette mission? L'*attorney general* en donnait une fort bonne définition au banquet de Londres : « C'est le devoir et le haut privilége du barreau, a-t-il dit, de fournir à la justice les justes poids qui doivent peser dans sa balance en exposant devant elle toutes les considérations qui militent en faveur de l'un et de l'autre côté de chaque question, de se dévouer à la défense du faible et du malheureux et dans les grandes occasions, quand les libertés publiques sont en question, de se tenir en avant avec intrépidité et d'affirmer le droit public. » La définition convenait à un peuple libre qui a conquis ses franchises et n'a point oublié qu'il les doit en grande partie au barreau, c'est-à-dire aux énergiques efforts de la défense devant la justice du pays qui était le pays lui-même : elle eût été acceptée de la civilisation romaine, qui avait une organisation judiciaire à peu près fondée sur les mêmes bases; mais avant qu'elle arrivât jusqu'à nous et pût s'appliquer à nos institutions, à nos mœurs, il a fallu des siècles. Le barreau romain subit le sort de la justice, ou plutôt il disparut lorsque celle-ci perdit réellement son nom. Ce fut l'heure où commencent aujourd'hui pour nous ces épaisses ténèbres que la science s'obstine à dissiper. Pour retrouver les traces du barreau, M. Gaudry a pensé que la meilleure méthode était de s'attacher à celles de la justice, et il a essayé dans sa monographie de reconstituer les tribunaux de ces temps reculés. Mais quelle était elle-même alors la justice? Pour en avoir une idée, il faut descendre dans les catacombes de notre société, sauf à n'y rencontrer que destruction et que ruines; il faut interroger avec patience les archives éparses et effacées d'une époque qui semble vouloir se dérober aux regards et échapper à l'investigation. La disparition du barreau sous la féodalité fut-elle complète? M. Gaudry n'est pas éloigné de le croire. « On peut facilement supposer, dit-il, qu'à une époque où la justice même n'existait pas, le ministère des avocats fut à peu près nul. » C'est autrement peut-être qu'il convenait de présenter le fait : l'ignorance du juge n'avait pu s'accommoder de la science du barreau,

qui fut dès ce moment éloigné de l'audience. D'assez nombreux documens témoignent qu'on voulut entendre les plaideurs en personne. Les débats toutefois restaient obscurs. Ce fut alors, on est autorisé à le croire, que la brutalité guerrière imagina le combat judiciaire et que la superstition inventa l'épreuve : le vaincu avait tort ; Dieu condamnait celui qui n'avait pu supporter ni l'eau ni le feu. On en est réduit à rechercher l'humanité de cette justice barbare et stupide dans une ordonnance de 1168, qui défendit le duel pour une somme inférieure à 5 sols ou 70 francs environ, et dans la réforme qui avait permis de substituer à l'eau et au feu dans les épreuves, qui le croirait? le pain et le fromage : le bon droit était à qui mangerait le mieux ; les alimens s'arrêtaient dans la gorge du plaideur de mauvaise foi! Sans aucun doute ce sont là pour nous d'odieuses pratiques, mais elles ont leur enseignement, car elles démontrent avec une terrible éloquence à quel excès de dégradation tombent les sociétés qui, pour conserver leurs libertés, n'ont point assez compté sur le droit et la justice. *Forum et jus!* ce fut le cri suprême que les populations romaines surent pousser si longtemps encore avec énergie sous la décadence. Si les tribunaux n'avaient plus leur ancien éclat, si la justice se laissait corrompre, elle était là du moins avec sa belle législation; le barreau avait encore de vertes paroles, il savait encore donner de dures leçons et parvenait, dans le naufrage général, à faire briller aux regards de cette société expirante des vérités qui étaient comme les derniers éclairs de la morale et de la liberté. Tout cela vint s'engloutir et s'éteindre dans les basses-fosses des châteaux forts du moyen âge. Aujourd'hui, à la vue de ces ruines, qui ne se sent ému et troublé? Il semble qu'elles ne soient faites que d'hier ; en pensant que là furent étouffés sans défense tant de gémissemens et de plaintes, notre raison se révoltera toujours et ne cessera de s'inscrire contre la prescription des siècles. Le premier effet de l'abaissement féodal fut de permettre à la justice de pénétrer dans ces repaires et d'arracher au despotisme de l'ignorance la décision d'un grand nombre de litiges; mais le véritable sentiment du droit ne se réveilla qu'avec l'organisation des parlemens, et alors le barreau reprit sa place dans les cours de justice. Dans quelles conditions se trouva-t-il? Il paraît tout d'abord incorporé à ces puissantes compagnies dont la domination s'accroît avec rapidité; cette grande personnalité judiciaire a comme le privilége de tout effacer autour d'elle, et elle tient à ses priviléges.

Le barreau fut donc tout aux débats de famille, aux contentions privées; s'il prend parti dans une querelle publique, c'est qu'il se laisse entraîner. C'est le parlement qui se jette dans la mêlée et livre les assauts. Dans les sociétés mal réglées et qui cherchent leur aplomb, la force impulsive déplacée pervertit tous les organes de la machine et leur communique un faux mouvement : au sommet de l'état, une puissance sans contre-poids portait trop lourdement sur la société; les corps judiciaires se jetèrent à l'opposé, essayant de rétablir un certain équilibre. Dans cette lutte séculaire des parlemens et de la royauté absolue, le barreau, à vrai dire, ne

savait de quel côté se porter : si la royauté avait tort d'abuser du pouvoir, les parlemens avaient-ils réellement le droit de la morigéner? D'où leur venait ce droit? A la société seule appartenait d'intervenir et de dire le dernier mot, car elle avait voix au chapitre : elle l'avait dit aux états de 1614 par la bouche du tiers-état, que représentaient en grande partie les membres du barreau; mais on n'avait plus convoqué d'états et elle attendait. Voyant assez clairement le fort et le faible dans les questions débattues, le barreau, tout en restant du côté des parlemens, était sans illusion et sans enthousiasme. Telle était encore son attitude à la fin du XVIIe siècle. Aussi, dès que la société, fatiguée de cet éternel conflit, en vint à se mêler de la querelle comme d'une chose qui la regardait après tout et ne regardait qu'elle, le barreau abandonna avec joie les disputes parlementaires dans lesquelles, perdant de vue les questions de liberté publique, on s'égarait en vaines contestations de prérogative et d'influence personnelle. Il marche alors avec la société dans les voies nouvelles; il hante les publicistes, discute leurs œuvres, et, voué à l'étude pratique des choses humaines, il mesure l'application de leurs théories. Certes le barreau ne fut point seul dans le courant des idées dominantes, mais au milieu d'une société qui, par un résultat fatal de sa constitution, avait à sa tête des hommes futiles et désœuvrés, à sa base une tourbe ignorante et grossière, le barreau, composé d'hommes studieux et pratiques, occupait dans les rangs intermédiaires une assez large place. Aux premières heures de la révolution, il ne faut donc pas s'étonnner si le barreau fournit aux affaires publiques des hommes considérables, mais dont l'action cependant sur l'œuvre de cette époque n'a point encore été bien nettement définie. L'attention de l'auteur de l'un des livres qui nous occupent s'est tout d'abord portée de ce côté, et il a essayé de caractériser le rôle du barreau dans ces momens de crise.

Les avocats étaient en assez grand nombre à l'assemblée constituante, ils n'y furent pas aussi nombreux cependant que M. Pinard a paru le croire. Même parmi ceux qui y figuraient, il en était peu qui eussent réellement exercé la profession devant les tribunaux et qui en prissent ouvertement le titre. Barnave n'était inscrit à l'assemblée constituante que comme propriétaire. Aussi l'entrée du barreau à cette assemblée paraît-elle avoir pris sous la plume de l'écrivain quelque chose d'un peu théâtral. « Ces hommes, dit-il, au visage austère, au costume austère, qui s'avançaient le 5 mai 1789, suivis par les haines des uns, par les acclamations du plus grand nombre, qui, bientôt las du nom de communes, allaient reprendre leur véritable nom, celui d'assemblée nationale, étaient pour la plupart des avocats. Tous ou presque tous appartinrent à la cause des idées libérales et modérées; accoutumés aux accommodemens et aux réalités, ils se défiaient des rêves, ils redoutaient les excès; ils ne demandèrent à la révolution que ce qu'elle pouvait donner. » Assurément ce rôle de modérateurs éclairés et convaincus était assez beau à remplir. Il allait se faire un par-

tage difficile entre la société, qui réclamait ses droits, et les classes privilégiées, groupées autour de la royauté, qui en avaient retenu la plus grande partie. Il s'agissait, pour le barreau, de rester avec la société et de veiller sur la manière dont serait réglé son compte. C'est l'attitude qu'avait prise le barreau anglais en semblable occurrence, et il s'en est fort bien trouvé, car en se tenant à son poste il a puissamment servi au triomphe des libertés publiques, ce qui n'est pas pour peu dans la juste sympathie que lui témoignent les masses. Si nous ne nous trompons, c'est là et non ailleurs qu'il convient de rechercher l'œuvre du barreau à l'assemblée constituante. Ce n'est pas toutefois que l'avocat ait à la rigueur un rôle exceptionnel à remplir dans les assemblées politiques : simple représentant de l'agrégation, à ce titre il n'a, comme les autres, que son mandat; mais là comme ailleurs on a le droit d'exiger qu'il se rappelle néanmoins sa profession, pour en conserver avec fermeté et scrupule les aspirations libérales.

Dans cette grande révision de la machine politique et sociale, le barreau fut-il à la hauteur de ses devoirs? A certains égards, les appréciations de l'auteur du *Barreau au dix-neuvième siècle* pourront paraître bien sévères. Il s'est demandé quel était à l'exception de Barnave, qui avait plaidé à peine, l'avocat dont la parole à l'assemblée constituante avait eu l'éclatante autorité à laquelle les révolutions obéissent quelquefois. « Le barreau, dit-il encore, rend l'esprit indécis : c'est un de ses écueils; à force de trop voir, l'avocat voit mal; à force de se promener sur tous les sujets, il ne se fixe sur aucun; sa vue se trouble. La science le gêne plus qu'elle ne le sert; il perd en sûreté ce qu'il gagne en pénétration; il ne saisit que les objections, les solutions le fuient. Le juge en cela diffère de l'avocat; moins brillant, moins savant, il a, en ce qui touche la raison de décider, l'intelligence plus sûre. » Sans discuter longuement de tels reproches, nous nous bornerons à demander à notre tour si dans ces avocats délégués par les communes à l'assemblée constituante il faut voir l'esprit mobile et indécis dénoncé en ces termes. Ont-ils manqué de vigueur et de souffle quand il s'agit de renverser l'ancienne société et d'en faire sortir une nouvelle de ses ruines? N'ont-ils été dans cette œuvre que « des hommes habiles, spirituels et distingués? » Nous ne parlons point des membres de l'assemblée constituante pour qui le titre d'avocat ne répondait à aucune habitude professionnelle et qui n'avaient pas vécu au barreau; il ne peut être ici question que de ceux qui étaient passés de plain-pied du palais à l'assemblée. Or ceux-là ont largement compté dans les travaux de cette époque : ils ne furent point de stériles démolisseurs; ils s'empressèrent de reconstruire l'édifice, et il est permis d'affirmer qu'il n'eut pas de plus laborieux architectes. Il était aisé d'en trouver le type dans celui qui dominait en effet leur groupe et fut même porté à la présidence de l'assemblée. Dans l'organisation administrative, dans l'organisation judiciaire du pays, sur toutes les questions qui s'agitent alors, qui n'a pas admiré la parole de Thouret? Il est là, toujours prêt, son plan

est nettement arrêté : en quelques traits, il le fait saisir à l'assemblée, qui le charge de le formuler en loi. N'a-t-on pas dit que la constitution était son œuvre? S'il ne l'a point faite, il était homme à la faire, car, au moment où se dressaient les cahiers, il déposait dans ses *Lettres aux Normands* le germe de la plupart des lois qui sont émanées de l'assemblée constituante. Et ce que nous disons de Thouret, on peut le dire sans aucune exagération de Merlin, de Treilhard, de Bergasse, de plusieurs autres avocats dont les noms sont attachés aux plus notables actes de la révolution. Il y eut des orateurs plus ardens, plus fougueux dans les chocs violens des passions du moment; il ne s'en trouva guère de plus instruits, de plus fermes, d'un jugement plus sûr, d'une parole plus nette dans les débats de l'assemblée.

Cette partie de l'histoire du barreau n'a point encore été approfondie; tout ce qui touche au rôle de l'avocat sous la révolution est resté obscur, et ce n'est pas sans peine, nous voulons le croire, que M. Gaudry est parvenu à répandre quelque lumière sur l'attitude du barreau devant les tribunaux de cette époque. L'ordre des avocats, il est vrai, confondu avec les corporations, avait été supprimé comme elles; mais le barreau subsistait parce qu'il tient à l'individu, à la société, ainsi qu'on l'a observé, et qu'il fait partie des garanties auquelles tous deux ont droit de prétendre. Durant la tourmente, que devint donc la défense des intérêts privés et des personnes? On ne saurait donner le titre d'avocats à ces hommes qui vinrent s'abattre sur la profession devenue libre, mais on doit le conserver à ceux qui, au milieu des événemens, ne cessèrent d'en remplir les devoirs avec dignité. L'heure était difficile : l'ordre étant détruit, le barreau ne formait plus cette phalange compacte, serrée par les liens d'une puissante discipline qui le fortifie et le relève. C'est à ce moment que les avocats qui avaient porté cette robe dont il n'était plus permis de se couvrir, et qui étaient restés fidèles à leur profession, allaient être appelés devant les tribunaux criminels à la défense des accusés, mission nouvelle pour eux et qui ne fut jamais plus périlleuse.

Le barreau de cette époque a-t-il failli à son devoir? Non-seulement rien ne permet de le supposer, mais il est des faits irrécusables qui le justifient et témoignent du courage de sa parole. Ainsi Chauveau-Lagarde fut emprisonné à la suite de la défense de Marie-Antoinette. Mis en liberté en vertu d'un décret spécial de la convention, il fut arrêté de nouveau et ne dut la vie, comme tant d'autres, qu'aux événemens de thermidor; mais son acte d'accusation subsiste, et on y lit ces mots : « il est temps que le défenseur de la Capet porte sa tête sur le même échafaud. » C'est assez dire que la défense de l'infortunée reine n'avait point manqué d'énergie. En outre, le barreau a excité alors des haines dont il est juste de lui tenir compte. Le tribunal révolutionnaire fonctionnait, mais pas au gré de ses créateurs : il marchait beaucoup trop lentement. Robespierre s'en plaignit au club des jacobins; il lui reprochait « d'avoir suivi les formes *avocatoires* et de s'être entouré de chicanes pour juger des crimes

dont le germe devait être étouffé subitement. A quoi bon cette complication inutile de juges et de jurés quand il n'existait à ce tribunal qu'un seul délit, celui de haute trahison, et qu'une peine, la mort? Il fallait que le tribunal, au lieu de retarder la marche de la révolution par des lenteurs criminelles, fût actif comme le crime, et finît tout procès en vingt-quatre heures. » En effet, jusque-là le tribunal révolutionnaire avait entendu des témoins, des défenseurs; il y avait eu non-seulement des lenteurs, mais des acquittemens. Là était le mal : il fallait donc au plus vite débarrasser la justice de ces formes gênantes et importunes. Couthon présenta un projet de décret à la convention, et demanda la suppression de la défense. Que disait-il pour justifier cette mesure? En donnant des défenseurs au tyran détrôné, et à ses complices, c'est-à-dire à tous les conspirateurs, on avait ébranlé la république. « Le tribunal institué pour les punir retentissait de blasphèmes contre la révolution et de déclamations perfides, dont le but était de lui faire le procès en présence du peuple. Pouvait-on attendre autre chose d'hommes voués par état à la défense des ennemis de la patrie? La défense naturelle et les amis nécessaires des patriotes accusés, ce sont les jurés patriotes; les conspirateurs ne doivent en trouver aucune. » Et le décret du 14 juin 1794 fit comme le voulait Couthon; il interdit la défense et donna aux accusés des jurés patriotes. Par là furent simplifiées les fonctions du tribunal : chaque jour, il recevait du comité de salut public, marquée à l'encre rouge, la liste de ceux que Robespierre et ses complices désignaient à l'échafaud. Jusqu'où alla cette justice révolutionnaire? On ne saurait le croire, si à son tour cette justice n'avait pas été jugée par la sentence rendue contre Fouquier-Tinville; mais cette sentence précise les faits et il n'est plus permis de douter de l'indifférence bestiale de ces juges, pris au hasard, qui composèrent ce hideux tribunal; les accusés arrivaient à l'audience sans connaître l'accusation; toute défense était interdite; parfois les feuilles d'audience, signées en blanc, étaient remplies par le greffier à l'aventure, de telle sorte que non-seulement des accusés furent jugés sans témoins et sans pièces, mais des individus furent exécutés pour d'autres, ou sans qu'il existât contre eux de jugement. Un des chefs de la sentence suffit à expliquer tous les autres : les membres du tribunal révolutionnaire sont convaincus notamment « d'avoir fait préparer des charrettes dès le matin et longtemps avant la traduction des accusés à l'audience. » La réorganisation de ce tribunal eut lieu en l'an III sur le rapport de Merlin; le barreau fut rappelé à l'audience, et depuis cette époque aucun accusé n'a comparu en justice sans être défendu; les avocats ont repris leur mission, non sans y être troublés parfois, mais au moins sans interruption nouvelle.

Aujourd'hui, dans l'exercice de son ministère, le barreau a libre accès devant tous les tribunaux, et, par une dernière mesure, les conseils de préfecture lui ont été officiellement ouverts. La défense est donc en possession de ses franchises, et la société peut compter sur de sérieuses garanties

au regard de la justice. Tel était le vœu de l'assemblée constituante; lorsqu'elle porta la main sur les anciens tribunaux, elle avait le souvenir de l'inhumanité de l'ancienne procédure criminelle, des prévarications dont l'affaire Goezman avait donné un récent exemple, et de l'arbitraire de l'autorité; contre tous ces abus, elle s'était efforcée d'armer le pouvoir judiciaire et l'avait pour ainsi dire élevé au-dessus des autres pouvoirs. Par là elle léguait, il faut le reconnaître, une assez lourde tâche aux tribunaux modernes. Le dernier mot de cette réforme se trouvait dans une création nouvelle, œuvre hardie et vraiment grandiose destinée à soutenir tout l'édifice judiciaire sur ses larges bases, le tribunal de cassation. Il faut bien se rendre compte de l'importance de cette cour. Sans contredit, les parlemens avaient leurs petites passions, leur penchant à l'aristocratie, mais ils avaient aussi leurs hardiesses à certaines heures. Si un jeune roi put lacérer leurs arrêts, il reçut de vertes semonces qui nous étonnent encore et donnent à réfléchir sur la fierté et l'indépendance de notre vieille magistrature. D'eux-mêmes, nous l'avons déjà dit, nos parlemens s'étaient portés du côté où manquait la protection dans un ordre social sans contre-poids; à ce titre, ils ont rempli d'office le rôle d'une institution nécessaire et se sont acquis des droits à la reconnaissance publique. Que sont devenus les pouvoirs qu'ils s'étaient ainsi arrogés? Ils ont été répartis entre les divers corps de l'état et la cour de cassation, qui les domine tous dans ce contrôle qu'elle est appelée à exercer incessamment sur la rigoureuse observation des lois. En effet, les lois les plus essentielles de l'ordre public seraient impunément violées par les particuliers, par les tribunaux, par le pouvoir, si au-dessus de tout et de tous n'existait un corps indépendant chargé de redresser les décisions de toutes les juridictions inférieures, d'arrêter les empiétemens du pouvoir, et de maintenir d'un bout à l'autre du pays l'unité de la législation, cette première condition de l'égalité entre tous les citoyens devant la justice. La cour de cassation ne doit donc pas être confondue avec les tribunaux en général. Ainsi que le faisait ressortir Duport en exposant le système de la nouvelle organisation judiciaire à l'assemblée nationale, « cette institution n'entre pas dans le plan judiciaire proprement dit. C'est une partie, une pièce pour ainsi dire de la constitution générale, faite pour la maintenir et la consolider; ce n'est pas un dernier terme de juridiction, c'est un moyen de contenir tous les pouvoirs constitués et de les ramener au but de leur institution.»

La cour de cassation est-elle bien demeurée ce ressort vigoureux que nos pères ont placé au milieu de nos institutions pour en affermir l'action et en régulariser le mouvement? On a critiqué cette conception de l'assemblée constituante, ou plutôt on a dit qu'en passant par certaines modifications, au nombre desquelles on a cité la nomination directe des magistrats par le pouvoir lui-même, cette conception ne répondait que d'une manière imparfaite à l'idée première des constituans; on a signalé la flexibilité de ses doctrines et le désaccord de ses interprétations. Dans les décisions de

ce tribunal suprême, a-t-on dit, que de tâtonnemens, que d'hésitations et de dissidences! Au milieu de ces conflits d'opinion, quel est le sens de la loi, et que peut-on penser de questions résolues tantôt dans un sens, tantôt dans un autre? Ces incertitudes de la cour régulatrice n'ont-elles pas grandement affaibli le prestige de son autorité auprès des autres cours de justice? Ces critiques sont sévères, et peut-être dépassent-elles le but. Dans tous les temps, on s'est efforcé d'appeler à ce poste élevé les premiers magistrats du pays, ceux qu'une grande science ou un grand talent y avait en quelque sorte désignés dans l'opinion publique, et somme toute c'est bien là que la compétition est le moins redoutable : la médiocrité qui parviendrait à tromper la vigilance du pouvoir et à escalader ce dernier échelon de l'avancement judiciaire serait fort découragée au milieu de ces pères conscrits du droit, et y fera toujours une assez triste figure. D'où viennent donc ces oscillations de jurisprudence, ces timidités de jugement qui alarment si vivement certains esprits, et, selon eux, fausseraient le jeu des institutions sociales? Daguesseau voulait trouver dans le magistrat un homme éminemment honorable, et notre magistrature a bien ce caractère; mais il ne séparait pas la probité de la fermeté. Un jeune magistrat de la cour de Paris s'efforçait naguère de mettre en relief ces deux qualités essentielles du juge et rappelait à la magistrature que c'est à elle, au milieu des affaissemens de l'opinion publique, de relever le moral du pays par la courageuse droiture de ses décisions (1); quels que soient les temps et les régimes, la justice, comme la religion, doit planer dans sa sérénité au-dessus des mobilités et des corruptions de ce monde. Or avant tout, selon le vœu de l'assemblée constituante, la cour de cassation doit veiller avec soin à la conservation des libertés publiques et se placer, dans l'interprétation de la loi, à ces points de vue élevés qui peuvent échapper aux autres tribunaux placés plus près du tourbillon des passions et des intérêts; c'est à elle de ramener les juridictions qui fléchissent et s'égarent. On a regretté qu'elle fût parfois ramenée à l'interprétation libérale de la loi par les cours inférieures; mais comment la blâmer de revenir sur ses pas le jour où une erreur lui paraît manifeste? Ne serait-il pas plus regrettable qu'elle persistât à fermer les yeux sur une erreur reconnue? Après cela, on ne saurait en vouloir à ceux qui ont trouvé là un encouragement à penser que la cour de cassation n'avait pas statué sans esprit de retour sur de graves questions qui ont tenu le pays en émoi, et que son dernier mot n'était pas dit, par exemple, sur le secret des lettres, sur les bulletins électoraux, sur d'autres questions vitales pour la presse et l'indépendance communale. En cela, ils augurent favorablement de certains reviremens de date récente. Et à propos du secret des lettres M. Gaudry a voulu rappeler comment s'était prononcé à cet égard le parlement par l'un de ses derniers arrêts; il a rapporté les énergiques pa-

(1) Discours de M. l'avocat-général Sénart, prononcé devant la cour de Paris le 3 novembre 1865.

roles de Delamalle, qui en avait fait une question d'ordre public. « Une lettre, disait-il dans sa plaidoirie, est sous la protection de la société entière. Où fuir, où chercher un asile, si l'on ne peut plus confier ses intérêts, ses pensées, ses chagrins, ses douleurs dans des lettres, sans craindre de fournir des titres à l'adversaire, des preuves à l'accusateur, des armes à l'ennemi qui pourra s'en emparer? » Et le parlement donna raison à Delamalle. Ces paroles, prononcées en 1789, eurent assez de retentissement pour que l'assemblée constituante presque aussitôt mit le secret des lettres au rang des premières garanties de l'ordre social.

Mais à son tour le barreau n'aurait-il pas à formuler des vœux et à solliciter la révision de plus d'un arrêt de cette cour dans l'intérêt de son indépendance? De tout temps, il a réclamé le droit de composer son tableau et de se régler lui-même. Si on lui demande la raison de cette prérogative, il répond qu'il n'est point une corporation, qu'il est un ordre, qu'il remplit une mission sociale, et que, pour la remplir utilement, il doit à la société une garantie sans laquelle toutes les autres seraient illusoires. Or cette garantie, il l'a placée dans l'honneur de la profession : être instruit ou éloquent ne suffit point à qui veut porter la robe. En premier lieu, l'avocat doit être intègre, et à cet endroit l'ordre a des susceptibilités et des scrupules dont il a la prétention de rester seul juge. En conséquence, pas d'appel quand une demande d'admission au tableau a été rejetée. A ceux qui eussent trouvé cela étrange, M. Dupin s'était chargé de le faire comprendre dans un de ses réquisitoires les plus sensés. Des postulans écartés par un conseil de discipline s'étaient adressés à la cour du ressort. Cette cour avait-elle le droit d'imposer au barreau une confraternité repoussée? Non, répondit M. Dupin : la loi veille sur les corporations; c'est au barreau de veiller sur lui, parce qu'il relève non de la loi, mais de lui-même. A l'exemple des parlemens, la cour de cassation reconnut en effet que l'ordre des avocats est maître de son tableau. C'était en 1850. A dix années de là, le savant procureur-général est réfuté par un des membres de son parquet; la cour revient sur ses pas; les arrêts de 1850 sont entamés par ceux de 1860, et les droits séculaires du barreau sont remis en question.

Cependant, M. Dupin avait raison de le dire, c'est grâce à son autonomie que le barreau s'est maintenu et a rempli sa mission en traversant tous les gouvernemens et tous les régimes. M. Pinard a vanté sa fermeté sous le premier empire; à cette époque, que fût-il devenu sans ses vigoureuses traditions? Des deux cent deux avocats qui composaient le tableau de Paris, trois seulement avaient voté pour cette forme de gouvernement. Ce fut même un spectacle assez curieux que la réserve de ces quelques hommes au milieu d'une sorte d'enivrement presque général. Que voulaient-ils donc? Regrettaient-ils la royauté ou la révolution? L'écrivain a posé la question sans pouvoir la résoudre. Peut-être ne regrettaient-ils ni l'une ni l'autre. Il était facile de voir, par le consulat, que l'empire ne marchait guère vers la liberté. Or, sans la liberté, que devient la parole dans les tribunaux ou

à la tribune, que devient la justice? Le barreau a toujours fait grand cas de Montesquieu, et il put alors se rappeler sa remarque : « il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succède à la république, car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avait pu se limiter lui-même. Aussi voyons-nous aujourd'hui les rois de Danemark exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe. » Rien n'était plus vrai et ne fut mieux justifié. Après la tribune, la presse fut réduite au silence; restait le barreau, qui ne pouvait être détruit, mais qu'on pouvait comprimer par une habile réglementation : il fut donc réglementé. On a remarqué toutefois dans la législation impériale une lacune fort expressive pour le barreau, et il est juste d'en tenir compte : on connaît ce code des préséances où tous les corps de l'état eurent un costume prescrit et une place marquée pour les cérémonies publiques. Ce code ne parla point du barreau, et par son silence reconnut que les avocats ne dépendent à aucun titre du pouvoir, qu'ils ne sont ni des agens ni des fonctionnaires, et ne doivent assister à ces cérémonies qu'avec la foule. Ce fut à peu près le seul hommage rendu à une institution qui fuit la pompe et n'a rien à faire là où tient à se montrer sous une vaine prédominance le bras de l'autorité. La chaleureuse sympathie avec laquelle le barreau accueillit l'avénement de la restauration était donc bien naturelle; elle s'annonçait comme le retour de la liberté politique, de la légalité; le barreau et le pays cette fois marchaient ensemble, et leur union devait survivre à l'heure où éclateraient de regrettables malentendus. Aussi, quand le gouvernement revint en arrière et voulut faire sortir de la charte la censure, les priviléges et leur cortége, trouva-t-il sur la brèche le barreau escorté ou suivi de la magistrature, tous les deux ayant les sympathies publiques. Ce fut le commencement de la grande lutte judiciaire, qui a marqué cette époque à laquelle la magistrature doit encore sa popularité, et le barreau la meilleure page de son histoire. « Jamais il n'y eut accord plus complet et plus sincère qu'à cette époque, observe M. Pinard, entre le monde et le barreau, trop souvent séparés, moins dans la réalité que dans l'apparence. » Le terme de cette lutte, la révolution de 1830, fut comme une nouvelle étape pour le barreau. A partir de ce moment, il s'apaise et rentre dans le mouvement purement contentieux des affaires. La cause de la liberté était gagnée, que pouvait-il demander de plus? Le barreau s'était franchement rallié au gouvernement. Dans le livre qui retrace l'histoire du barreau sous la monarchie constitutionnelle, les vives allures de ceux qui le représentaient avec tant d'honneur, de ces hommes aux aspirations libérales, au souffle glorieux et puissant, sont plus d'une fois rappelées avec un sympathique regret. Ces hommes, que sont-ils devenus, et quels seront leurs successeurs? quelle est la jeune école du barreau? Et cette question inspire à l'auteur des réflexions assez sombres. Est-il bien vrai cependant que nous marchions à une décadence certaine? Sans doute il a manqué à la jeune

école deux choses qui avaient préparé l'éducation et les mœurs du barreau de la restauration et de 1830, la tribune et la presse, et par la force des événemens ses regards ont dû s'abaisser sur les horizons plus restreints des débats d'intérêt privé; mais dans cette sphère même le barreau de Paris ne franchira jamais certaines limites. Le jour où pour lui « finirait l'art et commencerait l'industrie, » il aurait cessé d'être; or il ne saurait périr. Grâce à Dieu, l'art n'est pas perdu; de grands maîtres sont encore là qui remplissent, on peut le dire, vaillamment leur mission; ils ont lutté avec courage, en attendant les secours de la tribune et de la presse, pour les libertés en péril. Le barreau n'est donc point sans enseignement; il n'est point non plus sans garanties contre l'affaiblissement qu'on redoute, et ces garanties, il les trouvera toujours dans les vigoureux ressorts de son autonomie, dont les mystérieuses origines se confondent avec celles de la société elle-même, dans ces puissantes règles de discipline que Liouville s'est efforcé de mettre en relief, et qui sont tout à la fois pour l'avocat les traditions de l'honneur et l'honneur de ses traditions.

Quel est en dernière analyse le contingent de ces diverses publications? Malgré les aperçus nouveaux qu'elles nous fournissent, elles laissent attendre des travaux plus complets sur le barreau de Paris, soit dans le passé, soit dans le présent. Parmi ces livres, celui qui touche de plus près à l'époque actuelle nous fait assez bien connaître Dupin, Marie, Paillet, Bethmont; mais c'est trop peu d'esquisser seulement les profils de Berryer, Odilon-Barrot et Jules Favre. Quelques autres physionomies, MM. Hébert, Dufaure, Senard, Léon Duval, Plocque, Desmarest, exigeaient aussi un trait particulier. A un autre point de vue, une histoire générale du barreau est encore à faire : elle devrait envisager non-seulement le barreau de Paris, mais celui de toute la France, dans son œuvre sérieuse et forte, dans sa mission sociale mesurée à la hauteur des nécessités publiques. Une fois portée à ces sommets, l'étude du barreau ne serait plus même une étude particulière à la France, elle franchirait rapidement les frontières, elle préparerait entre les barreaux de tous les points de l'Europe une sorte de solidarité fondée sur un besoin qu'éprouvent tous les peuples, celui de la justice. La première idée de cette confraternité internationale s'est assez nettement dégagée du banquet de Londres. Elle contribuerait à répandre dans les pays si nombreux encore où règne l'arbitraire ce profond sentiment du droit de la défense, qui peut enfanter des miracles et a réellement quelque chose de divin, puisque partout où il pénètre il lui est donné, malgré les chaînes et les bourreaux, de triompher de l'injustice et de la force.

JULES LE BERQUIER.

V. DE MARS.